

PQ
2247
.A221
Scap. 1.
cap. 2

1830-1863

FORDHAM UNIVERSITY LIBRARY
PQ2247 .A221
Flaubert, Gustave, 1821-1 000
Correspondance. Supplement. Re 020101

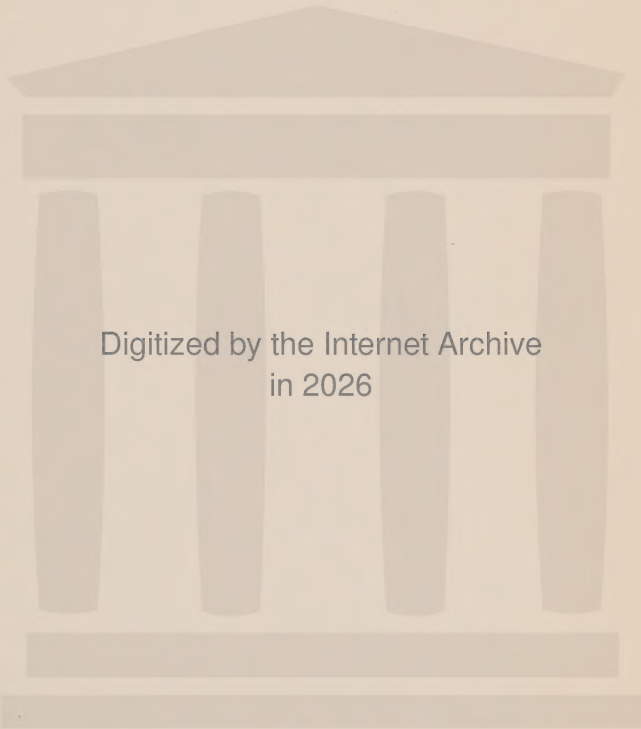


0 2015 0241537 9

FORDHAM UNIVERSITY LIBRARY
Campus at Lincoln Center

~~This volume is a non-circulating book.
It is to be used only within the library
building.~~ ✓

Fordham University
LIBRARY
AT
LINCOLN CENTER
New York, N. Y.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
GUSTAVE FLAUBERT

LA PRÉSENTE ÉDITION
DES
ŒUVRES COMPLÈTES DE GUSTAVE FLAUBERT
A ÉTÉ TIRÉE
PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE
EN VERTU D'UNE AUTORISATION DE M. LE MINISTRE DES FINANCES
EN DATE DU 7 AOÛT 1951.

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
GUSTAVE FLAUBERT

CORRESPONDANCE
SUPPLÉMENT
(1830-1863)

RECUEILLIE, CLASSÉE ET ANNOTÉE
PAR
MM. RENÉ DUMESNIL, JEAN POMMIER
ET CLAUDE DIGEON



PARIS
ÉDITIONS LOUIS CONARD
JACQUES LAMBERT, LIBRAIRE-ÉDITEUR
6, PLACE DE LA MADELEINE, 6

MDCCCCLIV
Tous droits réservés

PQ
2247
.A221
Suppl.

cop. 2

Stordham University
LIBRARY
AT
INCOLN CENTER
New York, N.Y.

Il a paru aux éditeurs que le moment était venu de rassembler dans les quatre présents volumes qui formeront un Supplément à la Correspondance de Gustave Flaubert les quelque onze cents lettres qu'ils ont pu réunir. Elles vont ainsi se joindre aux mille neuf cent quatre-vingt-douze numéros publiés dans les neuf tomes de la seconde édition Conard, dont le premier parut en 1926, le dernier en 1933. Vingt ans ont donc passé depuis cet achèvement. La mort de tiers cités dans les lettres a libéré de leurs scrupules certains détenteurs de documents : ils les ont publiés parfois isolément dans les périodiques où ils demeurent disséminés, et d'un accès souvent difficile, parfois dans des recueils collectifs ou des monographies. D'autres ont vendu pièce à pièce leurs collections, et de nombreux fragments de lettres ont été reproduits dans les catalogues des marchands d'autographes. Il devenait nécessaire, — tant que les recherches restaient encore possibles, — de procéder au récolement de ces papiers qu'une dispersion chaque jour plus complète rendra bientôt irréalisable. Il importait de ne plus tarder davantage. On ne prétend point que ce travail soit définitif : une Correspondance générale ne saurait, jamais, être une publication ne varietur. Il reste

des lettres de Flaubert imprimées çà et là qui n'ont pu trouver place dans nos volumes; et, dans les archives privées, sans doute, quelques dossiers inexplorés. Aussi bien, dans une entreprise comme la nôtre, si l'on rencontre souvent de précieux concours, on essuie non moins fréquemment des refus obstinés. Il faut donc prendre son parti et livrer au public un travail dont on sait mieux que personne les lacunes et les imperfections.

Tel qu'il est, nous croyons néanmoins qu'il apporte de nouvelles lumières sur un écrivain à qui la critique accorde dans l'histoire des lettres une place de premier plan. Sans doute, la figure de Flaubert, telle que nous nous la représentons aujourd'hui d'après la Correspondance déjà publiée, ne peut plus être guère modifiée désormais dans ses traits essentiels. Mais les onze cents lettres ici réunies précisent cependant bien des détails du plus grand intérêt. Souvent même, en nous révélant des faits — petits ou grands — que nous ignorions, en nous montrant comment l'écrivain a réagi dans telle conjoncture, elles nous aident à nuancer de façon appréciable l'idée que nous nous formions de lui. Ces documents nouveaux permettent aussi de nombreux recoupements — impossibles jusqu'ici — et qui ne sont pas sans conséquence. Il en est ainsi, en premier lieu, des lettres de Flaubert à sa famille.

Celles qu'il envoie à sa sœur, tandis qu'il prépare à Paris ses examens de Droit, ouvrent un jour sur cette rieuse vie de famille que vont ruiner les

catastrophes de 1846. Le voyage en Orient qui les suit tient une place plus large encore. On connaissait quelques-unes des missives de Flaubert à sa mère, expédiées régulièrement pendant sa longue absence; nous en donnons ici dix-huit nouvelles.

Quant aux Lettres de Flaubert à sa nièce Caroline, elles avaient fait l'objet d'une première publication dans la Revue de Paris du 15 septembre au 1^{er} décembre 1905. Réunies en volume l'année suivante (Bibliothèque Charpentier - Fasquelle), certaines d'entre elles ne reproduisaient plus exactement le texte de la Revue, et ces modifications n'étaient point le fait d'inadvertances, mais elles avaient été apportées de propos délibéré. Quelques adjonctions et variantes sont encore offertes par le texte de la première édition Conard (Correspondance de G. Flaubert, 5^e série : Lettres à sa nièce Caroline). Enfin, dans l'édition de 1926-1933, ces lettres furent classées à leurs dates, — comme l'avait fait René Descarmes dans son «Édition du Centenaire» en y ajoutant de précieuses notes critiques, — et réparties au long des neuf tomes avec quelques additions, corrections et modifications. Cependant bien des lettres écartées de ces publications successives demeuraient inédites. On comprend en les lisant pourquoi la destinataire les a tenues dans l'ombre. Comment les mêmes raisons ne l'ont-elles pas portée à les détruire? Le fait est que les autographes en ont été finalement légués au fonds Spoelberch de Lovenjoul, à Chantilly, où nous avons pu en prendre copie. Ces lettres

expriment sans réticences les griefs de Flaubert; elles donnent des détails circonstanciés sur «l'affaire Commanville» et ses suites pécuniaires; sur l'origine de la brouille qui sépara Flaubert de son ami Laporte, et dans laquelle le ménage Commanville ne porte pas une part légère de responsabilité. Nous savions bien qu'un assez grand nombre de lettres appartenant à cette période avaient été expurgées de ces détails gênants. Nous ignorions les autres, qui font de tant de pages de notre dernier volume un document émouvant, retraçant presque jour par jour la douloureuse fin de vie d'un homme qui, ruiné par un autre, le mari de sa nièce, ne semble pas avoir été l'objet de la reconnaissance ni de la tendresse réparatrice que méritaient tant de sacrifices. N'y voit-on pas Flaubert réduit, certain jour, à réclamer avec insistance vingt francs pour les donner à un ancien serviteur?...

Bien d'autres points sont de même éclaircis par les lettres réunies dans ce Supplément. Une longue lettre à Louise Colet, datée du 1^{er} janvier 1854 (précédant ainsi de peu la rupture dont elle fut une des causes), n'a jamais été comprise, sans que l'on sache pourquoi, dans les éditions successives. Nous la publions aujourd'hui, et l'on verra qu'elle est une des plus importantes de la correspondance adressée par le romancier à «la Muse», non seulement parce qu'elle éclaire la psychologie des deux amants, mais aussi par la personnalité d'Alfred de Musset qui y est intéressée. — Les lettres à madame Brainne montrent sous un badinage léger, et par-

fois même fort libre, la « sentimentalité » que l'ermite de Croisset ne songeait point à dissimuler, lui qui se disait aussi bien le « dernier des troubadours » que la réincarnation de saint Polycarpe.

D'un intérêt plus sérieux et plus profond sont les lettres de Flaubert à ses amis. En Jules Duplan il trouvait le dévouement de tous les jours : coupures de presse à recueillir, livres à procurer, rien ne lassait l'affection de Duplan pour son « Géant ». On devine en cette figure effacée le modèle des amis serviables. C'est par Duplan que Flaubert connut Laporte, qui tiendra auprès de lui un rôle analogue à celui du disparu. — Les cent cinquante lettres à Edmond Laporte, demeurées jusqu'ici complètement inédites, éclairent tout autant les méthodes de travail, les scrupules littéraires de Flaubert, que nombre de points de sa vie intime. On y suit les débats de conscience qui lui font refuser, puis accepter sur les instances de ses amis, la sinécure de « bibliothécaire hors cadre » à la Mazarine. Les écrivains dont Flaubert fut l'intime, ou avec qui il entretenait des relations, sont, eux aussi, présents et vivants dans cette Correspondance. À l'égard de Maxime Du Camp, l'amitié, certes, n'est plus aussi confiante qu'au temps de la jeunesse, mais les deux anciens camarades sont liés par trop de souvenirs, pour que la rupture ait été possible. — Quant à Louis Bouilbet, les lettres que l'on a déjà publiées ne représentent qu'une partie de celles qu'il a reçues de Flaubert. On verra mieux, grâce au complètement que nous exhumons, que si le romancier a

provoqué et reçu les avis du poète et du dramaturge, il a joué lui aussi à l'égard de son ami un rôle, curieux à observer, de conseiller littéraire et moral.

La correspondance avec Tourgueneff, fort importante, précise des points d'histoire littéraire et atteste la force d'un attachement de cœur et d'esprit unissant deux maîtres du roman, qui trouvent dans les différences mêmes de leurs caractères des raisons de s'estimer à plus haut prix. — Mais aucun document peut-être n'égale en intérêt certaines des vingt-trois lettres de Flaubert à H. Taine. Écrites au moment où celui-ci préparait son livre sur l'Intelligence, elles fournissent de précieux renseignements sur la méthode de travail du romancier, sur les rôles respectifs de l'imagination et de l'observation, sur le comportement des personnages. Tous les enquêteurs, certes, souhaiteraient de recevoir de ceux qu'ils consultent des réponses aussi pertinentes que le sont celles de Flaubert : elles vont loin dans la psychologie de la création littéraire.

Si la connaissance de Flaubert — l'homme et l'écrivain — tire bénéfice de cette publication, c'est, autour de lui, tout le milieu où il vécut, c'est le monde des lettres et des arts de la Monarchie de Juillet, du Second Empire, des dix premières années de la Troisième République, qui revit à chaque page de ces quatre volumes. On l'a dit souvent : il existe peu de Correspondances dont l'intérêt soit aussi varié que celle de Gustave Flaubert. Elle le doit à la diversité des personnages qui

furent les destinataires de ces lettres ; ils appartiennent à tous les mondes, à toutes les classes de la société. De grandes dames comme la princesse Matbilde y coudoient des femmes de théâtre, et Renan y figure auprès d'un jeune débutant dans la carrière des lettres. Mais, quel que soit le correspondant, on retrouve partout même liberté de jugement, même sincérité de langage. Quel auteur s'est livré avec plus d'abandon, et, sauf exceptions bien rares, avec un moindre souci des attitudes avantageuses ? Le style va comme la pensée, aussi dégagé de toute contrainte. Plaisante revanche de l'esprit de primesaut sur les scrupules de ce « martyr » du style. Le ton de ces lettres est souvent celui de la conversation qui s'engageait entre hommes, au temps où, les femmes ne fumant pas, on attendait de les avoir quittées pour tenir les propos que l'on ose aujourd'hui leur faire entendre sans tant de précautions. Cette verdeur du langage, cette violence des idées pourraient bien n'être ici, plus d'une fois, qu'une manière de gaminerie attardée. Flaubert se connaît bien, qui signe « votre excessif » certains billets à M^{me} Brainne. Il lui plaît de se donner pour tel, en souvenir du « Garçon », ce fantoche incarnant les excès romantiques, et, volontiers, il parle comme son vieux personnage, comme parlait le Mayeux des caricatures de sa jeunesse. Il enfle la voix, à plaisir, dans les instants de récréation qu'il s'accorde ; il y garde la plume à la main parce qu'il aime trop écrire pour la poser. Mais, pour ce commerce épistolaire, l'allure a

changé; la page n'appartient plus au manuscrit sur lequel le romancier peignait un quart d'heure auparavant; écrite de verve pour un ami absent, sera-t-elle relue avant d'être pliée et cachetée?

Il ne faut donc pas l'oublier, les lettres que l'on va lire étaient faites, comme on dit, « pour deux yeux ». Leur auteur ne les destinait certes point à passer, grâce à l'impression, sous d'autres regards. Confession publique forcée où, tout compte fait, Flaubert ne perd rien, mais dont la seule pensée l'eût mis en fureur. La postérité s'arroge des droits sur les morts illustres...

*
* *

En principe, nous ne republions pas les lettres déjà recueillies dans la Correspondance, mais dont le texte y est incomplet. Nous n'avons dérogé à cette règle que dans de rares cas où la partie inédite l'emportait de beaucoup sur le fragment publié, en étendue ou en importance.

Certaines lettres ne sont connues que par l'analyse et les extraits qu'en donnent les catalogues d'autographes. Nous avons observé à leur égard la même réserve, en ne reproduisant que celles dont l'intérêt nous a paru exceptionnel.

Un assez grand nombre de billets ont été recueillis par nous, qui ne figurent pas dans notre édition. Ce sont ceux dont il n'a pas été possible d'établir la date, même de façon approximative.

Les lignes de points de suspension ou les points

entre crochets représentent les passages ou les mots où la plume de Flaubert brave l'bonnêteté.

Nous avons cherché à diminuer la longueur des notes au bas des pages, et à éviter les renvois d'une page à une autre, surtout quand cette autre page serait à chercher dans un volume précédent ou suivant. On trouvera donc à l'Index qui termine notre tome IV des notes succinctes sur les personnes dont le nom revient plusieurs fois dans ce Supplément, pour autant que ces personnes aient pu être identifiées.

L'unification de l'orthographe a été poussée assez loin, sans être pourtant absolue. Il y a des graphies qui présentent un intérêt propre, lorsque par exemple Flaubert écrit « estomach » pour « faire rabelaisien ». Il en est de même pour plusieurs tournures et locutions caractéristiques de certaines habitudes stylistiques ou de déformations provinciales.

*
* *

Cette édition résulte d'un travail collectif. Mais si trois signataires s'en partagent la responsabilité, combien sont plus nombreux ceux qui les ont aidés, — qu'ils nous excusent si nous ne les nommons pas tous ! — soit en leur remettant des lettres inédites, soit en leur apportant des renseignements nécessaires à l'annotation !

Nous voudrions remercier tout d'abord M. Marcel Bouteron, Conservateur de la Bibliothèque Spoelberch de Lovenjoul, à l'obligeance de qui nous

devons d'avoir pu copier une grande partie des lettres ici recueillies ⁽¹⁾, dans les conditions parfaites que surent créer son aménité et sa compétence. Nous tenons à lui exprimer notre gratitude au seuil de cette édition.

Notre travail sur cette collection avait été précédé par celui d'un flaubertiste rouennais, le docteur E. Ledoux, qui s'était appliqué surtout au classement et à la datation de certaines liasses, s'acquérant ainsi des droits à la reconnaissance des futurs éditeurs.

D'autres flaubertistes bien connus nous ont généreusement prêté leur concours. M. Gérard Gailly nous a aimablement permis d'utiliser à notre convenance sa très bonne édition des *Lettres inédites à Tourgueneff* (Éditions du Rocher, Monaco, 1946), d'une annotation si sûre et si précise. De son côté, M. Amaury Raoul-Duval nous a autorisés à reproduire le texte des *Lettres inédites à Raoul-Duval* (Albin Michel, 1950). Qu'ils soient remerciés.

Notre gratitude est profonde pour le précieux lot des lettres à H. Taine, dont M. Melcbior Bonnet a bien voulu nous adresser la copie.

A M. Jacques Bardoux, de l'Institut, nous devons les lettres à son père, Agénor Bardoux.

M. le bâtonnier P. Macqueron, de Rouen,

⁽¹⁾ A ce Fonds appartiennent les lettres de Flaubert à sa famille, à Ernest Chevalier, à A. Le Poittevin, à L. Bouilhet, aux Cloquet, à Ernest et Jules Duplan, à M^{me} Roger des Genettes, à G. Sand, etc.

nous a ouvert son dossier des lettres aux Baudry, qu'il a su préserver dans des circonstances difficiles pendant l'occupation.

M^{mes} H. Psichari et C. Sioban nous ont communiqué avec beaucoup de bonne grâce les lettres à Renan qui sont en leur possession.

D'Angleterre, Miss C. B. West nous a envoyé les photocopies des lettres à Henriette Collier, qu'elle a eu le mérite de découvrir, accompagnées d'une très pertinente annotation. — M. Jean Bonnerot nous a signalé l'existence de plusieurs lettres de Flaubert à Harisse.

Disons également notre vive reconnaissance à tous ceux, descendants d'amis de Flaubert, collectionneurs d'autographes, érudits, qui nous ont envoyé des lettres : M^{me} Bonnier de la Chapelle, MM. Artine Artinian, Adolphe Boschot, de l'Institut, Chalvet, Maurice Chevassu, le regretté J. Crépet, Marcel Crouzet, Pb. Delatte, Druard, Pierre Dumesnil, P. Ferrien, Leroy, Jean Levassant, Édouard Maynial, Maurice Parturier, Claude Picbois, Lucien Psichari.

Nous avons mis à contribution diverses bibliothèques de France, notamment celle du Muséum d'Histoire naturelle de Rouen. Nous remercions leurs Conservateurs.

Plusieurs libraires et marchands d'autographes nous ont à maintes reprises accueillis et nous ont libéralement ouvert leurs cartons : nous songeons tout particulièrement ici à M^{me} Vidal-Maigret (Librairie Andrieux), à M. Pierre Cornuau,

Michel Castaing (Cbaravay); et aussi aux maisons Arnna, Bérès, Blaizot, C. Bloch, aux éditions Calmann-Lévy, aux maisons Janvier, Matarasso, G. Morssen, Roux-Devillas et Tausky.

À M^{lle} Gabrielle Leleu, Conservateur à la Bibliothèque de Rouen, les éditeurs tiennent à rendre un hommage particulier. Outre les lettres du fonds de cette Bibliothèque dont elle a bien voulu nous adresser la copie, elle a contribué à l'annotation du premier tome de ce Supplément, notamment pour tout ce qui touche à la région normande. Elle en a revu les épreuves, nous faisant ainsi profiter de sa critique sagace et de sa connaissance profonde de Flaubert et de son œuvre.

CORRESPONDANCE

DE

GUSTAVE FLAUBERT

I. À SA GRAND'MÈRE ⁽¹⁾.

[Rouen, 1^{er} janvier 1830.]

MA CHÈRE MAMAN,

Je te souhaite une bonne année. Comment vous portez-vous tous. Tu feras mes compliments à mon oncle à ma tante à ma cousine à félicité à eugène mathieu poupou charonnat. Je vous souhaite une bonne année à vous tous.

Ton petit fils ⁽²⁾.

⁽¹⁾ En dépit du « Ma chère Maman » qui commence cette lettre, il semble bien qu'elle soit envoyée à M^{me} Nicolas Flaubert, mère du docteur Achille-Cléophas et grand'mère de Gustave. Comme la suivante, correctement adressée à « Bonne Maman », elle est signée : « Ton petit fils ». — M^{me} Nicolas Flaubert vivait à Nogent-sur-Seine, près de son gendre et de sa fille, les Parain, oncle et tante que Gustave salue ici, ainsi que sa cousine, Olympe, la future M^{me} Bonenfant.

⁽²⁾ Avant la signature de *Gustave Flaubert*, est écrit le nom de sa sœur : *Caroline*.

2. À SA GRAND'MÈRE.

[Rouen,] le 30 décembre 1830.

BONNE MAMAN !

Je m'empresse de remplir mon devoir en vous souhaitant la bonne année. Je profite de cette même occasion pour en souhaiter une pareille à mon oncle et à ma tante⁽¹⁾, et la consoler de ce qu'elle a perdu son chien.

Ton respectueux petit fils.

3. À ALFRED LE POITTEVIN.

[Rouen, vers 1837-1838?]

Je prie le sieur Lepoittevin fils⁽²⁾ de donner au porteur ses deux volumes d'Horace.

Institut de la rue du Plâtre⁽³⁾ (externat).

Continuité du désir sodomite, 1^{er} prix (après moi) : Morel⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ Remarquer qu'il n'est plus ici question de la cousine Olympe (dit Flaubert; Olympiade, indique l'état civil). Mariée le 15 mars 1830, elle n'habitait plus dans la maison de ses parents.

⁽²⁾ « De 1834 [année où Lepoittevin, pensionnaire au Collège royal de Rouen, achève sa rhétorique] à 1837 ou 1838, se place une courte période dont nous ignorons toutes les circonstances, sauf celle-ci qu'il [Alfred] ne quitta pas Rouen... Après son baccalauréat, c'est-à-dire vers 1838, Alfred partit à Paris pour y faire son droit. » (René Descharmes, *Alfred Le Poittevin. Une promenade de Béliat et œuvres inédites*. — Paris, Les Presses françaises, 1924, p. XVII et XXI.)

⁽³⁾ Rue de Rouen, commençant quai de Paris, pour aboutir rue des Augustins. On devine à quel genre d'*Institut* il est fait allusion.

⁽⁴⁾ Ce nom sera repris dans la première *Education sentimentale*.

.....
 Intensité lubrique, 1^{er} prix : Morel.

.....
 Cabaret infâme, prix : Morel.

Côtelettes, 1^{er} prix : Fargeau.

Horlogerie, 1^{er} prix : Morel déjà nommé.

Excessive immoralité du regard, grand prix :
 Morel.

Expertise d'habits : Morel, Fargeau, *ex aequo*.

Mine du gredin, 1^{er} prix : Fargeau.

Bonne conduite : marchand d'amadou.

N.-B. — On mettra au *Musée vénérien* le lit de
 la rue du Plâtre.

On recherchera avidement l'anneau perdu par
 Fenet. Une ⁽¹⁾ commission est nommée à cet effet
 composée du nègre, du mouton et du serpent
 (président).

4. À SA SŒUR ⁽²⁾.

[Bayonne,] 29 [août,]
 samedi soir, 8 heures [1840].

MON BON RAT,

Je viens d'arriver à Bayonne, et j'ai déjà vu
 toute la chaîne des Pyrénées, en perspective il
 est vrai, et à moitié couverte par le brouillard,
 — tu ne peux néanmoins te figurer rien d'aussi
 beau que l'arrivée de Bayonne. C'est là du neuf

⁽¹⁾ Au lieu de : *Une*, Flaubert a écrit : *Ou* ou *On*.

⁽²⁾ Il s'agit, dans cette lettre, du voyage relaté dans *Par les
 champs et par les grèves*. — *Pyrénées-Corse* (Paris, L. Conard,
 1927). Voir aussi *Corr.* I, p. 71-75.

au moins, tandis que Bordeaux ressemble à Rouen par ses côtés bêtes et bourgeois et qu'elle n'a ni ses églises ni ses côtes ni son beau fleuve, car j'ai essayé de me baigner dans la Gironde, c'est-à-dire que j'ai pris un bain de vase. Je viens de souper vigoureusement et seul, ce qui est le fait du Garçon⁽¹⁾, tandis que mes compagnons⁽²⁾ sont restés dans leur chambre. Ceci est authentique et bien fait pour rassurer la maman sur l'état de la petite santé de son poulot chéri. Ton bout de lettre m'a fait bien plaisir, mon bon rat, ainsi que celui de la mère, vous ne m'y avez dit que des choses déjà sues, qu'il est fâcheux d'être si aimable ! et comme votre absence cause de vifs regrets!!! Ah ! quel plaisir pour un homme comme moi !!

Vous avez dû recevoir une lettre timbrée de Tours et écrite le lendemain de mon départ, dans la diligence, puis une seconde lors de mon arrivée à Bordeaux, et enfin une troisième datée de jeudi matin, celle-ci doit être la quatrième. Quant à moi, je n'en ai reçu qu'une. C'est une de Nogent du 24 et parvenue à Bordeaux le 27. Nous partions de Bayonne, où nous sommes arrivés il y a quelques heures, mardi ou mercredi, de là nous irons à Pau où je compte trouver de vos lettres. En tout cas écrivez-nous à Bagnères-de-Luchon. Le voyage promet d'être charmant, nous avons été parfaitement reçus à Bordeaux grâce aux connaissances de M. Cloquet. Hier, avant de nous embarquer, nous avons dîné chez le général de

(1) Personnage fictif bien connu des flaubertistes.

(2) Ces compagnons étaient le docteur Cloquet, sa sœur Lise et un de ses amis, l'abbé Stéphaney (*Corr.* I, p. 72 et notes).

division M. Carbonel ⁽¹⁾ et la veille nous avons fait une excursion sur les rives de la Garonne, à Blaye, Pauillac, etc. et dans tout le Médoc où nous avons bu d'excellent vin chez les propriétaires mêmes de Pomys, Léoville ⁽²⁾, etc. Demain nous irons à Biarritz dont tout le monde fait un intarissable éloge ici et que ce bon Achille aime tant. Adieu, ma bonne Caroline; si mes lettres ne sont ni longues ni bien écrites, elles sont fréquentes, et pour avoir les deux premières qualités le temps me manque. Adieu, embrasse bien la mère pour moi, le père et toute la famille. Dis à papa qu'il m'écrive aussi quelques lignes dans vos lettres. Cela me fera plaisir.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

5. À SA MÈRE ⁽³⁾.

[Paris, 8 janvier 1842,] 8 heures du matin.
Hôtel de l'Europe, rue Lepelletier.

« Tout est bien, tout va bien, tout est pour le mieux possible », comme dit Candide. Je suis maintenant devant un bon feu qui me rôtit les

⁽¹⁾ Carbonel, maréchal de camp, commandant le département de la Gironde, à Bordeaux. La Gironde faisait partie de la 11^e Division militaire. Flaubert écrit : *Carbonnel*.

⁽²⁾ Le Léoville, classé au début de la III^e République comme second grand cru. (Voir *Par les champs...*, p. 360.) Le Château-Pomys, cru bourgeois, non classé, sur la commune de Saint-Estèphe. Flaubert écrit : *Pomy*.

⁽³⁾ Lettre écrite de Paris, où Flaubert avait pris sa première inscription à la Faculté de droit le 10 novembre 1841 (René

jambes, je viens de humer deux tasses de thé corrigées d'eau-de-vie, je vais tout à l'heure aller chez M. Cloquet et nous allons nous livrer à des accolades furieuses.

La nuit a été très froide, à en juger par nos carreaux brouillés et par les jurons du conducteur. Pour moi, j'ai vécu dans la canicule, je suis et de temps à autre j'étais obligé d'ouvrir le vasistas (et non vasislas) pour pouvoir respirer. J'ai bien dormi et ne suis nullement fatigué.

Adieu, je vous embrasse tous.

Nota. — Je n'ai point été écrasé par un omnibus, ma figure n'est pas allongée ni mon œil sorti.

Dumesnil, *Gustave Flaubert, l'Homme et l'Œuvre*, Desclée de Brouwer et C^{ie}, p. 96).

Il était à Rouen le 25 novembre et le 31 décembre 1841 (*Corr.* I, p. 86, 88). Ce 31 décembre, il écrit à Chevalier (*ibid.*, p. 91) : « Je descendrai toujours rue Lepelletier, n° 5; ... J'arriverai probablement à Paris le 8 au matin ».

Cette question des études de droit de Flaubert n'ayant pas été tirée au clair, nous reproduisons ci-dessous le règlement de ces examens :

« Toute personne doit se faire inscrire... L'inscription doit être renouvelée à chaque trimestre. Le 1^{er} trimestre commence le 2 novembre; le second, le 2 janvier; le 3^e, le 1^{er} avril, et le 4^e, le 1^{er} juillet. Le registre des inscriptions est ouvert au secrétariat de la Faculté pendant la première quinzaine de chacun des trimestres de l'année scolaire. »

Pour le premier diplôme, celui de Bachelier en droit, les élèves « ont à subir deux examens : le premier examen a pour objet le Code civil et les *Institutes* de Justinien; le second a pour objet le Code civil, le Code de procédure, le Code pénal et le Code d'Instruction criminelle ».

6. À SA SŒUR.

[Paris, avril 1842 (date de la poste). ⁽¹⁾]

VIEUX RAT,

Je m'attendais aujourd'hui à une lettre de toi. J'espère que c'est pour demain matin et que je recevrai une de ces bonnes épîtres comme celles que tu m'envoyais en voyage. Pour moi je vous écrirai lundi ⁽²⁾, le jour de mon départ de Paris qui sera au milieu de la semaine prochaine, ainsi dans huit jours à peu près je serai avec vous prêt à recommencer mes bouffonneries, plaisanteries et gaillardises, à moins que Miss en Jame ⁽³⁾ ne soit encore piquée ou qu'elle ait la colique, car alors il n'y fait pas bon. À propos de plaisanteries, je trouve celle de Lormier d'un beau calibre, — je dois aller le voir dans ses fonctions avec le père ⁽⁴⁾

⁽¹⁾ Le quantième est illisible. La lettre a dû être écrite le samedi 16.

⁽²⁾ Le 18, et Flaubert partirait vers le jeudi 21.

⁽³⁾ Sans doute s'agit-il de Miss Jane, l'institutrice anglaise de Caroline Flaubert avec qui la fille de celle-ci conservera des relations (lettre de Flaubert de mai 1861 et de mai 1862, *Corr.* IV, p. 428, et V, p. 17).

⁽⁴⁾ Relativement à l'emploi de ce mot « père », dont Flaubert semble abuser, voir F. Buquet, *Souvenirs sur le Collège de Rouen* (nouv.^{le} édit., Rouen, Cagniard, 1895), p. 94 : « A Rouen, tout professeur d'un certain âge devenait aussitôt : le Père Un tel. C'était la règle. Pour les jeunes, le nom seul se disait,

Sans le moindre *Monsieur*, tout à fait hors d'usage.

Il en était de même pour nos maîtres de pension. L'affection n'en souffrait pas le moins du monde. » — Nous rencontrons également sous la plume de Flaubert : *la mère Boyer, la mère Roger, la mère Sand.*

Remarquons que l'optique des jeunes étant partout la même, la mode que signale Bouquet sévissait dans d'autres collèges que celui de Rouen. Voir Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires* (Paris, Hachette et C^{ie}, 1882. Tome I, p. 36).

Tardif. L'endroit où il est est le plus canaille de Paris. C'est le rendez-vous de tous les filous, floueurs, décorés de juillet, polonais, etc. Quand j'ai appris cette nouvelle, je riaais tout seul comme un imbécile sur le boulevard en lisant la lettre de maman. Il est probable que je ramènerai M^{lle} Lise⁽¹⁾; dans tous les cas, elle viendra ces vacances à Trouville, Cher ami m'a promis qu'il l'accompagnerait, l'abbé viendra aussi. Voilà déjà le cottage surabondamment rempli. Quant au cottage, il n'y a pas de danger que les Maurice⁽²⁾ le prennent cette année, ils ne viendront pas à Trouville. M^{me} Maurice ira en Allemagne et son mari en Orient avec Panofka et Rosenhain, un pianiste de Paris, de leurs amis. J'ai vu ce matin le gros Dumont qui me charge de vous présenter ses respects, civilités, etc.

Adieu, ma chère Caroline, porte-toi bien, reste couchée tard, ne révolte pas les gens par ta conduite comme je les révolte par mes dits et gestes, peinturlure bien, salis ta blouse et dis de ma part qu'on te mène au spectacle. Adieu, je n'ai pas plus de temps, il est 5 heures et la poste part à 6. Je t'embrasse encore une fois sur les deux joues.

Ton frère.

Quel est le père et la mère d'A et de B.

C'est rata et barna.

Rata fit A et barna B.

Embrasse bien pour moi Juliette⁽³⁾.

⁽¹⁾ Sœur du docteur Cloquet (cf. *supra*, p. 4, note 2.)
C'est le docteur Cloquet que Flaubert, deux lignes plus bas, appelle « Cher ami ». L'abbé est l'abbé Stéphany.

⁽²⁾ Le ménage Schlésinger.

⁽³⁾ Flaubert écrit *Juliette*. Juliette était la fille d'Achille et de Julie Flaubert.

7. À SA SŒUR.

[Paris,] samedi soir [9 juillet 1842].

Ta lettre m'a fait tant de plaisir, mon bon Carolo, que, si tu avais été là, je t'aurais donné deux bons gros baisers à te manger les joues. Tu ne saurais croire combien j'ai été heureux en apprenant que les bains te faisaient bien et que tu pouvais marcher sans fatigue. Je me figure ta bonne mine heureuse et souriante en nageant dans ces bons flots que nous aimons, revêtant chaque matin ton costume, gambadant avec ton serre-tête et te dirigeant sur le sable en faisant ah ah ah ! quel plaisir pour une brave fille comme moi ! Le père Couyère ⁽¹⁾ est un malotru de ne pas t'accompagner. À propos de ce personnage, les compliments que vous m'avez adressés relativement à lui ont tellement excité mon *incommensurable vanité* qu'aussitôt je me suis livré seul dans ma chambre à un monologue où le maire de Trouville faisait mon éloge et regrettait mon absence. Je n'avais que moi-même pour m'applaudir, je me suis très bien acquitté de cette tâche. Comment t'arranges-tu avec ton ami Mozin ⁽²⁾ ? A-t-il été content de ton petit talent d'artiste ? dis-moi tout ça. Avez-vous fait quelques nouvelles connaissances, etc., etc. Comment va Néo, Chrysostome — benjamin — Bijou — libertin — soiffard — Crapaud — ba-

⁽¹⁾ Le maire de Trouville. Flaubert écrit : *Couillère* (Corr., passim).

⁽²⁾ Charles-Louis Mozin, peintre (né et mort à Paris, 1806-1862). On a de lui une *Vue de Trouville*. Voir R. Dumesnil, *Flaubert et l'Éducation sentimentale*, Album Les Belles Lettres, 1943, p. 24-25, la reproduction de deux dessins de Mozin représentant Trouville.

tiste — gamin — la biche, et M. Gautier? M^{me} Gautier trouve-t-elle la vue de la mer agréable? Voilà cinq jours que je n'ai point vu le vénérable Froger, il doit néanmoins venir me voir demain matin, mais il est très occupé et paraît ne pas avoir un moment à lui. Je n'ai pas encore vu l'abbé, quoique j'aie été plusieurs fois chez M. Cloquet. Tu feras bien de dire à Papa d'écrire à celui-ci dans quelque temps, il me paraît assez sensible à la tentation⁽¹⁾. Je dîne demain dimanche chez le père Tardif avec le jeune Hamard et lundi chez Germain⁽²⁾, lequel part jeudi pour l'Italie. Voilà un gars bien heureux. C'est un peu moins bête que d'étudier le Code civil et quelque peu plus littéraire. En fait de littérature, je passe tous les matins deux heures et demie à l'École de droit et j'emploie l'après-midi à étudier les *beaux travaux* que ces Messieurs ont faits sur ce qu'ils prêchent le matin. Je crois pouvoir maintenant me présenter à la fin du mois d'août⁽³⁾ avec quelque chance, mon affaire commence à s'éclaircir un peu. Mais c'est toujours fièrement obscur. Je travaille comme un véritable manœuvre et le soir je me couche avec la satisfaction bestiale du bœuf qui a bien labouré, du crétin qui a les doigts fatigués d'écrire et la tête alourdie de tout ce qu'il a voulu y faire entrer. J'entends souvent jouer des orgues sous ma fenêtre, il n'y a rien de triste comme cela⁽⁴⁾ à

(1) Tentation d'accepter une invitation à Trouville.

(2) Germain des Hogues.

(3) Il aurait, d'après R. Dumesnil (*op. cit.*, p. 98), renoncé à cet examen et serait parti pour Trouville (voir *infra*, p. 13, note 1).

(4) Le souvenir de cette tristesse apportée par ce genre de musique (cf. aussi *Corr.* I, p. 162) passera dans *Madame Bovary* (I, 9).

Paris; je pense toujours à Dupiston⁽¹⁾ traînant sa suite et errant ainsi le long des trottoirs.

Adieu, ma chère Caroline, embrasse bien pour moi notre bonne mère. Donne-moi souvent de vos nouvelles. Quand je rentre le matin de l'école et que je trouve chez le portier une de vos lettres passée dans ma clef, cela me dispose bien pour toute la journée. Dans quelques jours je t'écrirai une lettre plus longue, mais il est déjà un peu tard et j'ai envie de me coucher.

Ton frère.

Bien des choses au capitaine Barbey⁽²⁾.

8. À SA SŒUR.

[Paris, 21 juillet 1842 (date de la poste).]

As-tu enfin ton piano, mon pauvre rat? Ce misérable Bonnel⁽³⁾ est digne de toute la colère des honnêtes gens. J'ai bien compati à ton impatience,

⁽¹⁾ Surnom, sans doute, d'un de ces joueurs rouennais d'orgue de Barbarie, dont Bouquet a évoqué le souvenir, et qui venaient moudre leur musique sous les fenêtres du Collège royal. «Leurs sons couvraient la voix du professeur, qui n'osait faire cesser ces airs... par l'intervention du portier, à la grande satisfaction des élèves enchantés de son embarras» (Bouquet, *op. cit.*, p. 32).

⁽²⁾ Trouville avait deux Barbey, tous deux capitaines au long cours : «Pierre Barbey, qui devint syndic du port, et son frère Victor qui allait recueillir, en février 1848, dans sa maison de la rue des Rosiers, Louis-Philippe fuyant Paris. Celui que Flaubert pratiqua le plus, fut Pierre, ... Il but à bouche ouverte ses récits maritimes, dont il se souviendra en plusieurs endroits de ses œuvres» (Gérard-Gailly, *Flaubert et «Les Fantômes de Trouville»*, Paris, La Renaissance du Livre, 1930, p. 35).

⁽³⁾ Marchand de musique et d'instruments, à Rouen, 50, rue Ganterie.

mais j'espère que maintenant ton sapin⁽¹⁾ est arrangé et que bon ou mauvais tu le fais retentir d'accords, de trilles et de gammes. Mais je te dirai que, ce qui m'a le plus indigné dans tout ce que vous m'avez écrit, c'est le bouleversement de la plage et les drapeaux tricolores qu'on a plantés dessus. C'est intolérable et je me propose bien d'aller les arracher nocturnement et de les mettre en pièces. La commisération de Bourlet⁽²⁾ m'a également étonné; il paraît que le vent tourne à la bêtise générale. Avec ça je deviens aussi de jour en jour plus stupide et plus abruti. Il y a un mois que je ne lis que des livres barbares, un mois que je suis dans un dédale de mauvaise prose et que tous les matins je savoure une singulière éloquence; le beuglement des bœufs est à coup sûr plus littéraire que les leçons des professeurs de droit; les habits troués des pêcheurs, et recousus de fil bleu et blanc, sont plus beaux que les robes de docteurs bordées d'hermine. Il se pourrait bien que j'aille vous retrouver d'ici à quelques jours. Voici comment : on a jusqu'au 28 pour consigner, or on ne peut consigner que sur la présence d'un certificat d'assiduité délivré par le crétin dont on est censé avoir suivi le cours. M. Oudot, mon professeur de Code civil, ne vous le délivre que lorsqu'on lui a présenté des Cahiers de notes prises à ses leçons et qu'il les a examinés attentivement.

(1) Mot rare et impropre, pour désigner un piano, où le sapin n'a son utilisation, semble-t-il, que pour la confection de la table d'harmonie.

(2) Cette commisération doit s'adresser à la famille royale, endeuillée par l'accident mortel survenu, le 13 juillet précédent, à Ferdinand-Philippe, duc d'Orléans.

J'ai fait jusqu'ici les cent coups pour m'en procurer. Mais c'est assez difficile, pourtant je lui en offrirai de tels quels. Si donc il s'aperçoit qu'ils ne sont pas de moi, ou que je ne puisse en avoir de confortables, mon examen va se trouver rejeté au mois de novembre ou de décembre⁽¹⁾, ce qui m'ennuierait fort, car j'aime mieux en finir de suite. J'ai été l'autre jour voir passer des examens, j'aurais très bien répondu à presque toutes les questions qu'on a faites. Tous mes camarades me disent que je ne dois avoir aucune inquiétude d'être refusé. Néanmoins, je ne suis pas comme eux. Je mène une triste vie, ma bonne Carolo, et j'aimerais bien mieux être avec toi sur la *deune*⁽²⁾, et à voir le soleil se coucher sur les flots que sur les toits. J'avais l'intention de t'écrire une très longue lettre, mais j'ai été entraîné par l'*émancipation*⁽³⁾ et il se trouve qu'il est déjà 4 heures; probablement même ma lettre ne partira pas aujourd'hui.

Adieu, je t'embrasse sur tes deux joues fraîches.

Je dîne aujourd'hui avec Froger et Florimont. Gourgaud viendra passer l'après-midi de dimanche prochain avec moi.

(1) C'est ce qui eut lieu, dit R. Dumesnil (*op. cit.*, p. 98) : « il part pour Trouville, renonçant à l'examen de première année et le remettant à la session d'automne ». Cependant, le 1^{er} août, Flaubert pense encore passer son examen vers le 20 (*Corr.* I, p. 112). Le 5, il attend qu'on lui donne « jour définitif » (*ibid.*, p. 114).

(2) Orthographe en accord avec la prononciation normande. Il s'agit de la *dune*.

(3) Matière de droit, dont l'étude réduit la longueur de la lettre.

9. À EMMANUEL VASSE DE SAINT-OUEN.

[Paris,] jeudi matin 11 heures
[17 novembre 1842] ⁽¹⁾.

MON BON VASSE,

Ernest ⁽²⁾ est venu hier chez moi et en toute hâte m'apporter ton aimable invitation. Je me vois malheureusement forcé d'y répondre par un refus. Je dois ce soir même aller aux Italiens ⁽³⁾ avec des dames que j'accompagne. Je me reproche de n'avoir point encore été voir ta mère ⁽⁴⁾, mais jusqu'à présent j'ai été si occupé de courses et d'emménagement que ça m'a été impossible. Voilà tout cela à peu près fini et je compte demain coucher rue de l'Est, 19, mon nouveau logis. J'irai donc d'ici à quelques jours présenter mes respects affectueux à tes parents. En attendant prie-les pour moi d'agréer mes excuses.

Adieu,

Tout à toi.

⁽¹⁾ La date de cette lettre est donnée par celle du 16 (*Corr.* I, p. 120) qui porte : « Le gros Vasse... m'a invité à dîner pour jeudi ». A ce moment, Flaubert se promettait d'accepter.

⁽²⁾ Chevalier.

⁽³⁾ A la création, à Paris, de *Linda di Chamouni*, opéra en trois actes, paroles de Rossi, musique de Donizetti. La pièce avait été jouée pour la première fois à Vienne, au théâtre de la Cour, en cette même année 1842.

⁽⁴⁾ M^{me} Vasse était une amie d'enfance de M^{me} Flaubert et avait gardé avec elle d'étroites relations.

10. À SON PÈRE.

[Paris, fin novembre 1842.]

Je t'écris, mon bon père, à toi aujourd'hui (quoique toutes mes lettres soient adressées intentionnellement d'ordinaire à la famille en général et que tous y participent), d'abord parce qu'il y a longtemps que je n'ai entendu parler de toi et que la mère et la fille ne me donnent pas plus de tes nouvelles que si tu étais mort, et ensuite pour te dire que mon adresse est rue de l'Est, 19, et non de l'Ouest. Le père Lizot a navigué pendant tout un après-midi dans la rue de Vaugirard et dans la rue de l'Ouest sans jamais pouvoir me trouver. Ce qui m'a beaucoup désolé, non pas pour la fatigue qu'il s'est donnée, ce dont je me suis aussi vite consolé que de son échec à la députation, mais parce qu'il me cherchait pour m'administrer un dîner gouvernemental par le bec, ce que j'aurais très bien pris. Quoique le bec ne soit pas bon, j'ai tout un côté de la bouche sur lequel je ne peux pas manger. Rien que d'y passer la brosse me fait mal. Il faudrait me faire arracher trois ou quatre dents. C'est ce que je ferai à coup sûr pour peu que ça continue encore quelque temps. Du reste, la santé est très bonne; je vois seulement trop de gens qui parlent du chemin de fer⁽¹⁾. On en est tanné. Il y a de quoi avoir une

(1) La ligne de Paris à Rouen devait être inaugurée le 3 mai 1843 et défrayer, en cette fin d'année 1842, mainte conversation dans les milieux rouennais et parisiens, auxquels Flaubert était mêlé.

colique de wagons. J'ai vu le père de Cambry⁽¹⁾ qui m'a remis les 300 francs que tu lui avais donnés⁽²⁾, ce dont je te remercie, par parenthèse. Il m'a demandé mon adresse. Il doit la savoir; cet homme-là est né avec la bosse de demander toujours la même adresse. C'est son idée fixe. Il est toqué. Il m'a du reste paru un brave homme, très jovial, très poli et assez égrillard.

Florimont va vous voir samedi prochain, je lui donnerai une lettre pour vous. Et moi-même à la fin du mois, quand j'aurai avalé quelques larges tranches de Code civil, j'irai en personne. Je travaille comme un gredin et ai acheté un nouveau corps de bibliothèque pour placer les *innombrables* ouvrages qui remplissent mon bocal. Mes livres et moi dans le même appartement, c'est un cornichon et du vinaigre.

Adieu, mon bon vieux père.

Je t'embrasse comme je t'aime.

Ton fieux.

Penses-tu qu'il faut que j'aille chez M. Blanchemain, je passe tous les jours devant ses fenêtres. Et j'ai rencontré son fils plusieurs fois, qui m'a arrêté et demandé de vos nouvelles.

(1) Alain-Étienne de Cambry, directeur de la Monnaie de Rouen.

(2) Cet envoi d'argent répondait à une demande adressée par Flaubert le 16 novembre (*Corr.* I, p. 121) : « Je prie... papa de me dire où je peux aller toucher du blanc. »

II. À SA SŒUR.

[Paris, 24 février 1843 (date de la poste).]

MON BON RAT,

Je te remercie bien de ma blague, elle est magnifique, on ne peut décoller ses yeux de dessus; je suis sûr qu'elle excitera l'enthousiasme et l'envie partout où je la porterai. Remercie M^{me} Stroehlin⁽¹⁾ de la part qu'elle y a prise⁽²⁾ et de plus de l'invitation qu'elle m'a faite pour aller à son bal. Je ne pourrai y être puisque j'apparaîtrai à Rouen dimanche matin⁽³⁾. Je dîne aujourd'hui avec le père Parain chez Cher ami. Adieu, mon bon raton, je t'écris ceci en toute hâte, l'heure s'avance et je veux que vous ayez ma lettre demain car je me figure la mine désappointée de maman [.....]⁽⁴⁾ si elle ne voyait demain ni homme ni papier, — de plus je me sers d'une plume qui a écrit du grec pendant deux heures et qui m'agace horriblement, peut-être autant que toi à me lire.

Adieu, à dimanche matin.

⁽¹⁾ Flaubert écrit ici : *Strelin*. Ailleurs (cf. *infra*, p. 197), on trouve *Stroelin*.

⁽²⁾ Quelle place tiendra M^{me} Stroehlin, dans le souvenir de Flaubert, lorsque, plaçant la bourse du vicomte entre les mains d'Emma, il écrira : « On avait brodé cela sur quelque métier de palissandre... » etc. ? (*Madame Bovary*, I, 11).

⁽³⁾ C'est-à-dire le 26 février.

⁽⁴⁾ Ce mot peu lisible après *maman* est peut-être *ber*. Ce serait une dénomination familiale, comme : *Maman Ati*, que nous rencontrerons plus loin (lettre n° 19). Ces dénominations pourraient avoir été recueillies sur des lèvres de bébé — Juliette Flaubert ? — *Ber* serait l'abréviation de *Flaubert*, par un enfant qui ne prononce que la finale accentuée.

12. À SA SŒUR.

[Paris, 11 mars 1843 (date de la poste).]

MON BON RAT,

Je n'ai pas reçu de lettre de toi. J'en attendais aujourd'hui à moins que M^{me} Derville⁽¹⁾ ne me l'ait pas montée. Mais j'espère que ce sera pour demain. Je n'ai rien à te dire si ce n'est qu'il m'est presque impossible de t'écrire, vu que mon ami Du Camp est présentement dans ma chambre et qu'il s'obstine à vouloir me dicter quelque chose avec les points et virgules⁽²⁾; il me faut une grande tension d'esprit pour poursuivre le fil de mes idées et cela m'est d'autant plus difficile que je n'ai pas d'idées. Je crois t'avoir dit dans ma précédente lettre que j'avais été au Rond-Point⁽³⁾ et qu'on devait t'écrire. Tu peux dire à Achille que j'ai payé le libraire l'Abbé⁽⁴⁾. C'était là, je crois, toutes les commissions qu'il m'avait données. Le sieur de Saint-Andrieux vient de se présenter dans mon établissement dont il a été très longtemps à trouver la porte. Il m'a remis une lettre de toi et de plus un paquet de lancettes. Je vais aller les porter de suite. Tu ne me dis pas, vieux rat,

(1) Concierge de l'immeuble, où habitait Flaubert.

(2) Le même jour, Du Camp empêche Flaubert de finir une lettre destinée à Chevalier (*Corr.* I, p. 132).

(3) Au rond-point des Champs-Élysées, où habitaient les Collier.

(4) Il y avait un libraire *Labé*, place de l'École-de-Médecine, 4. — Ou bien faut-il, en considération du pluriel, *les commissions*, penser à l'abbé Stéphan? Flaubert n'a pas mis de virgule après *libraire*.

comment tu te portes; je suppose que c'est bien puisque tu ne m'en parles pas. Qu'est-ce que le sieur Avaro avait été faire à Paris? Je ne t'en écris pas plus long. Il est déjà très tard, après-demain lundi je t'écirai plus longuement.

Adieu, mon cher raton.

13. À SA SŒUR.

[Paris, 1^{er} avril 1843 (date de la poste).]

MON VIEUX RAT,

Je te remercie bien de ta bonne lettre d'hier et si elle n'était pas aussi longue que je l'aurais voulu, je te tiens néanmoins compte de l'intention. Il paraît que la santé est ponne et que tu fas pien. Je sais que tu as été à Quatremares⁽¹⁾ et que tu n'en as pas été fatiguée. Mais ménage-toi toujours, ma chère enfant, et si tu t'ennuies de temps à autre de mener une vie si casanière, songe que c'est pour ton bien et figure-toi comme je bisque quand je vois mon rat avec ces maudits maux de reins. M^{me} Stroehlin m'a donné des nouvelles de toi. Je l'ai trouvée jouant aux échecs. Elle n'a point été fatiguée du voyage et s'est déjà promenée dans Paris où elle n'a pas encore vu de voiture

(1) Hameau de la commune de Sotteville-lès-Rouen. Les Flaubert avaient là une bonne relation, le ménage Vieillot : le mari avait signé, en qualité de témoin, au mariage du docteur Achille-Cléophas Flaubert, le 10 février 1812; la femme avait été marraine au baptême de Gustave, en l'église Sainte-Madeleine de Rouen, le 13 janvier 1822.

plus jolie et plus chiquée que le Coupé⁽¹⁾ maudit. Elle ira lundi voir Henriette⁽²⁾. Quant à moi, je ne vais pas trop bien, j'ai des maux de dents du diable qui m'agacent toute la gueule. Avec ça mon appétit redouble, et je ne peux manger que sur un côté. Le reste me fait souffrir quelquefois même rien qu'en passant la langue dessus, je suis indigné et fais des monologues muets où je jure beaucoup. Le père Parain boudant à trois dès n'était pas plus vexé. Ce pauvre vieux Béjaune a eu mal aux yeux. J'avais rencontré Sorieul sur le pont des Arts qui m'avait fait part de sa maladie et m'avait donné son adresse. J'ai été le voir incontinent, il était dans l'obscurité la plus complète et orné de lunettes bleues. Son état est maintenant meilleur et il sortira dans deux ou trois jours, mais il n'a pas mal souffert et s'est considérablement ennuyé, il m'a recommandé de n'en rien dire mais, parce qu'il a peur qu'on ne s'inquiète chez lui. À propos de maladie et de médecins, tu peux dire au sieur Larchif que Velpeau a fait de lui le plus grand éloge à sa clinique lundi ou mardi dernier, à propos de sa thèse qu'il a combattue longuement. Il a fait aussi par parenthèse l'éloge du papa (et de toute la famille, il a même dit que Juliette était bien gentille). J'ai passé deux heures délicieuses à me figurer Podesta marchand de vin et dégustant les crus avec la petite coupe

(1) Coupé que le docteur Achille-Cléophas Flaubert avait commandé à Paris, et qui se révéla si inconfortable, que le docteur, sur les représentations d'Achille, le vendit et fit l'acquisition d'un landau. (Voir Lucie Chevalley-Sabatier, *Gustave Flaubert et sa sœur Caroline*, dans la *Revue Hebdomadaire*, 12 décembre 1936, p. 176, note 1.)

(2) Henriette Collier.

d'argent⁽¹⁾. Il va maintenant passer sa vie dans les caves, on ne le verra plus qu'à travers les soupiraux. Entends-tu son rire au milieu des barricades et des cruches. Il doit se trouver là comme dans sa famille, quel gars ! J'ai vu le père Licquet⁽²⁾ chez M. Cloquet : il se porte toujours très bien, et m'a chargé de vous présenter ses civilités ; ce vieux gredin-là ne vieillit pas.

Adieu, mon vieux Bichet, je vais aller déjeuner chez le professeur⁽³⁾ et ensuite au Rond-Point, c'est aujourd'hui que je fais ma razzia ; il y a quelque temps que je n'ai été de l'autre côté de l'eau. Je t'embrasse de loin en attendant que je t'embrasse réellement.

Adieu à vous tous.

Avez-vous des commissions ? demande à Julie⁽⁴⁾ si elle n'en a pas et embrasse-la pour moi ainsi que Juliette. Good morning, miss Jane.

(1) « T'ai-je dit, cher Boun, que Podesta faisait le commerce des vins ? etc. » (Lettre de Caroline à Gustave, *Revue Hebdomadaire*, loc. cit., p. 175.)

(2) Alexandre-Félix Licquet, né à Caudebec-en-Caux le 1^{er} juin 1790, mort à Rouen le 25 novembre 1878. Docteur en médecine, il servit dans l'armée. Rentré dans la vie civile, il s'établit à Bourg-Achard (Eure) et en devint maire. Il passa ensuite dans la justice de paix et exerça successivement ses fonctions à Bourg-Achard, Darnétal et Rouen.

(3) Le docteur Jules Cloquet.

(4) M^{me} Achille Flaubert.

14. À SA SŒUR.

[Paris, 4 avril 1843 (date de la poste).]
Mardi matin.

Je m'en vais aller aujourd'hui chez Cher ami pour savoir positivement si il viendra ouitounon ; il m'avait dit l'autre jour qu'il comptait partir de Paris le samedi de Pâques et rester le dimanche et le lundi ⁽¹⁾ à Rouen. Pour moi je pars samedi prochain avec les sieurs Foüard et Nion, nous aurons le coupé à nous trois. M^{me} Stroehlin a assez mauvaise mine ; elle m'a chargé de vous dire mille choses. Quant à son retour il s'effectuera, je crois, le samedi de Pâques. Elle aurait bien envie de s'en retourner avec M. Cloquet si son époux ne vient pas la chercher. Béjaune ⁽²⁾ va bien et se pourmène maintenant ès rues de la Capitale. Mais il a beaucoup souffert. Les Collier sont dans le deuil ou plutôt devraient être dans le deuil. Ils ont perdu un cousin : le fils du commodore. Gertrude ⁽³⁾ m'a dit qu'elle n'avait pas le moyen de s'acheter une robe noire, et que la même, dans les grandes occasions où il faudrait absolument sortir, servirait à toute la famille. Quoiqu'elle ait dit cela d'un air enjoué et en riant, j'ai bien vu qu'elle riait jaune comme on dit et qu'il y avait des larmes dans ses yeux. Tu ne me donnes aucune nouvelle de Podesta. J'ai dit à Hamard son changement d'état, il en a été enthousiasmé.

Adieu, vieux rat, je t'embrasse.

⁽¹⁾ Les 16 et 17 avril. « Samedi prochain », 8 avril.

⁽²⁾ Il s'agit de l'oncle Parain si nous interprétons bien la lettre précédente (p. 20).

⁽³⁾ Gertrude Collier.

15. À SA SŒUR.

[Paris, 23 mai 1843.]

Je crois qu'il y a un peu de vanité de ta part, cher raton, quand tu dis que tu ne sais comment remplir quatre pages de papier blanc. Tu m'as écrit une lettre si fournie de faits et de réflexions que vraiment il y a mauvaise grâce de ta part à soutenir que tu ne t'y connais pas. J'ai assisté, grâce à ton style pittoresque, à la noce d'Amand dont j'ai bien regretté de ne pas être, aux monologues de père Dumée dans un cul de basse fosse, au dîner où tu étais à côté de M^{lle} Écorcheville; je me suis figuré les deux mines piquées de ces deux jeunes personnes, toi et elle. Écris-m'en souvent comme ça, mon bon Carolo, et tu feras bien plaisir à Boun ⁽¹⁾. Dis à M^{lle} Jame [*sic*] de ma part qu'elle se prépare à la joie, qu'elle ceigne son front de jasmîns et de roses, qu'elle mette les fameuses bottines d'été, qu'elle fasse passer, s'il y en a encore, quelque vieux restant d'engelures, car quelque chose de sacré, de facétieux et d'amoureux va lui arriver. C'est Froger, plus beau, plus svelte, plus mal jambé et plus jockey club que jamais. C'est aujourd'hui ou demain la noce du fils Gillo-tin ⁽²⁾ et il doit partir samedi de Paris; vous le verrez donc samedi soir ou dimanche. J'ai dîné avec lui dimanche dernier, après quoi nous nous sommes immédiatement séparés, lui pour aller au spec-

(1) Flaubert lui-même. Voir *supra*, p. 21, note 1, et *infra*, p. 29.

(2) Parent, peut-être, de Gillotin, qui avait été receveur des finances à Pont-l'Évêque.

tacle et moi pour aller me coucher, ce dont j'ai grand besoin quand le soir arrive. Deux ou trois fois par semaine, je dors quatorze ou seize heures sans débrider, tant je suis las, au point que j'en suis fatigué quand je m'éveille⁽¹⁾. Demain j'irai voir les Collier et dîner chez Cher ami dont le portrait est maintenant à encadrer, il doit orner mon appartement. Notre tendresse réciproque augmente, je crois, de jour en jour, au point qu'il en est venu à m'offrir le logement, m'ayant en effet proposé l'autre jour de rester à coucher chez lui. Nous bavardons quand nous y sommes comme deux perroquets qui seraient députés. — Panofka va s'en aller dans huit jours en Pologne; je ne vois presque plus père Maurice⁽²⁾, si ce n'est pendant cinq ou six minutes avant d'aller chez le professeur, je n'ai pas le temps. Avez-vous vu M. Tardif?

Adieu, ma chère Caroline, pense à moi et écris-moi. Embrasse tout le monde pour moi.

Ton frère.

Si vous aviez un moyen de me faire parvenir de la monnaie, je n'en serais pas fâché; plus il y en aura et mieux elle sera reçue. J'étudie dans ce moment les donations et j'éprouve le plus grand besoin d'être pénétré de mon sujet.

Marquis⁽³⁾ a rencontré Lormier, il est abruti par la misère et l'inconduite; quel déplorable exemple pour la jeunesse!

(1) Cf. M. Du Camp, *Souvenirs littéraires*, t. I, p. 248-249.

(2) Maurice Schlésinger.

(3) Ce « Marquis » est-il le Saint-Andrieux de la lettre n° 12?

16. À EMMANUEL VASSE DE SAINT-OUEN ⁽¹⁾.

[Paris, 31 mai 1843 (date de la poste).]
3 heures un quart du matin, mercredi.

Je viens de finir le vieux Boitard ⁽²⁾ que j'espère bien avoir enterré pour le reste de mes jours. Avant de me coucher sur mon divan et de dormir jusqu'au cours du sieur Bonnier ⁽³⁾, je veux te remercier de ton aimable invitation et te prier de transmettre à tes parents mon acceptation. J'ai bien l'honneur d'être, etc.

17. À SA SŒUR.

[Paris, 6 juin 1843 (date de la poste).]

Hamard ⁽⁴⁾ m'a dit que vous vous attendiez presque à me voir arriver avec Florimont. Tu avais bien deviné en disant qu'il n'en serait rien. Ce

⁽¹⁾ L'adresse portée au dos de cette lettre est ainsi libellée : « Monsieur Emmanuel Vasse de Saint-Ouen, 61, rue de Vaugirard ».

⁽²⁾ Il y a deux Boitard, tous les deux jurisconsultes, Claude (1774-1829) et Joseph-Edouard (1804-1835). L'expression de Flaubert fait penser plutôt au premier, auteur d'un *Dictionnaire portatif de droit français ou Répertoire de jurisprudence*... (1825). D'un autre côté, le *Code de procédure civile* du second était en grand usage chez les étudiants (*Leçons ... publiées par Gustave de Linage* en 3 vol. in-8°, 1837). Voir aussi ses *Leçons de droit criminel*, 1836.

⁽³⁾ Bonnier (Edouard-Louis-Joseph). Juriste, suppléant à la Faculté de Droit de Paris.

⁽⁴⁾ En avril 1843, le jeune Hamard avait perdu son frère. Ce deuil émut Caroline et pourrait avoir été à l'origine du sentiment qui devait la lier au camarade de Gustave. A partir du début de juin 1843, c'est Hamard qui se chargera de transmettre le courrier de Caroline à son frère.

n'est pas de peur de perdre deux jours que je n'ai pas été à Rouen, mais c'est parce que j'aurais eu trop de mal à me remettre en train. Dans quinze jours trois semaines environ, j'aurai à peu près vu l'ensemble de mon examen. Ce sera un point d'arrêt. Cher ami paraît disposé à m'accompagner et à venir passer avec nous un dimanche à Déville⁽¹⁾. J'ai dîné hier avec lui et le sieur Toirac. Nous avions pour quatrième convive M. Flandin⁽²⁾ qui a parcouru pendant trois ans toute la Perse et en a rapporté de magnifiques dessins. Il est maintenant en train de publier un grand ouvrage sur ce pays. C'est un gentil compagnon qui n'a pas mal roulé sa bosse. — Pour satisfaire ta curiosité, vieux raton, je te dirai que l'ami qui était avec moi quand le sieur Dubuc⁽³⁾ m'a rencontré au Palais-Royal était Florimont : nous venions de dîner ensemble chez Pestel. Tu ne me parles

⁽¹⁾ Déville-lès-Rouen, où le docteur Achille-Cléophas avait acheté une propriété (acte d'acquisition passé le 24 février 1821, devant M^e Varenque, notaire à Rouen). La maison fut agrandie par la construction de deux ailes et la propriété s'adjoignit une *masure* voisine et plusieurs terres de labour. La construction de la ligne du chemin de fer devait empiéter sur l'ensemble, qui fut revendu en avril 1844 (notaire, M^e Boulen, 19, rue Thourét, à Rouen). C'est en cette même année 1844, que le docteur Achille-Cléophas Flaubert fit l'achat de la propriété de Croisset, mise en adjudication le 21 mai 1844 (avoué, M^e Faucon, 30, rue de l'Ecole, à Rouen).

⁽²⁾ Eugène-Napoléon Flandin, peintre et archéologue français, né à Naples (1809), mort à Tours (1876). En 1851, il publia la relation du *Voyage en Perse* de MM. Eugène Flandin... et Pascal Coste... pendant les années 1840 et 1841 (Paris, Gide et J. Baudry, 1851, 2 vol.). Cette publication devait être reprise par la même maison d'édition et donnée en 6 vol. avec planches.

⁽³⁾ Dubuc : ainsi s'appelait, de son nom de jeune fille, la mère de la première femme d'Eugène Delamare, original présumé de Charles Bovary. Dans le roman, Flaubert a donné ce nom à la première femme de celui-ci.

pas de Rachel⁽¹⁾ ; mais je sais que Cudot⁽²⁾ t'a exaltée, c'est le principal. Je te charge de dire à M^{me} Stroehlin que je me suis présenté deux fois à son hôtel et qu'elle était toujours sortie. Il paraît qu'elle menait avec son mari une vie errante et vagabonde ès rues de la Capitale — le marchand de parapluies errant et vagabond, romance — le porte-balle exténué, complainte.

Hamard m'a fait plaisir en me donnant des nouvelles de vous tous, et surtout de Néo dont vous ne me dites jamais rien, comme s'il n'était pas de la famille. Il faudrait le faire baigner, c'est la saison.

Adieu, chère Carolo, embrasse bien maman et papa pour moi, j'irai tantôt rue des Prouvaires où je dois trouver une lettre de vous.

Encore adieu, encore un baiser.

Mardi matin.

J'attends depuis longtemps une lettre de Pitt⁽³⁾. Et Mimiss⁽⁴⁾, qu'est-ce qu'elle devient, cette chère enfant ?

⁽¹⁾ En 1843, Rachel vint en représentation à Rouen au Théâtre-des-Arts, où elle parut dans *Pbèdre*, *Polyeucte*, *Marie Stuart*, les 27, 29, 31 mai et 2 juin.

⁽²⁾ Baptiste-Jacques-Jules Cudot, comédien, ancien élève du Conservatoire. Il fit partie, de 1839 à 1850, de la troupe du Théâtre-des-Arts de Rouen. Il est plaisant de penser que la jeune fille s'est exaltée au jeu d'un comédien, dont Lyonnet a écrit (*Dictionnaire des Comédiens français*) : « On lui reproche son peu de chaleur », et que le *Mémorial de Rouen* accueillait le 11 mai 1843 en ces termes : « Cudot, dont on connaît les consciencieuses qualités, a été revu avec plaisir ».

⁽³⁾ Abréviation de Pitchet, sans doute, surnom donné à Bourlet de la Vallée.

⁽⁴⁾ Miss Jane ?

18. À SA SŒUR.

[Paris, jeudi 8 ou vendredi 9 juin 1843.]

Après avoir lu ta lettre, chère Caroline, j'ai senti mieux que jamais le besoin de t'embrasser et de t'embêter de mes tendresses exagérées. Elle était si..., je n'en dirai pas plus pour épargner ta modestie. Devine avec qui je me suis trouvé à dîner chez le père Tardif? Avec la famille Letellier. Quelle rencontre imprévue! Ils avaient le matin déjeuné au Rocher de Cancale, ils ont été le soir à l'Opéra-Comique. Ils m'ont tout à fait fait l'effet de bourgeois de la province venant à Paris pour s'amuser. Quels épiciers stupides⁽¹⁾! ceux-là ont encore *profité* du chemin de fer. Quand est-ce qu'on n'en parlera plus? J'en aurai la jaunisse. Après M^{me} Lafarge⁽²⁾ et la mort du duc d'Orléans⁽³⁾, je ne connais rien de plus embêtant. J'en profiterai tout de même de dimanche prochain en 15⁽⁴⁾. Vous voyez que je viendrai avant les vacances. Florimont avait mal compris. Mon ami Maurice⁽⁵⁾ part ce soir pour Berlin d'où il reviendra dans un

⁽¹⁾ Ce grand mépris de Flaubert pour les «épiciers» n'est pas pour surprendre. Mais il écrira plus tard à sa nièce Caroline : «J'aimerais mieux te voir épouser un épicier millionnaire qu'un grand homme indigent». (*Corr.* V, p. 124.)

⁽²⁾ Marie-Fortunée Cappelle, M^{me} Lafarge, avait suffisamment témoigné d'inimitié à son mari, pour être soupçonnée d'avoir hâté sa mort (1840). Accusée de l'avoir empoisonné, elle fut condamnée aux travaux forcés, après un procès qui opposa Raspail à Orfila. Dressant la nomenclature des *Cbores qui m'ont embêté*, *alias* = *Scies*, Flaubert y faisait figurer M^{me} Lafarge. (Bibl. de Rouen, ms. g 226¹; f° 277).

⁽³⁾ Voir *supra*, p. 12, note 2.

⁽⁴⁾ Le 25 juin.

⁽⁵⁾ Maurice Schlésinger.

mois, Panofka est également parti pour Varsovie et Vienne. Tout le monde détaille de Paris soit pour aller dans les pays étrangers ou à la campagne, vive la campagne ! vive la campagne ! on met l'habit bas et on dîne sur l'herbe. Elle est mouillée pour le quart d'heure ; il fait un froid à 6 alpagas. J'ai acheté hier du bois et j'ai fait du feu pour m'égayer l'esprit et me chauffer le corps. Quand vous écrirez à Nogent, mille compliments sur *l'heureux événement*⁽¹⁾, et des sottises de ma part au père Parain qui ne m'a pas envoyé les peaux qu'il m'avait promises.

Probablement que le professeur viendra avec moi. Il m'en a témoigné l'intention et m'a déjà demandé le jour de mon départ. Orłowski qui chasse maintenant si diligemment vous donne-t-il du gibier, afin qu'on puisse manger pâtés de lièvre, civets, gîtes⁽²⁾, salmis, cailles grasses, perdrix, lapins, sangliers. Que Dieu le protège si, grâce à lui, tous ces articles abondent à l'office et pendent au croc. Par la prochaine occasion envoyez-m'en une bourriche pleine, je paierai le port. Le jambon que je m'étais acheté il y a huit jours s'est pourri et j'ai perdu ce comestible avant de l'avoir pu manger. Que je voudrais voir notre ami vêtu en chasseur, avec des guêtres, une carnassière et une casquette à visière verte, ajustant un petit lièvre et disant, après l'avoir manqué : ah ! le gredin ne m'a pas attendu.

Adieu, cher rat, mille baisers à tout le monde.
Ton Boun.

(1) La naissance de Emilie-Louise Bonenfant.

(2) « En cuisine, on nomme lièvre en gîte un pâté de lièvre fait dans une terrine longue au lieu de croûte » (Littré).

19. À SA SŒUR.

[Paris, 15 juin 1843 (date de la poste).]
Jeudi matin.

Oui, vieux biquet, de samedi prochain en 8 je m'embarque par le chemin de fer et je m'en vais passer avec vous quelques quarts d'heure agréables. Malheureusement ils ne seront pas longs car le mois d'août approche et je suis effrayé de ce que j'ai encore à faire. Je ne resterai donc pas avec vous, mes bons amis, plus de deux ou trois jours. J'ai une grande envie de me piéter à Déville dans le bosquet, de me coucher sur l'herbe et de faire une masse de facéties⁽¹⁾ pour vous divertir. Quant à Cher ami, il est pour le moment sur la route de Besançon où il est parti voir un malade, en poste, et au galop⁽²⁾. Il sera de retour à Paris dimanche ou lundi. Je l'ai vu hier au moment de s'embarquer et il m'a encore assuré que, si rien d'extraordinaire ne le demandait au loin ou ne le retenait à Paris, il m'accompagnerait certainement, — je crois qu'il ne restera que la journée du dimanche. Tu m'as demandé, cher raton, si Gertrude n'avait pas été choquée de ta lettre⁽³⁾; au contraire, elle m'a

⁽¹⁾ Les facéties dont il régalaît famille et amis, ce qui faisait dire à sa sœur Caroline (qui traduisait d'ailleurs en cette circonstance, non son opinion, mais celle de sa famille) : « Nous convenons pourtant que tes facéties sont quelquefois assommantes » (lettre du 23 septembre 1840).

⁽²⁾ Brève notation, que l'écrivain enrichira pour présenter l'arrivée du docteur Larivière, dans « une berline de poste qu'enlevaient à plein poitrail trois chevaux crottés jusqu'aux oreilles... » (*Madame Bovary*, III, 8).

⁽³⁾ Voir, au sujet de cette lettre, *Revue Hebdomadaire*, 12 déc. 1936, p. 183, note 1.

dit que tu lui avais écrit une lettre « gentille et belle comme toi », ce sont là ses expressions, elle en était charmée. Ne t'a-t-elle pas répondu depuis ? je ne les ai pas vus depuis le milieu de la semaine passée et je n'irai probablement pas avant lundi ou mardi prochain. La dernière fois que j'ai été chez eux, il m'est arrivé une aventure assez aquatique. Figure-toi que j'étais déjà à l'entrée des Champs-Élysées quand j'ai été assailli par une pluie épouvantable qui, en moins d'une minute, m'a mouillé jusqu'aux os. Ma redingote a été trempée, mon chapeau défoncé (j'en ai immédiatement acheté un neuf), les rebords me cachaient les yeux. Quant à mes bottes, il y avait de quoi rire. Elles prenaient l'eau par mon pantalon. Je m'en suis plaint à Derennes⁽¹⁾. Bref, j'ai été m'éponger et changer de suite, heureusement qu'il n'en est résulté ni rhumatisme ni rhume. Mais il y avait de quoi en avoir, au moins, un fameux, de cerveau, et il m'eût fallu après ça faire garder le lit à mon nez pendant quinze jours. — Justification de Florimont, huit volumes in-folio avec atlas⁽²⁾ : vous avez mal compris le sens de ma lettre ; je l'ai écrite ainsi pour faire un peu bisquer maman Ati⁽³⁾, mais le jeune Florimont ne m'avait dit aucun mal de son cher fruit. Au contraire, il m'en a dit mille choses aimables et

(1) Derenne, bottier, 9, rue de Richelieu.

(2) Cette curieuse formule est calquée sur une phrase de Le Poittevin à Flaubert dans une lettre du 15 mai 1843 : « Histoire de Félix, 4 volumes in-folio avec planches » (voir R. Descharmes, *Alfred Le Poittevin. Une promenade de Béliat*, p. 176). Gustave dut être plus d'une fois le singe d'Alfred.

(3) Voir lettre 11, note 4. — « Maman Ati » désigne, sans doute, M^{me} Achille Flaubert, « son cher fruit » étant sa fille, Juliette. *Achi*, prononcé *Ati* par l'enfant.

enorgueillissantes, seulement qu'elle avait été assez diable à la Mailleraie, etc. Voilà les faits et les mots, et rien que la vérité. Il est maintenant 10 heures et demie, j'attends le marquis pour l'aller recommander à M. Cabanon⁽¹⁾, afin de faire simplement hâter sa nomination. Quel genre je me donne d'aller près des députés solliciter pour des drôles que je protège ! Mon fils Herbert, j'avais oublié de te dire ça, arrive dans huit ou quinze jours ; Henriette en est enchantée. La chaleur est revenue depuis hier et je crois définitivement qu'il va faire beau, je suis dans le costume d'été que tu connais et je laisse un peu respirer le gros pantalon et la robe de chambre qui n'ont pas refroidi depuis le mois de novembre. J'espère que si ça continue l'eau sera assez chaude pour que je puisse prendre un bain à Rouen, car, pour ceux de Paris, je fais le serment de ne jamais en user, tant c'est dégoûtant.

Adieu, ma chère Carolo, porte-toi bien, je t'embrasse. Embrasse pour moi papa et maman.

Alfred n'a-t-il pas été malade⁽²⁾ ? était-il malade réellement ou seulement indisposé ? Ce gredin-là m'écrit si rarement qu'on ne sait jamais comment il va ni ce qu'il devient.

(1) Sur « le marquis », voir *supra*, p. 24, note 3. Pierre Cabanon, né à Rouen le 26 février 1792, négociant, député de la Seine-Inférieure, élu le 9 juillet 1842. Il appartenait à l'opposition, et démissionna en 1846. Il avait dû son mandat au souvenir de son père Bernard Cabanon (1776-1839), qui avait été longtemps député de la Seine-Inférieure.

(2) Le Poittevin avait écrit à Flaubert le 7 juin : « J'ai été un peu malade depuis quelque temps et tu dois penser que cela n'a pas dû contribuer à me rendre plus exact » (Descharnes, *op. cit.*, p. 176).

Mes cheveux ont le plus grand besoin d'être coupés. J'arriverai à Rouen vers la Saint-Jean, je crois, époque où l'on tond les moutons; ne suis-je pas un vrai mouton moi-même, il ne me manque qu'un grelot et une faveur rose. Là, là, pauvre petit mouton, là, là, comme il est bon. Là, là, mon petit, là.

20. À SA SŒUR.

[Paris, 27 juillet 1843.] Jeudi, 1 heure.

Je sors de l'école de droit où l'on vient de me donner jour. C'est le lundi 21 août à 1 heure d'après-midi, c'est-à-dire de lundi prochain en trois semaines. Je crois qu'à cette époque vous serez à Paris⁽¹⁾. N'oubliez pas de m'écrire le jour et l'heure où vous arriverez. Demande à maman si elle veut que je vous retienne des logements. Je vous conseille de loger comme par le passé à l'hôtel Bristol⁽²⁾; ça vous sera bien plus commode. M. Cloquet et l'abbé arrivent demain vendredi à 5 heures. J'irai déjeuner avec lui et lui remettrai les volumes d'Achille. Florimont ne peut venir, il est très occupé. C'est un homme qui travaille beaucoup, un homme modèle, un homme dans mon genre.

La mâchoire me fait toujours horriblement souffrir. Toirac ne pense pas que mes dents

⁽¹⁾ Et toute la famille prendra la route de Nogent, où elle passera les vacances, dès que Gustave en aura fini avec son examen.

⁽²⁾ 5, place Vendôme.

gâtées en soient seules la cause. C'est selon lui une névralgie ; en effet j'en ai d'entièrement saines qui me donnent d'affreuses douleurs. Je ne sais pas quand ça finira. Imagine-toi la balle que j'ai quand je suis tenaillé par une bonne crise et qu'il me faut continuer à travailler. Aussi le travail s'en ressent-il.

Si tu savais, pauvre rat, comme j'aurais envie de suivre M. Cloquet et comme je bisque quand je pense que je pourrais demain être à 5 heures avec vous. Il est temps que les vacances arrivent. Je les aurai bien méritées car depuis six semaines surtout j'ai été cruellement ennuyé par mille choses embêtantes⁽¹⁾.

Adieu, chère Carolo, je t'embrasse bien fort.
Tout à toi, ton frère.

21. À SA SŒUR.

[Paris, 5 décembre 1843.]

VIEUX RATON,

Voudras-tu dire à Achille que M. Cloquet parlera à Orfila demain mercredi. Il a été hier matin à l'École de médecine, mais il ne l'a pas trouvé, ils ont rendez-vous pour mercredi matin afin d'en

⁽¹⁾ Entre autres, ennuis d'argent, que le docteur Cloquet se chargea de révéler au docteur Achille-Cléophas Flaubert. En père de famille indulgent, ce dernier envoya les fonds, avec une légère semonce, et une invitation à travailler, qui laisserait penser que le docteur n'avait pas beaucoup d'illusions sur le zèle apporté par son fils à l'étude du droit.

conférer ensemble. J'irai demain dîner chez le professeur, ainsi jeudi je vous écrirai ce qu'aura dit le doyen ⁽¹⁾. Je désirerais fort que le sieur Achille, quand il viendra me voir à la fin de la semaine, comme il est probable, m'apportât les objets suivants : 1° un gilet blanc à revers qui doit être dans ma commode ; 2° une ou deux taies d'oreiller : je n'en ai qu'une, ayant rapporté l'autre à Rouen et, quand on la lave comme maintenant, je suis obligé de m'en passer ; 3° un livre qu'il a à moi et intitulé *les Révolutions du globe* de Bertrand ⁽²⁾. J'ai promis de le prêter à Gertrude qui a envie d'apprendre la géologie. J'ai été la voir hier. Elle m'a dit t'avoir écrit une longue lettre dimanche dans laquelle sans doute elle te fait part de son opinion sur ses nouvelles connaissances. Elle m'a dit qu'elle adorait M. Pradier ; celui-ci ira, je crois, dimanche prochain les voir. Il n'y a qu'une chose qui la chagrine, c'est que c'est le dimanche que M^{me} Pradier reçoit, et que le père Collier ne veut pas entendre parler de sorties ce jour-là. Il faut qu'on lise la Bible ou qu'on ne fasse rien. N'est-ce pas aussi l'opinion de M^{lle} Jane ? Tu ne me donnes pas assez de détails sur cette créature qui est vraiment farce comme dirait Podesta et bien plus farce que moi (ah ! qu'il est farce, M. Gustave, ah ! ah ! faites-nous rire ! dites-nous des cochonneries, ah ! ah ! M. Alfred ⁽³⁾ !).

J'attends avec impatience Achille pour qu'il me

(1) Orfila, alors doyen de la Faculté de Médecine.

(2) Alexandre Bertrand, médecin français, né à Rennes en 1795, mort en 1831. La première édition de son livre : *Lettres sur les révolutions du globe*, avait paru à Paris, chez Bossange frères, en 1824.

(3) Il s'agit sans doute d'Alfred Le Poittevin.

parle longuement de Bourlet⁽¹⁾; dis donc à ce dernier qu'il m'écrive, qu'il me l'avait promis. Travaille-t-il son examen? Veut-il se faire recevoir? Adieu, vieux raton, embrasse pour moi la mère et ce brave homme de père Flaubert, tape-lui un peu sur le ventre de manière à lui faire mal, pour le faire rire. Avez-vous des nouvelles de Parain le glorieux?

Encore adieu. Mille baisers.

Je ne fais que penser au chalet⁽²⁾, que ça m'en empêche de travailler. À ce qu'il paraît que tu fais des progrès dans l'art épistolaire, car les Collier m'ont paru enthousiasmés de ta dernière lettre remplie de style, d'esprit, etc., etc. et *jolie comme toi*. Un peu plus ils se seraient roulés par terre.

22. À SA SŒUR.

Paris, mercredi soir, 7 heures.
[20 décembre 1843⁽³⁾].

À la fin de la semaine prochaine, mon vieux rat, je suspendrai ma correspondance pour aller vous voir et t'embrasser un peu en te serrant le

⁽¹⁾ De Bourlet et de ses amours, sans doute. Cet ami d'Achille s'était, à 35 ans, épris de sa jeune cousine. Il avait entretenu M. et M^{me} Flaubert de son trouble sentimental. Caroline était présente et dans une lettre pleine de verve avait communiqué la nouvelle à son frère Gustave, qui, pour être plus amplement renseigné, s'adressa à Achille.

⁽²⁾ Le chalet que le docteur Achille-Cléophas Flaubert projetait de faire construire sur le terrain qu'il avait acheté à Deauville. (Voir lettre suivante, page 38, note 1.)

⁽³⁾ Cette lettre est datée par deux faits qu'elle relate : 1° le concert du Polonais (jeudi 14 décembre 1843); 2° la collabora-

cou et en disant : rat ! vieux rat ! j'en ai étranglé qui estoient plus gens de bien que toi, etc., — mais je m'embête déjà de penser au retour, car je ne resterai pas longtemps avec vous, une douzaine de jours tout au plus. En revanche, je compte passer à Rouen tout le mois de mars et être de retour définitivement pour cette année au mois de juillet. Voilà quels sont mes plans. J'ai été hier dîner chez le père Tardif qui m'a remis 150 francs. Le sieur Daupias⁽¹⁾ y était. Tu peux rassurer maman, je me suis bien conduit, je n'ai presque rien dit ou, du moins, je n'ai pas déblatéré contre cet infâme Louis-Philippe. Quel ridicule imbécile que ce baron d'Alcochete, quel porc, quelle plate canaille, quel crétin, quel misérable ! Il était autrefois marchand de perles, il a fait faillite, il est maintenant diplomate et baron avec beaucoup de rubans sur son revers d'habit. Comme j'aurais du plaisir à lui cracher au visage, à lui administrer une raclée et à le faire périr du supplice du dernier des misérables. Je suis fâché de la non-réussite du concert du Polonais⁽²⁾, mais il me

tion de Gavarni à la *Gazette musicale*, à partir de janvier 1844. — Entretenant sa sœur de cette collaboration, Flaubert en parle comme d'un fait à venir : « Je sais qu'il paraîtrait... » Notre lettre, postérieure au 14 décembre 1843, est donc antérieure au 1^{er} janvier 1844, et d'un mercredi. Sans doute, du mercredi 20 décembre, car Flaubert parle de sa venue à Rouen « à la fin de la semaine prochaine ». Le 31 décembre, il est à Vernon dans la famille de M^{me} Schlésinger; le 1^{er} janvier à Rouen, pour ces vacances de l'An qui allaient être marquées par l'accident de Pont-l'Évêque, dont les suites devaient largement contribuer à orienter sa vie.

⁽¹⁾ Daupias, baron d'Alcochete (Flaubert écrit : d'Opias, d'Alcochet), consul général du Portugal à Paris.

⁽²⁾ Ce concert d'Orlowski avait été en effet un demi-échec. Le *Mémorial de Rouen*, dans son numéro du 15 décembre, offrait

semble qu'il était maladroitement arrangé sous tous les rapports.

Tant mieux que les plans d'Armand⁽¹⁾ aient été si mal foutus qu'on n'en ait pas voulu du tout. Ce gaillard-là nous aurait fait quelque chose de trop bourgeois, de trop culotte de peau. Quand est-ce que le duc de Nogent, prince de la prétention⁽²⁾, archiduc des convenances, marquis du piquage, arrive? savez-vous le jour qu'il vient à Paris? N'oublie pas de me le dire, j'ai trop de plaisir à le voir tourner sur le boulevard pour me priver de cette distraction. Verrai-je ce que le père Dumée te fait? ça sera-t-il fini? dis à ce vieux troubadour qu'il continue à avoir mon estime. À

une consolation à l'artiste, en glissant sur la maigreur de l'auditoire, pour ne noter que la « société choisie » que le concert avait attirée. Mais le *Journal de Rouen* insistait : «... nous avons été péniblement surpris de ne pas trouver la salle de l'Hôtel-de-Ville mieux remplie. Nous pensions que les amateurs de musique auraient répondu avec plus d'empressement à l'appel que leur faisait un artiste, dont ils ont si souvent mis à contribution le talent et l'inépuisable complaisance.» Parmi les causes de cette non-réussite, causes que Flaubert tait et que donne le *Journal de Rouen*, nous trouverons : l'arrivée prochaine de Barroilhet, « premier sujet de l'Académie royale de Musique », qui vint en représentation à Rouen le 16 décembre; la matinée musicale donnée le 17 par Déjazet avec le concours du chanteur Ponchard et du violoncelliste Seligman; la présence à Rouen de l'abbé de Ravignan, qui prêchait l'Avent à la cathédrale.

⁽¹⁾ D'Armand Allais, sans doute, fils de la tante Allais de Pont-l'Évêque, que le docteur Achille-Cléophas Flaubert aurait chargé de dresser les plans de construction du chalet de Deauville. Et parce que ces plans étaient « si mal f... », Gustave et Achille filèrent à Pont-l'Évêque et à Deauville, pour étudier sur place l'affaire. C'est au retour de cette course que Gustave fut renversé par la première crise de sa mystérieuse maladie.

⁽²⁾ Ce personnage, qui n'est pas nommé, pourrait être l'oncle Parain, que Flaubert appelle plus haut (lettre du 5 décembre 1843) *Parain le Glorieux*, à rapprocher de *prince de la prétention*.

ce qu'il paraît que Juliette s'était fourré une indigestion, ça devait finir par là, et qu'elle a été malade, — mais va-t-elle tout à fait bien?

Tu me demandes si tu dois t'abonner à cette grande Gazette musicale que publie le père Maurice. Je sais qu'il paraîtrait toutes les semaines une caricature musicale de Gavarni ⁽¹⁾, ainsi tu peux prendre un abonnement pour six mois. Tu continueras si tu trouves ça bien.

Tu peux remercier négativement quant aux invitations de M^{me} Petittas [?], je n'en veux pas, — je ne danse ni ne joue; ainsi je n'ai pas besoin d'aller au bal. Je suis ours et veux rester ours dans ma tanière, dans mon antre, dans ma peau, dans ma vieille peau d'ours, bien tranquille et loin du bourgeois et des bourgeoises. Il me semble que ma lettre est un peu bête, mon cher Carolo, qu'en dis-tu? elle est faite de pièces et de morceaux comme un habit d'arlequin, — c'est une mosaïque. Excuse, c'est que je suis moi-même un camée, — plaisanterie qui n'a pas de sens. C'est même là ce qui en constitue l'originalité.

Adieu, bon rat.

Ton Boun

⁽¹⁾ La *Gazette musicale*, fondée en 1834 par Maurice Schlésinger, fut dans la suite réunie à la *Revue musicale*, fondation de Fétis. En 1844, la *Revue et Gazette musicale de Paris*, dans sa onzième année, donna deux suites de lithographies, l'une de vingt-huit pièces : « Musiciens comiques et pittoresques », l'autre de dix-sept : « Physionomies de chanteurs », et outre ces deux séries, huit lithographies diverses.

23. À SA SŒUR ⁽¹⁾.

[Rouen,] samedi, 2 heures [22 mars 1845].

Maman ne peut t'écrire aujourd'hui, bon rat, à cause de sa migraine ; elle est dans ce moment à demi endormie dans son fauteuil et le front tout barbouillé de laudanum. Elle va sortir ce soir avant le dîner pour faire des courses dans la ville et n'aura pas, conséquemment, le temps de t'écrire, or c'est moi qui suis chargé de ce soin. De nouvelles à t'apprendre je n'en ai pas, M^{me} et M^{lle} de Maupassant sont venues déjeuner hier, Louise était toute triste de ton absence et ne disait mot.

Achille, Julie et son acolyte, M^{me} Deslandes, ont été pris hier matin d'une fureur champêtre et sont partis passer les fêtes de Pâques à Croisset. Je ne sais pas comment ils peuvent y vivre. Il n'y a rien, enfin c'est leur idée, telle est leur idée, leur idée a été telle, voilà. Ne pouvant trouver la clef d'une armoire pour avoir des couvertures ils ont fait lever la porte par Desmarests. Papa et maman ont été peu satisfaits de ce procédé et craignent qu'ils n'endommagent les peintures, ce qui est fort presumable.

J'ai été bien étonné hier à 5 heures en voyant arriver Fauvel ⁽²⁾. Heureusement que maman était alors chez M^{me} Stroehlin car elle aurait cru à quel-

⁽¹⁾ Caroline Flaubert avait épousé, à Rouen, le 3 mars 1845, Émile Hamard. Le jeune ménage s'était installé à Paris, 25, rue de Tournon, dans l'appartement que E. Hamard, étudiant, avait occupé.

⁽²⁾ Peut-être Étienne Fauvel, négociant à Rouen, cousin de E. Hamard.

que accident. Ce brave toile peinte partira probablement demain avec le père Parain, qui t'apportera les choses que tu demandes dans la lettre que nous avons reçue ce matin. Vous verrez le sexagénaire champenois lundi matin entre neuf et dix heures.

Voilà deux jours que je sors le matin (que de matins, mâtin !). Hier nous avons été acheter des cloches chez un jardinier vers la rue du Renard⁽¹⁾, du côté de ces bons endroits où nous allions dessiner d'après nature, et où je me suis si souvent promené autrefois avec Néo et Ernest en fumant ma pipe, en écoutant le bruit des sources, en sentant l'odeur des fumiers et des herbes. Nous avons été voir après cela le jardin du sieur Bessery⁽²⁾. Aujourd'hui je suis sorti m'acheter un couteau, des gants, des enveloppes de lettres, et une paire de lunettes. Demain je vais chez l'homme aux études historiques⁽³⁾.

Il faut que je me dépêche de finir car papa et M. Parain vont partir pour Croisset et c'est eux qui doivent mettre ceci à la poste. Je leur donne à emporter mon pantalon à plis et ma chemise rouge qu'Eulalie doit laver ; tu dois penser si c'est

⁽¹⁾ Le souvenir des promenades faites par Flaubert dans ce quartier, voisin de l'Hôtel-Dieu, où s'étendent aujourd'hui encore (1953) des jardins maraîchers, passera dans *Madame Bovary*. Au lendemain du bal de la Mi-Carême, Emma s'y promènera, à son tour, éprouvant quelques-unes des sensations que Flaubert avait enregistrées. (Cf. *Madame Bovary*, *Ebauches et Fragments inédits*, Paris, L. Conard, 1936. Tome II, p. 447 ; et *Madame Bovary*, nouvelle version, José Corti, 1949, p. 570.)

⁽²⁾ Propriétaire, qui habitait rue des Forgettes, courte rue allant de la rue du Renard à la Grande Rue Saint-Gervais (l'actuelle rue Nicolas-Mesnager).

⁽³⁾ Chéruei.

là une privation : trois jours à vivre dans un pantalon ordinaire ! quel horrible horizon ! au reste on ramène la chaise de poste ce soir, c'est une consolation ; je vais y faire moult voyages de ma chambre dans la cour.

N'oublie pas de prier ton époux de m'acheter l'histoire de Gênes de Vincent⁽¹⁾ (chez Firmin Didot) et de s'informer en même temps où l'on pourrait avoir les *Notes d'un voyage dans le midi de la France*⁽²⁾ de Mérimée, je crois que c'est assez difficile à se procurer. C'est excellent pour l'architecture. En allant chez M^{me} Tardif, dis à Hamard d'entrer chez le portier de la mère Cheronnet⁽³⁾ et de s'informer de Du Camp. Je n'entends pas parler de lui, c'est étrange ; il pourrait bien avoir été blessé, tué peut-être, dans l'explosion d'Alger.

Adieu, embrasse pour moi Émile.

Adieu, ton vieux Boun.

24. À SA SŒUR.

[Rouen, 25 mars 1845 (date de la poste).]
Mardi, 10 heures du matin.

Maman t'écrit ce soir, bon rat, mais elle veut que tu aies une lettre aujourd'hui et sa migraine

⁽¹⁾ *Histoire de la République de Gênes*, d'Émile Vincent (Paris, Firmin-Didot frères, 1842. 3 vol.). Cette lecture était pour Flaubert une préparation à la visite de Gênes.

⁽²⁾ Publication avec planches, chez Fournier, en 1835, in-8°, vi-484 p. Voir *Correspondance générale de Prosper Mérimée*, t. I, *Le Divan*, p. 446, note 3.

⁽³⁾ Grand-mère de Maxime Du Camp. Elle habitait 26, place de la Madeleine. Du Camp, alors en voyage, avait débarqué à Alger le 2 janvier 1845.

l'empêche de pouvoir rien faire. C'est même moi qui vais copier le bail de Baptiste. Un homme comme moi écrire sur papier timbré ! N'importe, j'en écrirais une demi-rame car la vache⁽¹⁾ est descendue, ouverte, à moitié pleine et je puise une grande satisfaction à la contempler avec ses bonnes courroies.

C'est aujourd'hui que je commence à bourrer les coffres et les poches de la voiture ; j'emporte ma malle afin d'avoir mes affaires à part, c'est un conseil de papa : toute ma garde-robe va s'en aller en voyage avec moi. Je ne laisse presque rien à la maison.

Vous ne nous dites rien du logement, n'oubliez pas une remise. Maman t'enverra ce soir l'adresse de M^{lle} Jane. Hamard a-t-il fait mes commissions chez Didot⁽²⁾. S'il n'y a pas encore été, prie-le de demander en outre les instructions sur l'architecture romaine publiées par ordre du ministre⁽³⁾ ou plutôt non, exempte-le de cela, je le ferai moi-même.

Adieu, à jeudi.

⁽¹⁾ « Panier revêtu de cuir, qu'on place sur les voitures de voyage. » (Littré.)

⁽²⁾ Voir lettre 23, p. 42 et note 1.

⁽³⁾ S'agit-il des *Instructions du Comité historique des arts et monuments*. Impr. Royale, 1839, in-4°, 126 p., fig. ? [Architecture antique gallo-romaine, par A. Lenoir. Voies et camps, par P. Mérimée...].

25. À ALFRED LE POITTEVIN.

Vendredi, Nogent-sur-Seine
[6 juin 1845 (date de la poste)].

Nous arrivons à Paris dimanche dans l'après-midi vers 3 ou 4 heures. Si je savais ton logement je t'adresserais ceci directement⁽¹⁾, car j'ai peur que nous ne nous manquions encore : à peine si nous aurons le temps de nous y voir dans ce vieux Paris. J'espère pourtant pouvoir faire ensemble un tour sur le boulevard⁽²⁾, aux lumières. Nous ne restons que trois jours au plus ; je t'accorderai bien le plus de temps que je pourrai⁽³⁾, mais je serai si gêné ! m. . . . ! j'aurai un tas de courses et de gens à voir !

Voilà mon voyage fini. J'ai peur pendant plusieurs mois de retrouver l'ennui du retour que j'ai senti si amèrement pendant tout un hiver il y a cinq ans⁽⁴⁾. J'étais calme quand je suis parti. J'allais travailler sérieusement ; maintenant je ne vais peut-être plus faire que bâiller. Il me semble pourtant

⁽¹⁾ Cette ignorance, où se trouvait Flaubert, explique l'adresse portée sur la lettre : « Monsieur Alfred Le Poittevin, Grande rue Rouen, lui faire parvenir tout de suite ». — Le cachet postal porte : « Rouen, 10 juin 1845 ». Cette adresse est barrée et on lit, d'une autre écriture : « trouvé à la boîte. Monsieur Alfred Le Poittevin hôtel Clarendon, rue de Castiglione, 2, à Paris ».

⁽²⁾ « ... à Paris, ... j'ai retrouvé ce brave Alfred, avec lequel j'ai fumé quelques cigares sur l'asphalte. » (15 juin 1845, lettre à Ernest Chevalier. *Corr.* I, p. 181.)

⁽³⁾ « Nous avons passé une bonne soirée ensemble, quoique si courte ! » (Lettre à Alfred Le Poittevin. *Corr.* I, p. 186.)

⁽⁴⁾ Au retour du voyage fait en 1840, en compagnie du docteur Jules Cloquet.

que je gagne, que je monte et je m'étonne quelquefois qu'un homme si solide ait des maladies de nerfs. Adieu, toi qui es le *solus mibi*⁽¹⁾.

Dans quelques heures nous allons nous revoir.
Je t'embrasse.

Nous logeons rue Richepanse, hôtel Richepanse.

26. À SA SŒUR.

[Croisset,] jeudi, 5 heures du soir
[10 juillet 1845].

Maman vient de recevoir une lettre d'Hamard⁽²⁾, bon Caro, mais je ne sais comment tu vas, M^{me} Delamarre du Nid-de-Chien⁽³⁾ étant survenue comme elle était en train de la lire. Je veux t'écrire aujourd'hui, aussi n'ai-je pas attendu la fin de la visite pour prendre un morceau de papier et le noircir à ton intention. Tu me demandes des nouvelles, eh bien ! je vais t'en donner. D'abord du père Dumée je n'en sais aucune ; nous ne l'avons pas vu depuis que nous sommes revenus, ni en-

(1) Flaubert jeune aimait ces formules, qui traduisent une amitié exclusive ; les lettres à Du Camp porteront un « *solus ad solum* ».

(2) Au retour du voyage de noces « Caroline et Hamard sont restés à Paris pour choisir un logement et se meubler. Ils vont habiter la capitale ». (*Corr.* I, p. 181.)

(3) Nid-de-Chien, lieudit près de Rouen. M^{me} Delamare, mère d'E. Delamare, le médecin de Ry, dont Flaubert s'est souvenu pour son personnage de Charles Bovary.

tendu parler. Mais la première fois que j'irai à Rouen, je me présenterai à l'atelier. M^{osieu} Orłowski loge maintenant rue de Lecat ⁽¹⁾ en face le coiffeur de M. Parain, chez un cabaretier où il a une chambre. C'est un genre. Il n'est pas encore venu à Croisset dans la crainte de nous déranger, a-t-il dit hier à papa dans une maison où ils se sont rencontrés; mais dès qu'il saura ton arrivée bien sûr qu'il accourra, car il t'adore, tu sais bien; et je crois que c'est toi, qui, pour lui, passes avant toute la famille (ce qui est juste, «c'est à vous que ça revient de droit, Mamzelle Flaubert, c'est à vous que ça revient de droit»). L'autre jour, comme nous faisions un petit tour de canot après dîner, nous avons passé devant le pavillon de papa Lequesne..., nous l'y apercevons avec sa famille..., nous y volons..., la barque rasait les flots et nous abordons. Ah! bonjour, Monsieur, bonjour, Madame, entrez donc, mais mon Dieu, etc. Moi qui étais presque nu, rien que mon pantalon et ma chemise, je suis resté comme le prolétaire à garder mon canot, ce qui ne m'a pas déplu. Ce bon Lequesne a toujours la même boule, même tabatière, même voix, même bel œil. Son épouse toujours active et ménagère. Mademoiselle prend toujours des leçons de père Leroy ⁽²⁾ (Ah! ah! Voui, voui, ha, ha, ha). Quant à ce qui est du divin mufle, je ne l'ai pas vu de la saison. Nous t'attendons pour aller présenter à son double décalitre,

(1) Il habitait précédemment au 13, de la même rue. Son nouveau domicile était au 10. Flaubert écrit *coëffeur*.

(2) Ex-principal du collège de Gisors, puis professeur libre à Rouen, Auguste Leroy donna des leçons particulières, à raison de deux par semaine, en 1841-1842, à Caroline Flaubert. Plus tard, il en donna à Juliette, fille d'Achille Flaubert.

nous nos civilités, et toi, ta flamme. Ah ! cher raton, que je t'ai regrettée avant-hier et comme tu aurais eu une scène un peu farce à contempler. M^{me} Barette est accouchée, d'un enfant qui est mort pendant l'accouchement⁽¹⁾, tant cette opération a été difficile ; le jeune Védie⁽²⁾ perdant la tête a envoyé chercher la sage-femme de l'Hôtel-Dieu ; Louise a souffert horriblement, cependant elle va bien maintenant. Jusqu'ici tu ne vois rien de bien drôle à ça, si ce n'est peut-être la mine de Védie. Mais sache donc, rat, que lorsque Louise a été prise de douleurs et qu'il a bien fallu avouer que le moutard demandait à voir le jour, Alexandre⁽³⁾ est devenu d'une pudeur exquise ; il n'osait vous regarder, il était pâle comme du papier, sa femme pleurait ; ils étaient tous deux dans une stupéfaction admirable. Louise avait peur que maman ne la renvoyât, Alexandre était interdit, etc. Tout cela, crainte des propos du public, crainte des plaisanteries, crainte des farces. — Depuis trois jours ce pauvre garçon en a maigri.

Nous avons aujourd'hui à dîner Narcisse⁽⁴⁾ et son père, Julie et Achille. Je crois que ses affaires à la Neuville avancent. Au reste le père Parain le sait

(1) L'enfant vint mort-né le 9 juillet 1845 ; la mère avait suspendu son service la veille, le 8, ce qui nous permet, avec l'indication donnée par Flaubert, « avant-hier », de dater la lettre en toute certitude.

(2) Le docteur Védie, ex-interne dans le service du docteur Flaubert, à l'Hôtel-Dieu de Rouen ; il publia en 1847 une *Notice biographique sur M. Flaubert, chirurgien en chef à l'Hôtel-Dieu de Rouen* (Rouen, D. Brière). Il était établi à Rouen.

(3) Alexandre Barette et sa femme, Louise, domestiques chez le docteur Achille-Cléophas Flaubert. Leur mariage ne remontait qu'au 3 février 1845, d'où leur trouble.

(4) Narcisse Lormier, frère de M^{me} Achille Flaubert.

mieux que moi parce qu'il s'en inquiète davantage et que ça l'amuse plus, aussi. Voilà trois semaines que je n'entends pas parler de Du Camp. Depuis que je suis parti de Paris j'ai reçu de lui quatre lignes, je l'attends de semaine en semaine, et de jour en jour; de temps à autre toi ou Hamard m'écrivez : il vient mardi, mercredi. Je l'attendais encore hier, comme tu l'avais annoncé à maman; pas plus de Du Camp que sur ma main. Pas même un simple billet, il faut que ce jeune homme soit donc bien occupé! J'ai écrit, il y a quatre ou cinq jours à Pittcheff, j'attends une réponse. Tu verras, je pense, Gertrude ou Henriette avant ton départ de Paris. Dis-leur mille choses de ma part et dis à Gertrude que je pense à son dessin qu'elle m'a promis pour orner mon appartement, que je l'attends. Ne devaient-elles pas venir à Rouen, en passant, pour aller au Havre?

Comme ta lettre était gentille, chère sœur, gentille et simple comme toi, bon rat. Il me semblait t'y voir, avec tes cheveux frisés en désordre et ton petit trou dans la joue; à propos, je compte bien que je te reverrai en papillotes. Je n'ai plus personne à étrangler avec mes deux mains en disant : vieux rat! vieux rat! ou « j'en ai étranglé qu'étoient plus gens de bien que toy ». Je pense souvent à notre pauvre atelier, à ta blouse noire salie exprès pour le chic; cette pauvre miss Jane qui était là et qui riait! comme tout cela est loin, mon Dieu! Je ne fais pas de Shakespeare le matin parce que je n'en fais pas du tout, c'est stupide, je le sais bien, mais je m'y mettrai sérieusement quand je serai débarrassé de mes verbes grecs. Ainsi, quand tu seras ici, si tu veux, nous pour-

rons commencer une pièce. Tu viendras encore te rouler sur mon lit comme le chien, et moi je ferai le nègre : « oui, j'aime maîtresse, moi aimer maîtresse ». Je ne conçois pas que je ne sois pas triste de ce que tu n'es plus avec moi, j'en avais tant l'habitude ! J'éprouve parfois un besoin à la bouche d'embrasser tes bonnes joues fraîches et fermes comme du coquillage. C'était bien de toi que je pouvais dire ce que disait un classique du xvii^e siècle à propos de je ne sais quoi : « spectacle fait à souhait pour le plaisir des yeux » ⁽¹⁾. Te souviens-tu de mes leçons d'histoire ? de mon retour du collège à 4 heures, du temps où je t'allais chercher à ta pension, avec ton petit chapeau de velours vert ? et nos parties avec Ernest à la Maille-raie ou à Saint-Wandrille et ce pauvre cottage ⁽²⁾ ! ... tout cela me revient quand je pense à toi, pauvre enfant... j'entends ta voix et je vois sourire tes yeux. Si tu m'aimes bien c'est justice, car moi je t'ai bien aimée. Oui, quand j'y repense et que je m'aperçois que mon abandon n'est pas si grand qu'on se l'imaginerait, il faut que j'aie un cœur bien large, ou que j'aime bien ce bon Émile. Je suis un drôle de corps comme disait Chéruel, j'ai cru me connaître dans un temps, mais à force de m'analyser je ne sais plus du tout ce que je suis ; aussi j'ai perdu la sotte prétention de vouloir se diriger à tâtons dans cette chambre obscure du cœur qu'éclaire de temps à autre un éclair fugi-

(1) Fénelon, *Aventures de Télémaque*, livre I. Il s'agit du spectacle que l'on découvre de la grotte de la déesse. Le texte, cité de mémoire, est quelque peu malmené. Fénelon a écrit : « On apercevait de loin des collines et des montagnes... dont la figure bizarre formoit un horizon à souhait pour le plaisir des yeux. »

(2) A Trouville.

tif qui découvre tout, il est vrai, mais en revanche vous aveugle pour longtemps. On se dit : j'ai vu ceci, cela, oh ! je reconnaîtrai bien ma route, et l'on se met en marche, et l'on se heurte à tous les coins, on se déchire à tous les angles. Si je sais à propos de quoi cette comparaison m'est venue, je veux bien que le diable m'emporte. C'est qu'il y a très longtemps que je n'ai écrit et que j'ai de temps à autre besoin de faire un peu de style, comme on a besoin de prendre l'air, de prendre du vin fin, comme tous les besoins superflus qui sont les plus réels et les plus exigeants. Adieu, mon papier est fini, c'est bien heureux pour toi, car j'étais en train. Adieu, *carissima*.

On attend demain une lettre d'Hamard.

Maman prie ton époux (avant son départ) de passer quai de la Mégisserie, dit de la Ferraille, n° 30, chez M. Vilmorin-Andrieux et C^{ie}, marchands grainiers du roi, fleuristes et pépiniéristes, et de lui, ou de leur payer ou solder la somme de 16 fr. 90 c. en demandant un reçu, ou acquit.

27. À ALFRED LE POITTEVIN.

[Croisset,] mardi soir, 16 septembre [1845].

Débarrassons-nous d'abord d'une commission, comme elle touche aux mœurs, il est convenable de ne pas l'oublier. Aux mœurs de qui ? devine ? du père Bard, professeur de langue britannique⁽¹⁾.

⁽¹⁾ Professeur libre à Rouen, il fut chargé de l'enseignement de l'anglais au Collège royal, de 1832 à 1845.

Tu ne soupçonnerais pas peut-être qu'il fût accusé de la plus noire immoralité, cela est pourtant. Voici le fait : M. Bard a épousé une Anglaise en 1823. L'inconduite de cette créature étant poussée à un si joli degré qu'elle en perdit le nez par suite d'un cancer syphilitique, il jugea à propos de se séparer d'elle, séparation qui eut lieu à l'amiable, sans rien de plus. Il se remaria à la femme qu'il a maintenant, sans avoir *bien fait casser* son premier mariage auquel il y avait deux nullités. La première est revenue à Rouen faire du tapage, on l'a dénoncé. Je ne sais si les Jésuites s'en sont mêlés, mais on lui a envoyé clair et net sa destitution du collège. Il va s'occuper de faire rompre son premier mariage et consolider le second. C'est une histoire que je n'ai pas parfaitement comprise ; il faudrait pour cela connaître la législation anglaise et la française, et ce qu'il y a de vrai dans tout cela. Enfin ce que ce brave homme désire, c'est que M^{me} Le Poittevin lui donne un certificat attestant qu'il a donné des leçons à ses deux filles⁽¹⁾, et qu'elle en a été toujours contente, qu'il s'est bien conduit chez elle et n'a pas fait le mœchus⁽²⁾. Il en demande à toutes les familles *honorables* auxquelles il a donné des leçons, afin de pouvoir en faire des pièces justificatives contre la calomnie. Quand vous serez revenus⁽³⁾, il vous expliquera tout ce tripotage-là lui-même, mais je lui ai promis de

(1) Laure et Virginie Le Poittevin, qui devinrent l'une, M^{me} Gustave de Maupassant, l'autre, M^{me} Charles d'Harnois de Blangues.

(2) Mot latin signifiant *débauché*.

(3) Les Le Poittevin étaient en vacances à Fécamp. (Cf. lettre d'Alfred Le Poittevin, en date du 15 septembre. Descharnes, *op. cit.*, p. 196.)

demander pour lui le certificat à ta mère, et de le lui envoyer aussitôt que tu me l'aurais transmis. Je l'attends dans ta réponse.

[*La suite de cette lettre pourrait bien être la lettre 102, de la Correspondance (I, p. 191). Même papier, mêmes encre et plume, même mouvement d'écriture.*]

28. À ALFRED LE POITTEVIN.

[Rouen,] mardi, 9 heures du matin
[avant le 15 janvier 1846].

Nous allons mieux depuis dimanche, plus de fièvre; la suppuration s'arrête, et il est presque certain qu'il ne se reforme pas de foyer dans la cuisse⁽¹⁾. Mais l'estomac est toujours aussi mauvais, quoiqu'il n'y ait plus de vomissements depuis bientôt 48 heures. Le quinquina passe; tout cela ne dit pas encore grand'chose. Mais au moins l'inquiétude en est calmée. Adieu, je m'attends à avoir une lettre de toi aujourd'hui ou demain.

Tout à toi.

⁽¹⁾ Cette lettre est relative à l'état de santé du docteur Achille-Cléophas Flaubert, qui mourut le 15 janvier 1846. Gravement atteint, le docteur avait été contraint, en novembre 1845, de suspendre son service. Un abcès à la cuisse s'était formé; le malade exigea de son fils, Achille, une opération profonde, qui fut faite, conseils pris des docteurs Marjolin et Cloquet.

29. À ALFRED LE POITTEVIN ⁽¹⁾.

[Rouen, janvier (?) 1846.]

Il va y avoir aujourd'hui au *Journal de Rouen* quelques sommes versées. D'ici à quelques jours il y en aura beaucoup.

Mais les bureaux ne ferment-ils pas à 2 heures ?

Il faudrait, tout de suite, obtenir du *Journal de Rouen* la certitude qu'il publiera une liste pour demain ⁽²⁾.

Ne crains-tu pas, à cause de la rivalité entre le *Journal de Rouen* et le *Mémorial*, que ce dernier voyant qu'on porte tout au *Journal de Rouen* n'y mette ensuite de la mauvaise volonté ; dans ce cas il faudrait ⁽³⁾ mieux diviser. N'importe, pour demain il faut une somme ronde au *Journal de Rouen* ⁽⁴⁾, c'est là l'urgent.

Adieu, viens ce soir quand tu voudras.

⁽¹⁾ Au dos de la lettre on lit, de la main de Flaubert : Monsieur Alfred Lepoittevin. *De suite à lui-même.*

⁽²⁾ Le *Journal de Rouen* ne publia une première liste que le 26 février, tandis que le *Mémorial de Rouen* avait donné l'exemple dès le 4 février (seconde liste le 6).

⁽³⁾ *Faudrait pour vaudrait.* Cet emploi de *falloir* est ordinaire à Flaubert (cf. *infra*, p. 114, p. 190, etc.), et ne se rencontre pas seulement chez lui.

⁽⁴⁾ Le montant de la liste publiée le 26 février atteignait 1.105 francs.

30. À ERNEST CHEVALIER.

[Rouen, fin janvier 1846.]

Voilà déjà quinze jours que tout est fini⁽¹⁾, mon pauvre Ernest, et je ne t'ai pas envoyé le moindre mot, pas le plus petit souvenir! ce n'est pas faute d'avoir pensé à toi, mon vieil ami! Car il me semblait que tu manquais à ce deuil de famille.

Tu as connu, tu as aimé l'homme bon et intelligent que nous avons perdu, — l'âme douce et élevée qui est partie.

Je voudrais maintenant pouvoir m'enfermer à l'aise dans ma chambre et causer avec toi longuement de tous nos souvenirs anciens.

Mais je n'ai pas le temps, je suis pressé, accablé de toutes parts. Caroline est accouchée d'une petite fille⁽²⁾. Mais au bout de cinq ou six jours elle a été prise d'accès de fièvre pernicieuse qui nous ont donné les inquiétudes les plus graves. Elle va mieux maintenant, bien même, et ses médecins trouvent qu'il n'y a plus l'ombre d'inquiétude à avoir⁽³⁾. — Il a fallu se débattre beaucoup pour les affaires d'Achille que l'on voulait tout bonnement mettre à la porte de l'hôpital en récompense des services rendus par son père. C'était l'œuvre du

(1) Le docteur Achille-Cléophas Flaubert fut inhumé le samedi 17; l'indication de temps «quinze jours» contenue dans cette phrase laisserait supposer que la lettre est du 29 ou 31 janvier, suivant que Flaubert pense à la date de la mort ou à celle de l'enterrement.

(2) Désirée-Caroline Hamard, celle que Flaubert dans ses lettres appellera *Lilinne*. Née le 21 janvier 1846.

(3) Mais elle mourut le 23 mars.

sieur Leudet⁽¹⁾. Mais j'ai pris la haute main des affaires, j'ai été à Paris deux fois (j'y retourne demain) et j'ai si bien fait que jusqu'à présent rien ne doit nous faire douter qu'il ne succède en tout et pour tout à son père⁽²⁾.

Dans tout cela mes nerfs ont été si horriblement secoués que je ne les sens plus. Je suis peut-être guéri; ça m'a peut-être fait l'effet d'une brûlure qui enlèverait une verrue.

⁽¹⁾ Un différend avait, dès 1834, opposé au docteur Achille-Cléophas Flaubert, chirurgien en chef, le docteur Émile Leudet, chirurgien adjoint. Ce dernier, à cette date, avait demandé, avec les docteurs Des Alleurs et Couronné, médecins adjoints, que fussent dédoublés les services des hôpitaux, jusqu'alors confiés exclusivement aux seuls titulaires chefs, aucune initiative de traitement, aucune responsabilité n'étant laissées aux adjoints. Les titulaires des services défendirent avec âpreté leurs prérogatives — et aussi, selon certaines insinuations, leurs intérêts financiers — et le docteur Émile Leudet se trouva en froid avec le chirurgien en chef, dont il avait été l'élève admiratif et attaché.

⁽²⁾ D'après les quelques lignes d'une lettre du docteur Hellis, médecin en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen, et à ce titre confrère du docteur Achille-Cléophas Flaubert, on peut voir que, si Flaubert a vraisemblablement grossi son rôle dans une affaire où les intérêts de son frère étaient en jeu, il n'a rien exagéré, quant à l'opposition très vive, que la candidature d'Achille avait suscitée : «... la mort du confrère, les soins que je lui ai donnés, la mort de sa fille..., les luttes acharnées pour sa succession, les réunions pleines d'aigreur qui ont suivi, tout cela m'a fortement ému. Qui l'eût cru, j'étais le plus sûr appui du fils de celui contre qui j'ai si longtemps eu à combattre»... (lettre du docteur Hellis à Amable Floquet, 11 avril 1846).

La lutte livrée autour de la succession se termina par un partage : le docteur Émile Leudet, alors chirurgien adjoint de la 2^e division de l'Hôtel-Dieu, en devint chirurgien chef, et Achille Flaubert reçut la même charge dans la 1^{re} division, où il exerçait du vivant de son père, au titre de chirurgien adjoint. Le cours de clinique externe professé par le docteur Achille-Cléophas Flaubert fut, lui aussi, partagé entre les deux rivaux : Achille Flaubert étant chargé de l'enseignement pendant le second semestre, Émile Leudet pendant le premier, avec charge exclusive du cours de clinique d'accouchement.

Que te dire de ma mère? C'est la douleur incarnée! le cœur se navre à la regarder. Si elle n'est pas morte, ou si elle n'en meurt pas, c'est qu'on ne peut pas mourir de chagrin.

Il y a eu, comme écho affaibli de notre désespoir, et en allègement à nos peines, une immense sympathie dans le public. La ville lui fait son tombeau et le public lui élève une statue ⁽¹⁾.

Adieu, cher vieux, à bientôt un plus long entretien.

Je t'embrasse.

Ton pauvre ami.

31. À EMMANUEL VASSE DE SAINT-OUEN.

[Rouen,] dimanche matin [1^{er} février(?) 1846].

Excuse-moi, mon cher ami, si je n'ai pas répondu plus tôt à ton souvenir. Je n'ai pas eu le temps, tant nous avons été pressés, accablés, anéantis. Tous les malheurs possibles sont venus fondre sur nous comme une grêle continue. Ma sœur qui vient d'accoucher il y a quelques jours a été très malade des suites de son accouchement.

⁽¹⁾ Le *Journal de Rouen* avait écrit dans son numéro du 18 janvier 1846 : «... deux hommages sont dus à la mémoire de M. Flaubert : que la reconnaissance communale lui élève une pierre funéraire au Cimetière monumental; que, par les dons volontaires et la libre spontanéité des citoyens, lui soit décernée une statue dans l'asile des pauvres qui fut le double théâtre de sa gloire scientifique et de son dévouement à l'humanité.»

Elle va mieux maintenant. On ⁽¹⁾ a intrigué et remué pour avoir la place de mon père que l'on voulait ravir à Achille. Il a fallu s'occuper de tout cela.

Tu vois, mon vieux, dans quel horrible pétrin nous avons été et nous sommes encore un peu.

Cette semaine j'irai à Paris, je te verrai. Présente nos respects et amitiés à ton père et à ta mère.

Adieu, à bientôt.

Ton tout dévoué.

32. À ALFRED LE POITTEVIN.

[Paris,] mardi soir, 11 heures [10 (?) février 1846].

J'ai reçu ce matin un mot d'Hamard qui m'apprend que la souscription ne marche pas du tout. Le *Journal de Rouen* n'a pas encore publié une liste, c'est stupide. Va donc voir Groult ⁽²⁾, je te remets l'affaire, fais nommer une commission ⁽³⁾, active-nous ça. Aie surtout soin de dire que nous tenons à Pradier. Il y a déjà eu un retard funeste, il faut tâcher de le réparer. Ici la chose ira assez bien.

Je suis surchargé de besogne. Je ne sais quand

(1) Le docteur Émile Leudet (voir *supra*, p. 55).

(2) Il pourrait s'agir du docteur Parfait Grout.

(3) La constitution de cette Commission fut publiée dans le *Journal de Rouen*, du 30 mai; on y relevait les noms de : Henry Barbet, maire de Rouen; Desmichels, recteur de l'Académie; Lizot, président du Tribunal; Keittinger, administrateur des hôpitaux; des docteurs en médecine : Couronné, Pouchet, Billard, Savalle.

je reviens à Rouen ; ce sera peut-être à la fin de la semaine, peut-être avant, peut-être après. Je me couche à 1 heure du matin et à 7 je suis debout ; je mène une vie d'une activité étrange.

J'ai acheté ton pot de poudre dentifrice.

Et la pièce de Bouilhet ?

Adieu, pense à moi et écris-moi ; si je n'ai pas le temps de t'envoyer des lettres, j'ai le temps de lire les tiennes.

Tibi.

33. À ALFRED LE POITTEVIN.

[Croisset,] samedi, 7 heures du soir [1846 ?] ⁽¹⁾.

MON CHER VIEUX,

Ne viens pas demain à Croisset, je serai à Rouen. Ma mère arrive à 1 heure. J'irai au-devant d'elle au chemin de fer. Si ce n'était pas par ce convoi-là, ce serait par un autre ; en tout cas nous serions dérangés, je ne serais pas libre.

Viens le jour que tu voudras et indique-moi-le d'avance, tout de suite, s'il te plaît. Je t'attends toujours à dix heures et demie pour déjeuner.

Adieu.

Le tien.

⁽¹⁾ Cette lettre est probablement antérieure au mariage de Le Poitvin, célébré le 6 juillet 1846.

34. À ALFRED LE POITTEVIN.

[Croisset,] dimanche soir, 10 heures et demie
[31 mai 1846 (?)].

Ne m'ayant point demandé de conseils⁽¹⁾, il serait convenable de ma part de ne pas en donner. Ce n'est donc pas de cela que nous causerons. Ce sont beaucoup de prévisions que j'ai. Malheureusement, j'ai la vue longue, — je crois que tu es dans l'illusion et dans une énorme, comme toutes les fois du reste que l'on fait une Action quelle qu'elle soit. Es-tu sûr, ô grand homme, de ne pas finir par devenir bourgeois? Dans tous mes espoirs d'art je t'unissais. C'est ce côté-là qui me fait souffrir.

Il est trop tard! Qu'il en soit ce qu'il en sera! Toujours tu me retrouveras. Reste à savoir si moi je te retrouverai. Ne te récrie pas! Le temps, les choses sont plus forts que nous. Il faudrait un volume pour développer le moindre mot de cette page. Si personne plus que moi ne souhaite ton bonheur, personne plus que moi n'en doute. Par cela même qu'en le cherchant tu fais une chose anormale. Si tu l'aimes, tant mieux, si tu ne l'aimes pas, tâche de l'aimer.

Y aura-t-il encore entre nous de ces *arcana* d'idées et de sentiments inaccessibles au reste du monde? Qui répondra? personne.

⁽¹⁾ Relativement au mariage prochain de son ami, et dont Flaubert venait d'apprendre la nouvelle.

Viens me voir, ou j'irai te voir quand tu le voudras. Seulement écris-moi au moins un jour à l'avance parce que, maintenant, je viens quelquefois à Rouen pour aider au déménagement ⁽¹⁾.

Je n'ai rien dit à Hamard, celui-ci étant absent et ne devant revenir que mardi matin. Si rien ne t'empêche, tâche de venir mardi, ça m'arrangerait assez.

Adieu, *Carissimo*.

35. À MAXIME DU CAMP ⁽²⁾.

[Croisset, vers le 20 septembre 1846.]

... sur autrui. Mais celui-là n'a rien de ce qu'il faut pour réussir à Paris. Le chic (qui est tout) lui manque totalement et il restera à la porte avec sa connaissance des partitions étrangères, et sa science ⁽³⁾ harmonique tandis qu'on lui préférera quelque agréable monsieur qui portera des manchettes et saura saluer en entrant.

⁽¹⁾ *Corr.* I, p. 207 (lettre à Chevalier, 4 juin) : «... nous vivons à Croisset... L'hiver, nous passerons quatre mois à Rouen. Nous y avons pris un logement au coin de la rue de Buffon. Notre déménagement est à peu près fini... J'y ai une chambre assez propre, avec un petit balcon pour fumer la pipe matinale». Ce logement se trouvait 25, rue de Crosne-hors-la-ville. Cette rue a, en 1951, été dénommée : *Avenue Gustave-Flaubert*.

⁽²⁾ Le début de cette lettre n'a pas été conservé. — Probablement il s'agit d'Orlowski (voir dans la *Correspondance*, t. I, p. 327-328 et surtout p. 329, où un paragraphe ressemble beaucoup aux lignes qu'on va lire dans ce premier alinéa.

⁽³⁾ Et non Suisse, comme l'a imprimé Auriant (*Lettres inédites*, Sceaux, 1948, p. 23).

Enfin, vieux, fais là dedans ce que tu pourras.
À ta sagesse.
Le tien.

Je commence à être embêté de *Sacountala* ⁽¹⁾ n'y travaillant que le soir (presque toute la journée est au latin et au grec). Je trouve que ça n'avance pas vite. Ce qui de toutes ces lectures me servira, je le crois, le plus si jamais je tente mon Conte oriental ⁽²⁾ auquel loin d'avancer je ne pense plus, ce sera ce bon Chardin ⁽³⁾. Il y a une foule de détails techniques.

J'ai lu hier dans mon après-midi presque tout un chant de l'*Énéide*. Dire que j'ai copié cela cent fois en pensum ! Quelle infamie ! quelle ignominie, quelle misère !! J'ai craché dessus de dégoût. J'en ai eu des pâmoisons d'ennui et c'est beau ! beau ! beau ! à chaque vers j'étais étonné, ravi, je m'en voulais, je n'en revenais pas.

Tantôt ma mère et moi nous avons parlé de voyage et d'un voyage comme je veux en faire avec toi, notre voyage à pied, en Bretagne. Elle a approuvé ce projet, elle t'aime, elle a deviné ton cœur, ce qui n'est pas difficile car il brille sous ta figure comme une lampe sous son globe. Elle m'a dit qu'elle le ferait bien l'année prochaine si elle a de l'argent, mais en poste avec sa fille ⁽⁴⁾ et Hamard, et nous rejoignant seulement dans les

(1) Drame indien, que Flaubert avait prié le 12 août 1846 son ami Emmanuel Vasse de lui procurer (*Corr.* I, p. 247).

(2) Sur ce conte oriental, voir M.-J. Durry, *Flaubert et ses projets inédits*, Nizet, 1950, p. 121, note.

(3) Il s'agit du *Voyage en Perse et aux Indes Orientales* de Jean Chardin (cf. *Corr.* I, p. 248, 251, 314).

(4) Il faut évidemment entendre : « sa petite-fille ».

villes tous les huit ou quinze jours selon que nous voudrions. Ainsi nous serions *totalemt libes et seuls*. Si ça te va dans un an, ça me va, sinon non.

Encore mille tendresses.

Semper tibi.

Pas plus de nouvelles de Touzan que s'il était mort. Je lui ai écrit hier que je le remerciais de ses services et de sa politesse. C'est un drôle!

36. À MAXIME DU CAMP.

[Croisset,] mercredi, 1 heure du matin
[fin mai 1848] ⁽¹⁾.

[J'avais flairé l'arrivée de ton chapitre, car j'avais envoyé le père Parain chez Achille pour le prendre. Il est bon et cent fois meilleur que le précédent. Il faudrait peu de choses pour le rendre, je crois, *excellent*. Ce serait quelques ciels à retrancher. Il y a trop de *couleurs* semblables et trop de petits détails personnels. Voilà tout. Ah! *povero vecchio* ou *veccio*, je ne sais lequel ou plutôt, et avec toute l'intensité dont nous sommes susceptibles : Ah! pauvre vieux, j'ai été

⁽¹⁾ Cette lettre n'est représentée dans la *Correspondance* (II, p. 85) que par un extrait assez court, pris dans les *Souvenirs littéraires* de Du Camp (extrait dont nous indiquons, par des crochets, le début et la fin). La partie inédite étant de beaucoup la plus longue, nous croyons devoir, sans déroger à notre principe, publier cette lettre *in extenso* sur l'original.

bien attendri, va, en lisant une certaine page de regrets qui s'y trouvent... et en y resongeant à ce pauvre bon petit voyage de Bretagne!⁽¹⁾ — Oui, il est peu probable que nous en refassions un pareil. Ça ne se renouvelle pas une seconde fois. Il y aurait peut-être de la bêtise même à l'essayer. Et pourtant tantôt il m'en est venu une belle enfilade dans la tête! — de la poussière, des tournants de route, des montées de côte au soleil et encore, comme il y a un an, des songeries à deux au bord des fossés!] Que c'est e, vieux, de n'avoir ni argent, ni liberté, ni argent [*sic*]. Pas même de quoi faire imprimer nos douze chapitres⁽²⁾! cette envie me travaille ce soir... enfin!

Tâche à tout prix de foutre le camp de Paris⁽³⁾, mon pauvre bonhomme. Il le faut pour ta malheureuse peau. Au pis aller, passe-toi du cheval, et va-t'en tout de même.

Ote-toi l'illusion qu'à la fin du mois d'août, tu entendras *Saint Antoine*. À peine s'il sera fini à cette époque. Et je prévois que la correction, non pas pour les phrases mais pour les effets, sera

⁽¹⁾ Voyage accompli du 1^{er} mai à fin juillet 1847.

⁽²⁾ Les douze chapitres qui constituaient la relation de leur voyage en Bretagne et dont Du Camp avait rédigé les chapitres pairs, Flaubert les chapitres impairs. Sous le titre de *Par les champs et par les grèves*, parurent en 1886 des fragments de la version originale du travail de Flaubert. Une version qu'il avait remaniée fut donnée, en 1917, aux éditions L. Conard. La partie rédigée par Du Camp est demeurée inédite, nous n'en avons que des sommaires établis par Flaubert, d'après le texte que lui avait communiqué son ami.

⁽³⁾ Du Camp ne suivit pas ce conseil et demeura à Paris, où il fut blessé d'une balle au mollet droit, pendant l'insurrection de Juin. (D'après les *Souvenirs littéraires*, I, p. 385; *Souv. de l'année 1848*, p. 255 et suiv., et cf. ci-dessous, p. 67, lettre n° 38, premier alinéa.)

longue. Au reste je ne sais de tout ça rien. Depuis samedi, je n'ai pas écrit une ligne. Je suis arrêté par une transition dont je ne peux sortir. Je me ronge de colère, d'impatience, d'impuissance. Hier, le père Parain m'a trouvé *changé*. Et aujourd'hui je n'en ai pas *dépissé*⁽¹⁾ de tout l'après-midi. Heureusement que ton chapitre est venu. Il y a des moments où la tête m'en pète du mal que je me fous.

.....

Ah! M. Scribe, je le sais bien, n'en est jamais venu là! C'est ce qui me console et me donne espoir. Ce serait une navrante chose à voir, si quelqu'un pouvait la voir, que ce découragement du pauvre artiste qui laisse tomber son outil en se disant qu'il a rêvé la statue trop belle et que le marbre est trop dur. Est-ce bête franchement, l'homme et moi surtout. Demain peut-être je surjouirai d'enthousiasme, je gueulerai de plaisir, je marcherai à grands pas sur mon tapis et, si je rencontre ma figure dans la glace, je l'y regarderai avec satisfaction!⁽²⁾

J'ai reçu de Ludovica⁽³⁾ une longue lettre remplie

⁽¹⁾ Dans ce mot, le préfixe *dé* signifie : *cesser de*. La *Correspondance* offre d'autres exemples de verbes, où le préfixe *dé* a le même sens qu'ici. Maurice Schöne (*La Langue de Flaubert...*, Paris, d'Arthey, 1948) cite *délire* : « Je ne *dé-lis* pas Rabelais et *Don Quichotte*, le dimanche, avec Bouilhet » (*Corr.* III, p. 53); *défumer* : « Je ne *défume* pas, j'en ai même l'intérieur du bec avarié... » (*ibid.*, VII, p. 329).

⁽²⁾ Effet ordinaire chez Flaubert, et noté plus d'une fois par lui, de l'euphorie, notamment du sentiment d'être aimé.

⁽³⁾ M^{me} Pradier, née Louise d'Arcet.

de naïvetés et de tendresses fort aimables. Elle me demande beaucoup de tes nouvelles et a envie de t'écrire. Elle aime « mon style adorable mêlé de mots sombres sur son avenir⁽¹⁾ bien justes au fond ». Sais-tu quelle est son idée maintenant ? C'est que par la suite nous vivions ensemble, moi dans *ma terre* et elle, à côté, dans une petite ferme que je lui louerais. J'ai trouvé ça superbe ; eh bien ça serait très gentil. La vois-tu dans une ferme ? et moi dans *ma terre*. Au reste elle n'a pas l'air de s'amuser là-bas. Son Anglais refuse le gamahuchage⁽²⁾ qu'il regarde comme *chocking* [sic]. Ce n'est pas une race forte, à ce qu'il paraît, et on peut dire à ce propos qu'elle est

Au sortir du gymnase ignorante et rustique,

ainsi que l'écrivait Chénier⁽³⁾, *ce poète mort avant l'âge*. Elle a cherché Paul à Londres, mais en vain.

Où en es-tu avec la *Revue des Deux Mondes* ?

J'ai écrit à la mère Boyer⁽⁴⁾.

J'espère que Fellacher⁽⁵⁾ viendra vendredi ou samedi. Tu auras ton chapitre pour les premiers jours de la semaine.

(1) Ses aventures extra-conjugales avaient amené une séparation de corps et de biens demandée et obtenue par son mari, et sa vie, jusqu'ici entourée de luxe, était devenue assez mesquine.

(2) Ce mot, qui se rencontre chez de Sade, désigne une pratique libertine dans les rapports sexuels. *Id est exsugere aut fellare* (cf. Martial, IV, LXXXV... *Tam casta est, rogo, T'hai? imo fellat*. Et les vers qui précèdent.)

(3) Cf. *Poésies d'André Chénier, précédées d'une Notice par M. H. de Latouche*, Charpentier, 1840, p. 235.

(4) Peut-être la femme de Philoxène Boyer.

(5) Professeur d'écriture à Rouen. Il s'était chargé sans doute de la copie du chapitre dont Flaubert vient d'accuser réception au début de sa lettre.

Le port est placardé d'affiches emphatiques pour l'Elysée des Vieillards⁽¹⁾. Arrive donc.

Je te surembrasse.

À toi.

37. À SA MÈRE.

[Croisset ?] 8 heures [juillet 1848 ??].

Tu t'ennuies, pauvre chère vieille, et moi aussi. J'ai été bien sot et bien égoïste hier, pardon, pardon, tout cela te fait trop de peine, je le sais bien. Mais si tu savais comme je souffre en ces moments-là, comme le cœur me bat, *je te jure* que je serai plus sage à l'avenir. Tu vois que je ne suis pas fier, que je reconnais mes torts ; je ne suis pas un homme fort tant s'en faut, la faute en est à mes maudits nerfs et puis on ne fait pas le métier que je fais sans s'en ressentir, on n'est pas toute la journée à se battre les flancs pour exciter sa sensibilité sans finir par en avoir une trop fine. Pense à cela et excuse-moi. Je voudrais que tu puisses savoir combien je te plains, va, espérons que ça ira mieux un jour, qui sait ? Reviens dès

⁽¹⁾ Cette appellation s'applique à une pension pour les vieillards fondée par Fellacher, au Mont-Saint-Aignan, près Rouen. Le texte, qui en annonçait l'ouverture, était en effet emphatique à souhait. Mais le sens de l'intérêt bien entendu n'en était pas exclu et Fellacher concluait en ces termes : « Autant par le cœur que par intérêt..., le bonheur de mes pensionnaires sera toujours le but que je me propose d'atteindre, car... pas de bonheur, pas de succès ; trop heureux si, un jour, ma maison méritait d'être appelée l'Elysée des Vieillards. »

qu'il⁽¹⁾ sera parti. Si je m'écoutais, je t'écirais une plus longue lettre, mais non, adieu. Je t'embrasse avec tout mon cœur.

Ton fils qui t'aime.

Je t'envoie Eugène⁽²⁾, pensant que tu pourrais en avoir besoin. Je crois qu'oui.

Tu as dû être bien triste hier soir, pauvre mère, quand tout le monde a été parti. Je te souhaite une meilleure nuit. Je t'embrasse encore une fois.

38. À ERNEST CHEVALIER.

Croisset, lundi 4 juillet [1848].

Je parais être destiné, mon pauvre Ernest, toutes les fois que je t'écis, à te faire part de tristes nouvelles⁽³⁾. Tu sais par les journaux les atrocités qui viennent de se passer à Paris. Du Camp a reçu une balle dans le mollet droit, il en a pour un bon mois; — quoique l'on m'affirme que sa blessure est légère, je ne suis pas sans inquiétude.

Pendant que tout cela se passait, voici, nous autres, à quelles algarades nous étions soumis.

(1) Hamard ?

(2) Domestique ; le même, sans doute, que Flaubert mettra à la disposition des Commanville (*Corr.* V, p. 143). Il y avait un Eugène chez les parents de Nogent (voir *supra*, lettre n° 1).

(3) La fois précédente, le 10 avril 1848, Flaubert avait annoncé à Chevalier la mort d'Alfred Le Poittevin.

Hamard est revenu de Paris depuis un mois annonçant l'intention de se faire comédien, et de débiter aux Français dans quinze jours (depuis quatre mois il a mangé 30.000 francs, sans compter son argenterie et ses diamants donnés à la république, etc. etc.), bref complètement fou; il était revenu pour ravoir sa fille. Mais on a conseillé à ma mère de la lui cacher, vu son état, et nous avons filé, au hasard, à Forges⁽¹⁾. Là, comme ma mère tremblait au bruit de chaque voiture qui arrivait⁽²⁾, elle a été demander l'hospitalité à M. et M^{me} Beaufile⁽³⁾ qui la lui ont accordée d'une manière que je n'oublierai jamais, c'est-à-dire parfaite. Pendant ce temps-là sa famille a voulu le faire enfermer et son oncle Hamard a demandé son interdiction, mais ces malheureuses affaires de Paris sont arrivées et la police l'a laissé libre. Quand il a su qu'on voulait l'interdire, la raison lui est revenue, momentanément; il a assigné ma mère pour qu'elle lui rendît son enfant. Le référé a statué qu'elle le garderait jusqu'à l'interrogatoire du procès en interdiction..., bref, il y a eu conciliation et maintenant il a consenti à ce que ma mère ne rendrait la petite qu'au mois de janvier et l'on va surseoir à la poursuite de l'interdiction. D'ici à six mois il sera, je l'espère, complètement fou et l'interdiction sera probablement infaillible.

⁽¹⁾ Forges-les-Eaux (Seine-Inférieure).

⁽²⁾ Et s'arrêtait devant l'*Hôtel du Mouton*, où, dit-on, la mère et le fils étaient descendus.

⁽³⁾ On trouve à Forges une rue Beaufile, un hospice Beaufile, celle-là ouverte, celui-ci construit grâce au legs dudit Beaufile (1804-1881). Les Beaufile étaient connus de Chevalier, dont la grand'mère avait fait des séjours à Forges. (Voir par exemple *Corr.* II, p. 74.)

Je t'épargne, mon cher Ernest, une foule de détails *atroces* pour ma mère. Ainsi il nie tout serment, toute parole envers elle, et va même jusqu'à l'outrage. Tout cela aura un terme, il en est temps. Moi j'en deviens fou aussi, fou de chagrin. Si, d'ici à quelques jours, il ne part en voyage comme il en a l'intention, et que nous soyons encore exposés à recevoir ses visites, de jour et de nuit, nous émigrons à Nogent.

Juge, mon pauvre Ernest, de l'état où je suis; quelle existence! je ne fais rien, je ne peux ni lire, ni écrire, ni penser.

C'est Nion qui a plaidé pour Hamard, il a été assez acerbe dans sa plaidoirie, disant par exemple que ma mère était difficile à vivre, etc., etc.; j'aime à croire⁽¹⁾ qu'il ignore l'état de son client. Au reste, j'irai le voir amicalement pour voir ce qu'il en pense. Si tu es avec lui en correspondance, ne lui dis pas que je t'ai parlé de lui, mais tu peux, par exemple, lui conter ce que tu penses et sais du sieur Hamard⁽²⁾! et c'était de l'ancien, mon bonhomme. Mais le nouveau, miséricorde!

Et toi, que deviens-tu? es-tu un peu tranquille? Quant à moi, je suis, comme tu peux te le figurer, dans un enfer. Toutes les tuiles imaginables me tombent sur la tête; à chaque nouveau malheur qui m'arrive, je crois la mesure comblée et il en vient encore et puis encore! et tu ne sais pas tout, cher ami.

Ecris-moi, as-tu l'espoir de revenir en France?

(1) Flaubert a écrit : *à voir*.

(2) Il avait, paraît-il, avant même son mariage, témoigné d'un manque d'équilibre mental.

la Corse⁽¹⁾ est-elle un peu plus tranquille ? Adieu, cher Ernest, je me couche, car je suis éreinté, je dors si mal.

Je t'embrasse.

Tout à toi.

39. À ERNEST CHEVALIER.

Nogent-sur-Seine, mardi 3 [octobre 1848].

Ta lettre adressée à Croisset, cher Ernest, m'a été il y a deux jours renvoyée ici où je suis depuis une huitaine. J'en repars demain, et samedi je serai réinstallé dans mon bocal⁽²⁾. Je vois que la vie non plus n'est pas pour toi parsemée de facéties et que tu t'e..... assez carrément. Tu n'es pas le seul, je ne vois autour de moi, et partout où je jette les yeux, qu'embêtements de toute nature, ennuis, angoisses, ruines, tristesse, mort. Cela, c'est la moindre chose. Je continue à travailler le plus que je peux, je me grise de bouquins et de style comme on s'emplit de viande et de vin ; aussi quand je retombe à plat dans l'existence, ce n'en est que de plus haut et, partant, la chute n'en est que plus brutale. J'ai l'avantage d'être mobilisé. D'ici à un an, s'il y a guerre, je partirai. Te dirai-je presque que je l'espère tant j'ai besoin de sortir, de dire adieu à mon charmant

⁽¹⁾ Chevalier était, à cette date, substitut du procureur de la République à Ajaccio.

⁽²⁾ A Croisset.

entourage, de prendre l'air enfin. Que je sois tué oui ou non, je ne m'en fous pas mal et dans l'incertitude politique où nous sommes je me suis fait à tout événement astiquer une effroyable carabine de Vincennes qui porte à mille mètres. Beaucoup de gens sont fort troublés, fort émus, ils songent à l'avenir, ils pâlisent à tout ce qu'ils y voient. Eh bien! moi, cher Ernest (est-ce stoïcisme ou insensibilité de brute, ou engourdissement d'âme sur lequel on a tant tapé que rien n'y fait plus), il me semble que tout ce qui peut survenir maintenant m'est fort égal, je deviens philosophe; on s'habitue à tout, après tout.

Tu me parles de Nion en termes qui me font croire que tu penses qu'il a mal agi vis-à-vis de nous, détrompe-toi heureusement. J'ai vu Nion depuis nos affaires. Il savait fort peu du fond des choses, Hamard lui en avait caché une partie : il avait fait tout ce qu'il avait pu pour le dissuader d'intenter une action; voyant qu'il y tenait, il s'est mis là pour qu'un autre avocat ne prît pas sa place et ne fût violent. J'ai su qu'il était venu avec son frère pour avertir ma mère de tout, mais nous étions à Forges.

Maintenant sous ce côté c'est assez calme, mais au premier jour ça recommencera de plus belle; gare le grain! oh! la famille, quel e. ! quel borbier! quelle entrave! comme on s'y engloutit, comme on y pourrit, comme on y meurt tout vif! que ne suis-je né bâtard avec 150.000.000 de rentes; c'est une jolie position pour un jeune homme avec de l'ordre et de l'économie. Ce n'est guère l'argent que je désire (je serais pourtant bien aise d'en avoir), mais c'est la liberté, non pas la

politique, mais j'entends la liberté vraie, celle de l'oiseau ou du sauvage.

Enfin, je m'en vais rentrer à Rouen au mois de décembre, je m'en vais revoir la pluie couler sur les ignobles toits de cette ignoble ville. Toi au moins tu as du soleil et un ciel bleu. Puisque je parlais de liberté tout à l'heure, si j'étais libre, j'irais te voir; nous chevaucherions dans les sentiers à travers le maquis, ou dans la forêt de Marmano ⁽¹⁾ où les arbres sont si hauts.

Adieu, cher vieil ami.

Je t'embrasse.

40. À SA MÈRE.

[Paris,] 4 heures de l'après-midi
[avril 1849]. ⁽²⁾

Chère mère, je ne suis arrivé que juste à temps ce matin. Le fiacre a été un train d'enragé. La porte du chemin de fer n'en était pas moins fermée mais *le nom* l'a fait ouvrir.

J'ai vu Cher ami. Il a été bien malade et est encore très pâle. Je n'ai pu lui parler seul, j'y retourne à 5 heures et demie et je dîne chez lui.

⁽¹⁾ Flaubert l'avait traversée au cours de son voyage de 1840. (Voir *Corse*, Paris, L. Conard, 1927, p. 450 : «... nous entrons dans la forêt de Marmano», — p. 469 : «... le vent dans la forêt de Marmano te sifflera un autre rythme que celui de ton Virgile...».)

⁽²⁾ Cf. lettre de Flaubert à son oncle Parain (début de mai 1849) : « Ma santé qui loin de s'améliorer empire, m'a forcé à aller consulter à Paris M. Cloquet qui m'a fortement conseillé les pays chauds. » (*Corr.*, II, p. 88.)

Quant à M. Marjolin⁽¹⁾ je n'ai point insisté pour le voir. Il ne reçoit plus personne. Son fils m'en paraît fort inquiet, j'ai trouvé que ce serait indiscret d'insister dans l'état où il me paraît être.

Je ne sais encore si je reviens demain — si je ne suis pas arrivé vers 8 ou 9 heures, ne m'attends plus — j'ai fortement envie d'aller voir E. Monnaï⁽²⁾ pour M^{lle} Denain, ça ne peut pas nuire. Si tu veux que je consulte un autre médecin que Cloquet, écris-le-moi de suite. J'aurai encore la lettre à temps soit demain soir, ou jeudi matin. Adieu, je t'embrasse, pauvre vieille.

41. À SA MÈRE.

[Paris,] samedi soir, 11 heures
[septembre 1849.]

CHÈRE VIEILLE,

Nous sommes arrivés en bon état tantôt à 5 heures et sans ennui; nos compagnons de wagon étaient même amusants, il y avait de bonnes études à faire et que nous avons faites.

J'ai trouvé Maxime fort embêté, et très fatigué, la mort de sa grand'mère l'attriste; la bonne femme n'en a pas je crois pour quinze jours encore à vivre. Il ne la quitte pas et nous avons passé la soirée, Bouilhet et moi, sans lui.

⁽¹⁾ Le chirurgien Jean-Nicolas Marjolin, né en 1780, mourut à Paris en 1850.

⁽²⁾ S'agit-il de Désiré-Guillaume-Édouard Monnaï (1798-1868), qui fit de l'administration théâtrale et écrivit dans la *Revue et Gazette musicale*, etc. ?

Quoique tu eusses préféré que je t'écrivisse demain, afin d'avoir lundi de mes nouvelles plus fraîches (tu vois que je te connais, pauvre chère vieille), je t'envoie ce mot ce soir, parce que la poste le dimanche part de Paris à 2 heures et que j'aurais peur d'y être pris.

Si l'un de vous va à Rouen lundi, Bouilhet te pourra encore donner de mes nouvelles; il m'aura vu le matin.

Adieu, je t'embrasse comme je t'aime.

À toi.

Ton fils.

J'attends l'Hârgent avec cent vingt mille H aspirées.

Embrasse le père Parain et Lilinne.

Quant à toutes nos autres connaissances tu peux leur dire *m. . . .* de ma part.

Mon bottier a dû envoyer hier ou aujourd'hui la paire de bottes n° 2 chez Achille. J'autorise et j'engage le père Parain, lui qui s'y connaît, à ouvrir le paquet et à se repaître la vue du susdit chef-d'œuvre. Après quoi renvoyez-les-moi ici.

42. À SA MÈRE.

[Paris, septembre 1849.]

Je me porte bien.

J'attends l'argent avec grande impatience; Max ne peut plus m'en prêter vu que tout est en révolution chez lui. J'y fais des visites de cinq à six minutes entre les courses.

La mère Cheronnet n'en a encore, je crois, que pour quelques heures.

Adieu, pauvre chère vieille, je suis *immensément* pressé; je partirai de Paris quand j'aurai tout payé, probablement vendredi.

Adieu, je t'embrasse.

À toi. ⁽¹⁾

43. À SA MÈRE.

[Le] Caire, 18 janvier 1850. [N°] 15.

Celle-ci ne sera pas si longue que les précédentes, pauvre chérie. Du reste, il me semble que tu ne dois pas te plaindre. En comptant deux lettres à Bouilhet, une à Olympe, une à Achille, une à Cloquet, voici en trois mois vingt lettres de

⁽¹⁾ La double feuille de cette lettre garde la note suivante, de la main de M^{me} Flaubert. On y voit le coût du voyage en Orient de Gustave :

«Voici la liste des sommes que je t'ai données :

pour un voyage que tu fis à Paris avant de partir.	6.000 ^f
à ton départ.	10.000
un premier envoi de	6.000
2 ^e envoi de	3.000
3 ^e et dernier envoi de	2.000
Total.	27.000 ^f

«J'ai payé pour la douane et le transport des caisses :

le 24 décembre 1850.	125 ^f 25
le 15 mars 1851	66 85
pour le tabac	60 10
pour les dernières caisses	111 50
et de plus, à peu près	180 00
argent envoyé à Beyrouth»	543 ^f 70

D'une autre écriture : *Lacombe* 500 (un premier nombre : 175, biffé).

moi⁽¹⁾. Je voudrais néanmoins t'en inonder. Quant aux tiennes, je les ai, Dieu merci, reçues toutes. Jusqu'à présent tu ne t'es trompée en rien. Suis toujours la même route, écris aux mêmes époques. Tu n'avais pas besoin de faire prendre des renseignements à Marseille, j'ai peur qu'on ne t'embrouille; c'est ce qui est arrivé pour Fouard. Se fiant peu à ce que Du Camp lui avait dit, il a été s'informer aux Affaires étrangères où l'on s'est trompé (peut-être a-t-il mal entendu?) d'un jour, de sorte que ses lettres nous arrivent maintenant en retard d'un courrier.

J'ai reçu une bonne et longue lettre de Bouilhet, une de Bonenfant, puis une de Vasse, et une autre d'Ernest qui m'annonce sa nomination à Grenoble. Vraiment, je suis tout essoufflé de correspondance, — si ce n'est avec toi, pauvre vieille adorée, je voudrais avec mes lettres nous faire un pont depuis le Caire jusqu'à Rouen. Si tu savais comme je tombe aussi sur les tiennes, comme je quitte tout là pour les lire, puis je reste ensuite à regarder même ton écriture qui ressemble à ta pauvre mine tant aimée. Nous attendons le commencement des dervicheries et leur fin⁽²⁾ pour nous embarquer sur le Nil. Néanmoins nous cherchons une cange; demain matin je vais aller à Boulak⁽³⁾ pour en examiner quelques-unes. Ce n'est pas une petite affaire. Du reste notre fidèle Joseph connaît un patron (= *raïs*) avec lequel il a déjà fait plu-

(1) Voir *Corr.* II, lettres à Bouilhet, n^{os} 237 et 243 (et aussi 246); à Olympe Bonenfant, n^o 240; à Achille, n^o 242; au docteur Cloquet, n^o 245.

(2) Voir *Corr.* II, p. 146, pour ce «retour de la caravane de la Mecque»; et la lettre suivante.

(3) Flaubert écrit : *Boulac*.

sieurs fois ce voyage. Sais-tu combien de fois ce vénérable drogman a exécuté cette petite promenade ? soixante fois environ ; c'est un bougre fort intelligent et dont nous sommes on ne peut plus satisfaits, c'est une bénédiction du ciel que d'être tombés sur un pareil homme. Car généralement tous les drogmans sont d'affreux gredins.

Ma santé va bien, je mange, dors et fiente à merveille, chose essentielle ici, où les selles ont une grande importance. La colique a ses dangers, les latrines sont pathétiques. Maxime m'a assuré qu'il t'écrirait bientôt sur mon compte une *lettre d'injures* où il relaterait toutes les *lyres* qui me tourmentent. Nous sommes tellement bêtes que nous en arrivons à pousser des cris inarticulés.

Notre ami le père Soliman-pacha ⁽¹⁾ est de retour au Caire, nous l'irons voir après-demain ; il doit aller en Haute-Égypte. Peut-être irons-nous de compagnie.

Les fouilles de Matarié ⁽²⁾ ont été une bonne charge, nous n'avons pas trouvé un seul ouvrier ; d'ailleurs le gouvernement ne nous eût pas laissés tranquilles, le sheik du village a même été assez satisfait de nous voir partir. À force de voir rechercher leurs antiquités, les Égyptiens se sont persuadés que c'était de l'or en barre et en sont fort jaloux. Aussi l'exportation en est-elle difficile, obstacle que nous surmonterons moyennant cette vieille corruption, laquelle est fort aisée en ce pays.

⁽¹⁾ Octave-Joseph-Anthelme Sèves, qui se fit musulman et devint instructeur de l'armée égyptienne. Flaubert lui était recommandé.

⁽²⁾ Au nord-est du Caire.

J'ai bien ri du mariage de Narcisse ⁽¹⁾; ce gaillard-là s'insurge, c'est une forte tête. Il va peut-être passer pour original! quel mâtin! doit-il y avoir le soir dans la salle derrière le comptoir de bonnes conversations. Ce gredin de père Parain a dû jouir profondément de l'histoire de la charrette. Je suis une affreuse canaille de ne lui pas écrire par ce courrier, mais franchement je suis tellement talonné par la malle de l'Inde qui peut arriver d'un instant à l'autre (alors il y a branle-bas général dans les consulats et toutes les lettres partent pour Alexandrie) que je n'ai pas le temps. J'ai écrit à M. Cloquet, à Bouilhet, à Vasse, à Ernest, et au directeur de la poste à Alexandrie pour Sassetti. Ça me semble raisonnable.

Nous nous livrons à toute espèce d'exercices; nous avons trouvé un homme ⁽²⁾ fort instruit qui passe une partie de la journée avec nous à causer des usages et des religions de l'Orient. C'est un ancien musulman qui a habité longtemps la France où il s'est fait chrétien. Brave homme assez pauvre et d'une grande instruction locale; nous balançons même à l'emmener avec nous sur le Nil. C'est encore une trouvaille de Joseph. C'est l'époque du reste où toutes les barques sont sur le Nil. Mougil bey ⁽³⁾ a dû partir ce matin avec sa femme et sa potée d'enfants pour la Nubie.

⁽¹⁾ Narcisse Lormier se maria à Rouen fin février 1850. C'est l'annonce de son mariage qui fait bien rire Flaubert. Lormier était négociant en laines, d'où la mention « du comptoir ».

⁽²⁾ Halim-effendi (voir à la page suivante).

⁽³⁾ Sur Mougil-Bey, comme d'ailleurs, sur tous les détails du voyage de Flaubert et de Du Camp en Égypte, voir l'important ouvrage de Jean-Marie Carré, *Voyageurs et écrivains français en Égypte*, Le Caire, 1932, 2 vol. Les références à Mougil (bey) sont indiquées t. II, p. 373.

Un de ces jours nous allons aller voir des sorciers magiciens astrologues et tâcher d'en tirer quelque chose. Le Caire est inépuisable. Plus j'y reste et plus nous trouvons à y découvrir. Halim-effendi (l'individu ci-dessus mentionné) va me faire une partie de mon travail du ministère du commerce⁽¹⁾. Ce sera beaucoup mieux fait, et avec moins d'embêtement.

Allons, pauvre vieille, trois mois de passés. Sais-tu que quatre mois, c'est le quart de seize. Voilà le printemps bientôt, puis l'été, puis l'automne; à l'entrée de l'hiver je t'annoncerai mon retour. Adieu, sois toujours raisonnable. J'ai quelquefois soif de toi. Je t'embrasse du plus profond de ma tendresse. Je pense bien souvent à Lilinne, je ne la reconnaîtrai pas peut-être. Son petit babil doit bien t'amuser. Tant mieux que son père te laisse tranquille.

Adieu, je t'embrasse encore sur toute la figure.
Ton fils qui t'aime.

⁽¹⁾ «Gustave Flaubert... fut chargé par le ministère de l'agriculture et du commerce de recueillir, dans les différents ports et aux divers points de réunion des caravanes, les renseignements qu'il lui semblerait utile de communiquer aux chambres de commerce.» (*Souv. littér.*, I, p. 437.) Deux pièces officielles, émanant du Ministère du Commerce et conservées aux Archives nationales restent à l'appui du témoignage de Du Camp : 1° *Mission de M. Flaubert. Égypte, Turquie d'Asie, Perse...*, 2° *Ministère du Commerce, 27 octobre 1849. Mission en Orient. Envoi d'instructions...*, 14 pages. — Ces pièces ont été étudiées par Émile Henriot (cf. *le Temps*, 9 octobre 1923).

44. À SON ONCLE PARAIN.

Le Caire, samedi 2 février 1850.

(1) ...Oui, tout vous amuserait, pauvre père Parain, si vous étiez avec moi, depuis les boucles d'oreilles que les paysannes se passent dans le nez jusqu'aux harnachements des chevaux et des dromadaires. J'en ai vu (des chameaux, ne confondons pas) qui étaient couverts de perles de couleurs et qui portaient des miroirs aux genoux. C'était ceux qui accompagnaient la belle-mère⁽²⁾ d'Abbas-Pacha⁽³⁾ revenant de la Mecque. Je pense bien souvent à vous, allez. Je vous vois d'ici à côté de ma mère, près du feu, ou galopant à Croisset comme un lapin et revenant sur ce vénérable bateau de Bouille⁽⁴⁾ dont je plaignais tant le capitaine. Voyez-vous souvent le jeune Bouilhet et, lorsque vous vous rencontrez, prenez-vous ensemble le petit verre de l'amitié?

...les portes grincent, les murailles dansent. Quand il fait grand vent, c'est une cachucha uni-

(1) Les extraits que l'on va lire ont été publiés dans le Catalogue Loliée n° 67, lettre sous le n° 388, et chez Bérès (19 décembre 1936), lettre sous le n° 33.

(2) Une des femmes de Toussoum-Pacha, père du vice-roi (Du Camp, *Le Nil. Égypte et Nubie*, 3^e éd., Michel Lévy frères [1862], p. 57). Du Camp (*ibid.*, p. 59) donne sur les chameaux l'équivalent des détails rapportés ici par Flaubert.

(3) Pacha d'Égypte depuis 1848, petit-fils de Méhémet-Ali. Flaubert le jugeait durement (*Corr.* II, p. 151). Il avait eu, rapporte Du Camp, pour maîtresse, Koutchouk-Hanem, la courtisane d'Esneh.

(4) Le bateau allant de Rouen à la Bouille (sur la rive gauche de la Seine, en aval de Croisset), et qui passait devant la maison de Flaubert. C'était «la vapeur».

verselle. S'il pleuvait pendant douze jours de suite, le Caire serait démoli. J'ai vu des maisons s'écrouler après trois jours de pluie. Du reste, nous allons d'ici à peu trouver un grand changement. Dans la Haute Égypte, la chaleur ne nous manquera pas, quoique les nuits néanmoins soient très froides... On a vu des Arabes mourir gelés, tout comme en Russie.

45. À SA MÈRE.

Entre Menieh et Siout, 23 février 1850. [N°] 17.

L'homme envoyé au Caire porter ma lettre datée du 13 de Benisouëf⁽¹⁾ m'en a apporté une de toi, pauvre chérie; elle était déjà toute chargée d'arabe pour m'être expédiée à Kenh où j'espère en trouver d'autres. Quant à celles que je t'écris sur le Nil, j'ai bien peur que tu n'en reçoives guère; il y a tant de hasard dans ces envois et les occasions sont si rares. Je commence celle-ci sans savoir comment la faire parvenir jusqu'au Caire. Peut-être aurai-je la chance de rencontrer une barque qui descend et de la lui remettre, autrement il faudra se confier à la poste du gouvernement à Siout, et quelle poste!

Nous avons fait de Benisouëf une excursion au lac Mœris et dans la province du Fayoum⁽²⁾. Il est

⁽¹⁾ C'est le numéro 249 de la *Correspondance* (II, p. 162), où elle est datée du 14.

⁽²⁾ Voir Flaubert, *Notes de Voyages*, éd. Conard, I, p. 144-145, et Du Camp, *le Nil*, p. 93 et suiv. — Flaubert écrit : *Fayoun*.

probable qu'une fois revenus au Caire nous monterons sur des dromadaires et nous irons visiter avec plus de détails le lac Mœris. Les ruines que les Arabes disent être de l'autre côté (sont-ce celles du labyrinthe⁽¹⁾?) paraissent en mériter la peine. Nous avons pendant ces quatre jours couché par terre sur des nattes, et vécu complètement à l'arabe; sauf les puces, tout a bien été. Le premier jour à Medinet el Fayoun nous avons été reçus par un chrétien de Damas⁽²⁾ qui nous a donné l'hospitalité complète, qui nous a prêté ses chevaux pendant deux jours, hébergés encore au retour du lac, et fait reconduire jusqu'à Benisouëf. Le tout pour l'amour de nos beaux yeux. Il y avait chez lui un prêtre catholique (qui ressemblait peu aux nôtres); comme nous étions chez des chrétiens on faisait force consommation de petits verres, et au dessert notre hôte, s'échauffant d'enthousiasme à propos de Napoléon était un peu paf. Sais-tu comme gravure ce qu'il y avait de suspendu aux murs de son divan? Une vue de Quillebeuf et une vue de Gravelle⁽³⁾ (il ne savait pas ce que ça représentait, c'étaient de vieilles roquenboles⁽⁴⁾ qui lui venaient de M. Drovetti, l'ancien consul d'Alexandrie dont Chateaubriand parle dans son voyage⁽⁵⁾); cela m'a fait plaisir.

(1) Sur le labyrinthe, voir Du Camp, *op. cit.*, p. 95 et 102.

(2) Pour cette réception chez Saba-Cahib, voir *ibid.*, p. 96.

(3) Quillebeuf-sur-Seine, dans l'Eure, arrondissement de Pont-Audemer, et Gravelle-Sainte-Honorine, dans la Seine-Inférieure.

(4) Flaubert écrira encore (*Corr.* II, p. 260) : « Toutes les vieilles rocamboles d'Europe dont on ne veut plus, on les repasse aux Turcs... » Entendons : les choses dont on s'est engoué.

(5) Voir *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, dans *Œuvres complètes*, Garnier frères, p. 400 et suiv.

Notre homme était assez instruit en matière religieuse; nous avons causé (avec l'aide de Joseph bien entendu) de saint Antoine (nous étions dans son pays), d'Arius, de saint Athanase, etc.⁽¹⁾, c'était superbe.

C'est une vie de prince que celle que l'on mène sur les canges. On est là dans sa maison et, sans se déranger, l'on voyage. Tout à l'heure après le dîner (le vent a tombé à l'entrée de la nuit et nous sommes amarrés), nous nous sommes promenés sous un bois de palmiers à côté d'un grand champ de cannes à sucre : la lune casse-luisait⁽²⁾, les chiens aboyaient et le Nil qui ressemble plutôt à une mer qu'à un fleuve s'étendait à notre gauche comme une immense plaque d'argent, tandis qu'à droite la chaîne arabique s'étendait comme une longue falaise blanche.

On va tant qu'il y a du vent (il est meilleur pour nous depuis quatre à cinq jours), on s'arrête, on met pied à terre... Les marins sur le pont, quand il fait beau, se livrent à des danses *de la plus bonteuse obscénité!* Juge de ma satisfaction. Tantôt vers midi nous avons passé au bas d'une montagne au haut de laquelle était un couvent de Cophtes. Nos gaillards nous guettaient. Nous les avons vus descendre tout nus les rochers à pic, se jeter à l'eau et venir à la nage vers notre bateau. Bientôt nous en avons eu cinq ou six d'accrochés au bordage et qui nous demandaient l'aumône.

⁽¹⁾ Voir, en effet, Du Camp, *op. cit.*, p. 97.

⁽²⁾ La correspondance de Flaubert — et celle de Bouilhet — offrent plusieurs exemples de cette forme verbale, où le préfixe *casse* a valeur d'augmentatif. Voir lettre suivante : « je casse-petais intérieurement ».

Nos marins tapaient dessus à coups de cordes et Joseph avec ses pincettes, et tout cela pour les décourager un peu et qu'il n'en vienne pas davantage⁽¹⁾. On leur donne quelques piastres, ils les mettent dans leur bouche et s'en retournent par le même chemin. Mais ce qu'il y a eu de beau tantôt, c'est que c'est arrivé à un moment où l'on changeait de manœuvre, le grotesque du bord (il y en a un qui fait beaucoup de farces) était en train de danser; il les a engueulés avec des gestes peu convenables. C'était un charivari de coups, de gueulades, d'hommes nus, vraiment bon.

Tu ne me dis pas grand'chose dans tes lettres, pauvre vieille; elles sont restreintes comme si tu avais peur de parler. Il me semble que tu es très triste et que tu te contrains pour ne rien dire. Mais avec qui t'épancheras-tu si ce n'est pas avec moi? raconte-moi donc toutes tes inquiétudes, écris-moi tout ce que tu penses, tout ce qui se passe en toi, ou autour de toi, même d'insignifiant; comment passes-tu ta journée? Qu'est-ce que tu fais, pauvre mère tant aimée, depuis le matin jusqu'au soir? Parle-moi de la petite, de ta maison, etc.

Il est possible que nous allions, étant en Syrie, cet été, à Larnaka. Dis cela à M^{me} Vasse⁽²⁾ et si elle veut t'envoyer une lettre pour moi.

⁽¹⁾ Voir cette histoire dans *Notes de Voyages*, I, p. 147, et dans Du Camp, *le Nil*, p. 106. Après «venir à la nage», Flaubert a hésité entre *autour* et *vers*, comme un peu plus loin, après «c'est arrivé», entre *au* et *à un*.

⁽²⁾ Larnaka, dans l'île de Chypre. Voir (*Corr.* II, p. 199) la lettre du 17 mai 1850 à Emmanuel Vasse : «Ma mère a dû écrire à M^{me} Vasse que nous irions à Larnaka».

Hier soir et ce soir Max a tué deux grues énormes. Elles avaient près de cinq pieds de haut et de loin semblaient presque des autruches. Nous en avons coupé les pattes, le bec, les plumes. Il paraît que nous tuerons des crocodiles. Ce sera gars⁽¹⁾.

Ici j'entame un chapitre sur lequel tu me parais revenir avec prédilection et auquel je ne comprends goutte : tu ne sais que t'imaginer, pauvre vieille, pour te tourmenter l'esprit. Quel est le sens de ceci : qu'il faut que j'aie une place, « une petite place », dis-tu. Et d'abord, 1^{re} laquelle ? Je te défie de m'en trouver une, de spécifier en quoi, de quelle nature elle serait. Franchement et sans se faire illusion, y en a-t-il une seule que je sois capable de remplir ? Tu ajoutes : « qui ne t'occuperait pas beaucoup et ne t'empêcherait pas de faire autre chose » ; voilà l'illusion ! voilà ce que s'était dit aussi Bouilhet en commençant la médecine, ce que je m'étais dit en commençant mon droit et qui a manqué me faire crever de rage contenue. Quand on fait une chose, il la faut faire en entier et la faire bien. Ces existences bâtarde où l'on vend du suif toute la journée et où l'on fait des vers le soir après dîner, sont faites pour les intelligences banales également bonnes à la selle et au cabriolet, pire espèce qui ne sait pas sauter un fossé ni tirer une charrue. Enfin il me semble que l'on prend une place pour l'argent,

⁽¹⁾ *Être gars*. M. Schöne (*op. cit.*, p. 8-9) écrit, à propos de cette expression : « Voici probablement une de ces « obscurités » dont parle A. Thibaudet ?... *Gars* attribut est-il encore substantif ici ?... Mais que signifie *être gars* employé comme verbe impersonnel ? » — Ne peut-on entendre : « ce sera digne d'un gars », et se souvenir du sens de *gas* (patois normand) : malin (Moisy, *Dictionnaire du patois normand*..., Caen, H. Delesques, 1887) ?

pour l'honneur, ou pour fuir l'oisiveté; or tu m'accorderas, pauvre vieille, que je m'occupe assez pour n'avoir pas besoin de chercher quoi faire; 2° si c'est pour l'honneur, *ma vanité est telle* que je ne me sens honoré par rien : une position si haute qu'elle soit, et ce n'est pas là ce que tu demandes, ne me donnera jamais la satisfaction que m'accorde ma propre estime quand j'ai troussé congrument quelque chose à ma guise. Et enfin si c'est pour l'argent, les places ou la place que je pourrais avoir, serait trop minime pour apporter un changement notable à mon revenu. Pèse toutes ces raisons, *ne te heurte pas à une idée creuse*. Est-ce qu'il est une position quelconque où je pourrais être plus près de toi, plus à toi? et puis n'est-ce pas là, en partie, le principal de la vie : ne pas trop s'embêter?

Adieu, pauvre vieille, je t'embrasse à deux grands bras. Je clorai ma lettre et la daterai quand je te l'enverrai.

Mille tendresses.

À toi.

Ton fils qui t'aime de tout son cœur.

25. Nous arrivons à Siout à l'instant. Demain matin, dès 6 heures, j'irai voir pour la poste. Rien de nouveau; temps superbe; 25 degrés de chaleur; des bandes d'oiseaux sur le Nil à n'en plus finir; de place en place dans les montagnes, des trous dans la roche qui sont les anciennes maisons des ermites de la Thébaïde. Adieu, mille baisers, encore à toi.

Maxime me charge de te dire que j'ai la figure large comme un soleil.

46. À SA MÈRE.

Avant Esneh, 8 mars 1850. [N°] 19.

Encore un petit mot que je t'envoie, pauvre vieille, je n'ai absolument rien à te dire si ce n'est que je t'embrasse. À mesure que nous nous éloignons du Caire, je multiplie mes lettres dans la crainte que plusieurs ne soient perdues. Je ne sais pourquoi en effet j'ai le pressentiment qu'il s'en égare beaucoup, et que tu dévores d'inquiétudes ton pauvre cœur. Jusqu'à présent au moins j'ai eu des occasions mais, une fois Esneh passé, où en trouverais-je ? Il est donc *fort possible*, presque certain même qu'au-delà de Syène (ou Assouan) je ne pourrai rien t'envoyer. Ne t'étonne donc pas si tu étais un mois et même plus (qui sait ?) sans rien recevoir. Le chancelier du Caire chargé de recevoir nos lettres n'est pas des plus gracieux. Qu'est-ce que tout cela leur fait ! ils peuvent retarder d'une heure l'envoi d'une lettre, et te voilà pour trois semaines de plus sans nouvelles. Si cela arrive deux ou trois fois de suite par des hasards différents, te voilà pendant des mois sans savoir ce que ton fils est devenu et ma bonne femme galope dans les hypothèses funèbres.

Je m'aperçois, pauvre vieille, que je te cadotte d'une correspondance passablement nulle. C'est qu'à moins de se piéter pour faire du style, il m'est impossible de te rien dire. Nous sommes envahis malgré nous par une paresse contemplative des plus délicieuses, mais des plus stériles quant à présent, et puis j'ai peur de passer du

temps à t'écrire quelque chose qui se trouve égaré. Ainsi je n'envoie rien à Bouilhet, un de ces jours pourtant je m'y mettrai. Tous les matins je lis un peu d'Homère en grec, et Maxime de Bible. Tout le reste de la journée nous ne faisons rien qu'ouvrir les yeux et nous nous couchons le soir à 9 heures.

Il est impossible de rien préciser quant à notre navigation sur le Nil. Ce soir le vent est tombé, il est probable que nous allons avoir vent de sud pour quelque temps; ainsi, quoique à quatre ou cinq heures de Esneh, si nous n'y arrivions que dans trois jours, rien de bien surprenant. De là j'enverrai ce mot à une espèce d'arabe à Keneh⁽¹⁾ qui est une espèce d'agent français.

Hier nous avons passé devant Thèbes. Je cassépétais intérieurement. Les montagnes (c'était au coucher du soleil) étaient indigo, les palmiers noirs comme de l'encre, le ciel rouge et le Nil semblait un lac d'acier en fusion. La chaleur commence, nous sommes en habits d'été (arabes). J'ai vu à Keneh⁽¹⁾ des femmes noires en robes bleu ciel surchargées d'ornements en or, colliers, bracelets, amulettes, etc.; elles se tenaient assises devant la porte de leurs maisons faites en boue du Nil. Le toit est composé avec des cannes à sucre et vous vient à la hauteur de l'épaule⁽²⁾. Tout cela est crâne. Dans peu de jours nous serons en Nubie; là on commence à voir des messieurs et des dames tout nus et dégouttelants de graisse de mouton dont ils se frottent le corps.

⁽¹⁾ Flaubert écrit : *Kenesb*.

⁽²⁾ C'était le quartier des filles de joie. (*Corr.* II, p. 173, et *Notes de Voyages*, I, p. 151).

Adieu, pauvre vieille, bon courage toujours. Je te surembrasse comme je t'aime. À toi de tout son cœur, ton fils.

Si tu t'ennuies beaucoup, comme je le présume, et que tu ne saches que lire, il y a un livre anglais sur l'Égypte assez estimé quoique garni de quelques bévues. On en dit beaucoup de bien généralement. Voici son titre : *An account on modern*⁽¹⁾ *egyptian customs by Doctor Lane*⁽²⁾, deux petits volumes in-12 ; cela doit se trouver à Paris à la librairie Baudry. Ça te distraira peut-être. Du reste je ne le connais pas, j'en ai seulement entendu parler ici.

47. À SA MÈRE.

Alexandrie, 7 juillet [1850]. [N°] 29.

En arrivant au Caire j'ai reçu un bon paquet de tes lettres. Je les ai dévorées comme un affamé. Je vais tâcher de me rappeler tout ce dont tu me parles et d'y répondre.

Et d'abord, pauvre chère mère adorée, que je t'embrasse de toutes mes forces pour ceci : avoir été dîner à l'Hôtel-Dieu⁽³⁾ ; pardonne-moi, c'est un

(1) Flaubert écrit : *moderns*.

(2) Edward William Lane (1801-1876), orientaliste anglais. Le titre exact du livre que Flaubert cite de mémoire, serait : *An account of the manners and customs of the modern Egyptians, written in Egypt during the years 1833-34 and 35*... London, C. Knight, 1837, 2 vol. (The Library of entertaining knowledge).

(3) Chez son fils, Achille, mais surtout dans ces pièces où elle avait vécu ses bonnes années de vie familiale.

héroïsme dont je ne t'aurais pas crue capable, et que j'admire d'autant plus qu'il t'a dû coûter ! Quelles tristes choses devaient passer dans ta pauvre tête en regardant ces lambris... Oh ! que je t'aime pour cela, pauvre mère, comme tu as bien fait. Il paraît que le résultat n'a pas trompé ton attente et que ce sacrifice a resserré un peu des liens trop lâches. Non, tu ne sais pas comme je t'aime pour cette action et quel respect ému ça m'a inspiré pour ta vieille boule (qui n'est pas une boule) ; tu ne pouvais rien faire qui me rendît plus content de toi et qui m'emplît le cœur à ton endroit d'une meilleure et plus haute estime.

Hamard va bien — ça commence à devenir bon — ; tant qu'il s'en tiendra à des excentricités domestiques, on ne pourra pas l'interdire, mais je crois que l'on peut très bien lui retirer la tutelle de son enfant ; cette fille du général Suwarow est une bonne blague. Tout cela est crâne et finit par atteindre de bonnes proportions, mais si personne de sa famille ne bouge, tout restera toujours au même point. *Engueuse-les*⁽¹⁾ toujours ; qui sait ? un moment peut venir où tous les frais de politesse peuvent être payés par une feuille de papier timbré.

Tu as bien fait d'envoyer promener Cher ami qui prend des genres nonchalants un peu trop orientaux ; tous ces retards et irrésolutions étaient au moins bêtes : il n'y avait qu'à répondre non ou oui. Tu as bien fait de le planter là. Je ne suis pas non plus très content de lui, le cher homme : je lui ai écrit au Caire en janvier dernier une lettre

⁽¹⁾ Il faut, semble-t-il, lire *engueuse* plutôt que *engueule*. — *Engueuser* : tromper, séduire par de belles paroles (Pop.).

restée sans réponse, or ne pas répondre à des lettres que vous écrivent des gens en voyage c'est un crime; on ne sait pas le temps ni le dérangement que ça leur coûte. Quand je songe à toutes ses minauderies conjugales j'en suis un peu dégoûté. Il lui arrivera malheur à quelque jour. Ça va trop loin. J'imagine qu'il assomme sa petite femme, laquelle fait tout cela pour se faire bien voir, moitié par condescendance et moitié par hypocrisie. Voilà mon opinion.

Je ne demande pas mieux, pauvre vieille, que d'aller en Angleterre avec toi l'année prochaine, *ce sera même avec grand plaisir* comme on dit⁽¹⁾.

J'ai reçu une lettre de Bezet⁽²⁾; je vois qu'il va souvent te voir, je lui suis bien reconnaissant. Dans les premiers temps j'avais peur qu'il ne te négligeât, mais je ne crois pas qu'il se force le moins du monde pour te faire des visites. Vous êtes l'un à l'autre et vis-à-vis l'un de l'autre la seule personne à qui parler de moi. C'est là ce qui fait que vous devez avoir du plaisir à vous trouver ensemble.

Je suis venu du Caire ici avec le colonel Langlois (l'auteur de la *Bataille d'Eylau*, panorama que tu as sans doute vu cet hiver à Paris) et sa femme; ces deux braves gens voyagent et travaillent toujours ensemble. Le colonel Langlois vient de passer six mois en Égypte où il a préparé un panorama de la bataille des Pyramides et de Karnak.

⁽¹⁾ Projet réalisé, en effet, en septembre 1851 (*Corr.* II, p. 317).

⁽²⁾ Flaubert avait, à son retour, trouvé au Caire cette lettre et écrit à Bouilhet : « Merci, cher vieux, des visites que tu fais à ma mère... Elle n'a que toi à qui parler de moi dans *ses idées* », etc. (*Corr.* II, p. 217). Bezet était le surnom de Bouilhet.

Il est de Beaumont⁽¹⁾. Nous avons causé de père Follebarbe⁽²⁾, des Pâris, de Trouville, etc. Il repart pour la France demain ou après-demain. Si tu étais à Paris tu pourrais aller le voir et lui demander de mes nouvelles, je suis sûr que tu serais bien reçue : il demeure aux Champs-Élysées, au Panorama. Il a une de ces bonnes figures de vieux troupiers qui inspirent la confiance. À propos, tu n'as pas été chez Gleyre ; ce n'était pas à vrai dire bien utile. À propos de visites, il paraît que celles du sieur Planche⁽³⁾ se résument par des cachets, il en coûte à Gleyre 5 ou 10 francs toutes les fois qu'il a l'honneur de le recevoir.

Depuis ma dernière lettre écrite de Benisouëf⁽⁴⁾ et qui est arrivée au Caire trois jours après moi, je n'ai rien à te dire. Nous avons revu toutes nos connaissances du Caire, qui ont admiré ma barbe et nos teints bruns ; nous leur avons dit adieu. Nous avons refait nos paquets, que nous défaisons ici pour les refaire. Nous envoyons à la douane de Marseille (suivant les instructions que tu m'as données) les trois quarts de notre bagage⁽⁵⁾. Nous sommes dans les emballages et n'avons guère de

⁽¹⁾ Beaumont-en-Auge, dans le Calvados, canton et arrondissement de Pont-l'Évêque. Jean-Charles Langlois (1789-1870), officier et peintre de panoramas, avait obtenu en 1838 la concession d'un terrain aux Champs-Élysées, où il fit construire une rotonde par l'architecte Hittorf. C'est là qu'il présenta, en particulier, la *Bataille d'Eylau* (1843).

⁽²⁾ Ce Follebarbe, maire de Beaumont, y fit élever (1835) une statue à Laplace, qui y était né.

⁽³⁾ Jean-Baptiste-Gustave Planche (1808-1857), critique littéraire et critique d'art. — Charles-Gabriel Gleyre, peintre d'origine suisse (1808-1874).

⁽⁴⁾ Voir *Corr.* II, p. 212, n° 260.

⁽⁵⁾ Voir *supra*, p. 75, n. 1, la liste des débours de M^{me} Flaubert.

temps. Adieu à la pauvre Égypte ! Les palmiers d'ici me paraissent bien pitoyables en comparaison de ceux de la Nubie ; Alexandrie est plus européenne qu'arabe, ce n'est plus le Caire avec tous ses vêtements de couleur qui casse-brillent au soleil. Comme le Caire est beau en été ! Nous avons été émus en disant adieu à notre raïs et à nos matelots ! Encore quelque chose de passé sans retour ! encore quelque chose de jeté au gouffre et qui ne reviendra plus !

Nous allons joliment nous embêter à Beyrouth à faire quarantaine, l'Égypte étant en perpétuelle suspicion de peste, pour tous les autres Turcs qui sont les gens les plus peureux du monde. On met, en ce moment, ici les bateaux à vapeur qui viennent de Malte en quarantaine parce qu'on prétend qu'il y a le choléra à Malte. Je m'attends donc à recevoir ta prochaine lettre lacérée et vinaigrée ; l'inconvénient de tout cela c'est que nous allons peut-être être quinze jours ou trois semaines au Lazaret de Beyrouth où il y a de quoi crever d'ennui. Volla ! comme disent les garçons de restaurants. Je t'avertis de tous ces bruits parce que les journaux ne vont pas manquer en France de dire que le choléra *ravage* Malte et tout l'Orient. Quand nous étions en Nubie on disait qu'il était au Caire, où il n'en a pas été question, et quand nous étions au Caire on le prétendait à Alexandrie, où personne n'en a vu la queue. Telle est, chère mère, la vérité toute pure.

Adieu, je t'embrasse sur tes deux joues. Écris-moi toujours à Beyrouth d'où je t'écirai. Mille tendresses.

5 heures du soir. P.-S. — Le bateau anglais d'Europe vient d'arriver à midi; il n'y a pas (ou plus) de choléra à Malte, si bien qu'il n'a pas fait quarantaine.

Écris-moi toujours à Beyrouth jusqu'à nouvel avis.

48. À SA MÈRE.

Alexandrie, 17 juillet [1850], 7 heures du matin.

Un mot seulement, chère bonne mère, nous partons à l'instant pour Beyrouth et dans le cas où je n'aie pas le temps de t'écrire par cette ⁽¹⁾ même vapeur (qui touche à terre et s'en retourne aussitôt), je t'envoie mon dernier baiser d'Égypte. Toutes nos affaires sont emballées et finies, mon sac de nuit est même fermé de sorte que je ne sais où j'en suis des numéros de mes lettres. À ce propos, pauvre vieille, tu ferais bien, pauvre vieille, de mettre un peu plus d'ordre dans les tiennes. Ainsi tu m'as envoyé deux numéros 29, etc. Aie comme moi un *registre* sur lequel tu écriras leur ordre pour ne pas te tromper.

Rien de nouveau. Nous allons tous bien.

Notre ami le colonel Langlois est parti par le dernier paquebot; il doit être arrivé hier ou avant-hier à Marseille. Je l'ai averti que probablement il recevrait la visite d'une dame qui viendrait lui demander de mes nouvelles. M^{me} Langlois croyant que tu habitais Paris m'a aussitôt demandé ton

⁽¹⁾ Flaubert emploie le féminin par habitude, «la vapeur» désignant sur la Seine le bateau de la Bouille.

adresse pour t'aller en porter. Ils t'accueilleront avec affabilité, j'en suis sûr; ce sont des braves gens très simples et très ronds. Le mari et la femme ne se quittent pas. Ils ont été ensemble en Russie, en Allemagne, en Égypte, la femme travaille avec son mari, et cette association permanente, physique et morale, a quelque chose d'assez touchant. Quand tu iras à Paris tu feras bien d'y aller, c'est au Panorama aux Champs-Élysées.

Tant mieux que les Dupont⁽¹⁾ et etc. soient bien disposés pour toi; mais tout cela ne mène à rien, l'enfer est pavé de bonnes intentions. Il faudrait (c'est là le *bic*) de longue main s'y prendre pour ôter au jeune homme⁽²⁾ la *tutelle* de son enfant. Ce ne sera pas le moment de commencer une procédure quand il se mettra à faire quelque sottise. S'il tombe un beau jour à te redemander la petite comme il a fait déjà, alors sans doute on commencera; bien raisonné : lorsqu'on visera sur nous nous achèterons une cuirasse. Au contraire il faut se méfier du calme et faire ses préparatifs pendant ce temps-là. Du reste ces affaires de femme dont tu me parles sont une bonne chose, il se perd. Pour *cause d'inconduite* je pense que tôt ou tard nous en viendrons à bout.

Est-ce que tu ne sais pas notre itinéraire après la Syrie, Chypre (as-tu pensé à M^{me} Vasse?), Rhodes, Candie, Smyrne, de Smyrne à Constantinople (par terre), de Constantinople à

(1) Parents de la lignée maternelle de Hamard. De ses deux oncles, l'un, Dominique Dupont, avait été témoin de son mariage, le 3 mars 1845; l'autre, Achille Dupont, était subrogé-tuteur de Désirée-Caroline Hamard.

(2) Émile Hamard.

Athènes (par terre), voilà jusqu'à nouvel ordre nos plans.

Adieu, mille baisers. Je t'embrasse de toute mon âme.

Écris toujours à Beyrouth.

49. À SA MÈRE.

[Beyrouth,] 28 juillet [1850]. Sainte Anne.

Je te souhaite une bonne fête⁽¹⁾, chère vieille.

Nous partons demain matin pour Jérusalem où nous serons dans dix jours.

Je ne pourrai t'envoyer de lettres que de Jérusalem et de Damas, de même que je n'en recevrai de toi qu'à ces deux villes.

Nous avons été reçus à Beyrouth comme encore nous ne l'avions été nulle part. Nous ne sortions pas des dîners et des déjeuners. Il y a ici une petite colonie de Français : le consul, le directeur des postes⁽²⁾ et le médecin sanitaire, tous gens simples et charmants; on va dîner chez eux en veste et sans cravate.

C'est un superbe pays. Nous avons fait hier une grande promenade dans les environs. Quelles bottes que mes bottes⁽³⁾ !

(1) M^{me} Flaubert se prénommaient *Anne*, Justine, Caroline.

(2) Ce directeur des postes était le peintre Camille Rogier, celui-là même que Gérard de Nerval avait rencontré en Turquie, en 1843, et avec qui il était rentré en France.

(3) Celles, sans doute, qu'il proposait comme un chef-d'œuvre à l'admiration du père Parain (cf. lettre n° 41, p. 74).

Botta est à Jérusalem et Walbesen à Damas⁽¹⁾. C'est le consul, un ami intime de Guttinguer⁽²⁾ pour qui nous avons une lettre.

Adieu, vieille chère mère, je t'embrasse à deux grands bras. À toi.

Ton

Toi et Bezet vous n'êtes pas forts en géographie, qui cherchez Beyrouth en Égypte; allons, pas brillant du tout. Écris-moi toujours à Beyrouth.

50. À SA MÈRE.

Damas, 2 septembre 1850. [N°] 35.

Nous arrivons à l'instant de Jérusalem après une route de dix jours, poussiéreux et avec des mines de bandits. Je trouve deux bonnes lettres de toi et je t'envoie un mot à Beyrouth. Il est temps de se dépêcher, le paquebot part le 6. Notre exprès arrivera-t-il à temps?

⁽¹⁾ L'*Almanach national* de 1848-1850 indique en effet Botta comme étant consul à Jérusalem. Quant à Eugène-Anatole de Valbezen, né à Paris le 29 août 1815, il fit fonction de consul à Damas, pendant un congé du titulaire (de Ségur-Dupeyron), du 7 décembre 1849 au 1^{er} décembre 1850 (renseignement communiqué par M. H. de Miramon).

⁽²⁾ Ulric Guttinguer (Flaubert écrit : *Guttinger*), le petit romantique étudié par l'abbé Bremond. Sans doute était-il bien connu de M^{me} Flaubert, car il appartenait tant par son père, que par son mariage, au milieu très bourgeois de Rouen, où il était né le 31 janvier 1787. Il possédait à la Mi-Voie (près Rouen) une propriété, et à Saint-Gatien, non loin de Honfleur, un chalet, toujours connu sous le nom de « Chalet Guttinguer » et où furent notamment reçus Alfred de Musset et Sainte-Beuve.

Voilà la partie la plus longue et la plus difficile de faite. Nous repartirons d'ici dans une dizaine de jours pour Baalbek, de là à Tripoli, et de Tripoli à Beyrouth. Nous n'irons ni en Chypre ni à Candie, le temps nous manque⁽¹⁾. Nous voulons être à Constantinople au commencement de novembre où le temps est encore très beau. L'hiver à Constantinople est très pluvieux et l'on patauge dans la boue.

De Beyrouth nous nous rendons à Rhodes, de Rhodes à Smyrne, et de là à Constantinople. Nous restons une huitaine de jours ici. Je t'écrirai un peu plus longuement. Embrasse bien Lilinne pour moi et le père Parain.

Ci-inclus un mot pour Bezet⁽²⁾ dont j'ai reçu une lettre avec les deux tiennes.

Adieu. Nous allons tous bien, flambants et gaillards.

Je t'embrasse à t'étouffer.

Ton fils qui t'aime.

Écris-moi à Smyrne. Tu n'as plus besoin de mettre sur l'adresse : «aux soins du consul de France». Il y a à Smyrne ainsi qu'à Constantinople une poste française. La suscription ci-dessus ne ferait qu'y mettre du retard. Au reste peu importe, mais c'est inutile.

Mille baisers.

Ne sois donc pas inquiète des voyages sur l'eau, ce sont de magnifiques paquebots et la Méditerranée en été est plus tranquille que la Seine.

⁽¹⁾ Voir *Corr.* II, p. 248, la lettre à sa mère du 7 octobre 1850.

⁽²⁾ Il doit s'agir de la lettre suivante n° 51.

51. À LOUIS BOUILHET.

Damas, 2 septembre [1850]. [N°] 7.

(1) Le comte et la comtesse de Lussay nouvellement mariés viennent de se baiser; après la baisade on cause de l'âme; le diable arrive et se charge amicalement de montrer aux époux comment tout se transforme et s'élève⁽²⁾. Ainsi l'on voit d'abord deux demoiselles de l'Opéra avec des mousquetaires; dans un autre tableau on revoit les deux mêmes femmes religieuses. Elles ont grandi en *amour*⁽³⁾. Dans un bal le diable montre, toujours à l'aide du même talisman (un miroir magique qui fait voir le passé), une chanteuse parfaite que tout le monde applaudit. Elle a d'abord été chanteuse des rues, etc., elle a passé par des états intermédiaires afin d'en arriver là⁽⁴⁾.

(1) Bouilhet avait dû demander à Flaubert, par peur d'un plagiat, le sujet du *Bérial* de Le Poittevin. Hâtivement, Gustave le lui indique dans cette lettre. On reconnaîtra diverses parties de l'écrit d'Alfred, tel qu'il a été publié par René Descharmes (Alfred Le Poittevin, *op. cit.*). Toutefois le nom des deux personnages, qui reçoivent la visite du diable, ne correspond pas dans cette publication à ceux que donne ici Flaubert. Mais l'éditeur signale dans une note (p. LXVIII, note 1) qu'il existe une première version du *Bérial*, où «les noms des personnages sont différents», et il reproduit, p. 219, une variante manuscrite où l'interlocutrice est *comtesse*, comme dans l'analyse de Flaubert. Cependant, pour le reste, cette analyse est assez fidèle. On remarquera la phrase de Flaubert sur «la spirale infinie», qu'il y a lieu d'éclaircir par l'étude de E. W. Fischer et par l'article de Paul Dimoff : *Autour d'un projet de roman de Flaubert «La Spirale»*, dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1948, p. 309 et suiv.

(2) *Une Promenade de Bérial*, p. 3 et suiv.

(3) *Ibid.*, p. 17-19.

(4) *Ibid.*, p. 29-30.

Dans ce même bal plusieurs figures secondaires, un savant de province (Richard, Cheruel?), qui a plusieurs âges à subir, avant d'être un vrai savant, un savant de Paris, un membre de l'Institut⁽¹⁾. Mais il n'y a pas toujours progression. Ainsi on voit un petit gamin apprendre le grec dans la grammaire qu'il a faite, dans une vie précédente⁽²⁾.

L'idée générale est le tourbillonnement, la spirale infinie; tout ce qui nous choque s'explique. Les âmes sont comme les astres, elles changent de place suivant la même ligne.

Je suis si pressé, mon pauvre vieux, que je te bâcle ça; il faut que ma lettre parte tout de suite. Au reste, prie ma mère de demander à M^{me} Lepoittevin *Bérial* pour elle, comme si elle voulait le lire. Elle te le communiquera, ce sera plus simple. La mort de M^{me} de Maupassant⁽³⁾ me facilitera, je crois, le retour de ces papiers qu'il importe de ne pas perdre, la petite femme⁽⁴⁾ n'y tient guère. Je les aurai, je crois, et nous verrons après quoi en faire.

Pour ce qui est de maintenant, M^{me} Lepoittevin, je pense, ne refusera pas ce prêt à ma mère. Dans ma prochaine lettre en tout cas je tâcherai de t'envoyer une analyse plus détaillée, mais qu'importe après tout! tu as toujours des peurs de plagiat ridicules. Qu'est-ce qui ne se ressemble pas et qu'est-ce qui se ressemble? est-ce qu'on

⁽¹⁾ *Ibid.*, p. 31-32.

⁽²⁾ *Ibid.*, p. 34.

⁽³⁾ M^{me} Louis-Pierre-Jules de Maupassant, née Aglaé Pluchart, morte à la Neuville-Champ-d'Oisel (Seine-Inférieure) le 26 mai 1850.

⁽⁴⁾ M^{me} Alfred Le Poittevin, née Louise de Maupassant, fille de la précédente.

conçoit jamais le même sujet d'une façon identique; va donc et ne t'inquiète de rien.

Adieu, pauvre vieux, tu as l'air de bien t'em-m. . . . Aussi ta tartine sur la m. . . . est-elle sublime; ta lettre m'a fait froid tant elle était triste et amère. Je te causerai de ça la première [sic] fois.

Je t'embrasse.

À toi.

52. AU DOCTEUR JULES CLOQUET.

Damas, 7 septembre 1850.

Depuis ma dernière lettre, cher et excellent ami, il s'est déroulé sous mes talons bien des kilomètres. Nous avons remonté le Nil jusqu'à l'endroit où il cesse d'être navigable, c'est-à-dire jusqu'à la seconde Cataracte. Nous avons été chez les Ichtyophages de la mer Rouge et après huit mois de séjour en Égypte nous nous sommes embarqués pour la Syrie. De Beyrouth nous sommes venus à Jérusalem par Tyr, Sidon et Saint-Jean d'Acre et enfin de Jérusalem nous voilà arrivés sains et saufs à Damas, malgré et à travers toute la Syrie. C'était la partie la plus difficile et la plus dangereuse du voyage. — À la fin de ce mois nous serons à Smyrne et quinze jours après à Constantinople. — Comme je vous regrette souvent pour le vieux compagnon de mon premier voyage⁽¹⁾!

⁽¹⁾ Celui du voyage aux Pyrénées et en Corse (1840). Voir, plus haut, la lettre n° 4.

Comme vous vous amuseriez ici ! Le métier n'y perdrait rien. Il y a de belles observations médicales à faire. Nous avons vu tantôt des lépreux tellement abominables que j'en ai encore froid dans le dos. C'est beau comme *couleur* et j'ai évoqué Velasquez ou Ribera. Mais c'est bien épouvantable.

À propos, nous avons acheté à des marchands de femmes du Sennahar que nous avons croisés à Wadihalfa, une espèce de noix d'Abyssinie que l'on dit être un fébrifuge à peu près aussi puissant que le sulfate de quinine. Les Bédouins surtout l'ont en grande vénération. Nous le rapportons à votre intention, vous verrez ce que c'est. Il faut vous dire que nous nous sommes livrés en Égypte à une médecine acharnée, la pharmacie et votre petit *modus faciendi* ne nous sortaient pas des mains. Nous avons beaucoup purgé les infidèles. On suivrait notre trace aux fusées de jalap⁽¹⁾ qui doivent être derrière nous. — Mais nous avons fait mieux, ô maître, nous avons été jusqu'à empiéter sur le diplôme : nous avons remis une jambe cassée, et quand je dis remis, j'affirme que le bonhomme (c'était un de nos matelots) a marché sans boiter au bout de quarante-cinq jours⁽²⁾. Il y avait à

(1) La teinture de jalap, entrant dans la composition de l'eau-de-vie allemande (purgatif violent), était jadis fort employée.

(2) Les lecteurs de *Madame Bovary* ne manqueront pas de rapprocher cette expérience d'Orient, qui aura duré dans le souvenir de Flaubert, de l'opération de Charles sur le pied bot (*Madame Bovary*, éd. L. Conard, p. 245) et de la convalescence du père Rouault, qui s'est essayé à marcher seul (*ibid.*, p. 21) « au bout de quarante-six jours » (un jour de plus que le matelot !). Ce matelot s'appelait Haçanin ; voir *infra*, lettre à Maxime du Camp [11 février 1879], et la note.

son tibia un *Calus* superbe. Voilà un succès, hein ? à moins toutefois que le *Calus* ne soit de naissance et que la fracture n'ait été qu'une illusion. Ce qui m'étonnerait. Nous avons entendu l'os claquer comme une latte qu'on briserait sur le genou.

Si vous voulez savoir ce que j'ai vu de plus beau, ce qui me plaît le mieux enfin de toutes les choses diverses qui m'ont passé sous les yeux depuis onze mois bientôt que je suis en mouvement — à commencer par les barques peintes de Malte jusqu'au turban brodé du marchand Turc qui fumait tout à l'heure sur mon divan —, je vous dirai que ce sont (pour moi) : d'abord et avant tout les Pyramides (quoique je n'y aie pas vu les quarante siècles), puis Thèbes, le palais de Karnac et les tombeaux des Rois, puis un danseur du Caire, un grand artiste inconnu, qui s'appelle Hassan el Bilbeis, quelque chose de très triste, de très antique. — En Syrie nous vivons en pleine Bible, paysages, costumes, horizons, c'est étonnant comme on s'y retrouve. Les femmes que l'on voit aux fontaines à Nazareth ou à Bethléem sont les mêmes qu'au temps de Jacob. Elles n'ont pas plus changé que le ciel bleu qui les couvre. Quand on fait la route que nous avons faite de Beyrouth à Jaffa en suivant le bord de la mer Rouge [*sic*], on passe dans des bois de lauriers-roses poussés tout à côté des flots. L'écume des vagues saute sur les fleurs rouges. Mais ma passion dominante c'est le chameau (n'allez pas croire que ce soit un calembour), rien n'est d'une grâce plus singulière que ce mélancolique animal. Il faut les voir dans le désert quand ils s'avancent à l'ho-

rizon rangés sur une seule ligne, comme des soldats; leur col se balance comme ceux des autruches et ça avance, ça avance... Nous avons voulu aujourd'hui en goûter. Un rôti de dromadaire m'emplit en ce moment l'estomac. J'ai même peur que mon compagnon n'en ait une indigestion, et à ce propos il me vient une idée triomphante comme dit Gubetta⁽¹⁾, l'expression se f... une bosse n'est plus ici une métaphore. Mais dans une indigestion de chameau n'y a-t-il pas danger de vomir des caravanes? quel dégoût des voyages ça doit donner!

Jusqu'ici, grâce à Dieu, à notre sagesse et à vos excellents conseils hygiéniques, nos santés ont été fort bonnes. Si je n'avais en France ma mère dont l'affection me rappelle, je vous assure que j'irais bien jusqu'en Chine par terre; la vie à cheval me va fort. Nous couchons sous les arbres. Nous buvons aux fontaines. Il est vrai que la nuit les puces m'empêchent de dormir. Je regarde la lune, ça m'occupe.

Nous avons eu par un drogman qui va entrer à notre service des nouvelles d'Ernest⁽²⁾. Il l'a connu en Perse et a même été soigné par lui. Il paraît qu'il jouit là-bas de considération et est dans une position quasi princière. Quant à nous, notre voyage de Perse est flambé. Les routes sont impraticables. Nous nous bornons donc à l'Asie Mineure et à la Grèce. Nous allons de Smyrne à Constantinople par l'Ionie et la Troade. C'est

⁽¹⁾ Il y a bien un Gubetta parmi les personnages de la *Lucrèce Borgia* de Victor Hugo, mais la citation de Flaubert ne se rencontre pas dans son rôle.

⁽²⁾ Il ne peut s'agir ici, bien entendu, d'Ernest Chevalier.

maintenant donc, cher ami, que je réclamerai de votre obligeance la lettre que vous nous aviez promise pour Reschid-Pacha⁽¹⁾ : elle nous sera fort utile. Pouvez-vous sans que ça vous gêne nous *faire mousser* d'une façon un peu congrue ; ça nous faciliterait l'accès de beaucoup de choses interdites aux simples mortels. Répondez-nous le plus promptement que vous pourrez à Constantinople. Ce sera un service de plus à ajouter à tous les autres.

Maxime me charge de vous embrasser, mais je prends la place le premier.

À vous *totus et ex imo*.

Rappelez-nous, je vous prie, au souvenir de M^{me} Cloquet, et présentez-lui tous mes affectueux respects. Je pense souvent à son fou rire quand je m'enharnache de mon grand sabre.

Si vous voyez par hasard le citoyen Pradier, dites-lui bien des injures de notre part. Il nous oublie, mais nous ne l'oublions pas.

Amitiés aux amis Toirac, Girou⁽²⁾, etc. J'ai pris un chapelet du Saint-Sépulcre pour l'Abbé.

Si vous n'avez pas d'empêchement, allez donc un peu à Croisset. Cela ferait tant de plaisir à ma pauvre mère. Vous causerez de moi ensemble. De votre part ce serait presque de la bienfaisance, elle serait si charmée de recevoir M^{me} Cloquet !

P.-S. J'apprends à l'instant que la princesse

(1) Reschid-Pacha (1802-1858), homme d'État ottoman, ancien ambassadeur de la Sublime-Porte à Paris, et plusieurs fois grand vizir de 1846 à 1855.

(2) Charles Dédéyan, qui a publié cette lettre dans la *Revue de Littérature comparée* de juillet-septembre 1951, croit qu'il s'agit de L.-A.-E.-F. Girou de Buzareingues (1805-1891), docteur en médecine. Voir *infra*, lettre à sa nièce du [30 avril] 1879.

Belgiojoso⁽¹⁾ habite le golfe de Nicomédie. L'abbé Stéphanî qui dans le temps m'avait proposé de me présenter chez elle, peut-il nous donner une lettre d'introduction pour elle ? Cela nous ferait plaisir.

53. À SA MÈRE.

Moughah, 18 octobre [1850]. [N°] 39.

Nous sommes dans les environs du golfe de Cos sur la route de Marmorisse⁽²⁾ à Smyrne où nous arriverons dans une quinzaine de jours. Ne sachant *rien* de la poste ni des bateaux, je t'envoie ce simple billet pour te dire que nous nous portons bien. Je doute que tu aies reçu ma lettre de Rhodes expédiée par Beyrouth. Pour celle-ci il y a encore plus d'incertitude.

Je n'ai rien à te dire si ce n'est que je t'embrasse.

La mère de Pruss⁽³⁾ qui a autrefois dîné avec toi chez M. Delaroque, quand tu étais jeune fille, est

⁽¹⁾ La princesse Belgiojoso — Flaubert écrit : *Beljioso* — (1808-1871), une des figures les plus originales des temps romantiques. A la fin de 1849, elle était venue en Grèce, de là sur les rives du Bosphore où elle s'établit dans une maison de campagne à Orta Kur (cf. A. Augustin-Thierry, *La Princesse Belgiojoso*, Plon [1926], p. 176). C'est de cette installation, semble-t-il, que Flaubert est informé. Ensuite, Christine acquit un domaine à proximité de l'ancienne Césarée de Cappadoce.

⁽²⁾ Marmorice ou Castro-Marmora, au fond de la baie du même nom, en face de Rhodes, dont elle est à 39 kilomètres.

⁽³⁾ Consul à Rhodes, dans la personne de qui Flaubert retrouva « *le Garçon* » (voir *Corr.* II, p. 354).

bien la femelle la plus embêtante de l'Archipel, une espèce de mère Pluchart⁽¹⁾, plus bavarde encore ; elle m'a chargé de te rappeler à son souvenir⁽²⁾.

Adieu, pauvre vieille. Tu vois que je ne t'oublie pas et que partout où je peux je t'envoie de mes nouvelles. Si tu n'en as pas plus souvent ce n'est point de ma faute.

Mille caresses.

54. À SA MÈRE.

Smyrne, 26 octobre 1850. [N°] 40.

Il y a deux heures que nous sommes arrivés à Smyrne ; grand désappointement pour ne pas dire plus : je ne trouve pas une *seule* lettre de toi. Comment cela se fait-il, moi qui ai échigné mon cheval pour arriver avant 4 heures et qui n'en ai pas dormi de la nuit, pauvre vieille ? Au reste, j'ai été trop impatient et trop agacé toute la journée pour ne pas éprouver ce soir un grand déboire. Voilà treize jours que nous sommes à cheval, je tombe sur les bottes ; je viens de m'empiffrer comme un gredin. Cela m'a semblé bon. Le bateau part demain matin à 8 heures du matin. Il est 10 heures du soir. Je vais me coucher. Nous allons bien. Adieu. Dans ma prochaine lettre je

(1) M^{me} Pluchart (Flaubert écrit : *Pluchard*), mère de M^{me} Louis-Pierre-Jules de Maupassant (cf. *supra*, p. 100, note 3).

(2) Flaubert a voulu dire : «... de la rappeler à ton souvenir».

te parlerai de notre voyage, mais écris-moi donc plus souvent, toujours à Constantinople.

Mille baisers à toi.

Ton fils qui t'aime.

En fait d'accidents de voyage, j'ai eu un rhume de cerveau qui m'a duré trois jours et un tremblement de terre qui a duré cinq secondes⁽¹⁾.

55. À SA MÈRE.

Smyrne, 7 novembre 1850. [N°] 41.

J'ai reçu ici, chère pauvre vieille, trois de tes bonnes lettres, deux adressées à Beyrouth et une à Smyrne. Lorsqu'à mon arrivée je t'ai écrit par le dernier courrier que je n'avais rien, c'était la faute de cet imbécile de directeur des Postes qui les avait envoyées au Consulat. Ce n'est que le surlendemain que je les ai eues. Nous partons dans trois jours pour Constantinople. Il fait maintenant très froid. Je suis couvert comme en Sibérie. Nous sommes restés huit jours enfermés dans nos chambres à cause de la pluie⁽²⁾ torrentielle qui tom-

⁽¹⁾ Du Camp a ajouté sur cette lettre les lignes que voici : « Je vous envoie tous mes meilleurs souvenirs, chère Madame, et vous certifie que tout va aussi bien que possible. Maxime » (signature devinée, plutôt que lue).

⁽²⁾ C'est pendant cette chute de pluie, que Flaubert lut *Artbur*, d'Eugène Sue (*Corr.* II, p. 254).

bait dans les rues de Smyrne (laquelle, du reste, malgré sa vieille réputation, me paraît assez ennuyeuse). Ce n'est que d'hier et d'avant-hier que nous avons pu nous promener un peu. Nous avons renoncé à notre voyage par terre à Constantinople, la saison est décidément trop avancée. Il n'y aurait peut-être pas moyen de traverser les torrents autrement qu'à la nage; et puis ça nous demanderait trop de temps, nous n'arriverions à Constantinople qu'au milieu de décembre et, comme nous voulons en repartir vers le jour de l'an, nous n'aurions pas tout le loisir nécessaire pour voir cette ville. Nous allons donc nous y piéter et à quelque beau jour nous prendrons le bateau des Dardanelles pour faire le voyage de la Troade. À ce propos je relis l'*Illiade* comme un homme.

Tu es décidée, pauvre mère tant désirée, à venir me trouver en Italie. J'en suis bien content, mais une seule chose m'inquiète : comment feras-tu pour la petite fille et pour Hamard ? Comment t'embarqueras-tu ? etc., etc. Réponds-moi à toutes ces questions le plus longuement possible. Quant à moi, voilà mes projets. Max m'accompagne jusqu'à Naples où il reste jusqu'à ton arrivée (ou si c'est toi qui es arrivée la première, une quinzaine de jours avec nous) ; après Naples nous irons nous installer à Rome ; nous y prendrons un petit logement, ce qui est plus économique et plus commode ; puis nous remonterons par Florence et Venise (Venise, ton ancien rêve !) et nous serons rentrés à Croisset vers le mois de juillet. Qu'en dis-tu ? Oh ! comme je t'embrasserai quand je te reverrai... Si tu savais comme je me figure bien

tes attentes de mes lettres. Je vois le jardin... la maison... toi penchée à la fenêtre... j'entends le bruit du loquet de la grille quand le facteur arrive, et quand il n'y a rien quelles tristes journées tu passes ! Le père Parain prétend que le voyage me changera, au physique du moins c'est déjà fait. Me reconnaîtras-tu ? J'ai une barbe qui me tient toute la figure et l'Asie Mineure vient de me reculotter la peau. Constantinople va me la déculotter, mais j'espère que la Grèce me la reculottera.

Ici la compagnie ne nous manque pas. Nous avons beaucoup de connaissances. Les anciennes de Maxime⁽¹⁾, et les nouvelles que nous avons faites, presque tous ces Messieurs du Consulat, de plus diverses personnes de notre hôtel, balles assez bonnes, et en outre deux médecins du lieu, chez l'un desquels nous dînons demain avec le consul, M. Pichon, ancien consul en Espagne, frénétique de combats de taureaux, et homme assez aimable. Nos deux médecins sont ennemis déclarés l'un de l'autre. Une fois par hasard ils se sont rencontrés chez nous à la fois ; la mine qu'ils ont faite chacun a été très plaisante. Il y avait ces jours passés à l'hôtel une vieille et longue princesse allemande qui voyageait avec son fils, un grand benêt haut de six pieds et demi, rougeaud, maigre, dans le genre de Narcisse Lormier, ajoute à cela le chic allemand, lequel était flanqué d'un petit monsieur en lunettes, son précepteur.

⁽¹⁾ Du Camp avait fait un premier voyage en Orient, en 1844. Voir l'ouvrage où il raconta ce premier voyage et qu'il dédia à Flaubert : *Souvenirs et paysages d'Orient. Smyrne. Ephèse. Magnésie. Constantinople. Scio.* — Paris, Arthus Bertrand, 1848. In-8°.

Ces Germain venaient de Byzance et se proposaient de faire le voyage de la Syrie et de l'Égypte. Mais ils ne savaient par où commencer. De là leur embarras. Aussi consultaient-ils tout le monde (jusqu'à Sasseti) pour savoir à quoi se décider. J'ai été littéralement *assailli* par eux. D'abord c'est le fils et l'instituteur qui sont venus me faire une visite pour avoir mon avis, puis c'est la mère qui m'a attendu dans l'escalier ; bref, n'y tenant plus, le fils et l'instituteur sont venus me prier de venir faire une visite à Madame la Comtesse (c'est une Mecklembourg), et là j'ai resubi des questions à faire crever d'impatience la Patience elle-même. Ils ont peur d'avoir chaud, ils ont peur d'avoir froid. C'est incroyable la quantité de crétins dont le Bon Dieu a parsemé la terre. Nous avons été deux fois au spectacle, car il y a ici une troupe française, trois acteurs et un figurant. On y foire le vaudeville avec abondance. Les rôles de domestiques en livrées sont remplis par un gaillard qui a une veste de postillon de la poste, ça fait un très joli effet quand ça traverse un salon. Sasseti ne rêve plus qu'animaux. Je ne sais si je t'ai dit que sur la route il a ramassé plusieurs tortues vivantes qu'il portait dans un sac suspendu à son cheval. Maxime lui a conseillé de les cirer ⁽¹⁾ pour leur donner du lustre. C'est ce qu'il fait. Aussi chaque matin, après avoir ciré nos bottes, il passe le pinceau et la brosse sur le dos des tortues qu'il frotte tant qu'il peut. Il se livre aussi à l'éducation des chiens, tu sais que c'est le pays des beaux

(1) Au chapitre IV de *A rebours*, Des Esseintes se déterminera « à faire glacer d'or la cuirasse de sa tortue ».

lévriers⁽¹⁾ ; il convoite tous ceux qu'il voit, les appelle, les caresse, etc. Si nous le laissons faire, il en volerait à tout coin de rue. Il s'y sera néanmoins si bien pris que le maître de l'hôtel va, je crois, lui faire cadeau d'un très beau lévrier qu'il a. J'en aurais bien rapporté un moi-même pour Lilinne, mais les embarras que vous cause un semblable bagage m'en ont empêché. J'écirai à Bezet de Constantinople⁽²⁾. Quand tu m'auras dit toutes tes idées relativement à ton voyage d'Italie et que je saurai l'époque de ton départ, je t'enverrai la liste de quelques objets que tu m'apporteras comme livres, etc.

L'époque de notre départ de Grèce sera probablement en février. J'attends, tu sais, à Constantinople, 3.000 francs. En Italie je vivrai à tes crochets. Mon voyage m'aura coûté bon⁽³⁾. Enfin ! il ne faut jamais regretter l'argent qui a servi à vous amuser. Adieu, pauvre mère, je t'embrasse.

Mille baisers sur tes pauvres joues creuses.

Ton fieux.

Écris-moi toujours à Constantinople (et plus souvent parce que les courriers doivent être plus fréquents?).

⁽¹⁾ Flaubert avait d'abord écrit : « des belles levrettes », et plus loin : « toutes celles ». Le souvenir s'en retrouve, peut-être, dans la levrette offerte à M^{me} Bovary.

⁽²⁾ Voir en effet (*Corr.* II, p. 250, n° 270) la lettre adressée de Constantinople, le 14 novembre 1850.

⁽³⁾ Voir plus haut, p. 75, note 1, le relevé des débours de M^{me} Flaubert.

56. À SA MÈRE.

Constantinople, 14 novembre 1850. [N^o] 42 ⁽¹⁾.

Arrivé hier à Constantinople par le Lloyd ⁽²⁾ autrichien, j'y ai trouvé deux lettres de toi n^{os} 42 42 bis et 43, qu'avait apportées le matin même le paquebot français venant de Marseille. Tu peux maintenant m'écrire, pauvre vieille, trois fois par mois. À mesure que nous allons nous rapprocher les communications vont devenir plus fréquentes. Notre bateau qui venait de Trieste où il y a, dit-on, le choléra, a été forcé de faire deux jours de quarantaine aux Dardanelles. Nous sommes donc restés quatre jours pour aller de Smyrne à Constantinople, voyage qui ne demande ordinairement que trente-six heures. Du reste à bord du paquebot autrichien où je n'ai eu nullement de mal de mer, nous nous sommes considérablement empiffrés. Quel jambon ! Je crois que je suis tout à fait habitué à la mer. Quant au cheval, c'est un talent que j'ai considérablement augmenté ; je suis capable, je crois, de rester plusieurs jours en selle sans m'en apercevoir et jusqu'à présent, de toutes les rosses que j'ai montées, aucune ne m'a jeté bas, je suis devenu un cavalier solide sinon savant. Mais parlons d'abord de ce qui nous intéresse le plus :

J'approuve ton idée d'emmener le père Parain. Tu aurais en lui un serviteur dévoué. Il te sera serviable comme un domestique et fidèle comme un

(1) Il y a dans la *Correspondance* (II, p. 257), sous le n^o 271, une lettre également datée : « Constantinople, 14 novembre 1850 », mais qui doit être en réalité du 24.

(2) Flaubert écrit : *Loyd*, comme il avait écrit *Mecklimbourg* dans la lettre précédente.

ami, et puis, après toutes les longues preuves d'attachement qu'il t'a données (je crois qu'après moi c'est la personne qui t'aime le plus), après avoir partagé tes mauvais jours, il me semble juste que tu lui donnes quelque chose de tes bons. Ainsi, selon moi, c'est presque un devoir pour toi que de l'emmener. Mais vois-tu son état quand il sera de retour à Nogent; c'est pour le coup qu'il deviendra tout à fait insupportable à autrui. Ainsi filez ensemble jusqu'à Marseille, et de là embarquez-vous pour Naples. Il faut mieux que tu viennes me rejoindre à Naples qu'à Venise, le voyage étant moins long de fait pour toi, puisqu'il sera par mer; de Marseille à Venise c'est tout un voyage, de Marseille à Naples ce n'est rien, soixante-douze heures de mer seulement et en février il y a quelquefois des temps magnifiques. Au reste on est parfaitement bien sur ces paquebots de la Méditerranée, de plus il y a moins de transition pour moi à revenir par Naples que par Venise. Nous remonterons tout doucement par Rome, Florence et Venise. Mais tout ce qui précède est subordonné à ce qui suit. C'est là que gît le lièvre, ici commence la question principale : *Je ne suis pas d'avis que tu laisses Lilinne.*

1° Elle absente, tu auras des distractions permanentes. C'est infaillible; et ton voyage sera empoisonné, tu seras inquiète. Tu voudras changer de place, hâter le retour. Bref, c'est se mettre dans une disposition morale détestable, crois-en, chère mère, une vieille expérience de voyageur. Si Maxime aime tant les voyages, qu'il ⁽¹⁾ s'y porte

(1) Entendez : « s'il s'y » etc.

bien, etc., c'est qu'il emporte la patrie aux talons de ses souliers, et toute sa famille dans son gilet de flanelle. Quand on voyage il faut faire comme le Bédouin, partir avec toute sa tente.

2° Si tu la laisses à Olympe, n'est-ce pas donner à Hamard des précédents pour la reprendre; et s'il la reprend pendant ton absence, que diras-tu?

3° Si elle est malade, etc., sans toi, que de reproches ne te feras-tu pas, pauvre vieille.

4° C'est la sacrifier à moi, c'est-à-dire, c'est mettre moi avant elle, et elle a plus besoin de toi que je n'en ai besoin, cette pauvre enfant de ma chère Caroline; or, bonne mère, je ne veux pas que tu me fasses ce sacrifice. Comprends-tu?

Si tu crois que tu *ne dois pas* l'emmener, ce que je ne crois nullement, je reviendrai en France au printemps, au mois de mai, le plus tôt possible. Je suis tout prêt à renoncer à l'Italie plutôt que de te voir languir pendant tout le temps que nous y serons et vivre dans des angoisses perpétuelles. À ta place voici ce que je ferais : 1° T'appuyer pour l'emmener d'une autorité quelconque. C'est-à-dire avoir l'opinion d'un médecin désintéressé, Billard⁽¹⁾, Cloquet, n'importe qui, touchant le voyage de Lilinne. Il est bien clair que tous te diront que ça ne peut lui faire que du bien, ou rien du tout; tu peux même te faire donner une consultation (comme cela se fait d'épouse à époux), qui découvrira n'importe quelle maladie ou vice d'organisme exigeant les pays chauds. 2° Tu irais trouver le père Hamard, la mère Fau-

(1) Docteur en médecine établi à Rouen.

vel et M^{me} Fauchet⁽¹⁾ et tu leur exposerai la situation. Ils ne pourraient que t'approuver. Quant à Hamard, il y a deux manières de s'y prendre : lui demander cela comme un service *si tu crois qu'il te l'accorde*, sinon l'enfoncer par quelque blague qu'il s'agira de découvrir; c'est peu difficile. Voilà je crois, chère vieille, la situation. Réfléchis là-dessus. Je crois que mon avis est bon. Dans tout cela quels seront les sentiments de l'Hôtel-Dieu⁽²⁾?

Je vais écrire ce soir à Bouilhet⁽³⁾ (le courrier part demain), c'est pourquoi je ne t'en écris pas plus long. Par le prochain paquebot j'écirai au père Parinos⁽⁴⁾, et à toi plus en détail. Constantinople est éblouissant : figure-toi une ville grande comme Paris, où il y a un port plus large que la Seine à Caudebec, avec plus de vaisseaux que dans le Havre et Marseille réunis; dans la ville des forêts qui sont des cimetières⁽⁵⁾; certains quartiers rappellent les vieilles rues de Rouen, dans d'autres broutent les moutons; le tout bâti en amphithéâtre sur des montagnes, et plein de ruines, de bazars, de marchés, de mosquées, avec des montagnes couvertes de neige à l'horizon et trois mers qui baignent la ville. Rien n'est plus joli que les caïques, les bateliers ont des chemises

(1) Émile Hamard était orphelin de père et de mère; ces Hamard, Fauvel, Fauchet sont ses oncle, tante et alliée.

(2) Du docteur Achille Flaubert et de sa femme.

(3) En effet, voir *Corr.* II, p. 250, sous le n° 270, lettre datée de Constantinople, le 14 novembre.

(4) Parain. La lettre annoncée ici sera du 24 novembre (*Corr.* II, p. 261, n° 272).

(5) Nous lisons dans la lettre à Bouilhet, du même jour : « Les cimetières sont des forêts au milieu de la ville ».

de soie. Au reste il est temps de voir l'Orient car il s'en va, il se civilise. Hier nous avons vu *la Lucia*⁽¹⁾. — Péra le quartier européen est plein de bottes vernies et de gants blancs, les hautes⁽²⁾ dames turques se font voiturier dans des coupés, qui ne sont pas comme les chariots de l'Anatolie tirés par des bœufs.

Adieu, je t'embrasse comme je t'aime.

Mille baisers. À toi.

Maxime en ce moment t'écrit de son côté, relativement au voyage d'Italie. Je ne sais ce qu'il te dit mais il est du même avis que moi ou plutôt nous pensons de même.

P.-S. — Il restera avec moi jusqu'à ce que tu m'aies rejoint. — *P.-S. bis.* Il ne t'envoie sa lettre qu'en tremblant. Il a peur que tu ne lui en veuilles?

Quant à l'idée qui te préoccupe : que je m'ennuierai au retour, tranquillise-toi. J'ai passé l'âge de l'ennui et j'y ai laissé quelque chose. J'aurai d'ailleurs trop à travailler pour cela. Il se prépare en moi quelque chose de nouveau, une seconde manière peut-être? mais d'ici à quelque temps il faut que j'accouche. Il me tarde de connaître ma mesure. Retrouverais-je pour une autre œuvre tout ce que j'ai mis en pure perte dans *Saint Antoine*???(3)

(1) Sur cette représentation, voir *Notes de Voyages* (II, p. 40). C'est *Lucie de Lammermoor*, que les Bovary vont voir représenter à Rouen (*Madame Bovary*, II, 15).

(2) Le mot étant écrit en abrégé, on pourrait lire aussi : *petites*.

(3) La lettre à Bouilhet, du même jour, développe plus longuement cet examen de conscience littéraire.

Je te parlerai de l'institutrice pour la petite dans ma prochaine ⁽¹⁾, mais il me semble que rien ne presse.

[*Voici un billet joint à cette lettre :*]

15. Midi.

Rien de neuf depuis hier. Il fait très mauvais temps. La pluie tombe à seaux.

Nous avons vu les Derviches tourneurs, lis-en la description dans le volume de Max ⁽²⁾, elle est très exacte.

Quand tu seras décidée sur l'époque de ton départ, écris-le-moi; j'ai plusieurs choses que je voudrais que tu m'apportes.

La poste part dans une heure, adieu, mille tendres baisers, pauvre mère aimée à ton fils.

Écris-moi *de suite* à Constantinople (d'où nous partirons sitôt que nous aurons reçu notre argent), ensuite à Athènes.

57. À SA MÈRE.

À une heure d'Athènes sur la côte en mer.
19 décembre [1850].

Nous allons arriver tout à l'heure à Athènes. Le voyage s'est bien passé, sauf Maxime qui a eu le mal de mer.

⁽¹⁾ Il le fit, dans sa lettre du 24 novembre (Corr. II, p. 257, 258, n° 271).

⁽²⁾ Voir *supra*, p. 110, note 2, et Corr. II, p. 260. Et le livre de Maxime Du Camp, *Souvenirs et Paysages d'Orient*, p. 145 et suiv.

Je t'envoie ce petit mot, chère pauvre vieille (je souhaite qu'il t'arrive pour ton jour de l'an), confié aux soins du commissaire du bord qui doit le jeter à la poste à Marseille; t'arrivera-t-il?

Nous allons faire cinq jours de quarantaine au Pirée.

Le temps est très beau, au-dessus de l'Acropole se voient les sommets du Taygète.

Quand j'ai aperçu Athènes tout à l'heure, j'ai été heureux comme un enfant⁽¹⁾.

Adieu, je t'embrasse de toutes mes forces.

Ton fieux.

58⁽²⁾.

[Athènes,] 27 [décembre 1850].

J'arrive de Marathon, avant-hier nous avons été à Eleusis⁽³⁾. Le Parthénon est une chose crâne — vive le classique⁽⁴⁾. Je ris beaucoup en pensant à l'idée que se faisait M. de Marmontel du paysage qui environne Athènes, — était-ce couillon!

⁽¹⁾ Mêmes impressions dans la lettre à Bouilhet (*Corr.* II, p. 273) et dans les *Notes de Voyages* (II, p. 65).

⁽²⁾ Notes de Flaubert, au verso d'un papier de Du Camp (*Éphémérides. Voyage d'Orient*).

⁽³⁾ Sur cette excursion à Eleusis, le 25 décembre, jour de Noël, voir *Notes de Voyages*, II, p. 69. Pour Marathon, Gustave et Max étaient partis d'Athènes à 6 heures et demie du matin; ils y rentrèrent à 5 heures du soir. La journée avait été très pluvieuse (*ibid.*, p. 73-75).

⁽⁴⁾ Cf. la lettre à Bouilhet, du 10 février 1851: «J'ai profondément joui au Parthénon. Ça vaut le gothique, on a beau dire, et je crois surtout que c'est plus difficile à comprendre» (*Corr.* II, p. 295).

59. À SA MÈRE.

Athènes, 18 janvier 1851. [N°] 49.

Tes numéros 48 et 49 me manquent, ils seront sans doute restés à Constantinople. Je n'ai reçu depuis mon départ de cette ville que ton numéro 50 écrit le 26 décembre; du reste cela ne m'étonne nullement, je me méfie beaucoup de la poste grecque. Tu vois par mon exemple, pauvre chère vieille, combien il faut peu s'inquiéter du retard des lettres. Si tu avais été à ma place, tu serais morte cent fois d'inquiétude, et j'ai peur que cela ne t'arrive en Italie relativement à Lilinne. Puisque ton parti est pris là-dessus, il n'y a plus à y revenir. Je comprends bien ta conduite vis-à-vis d'Hamard. Mais persuade-toi d'avance, pauvre vieille, que tu vas faire un triste voyage; tu auras la tête aux champs à chaque moment. Demande plutôt à Maxime de quelle humeur j'ai été pendant tout le voyage, les jours de courrier. C'est vraiment alors que j'étais comme la fille du capitaine Barbey « vraiment à charge » ⁽¹⁾. Je suis fâché aussi que tu n'emmènes pas avec toi le père Parain. Tu as beau dire, il te serait plus utile qu'une femme de chambre, surtout à toi qui, en ayant toujours eu une, t'en es néanmoins toujours passée. Je crois qu'un homme dévoué comme le père Parain peut t'être plus utile qu'une fillette hustuberlue ⁽²⁾ comme Eugénie. Mon dernier motif

⁽¹⁾ Voir sur cette Victorine, si c'est d'elle qu'il s'agit, Gérard Gailly, *op. cit.*, p. 35-36.

⁽²⁾ Normandisme, pour *burluberlue* (Moisy, *op. cit.*).

pour que tu prennes le père Parain avec toi, le voici, et là-dessus j'aborde la question franchement, aimant mieux te choquer peut-être un peu maintenant que de te blesser plus tard. Moi qui connais ma bonne femme je sais ce qui arrivera : quand nous serons tous les deux tout seuls et que Maxime sera parti (ce qu'il ne fera qu'après ton arrivée, tenant comme il le dit à être relevé de la faction par toi seule et à me remettre en mains propres), quand nous serons tous les deux seuls, et que tu resteras à la maison parce que je serai parti toute la journée courir dehors, car je compte mettre à profit le peu de temps que je dois rester en Italie, tu feras dans ton for intérieur des petits monologues dans le genre de ceux-ci : « Pas encore rentré ! Toujours sorti sans moi ! Ah ! comme on prend l'habitude de vivre sans vous en voyage », et allant *crescendo* : « Ah ! il ferait bien mieux de me dire que je le gêne ! S'il avait autant de plaisir à me voir que j'en ai, moi, à être avec lui, il resterait », etc., etc. Est-ce vrai ? voyons, avoue-le. Vieille jalouse, faites une petite risette, est-ce que je ne suis pas un vieux roquentin qui connaît le cœur humain ? et tu crois que, sachant d'avance que tu t'embêteras les trois quarts de la journée à l'hôtel, je pourrai librement jouir à flâner de mon côté toute la journée. Je me dépêcherai, je verrai mal, et j'aurai comme toi envie de partir, car tu sais que j'aime mieux ne pas faire une chose que de la faire à demi. Réfléchis, je t'en prie, à tout cela. Sois sûre de ce que je te dis : emmène ce pauvre vieux père Parain, ça lui fera tant de plaisir ; lui, à tes côtés, il te rassurera sur Lilinne, tu auras quelqu'un à qui parler d'elle, de

Nogent, d'Olympe, de la maison où sera ta pauvre petite, etc.

Réponds-moi à Naples poste restante. Tu peux peut-être me risquer tout de suite encore un mot à Brindisi (royaume de Naples). D'après ce que j'ai compris de ta lettre, c'est à la fin de mars que je te verrai, pauvre mère. Ce brave Maxime fait à propos de notre rapprochement un triste retour sur lui; à cause de lui, pauvre vieille, il y faudra mettre un peu de pudeur, hein? tu as déjà tant passé par là, toi. La joie des autres fait quelquefois tant de mal, n'est-ce pas?

Je suis fort aise que les caisses d'Alexandrie soient à Croisset. Tu ne me dis pas si on les a ouvertes à la douane. Espérons que celles de Beyrouth et de Constantinople vont suivre⁽¹⁾. Peut-être en renverrons-nous une dernière d'Athènes, car nous ne pouvons entrer en Italie avec nos armes. On nous les confisquerait, ce qui serait embêtant. Ce sont des armes de prix auxquelles nous tenons.

Fouard te remettra pour nous des habits et des livres. Je te prie de m'apporter : 1° mon grand carton en maroquin, *celui qui ferme à clef*. S'il n'est pas sous une de mes étagères, il est dans les casiers vitrés de ma bibliothèque; 2° un gilet blanc, celui qui croise; 3° six mouchoirs de poche; 4° quatre chemises de toile. Tu prendras ma malle pour mettre toutes ces affaires. Si le burnous de Maxime te gêne, mets-le sur la malle, c'est là sa place ou prends-le pour mettre sur tes genoux.

(1) Sur le coût de ces envois, voir *supra*, p. 75, note 1.

Nous avons fait une tournée de dix jours aux Thermopyles et à Delphes⁽¹⁾, couchant dans des gîtes affreux et ne mangeant guère que du pain sec, grâce à la canaillerie de notre drogman. Celui-là paye pour les autres. Je l'ai si bien secoué qu'il a avoué à notre hôte qu'il ne pouvait plus me regarder sans terreur⁽²⁾. Je crois en effet que je n'ai pas l'air doucereux en de certains moments. Du reste nous avons vu de belles et de magnifiques choses, nous avons engueulé le Parnasse⁽³⁾ et invoqué Apollon, aux Thermopyles j'ai perdu un éperon et fait débusquer un lièvre de dessous un buisson. J'ai vu l'autre de Trophonius⁽⁴⁾ que visita ce brave Apollonius de Thiane⁽⁵⁾. Nous étions couverts de peaux de bique et comme elles se déchiraient dans la journée, nous les raccommodions nous-mêmes le soir. Je faisais la grisette et Maxime, simulant le tourlourou, me faisait la cour, c'était bien gentil. Il me complimentait sur mes petites menottes et moi je le repoussais en lui disant que je n'aimais l'odeur du tabac. Nous devenons tellement bêtes que d'ici à peu nous allons jouer sans doute au gendarme et au voleur.

Pour le Péloponèse⁽⁶⁾ nous avons pris un autre

⁽¹⁾ Voir *Notes de Voyages* (II, p. 75) à partir du 4 janvier 1851 et pour Delphes, en particulier, p. 92 et suiv.

⁽²⁾ Il s'agit de Giorgi, le drogman pris pour cette expédition (voir *Notes de Voyages*, II, p. 112).

⁽³⁾ Ce n'est pas tout à fait ce qu'il dit dans ses *Notes...* (II p. 91) : « Nous saluons le Parnasse, en pensant à la rage que sa vue aurait excitée à un romantique de 1832 ».

⁽⁴⁾ Sur la façon dont il crut voir l'autre de Trophonius, cf. *Notes de Voyages*, II, p. 88.

⁽⁵⁾ Apollonius, que Flaubert avait « chanté » dans *Saint Antoine* (voir *Corr.* II, p. 296).

⁽⁶⁾ Départ pour le Péloponèse, 24 janvier 1851 (*Notes...*, II, p. 134).

drogman, qui nous est très recommandé⁽¹⁾; celui que nous avons pour les Thermopyles avait été pris trop à la hâte. Mais où est Stéphany⁽²⁾ et même ce brave gueux de Joseph?

Adieu, pauvre chérie. Porte-toi bien, soigne-toi bien, arrive-moi dodue et grasse. Le soleil de la Phocide m'a reculotté un peu, et mes cheveux ont l'air de vouloir repousser.

Mille baisers sur ta bonne mine.

À toi, ton fils.

60. À SA MÈRE.

Sparte, 1^{er} février [1851]. [N°] 52 [?].

J'adresse ce mot à Athènes espérant qu'il arrivera à temps pour le courrier du 8 et que tu pourras ne pas manquer un courrier.

Nous allons très bien. François notre nouveau drogman fait très bien notre affaire⁽³⁾, et tu sais, pauvre chère vieille, que tout dépend du drogman en Orient, et la Grèce est bien l'Orient, pis encore, sous le rapport du *confort*. Nous couchons dans des gîtes impayables (et que nous payons) où il n'y a pas même de trou au toit pour laisser échapper la fumée, au milieu des tas de blé. Il y a de quoi la nuit en perdre la vue.

⁽¹⁾ C'est François, un Grec, ancien renégat (*Notes...*, II, p. 147; *Corr.* II, p. 292).

⁽²⁾ Ne pas confondre avec l'abbé du même nom; ici ce nom propre et le suivant désignent deux drogmans de Flaubert.

⁽³⁾ Voir en effet *Corr.* II, p. 292.

Nous avons un temps passablement pluvieux, c'est un petit voyage qui a son côté rude.

La route de Mégare à Corinthe peut se comparer à n'importe quoi, même quand on a vu l'Orient⁽¹⁾.

Nous avons passé par Mégare, Corinthe, Mycènes, Argos, Trézène, Némée, une partie de la Laconie. Dans deux jours nous serons à Messène et dans quinze à Patras. Nous voyageons lentement, les routes (il n'y a pas de route) sont exécrables. Il faut faire quelquefois de grands détours pour éviter les rivières.

Appétit formidable et humeur gaillarde.

À Naples maintenant.

Adieu, pauvre chérie. Bonne nuit. Je t'embrasse sur tes deux joues maigres. À toi, ton

61. À SA MÈRE.

Naples, 27 février [1851]. [N°] 54.

Reçu ta lettre du 11 courant. Quoiqu'il soit près de minuit et que je sois passablement endormi, je te vais bâcler ce petit mot, pauvre vieille chérie, sachant que tu préfères la quantité et la fréquence à la longueur et à la qualité.

Naples est vraiment un séjour délicieux, quoique jusqu'à présent nous n'ayons guère joui de ses beautés (ah! un calembour!). Tout notre

⁽¹⁾ Voir *Notes de Voyages*, II, p. 136 et suiv., et *Corr.* II, p. 292, 297. Il est vrai que les voyageurs avaient eu, exceptionnellement, une belle journée, ce samedi 25 janvier.

temps est employé au Musée des Antiques qui est superbe, nous nous en fourrons là une crâne bosse. La nuit dernière je n'ai pas dormi tant j'avais la tête pleine de bustes d'impératrices et de bas-reliefs votifs ⁽¹⁾. Nous allons là à 10 heures du matin et nous en sortons à 3 heures, passablement éreintés; le soir se passe à mettre au net nos notes. En nous dépêchant bien nous en avons encore pour une quinzaine de jours. Restera ensuite le Vésuve, Pompéi et les environs ⁽²⁾.

Quand nous sommes entrés à Naples, il pleuvait, les citadines roulaient sur le pavé, il m'a semblé rentrer dans Paris. C'était sale et laid. Mais un déjeuner avec du beurre frais et des côtelettes m'ont réconcilié avec la civilisation (dont nous savourons maintenant toutes les douceurs : nous avons des lits, du linge blanc ⁽³⁾ et des cigares. Nous avons été aussi au spectacle, grande nouveauté ⁽⁴⁾.

J'ai acheté des rasoirs; *je n'ai plus ma barbe*. Ma pauvre barbe! que j'ai baignée dans le Nil, dans laquelle a soufflé le désert, et qu'avait parfumée si longtemps la fumée du tombac ⁽⁵⁾. J'ai découvert dessous une figure *énormément* engraisée, je suis ignoble, j'ai deux mentons et des bajoues. Je ne sais si, sous le rapport moral, le voyage m'a profité mais sous celui du développement graisseux

(1) Voir *Notes de Voyages*, II, p. 216-218; 224 et suiv.

(2) Ce paragraphe : « Naples est vraiment... Pompéi et les environs » est reproduit, incorrectement, dans la *Correspondance* (lettre de Flaubert à sa mère, 9 mars 1851; II, p. 300, n° 280). Il semble qu'il y ait eu là *contamination* avec le paragraphe qu'offre réellement la lettre du 9 mars.

(3) Ils étaient descendus à l'Hôtel de Genève.

(4) Voir *Notes de Voyages*, II, p. 184.

(5) Le tabac.

c'est incontestable. J'ai aussi quitté le tarbouch⁽¹⁾ et pris un chapeau ; ah ! que le père Parain est un homme de sens de maudire cette coiffure ! Mais hélas ! il le fallait ici, c'eût été d'une affectation trop grande : avec ma barbe et mon tarbouch tout le monde se détournait pour me voir. Tu me retrouveras donc sous le même aspect que tu m'as quitté.

Pas de costume national à Naples, peu de lazzerone insouciant et se chauffant au soleil en chantant les vers du Tasse. Ils ont des culottes comme les bourgeois. Beaucoup de voitures, beaucoup de bruit, l'air d'une capitale, un petit Paris méridional, voilà Naples.

Je conçois que ce soit le voyage de prédilection des jeunes mariés. La Chiaia est une promenade unique.

[*La fin de la lettre manque.*]

62. À SA MÈRE.

Naples, 14 mars 1851. [N°] 56.

En réponse à la tienne du 5 courant.

Il me manque les numéros 56 et 57. J'ai la conviction qu'ils sont ici à la poste, mais c'est une baraque tellement mal organisée qu'il n'y a moyen d'en rien tirer. Outre qu'ils vous volent d'une

⁽¹⁾ Coiffure usitée en Turquie et dans d'autres pays d'Orient, consistant ordinairement en une espèce de bonnet rouge à gland de soie bleue.

façon infâme, je ne suis pas bien sûr qu'ils fassent partir vos lettres et ne serais nullement étonné s'il t'en manquait beaucoup des miennes, quoique, depuis que nous sommes à Naples, je t'aie écrit au moins une fois par semaine.

Dans ta prochaine j'espère savoir à peu près l'époque juste de ton départ. Je t'engage à partir par le paquebot du 9. Je ne connais aucun hôtel à Lyon; nous y sommes arrivés le soir, et repartis le matin à 5 heures, nous étions descendus dans un grand cabas d'hôtel dont je ne me rappelle plus l'enseigne si jamais je l'ai sue. Quant à Marseille descends chez Parocel, rue Saint-Ferréol, hôtel de Luxembourg; nous y avons été fort bien⁽¹⁾. Tu peux te recommander de nous s'ils s'en souviennent. Si par hasard tu passais sur un paquebot commandé par le capitaine Rey, tu pourrais aussi dire ton nom. Je suis sûr qu'il te soignerait bien (c'est un petit homme noir, l'œil à demi fermé par suite d'une attaque), il a été charmant pour nous. Je connais aussi un lieutenant Roux qui m'admirait beaucoup à cause de mes blagues, et me rappelait sous ce rapport le capitaine Barbey. Maxime t'a envoyé deux lettres pour deux officiers de sa connaissance, en cas qu'ils commandassent le paquebot sur lequel tu te trouveras. Fais bien prendre ton passeport pour Rome *voie de mer*; sans cela ils seraient capables à Civita-Vecchia de te chercher noise. Il faudra à Marseille le faire viser par le consul italien (à ce que je crois; cela dépend des légations). N'oublie pas non plus un passeport spécial pour Eugénie, et fais

⁽¹⁾ Voir *Notes de Voyages*, I, p. 85.

mettre sur le tien que tu voyages avec ta femme de chambre.

Arrive à Marseille au moins deux jours avant le départ du courrier (et vérifie par toi-même d'ici-là si les indications que je te donne concordent avec celles que tu prendras de ton côté). La veille de ton départ je t'engage fort à te faire conduire par le garçon de place de l'hôtel au paquebot et à choisir toi-même ta cabine, c'est important. Prends-en autant que possible une qui soit rapprochée du centre du bâtiment. Plus on est au milieu, moins on sent la mer. Si tu as le mal de mer, j'ai éprouvé par moi-même qu'une croûte de pain sec un peu frotté d'ail était la seule chose qui vous redonnât du cœur⁽¹⁾. Je suis curieux de voir si tu es digne de ton fils. Je ne sais pourquoi, mais j'ai l'idée que tu ne seras guère malade.

Achille ferait bien de te donner une lettre pour le père Cauvière⁽²⁾. Ce serait une occasion de l'aller voir, car probablement qu'il ne te reconnaîtrait pas, et comme il connaît tout le monde, il pourrait peut-être te recommander au capitaine. Quand on est malade, il est assez agréable d'être soigné autant que possible. Quelques-uns de ces Messieurs sont fort bien. Mais *d'aucuns* sont passablement mal. Et ne crains pas d'envoyer promener le monde. En voyage plus on est crâne et plus on

⁽¹⁾ « Remède indiqué par le père Borelli (du Nil) » (*Notes de Voyages*, II, p. 293).

⁽²⁾ Directeur de l'École de médecine et de pharmacie établie à Marseille. Lorsque Gustave et Maxime s'étaient embarqués à Marseille, au début de novembre 1849, ce « père Cauvière » les avait recommandés au capitaine (*Corr.* II, p. 101). Passant à Marseille, au retour de son voyage à Tunis, en 1858, Flaubert alla « chez le père Cauvière » (*Notes de Voyages*, II, p. 345).

vous respecte. Crois-en l'expérience. Il faut se faire valoir.

Tu ferais bien d'acheter une aumônière de voyage, c'est très commode pour mettre son argent, son passeport, etc.

Peu importe que tu ne trouves pas mon carton fermant à clef. Il sera dans quelque armoire de ma bibliothèque, du côté des atlas? Quand Bouilhet a mis les papiers de Max, il l'a peut-être vu; au reste ne t'en inquiète pas.

Je ne crois pas que Fouard évite ta personne, ça m'étonnerait. En tout cas, Aimée⁽¹⁾ est chez Maxime, rue Castiglione, 7. Elle te donnerait bien son burnous algérien. *Il te prie instamment*, si tu vois Aimée, de recommander à celle-ci de ne pas dire que tu viens en Italie, ni qu'il y est. Fouard te donnera des livres pour nous. Je t'en ai déjà envoyé la note ainsi que d'autres objets que tu dois avoir.

Ah! pauvre vieille chérie, quand donc recevrai-je une lettre de Paris ou de Nogent me disant : J'arrive.

Maxime par le même courrier t'envoie une lettre *politique*. Nous avons pensé que ça valait mieux ainsi. Elle est faite de façon à pouvoir être montrée à qui de droit et sans date, afin que tu t'en serves quand tu le jugeras opportun. Mais avec Achille je crois bien entendu que tu peux dire ce qui en est⁽²⁾.

⁽¹⁾ La personne qui avait pris soin de Maxime depuis son enfance (voir D^r A. Finot, *Maxime Du Camp*, Paris, 1949, p. 14 et note 1).

⁽²⁾ Ce paragraphe a trait, semble-t-il, à la manière de présenter ce départ de M^{me} Flaubert, auquel l'état de santé de Gustave n'était pas étranger.

Je ne reçois pas de lettres de Bezet, Maxime en a eu une hier de lui. Je lui ai écrit de Patras ⁽¹⁾.

Nous sommes encore à Naples pour au moins une dizaine. Nous venons enfin de finir l'inépuisable Musée. Nous avons encore Capoue où nous allons demain ⁽²⁾, Pœstum, ce qui nous demandera trois jours ⁽³⁾, et Pompéi où nous irons loger. C'est bien beau Naples, pauvre mère, et j'ai bien envie, étant à Rome, si tu vas bien, de te le faire voir. Prends bien garde au froid de Paris à Marseille. Au reste on dit qu'il y a maintenant de très bonnes diligences *Laffitte*. Prends ta place par celles-là. Tu paieras d'avance toute ta place jusqu'à Avignon, je crois.

Adieu donc, pauvre mère tant aimée. À mon arrivée à Rome j'espère trouver une lettre de toi (s'il n'y en a déjà) qui me dise l'époque de ton départ.

Mille baisers sur ta bonne figure.

Ton fils.

Fellacher (Pellacher plutôt) transformé en écrivain d'amour! est-ce fort! quel Jean-Jacques! doivent-elles être volcaniques ses phrases! toutes les métaphores doivent être tirées de l'agriculture. Eugénie lui communiquant ses idées et lui les arrangeant en beau style, quel tableau!

Sassetti est décidément un imbécile; ce garçon qui n'est pourtant pas bête, manque complètement

(1) Voir *Corr.* II, p. 293, lettre n° 279, du 10 février 1851.

(2) En réalité, ils manquèrent le train, si l'on s'en rapporte à la *Correspondance* (II, p. 300-301).

(3) Il y est allé, en effet (*Corr.* II, p. 306), ainsi qu'à Pompéi (*ibid.*, et p. 313). Voir *Notes de Voyages*, II (sur Pompéi, p. 232 et suiv.; sur Pœstum, p. 241 et suiv.).

de bon sens. C'était notre opinion sur son compte : son mariage la confirme.

Il y a bien longtemps que le père Parain ne m'a écrit. Dis-lui que je m'en ennuie et que je l'embrasse, ce vieux brave.

Nous rentrons de l'enterrement du prince de Salerne, beau-père du duc d'Aumale et oncle du roi de Naples. Il y avait beaucoup de troupes et de prêtres, mais pas un seul membre de sa famille, ils ont trop peur du peuple pour se montrer; c'était sec comme grès. La seule chose qui m'ait un peu ému, ce sont ses chevaux qui tiraient sa voiture vide.

[À l'intérieur de cette lettre se trouve une autre feuille dont voici le texte, elle était « envoyée avec la lettre de Maxime » :]

Mardi gras.

Voici deux lettres que Maxime t'envoie et qui te pourront servir à te faire avoir quelques petites douceurs à bord si tu passes par hasard sur le *Mentor* ou sur le *Louqsor*.

Les bateaux partent le 9, 19 et 29 de Marseille. Le départ doit se faire le matin. Ils touchent à Gênes, Livourne, Civita-Vecchia et Naples. En partant par le paquebot du 9 tu arriverais assez à temps pour voir la semaine sainte à Rome. Ce à quoi je t'engage.

Rien de nouveau à te dire, chère vieille, sinon que je t'attends toujours.

Aujourd'hui nous allons à Herculanium. Le carnaval est assez triste à Naples, et pour cause : il y

a plus de trente-cinq mille prisonniers politiques.

Adieu, je t'embrasse. La première [sic] fois je t'écirai plus longuement mais je n'ai pas voulu laisser passer un courrier sans t'envoyer un petit mot.

À toi.

63. À SA MÈRE.

Naples, 26 mars [1851]. [N°] 57.

En réponse à la tienne du 15.

Pauvre chérie, je commence à en avoir des impatiences au bout des ongles et ç'a été hier un *désappointement* de voir que ton arrivée était retardée de dix jours. J'en ai été fâché pour moi d'abord, pour toi ensuite. Tu manques ainsi la semaine sainte. Mais il n'est plus temps d'y revenir.

La monnaie française perd beaucoup au change en Italie, n'emporte donc que ce qu'il te faut pour le voyage : trois mille francs environ ; quant au reste de ton argent, prends un crédit sur un banquier de Rome. Je ne te conseille pas de t'adresser à Paris à Flury-Herard⁽¹⁾. Quoique très exact, comme il a l'habitude de ne vous jamais écrire, on ne sait d'ordinaire où aller chercher l'argent qu'il vous envoie. Sans la rencontre fortuite de

⁽¹⁾ Banquier (Flaubert écrit : *Fleury-Erard*).

M. Pastré⁽¹⁾, nous allons partir d'Alexandrie avec trois cents francs et nous avons chez lui douze mille francs que nous ignorions y être.

Je t'envoie ce mot à Nogent; d'après mes calculs cette lettre t'y trouvera encore.

J'en risquerai une pour Marseille *poste restante* dans quelques jours.

Nous partons pour Rome après-demain matin jeudi⁽²⁾; nous aurons dans la même voiture un ancien camarade de collège de Maxime, escorté de deux autres compagnons, c'est une trinité d'imbéciles robustes. « Qu'ô quantité d'imbéciles qu'y fâ, bon Dieu! » comme disait Joseph!⁽³⁾ oui, la terre doit être fatiguée de tous les crétins qu'elle porte, il y en a de pesants.

Nous avons vu le Vésuve, c'est farce mais c'est bien éreintant à monter. J'en ai une courbature dans les jarrets.

Nous quittons donc Naples, Maxime avec assez de tristesse; c'est pour lui la fin de son voyage, notre séparation, Paris qui revient, avec tous ses ennuis, avec toutes ses misères et ses âcretés. Pour moi, je ne suis pas fâché de m'en aller. J'ai grande envie d'être à Rome et puis à Rome je t'attendrai. Ce sera quelque chose de ce qu'on éprouve dans une cour de diligences à es-

⁽¹⁾ Flaubert orthographie : *Pastret*, et la *Correspondance* donne, à tort, *Pastri*. Voir la lettre du 17 novembre 1849, où Flaubert parle à sa mère du banquier, dont il venait de recevoir la visite à Alexandrie : « C'est lui qui doit nous faire parvenir notre argent. » (*Corr.* II, p. 109.)

⁽²⁾ Cette lettre serait donc plutôt du 25, qui est un mardi.

⁽³⁾ Parlant du même personnage, Du Camp rapporte un autre de ses mots : « Quo quantité de puces qui fâ, bon Dieu! » (*Le Nil*, p. 88).

pérer quelqu'un quand on chape⁽¹⁾ de long en large dans la rue, sur le bord de la porte, à compter l'heure... Va, pauvre vieille, je t'embrasserai de bon cœur, il y a longtemps que je n'ai embrassé personne.

Dans ta précipitation à venir au-devant de moi, ne fais pas comme M^{me} Jourdan, ne tombe pas dans l'eau, en sautant par-dessus le bastingage du navire.

Je n'ai rien à te dire si ce n'est que je t'envoie mille tendresses.

À toi, ton fils.

Ne te fatigue pas dans le voyage, va lentement.

Les dignités me pleuvent. Sur mon permis de séjour à Naples on me décore de la légion d'honneur; à Sorrente on m'a appelé général tout le temps que j'y suis demeuré.

Je n'ai pas reçu la lettre du père Parain, ni aucune de Bouilhet depuis Athènes; ça m'étonne, il faut qu'il y en ait de perdues, ce qui ne m'étonne pas. Deux numéros de toi qui me manquent doivent être à la poste de Naples, j'en suis presque certain sans que je puisse les avoir. On me soutient qu'il n'y en a pas.

(1) Normandisme. *Chaper* : se promener, aller et venir comme un chapier (celui qui porte chape). (Moisy, *op. cit.*)

64. À SA MÈRE.

Rome, 29 mars 1851. [N°] 58.

Je risque encore ce petit mot à Nogent, pauvre chérie, comptant que tu n'en dois partir que le 10. J'espère qu'il t'arrivera à temps. Nous sommes à Rome depuis vingt-quatre heures; décidément *je ne peux plus* aller en diligence, ça m'éreinte. J'en ai les reins brisés. J'ai attrapé un rhume. Depuis que j'ai quitté le tarbouch j'ai continuellement froid à la tête. Que Dieu maudisse les diligences d'Italie, c'est bien la façon la plus barbare de voyager. Nous prendrons un vetturino... On va plus lentement et on voit mieux.

À la poste où je suis déjà passé deux fois, il n'y a pas de lettres de toi, pas de lettre de Bouilhet.

Je serais fâché que celle que je lui avais écrite de Patras eût été perdue et je voudrais bien en avoir le cœur net. Je n'en ai pas non plus du père Parain, tu m'en annonçais pourtant une de lui dans la dernière que j'ai reçue de toi à Naples.

Avant de partir de Nogent je te serais assez obligé d'écrire au sieur Rapp, courtier maritime⁽¹⁾, pour qu'il ne perde pas de vue, en ton absence, l'arrivée de nos caisses. Nous devons en recevoir de Beyrouth (on a dit à Sassetti à Marseille qu'elles étaient embarquées) et de Constantinople. Ces deux envois sont expédiés par la maison Rostand (il y a la maison Rostand à Marseille ;

(1) A Rouen, 4 quai du Havre.

si tu n'as rien de mieux à faire à Marseille, tu ferais bien d'y passer, mais au reste ne te gêne pas). En résumé nous attendons encore à Rouen :

1° Trois colis de Beyrouth,

2° Deux de Constantinople. Donnes-en avis à Rapp; seulement, qu'il tâche de les faire arriver à Rouen si elles n'y sont pas et de les faire porter à Croisset s'il y a moyen, ou rester en consignation à la douane, tout bonnement. Prie-le de passer chez Achille, quand il en aura des nouvelles ou mieux de t'y laisser un petit mot pour que nous sachions ce qu'il en advient.

J'ai vu aujourd'hui Saint-Pierre qui ne m'a, contrairement à l'opinion générale, nullement enthousiasmé; on dit qu'il faut s'y faire. C'est possible.

Nous avons été faire une visite à Maillet⁽¹⁾, l'ancien élève de Pradier, que tu as vu dans son atelier. Il nous a parfaitement reçus, et a eu l'air content de nous revoir.

Adieu donc, pauvre vieille. Je ne sais rien te dire si ce n'est que vingt jours encore me semblent bien longs et que je t'embrasse avec toute la force de mon impatience.

À toi, ton fieux.

Le Colisée par exemple m'a semblé quelque chose de crâne, quoique ce soit violemment sali par des autels, des croix, etc.; les martyrs se sont bien vengés. Ils ont rendu leur supplice à la Rome

⁽¹⁾ Jacques-Léonard Maillet, sculpteur, né et mort à Paris (1823-1894). Grand prix de Rome en 1847.

antique qui disparaît sous la monacaille et l'église⁽¹⁾; aussi l'impression que j'ai éprouvée aujourd'hui est-elle celle de l'embêtement. Il faut dire aussi que j'ai un rhume de cerveau affreux, que le ciel était très laid cet après-midi, et peut-être aussi que je t'attends un peu trop pour penser bien à autre chose.

65. À MAXIME DU CAMP.

Venise, 30 mai 1851.

Je pars de Venise. J'y serai resté quatre jours et demi. Nous avons juste de quoi nous en retourner, et il est même grand temps.

Pauvre Venise ! J'ai le cœur navré. Ce diable de pays m'a bouleversé. Je n'en ai pas dormi la première nuit. J'y suis arrivé de soir. Tu ne t'imagines pas quelle bonne bouffée j'y ai aspirée.

Je suis exaspéré. Donne à ce mot-là tous les sens et toute l'étendue possible dans tous les sens.

Les quelques heures que j'ai passées là ont été en gondole, en Titien et en Véronèse. — En peinture je ne connais rien qui soit au-dessus de l'*Assomption* du premier. Si je restais un peu longtemps ici, j'aurais peur de devenir amoureux de sa Vierge (littéral).

⁽¹⁾ Sur ce sujet, voir dans Michelet (*Introduction à l'Histoire universelle*. — Paris, Hachette, 1831, p. 22) les lignes consacrées au Colisée. Voir, en outre, Flaubert lui-même, lettre à Bouilhet, 9 avril 1851 : « Ce qu'ils ont fait du Colisée, les misérables ! Ils ont mis une croix au milieu du cirque et tout autour de l'arène douze chapelles ! » (*Corr.* II, p. 305.)

Sur le grand canal il y a à une maison un perroquet dans une cage dorée. Derrière la fenêtre sont des rideaux blancs et fins à large bordure escarpée. — Ce perroquet imite le cri des gondoliers «à eh — Capo die» et ça s'entend de loin sur l'eau.

J'ai foutu un soufflet à un douanier et ai manqué être coffré, avoir un procès, etc. *Il a fallu* que je déclarasse par écrit n'avoir pas eu l'intention d'offenser le gouvernement, ce qui était pardieu bien vrai. J'ai abusé du papier et ai trouvé le moyen de *redire* des injures. Ma mère me redoute et désire nous voir absents des États autrichiens.

Comme on vivrait bien à Venise! Ah! oui, en ai-je laissé partout, de mon cœur. Mais ici j'en laisserai un grand morceau ⁽¹⁾.

Je t'écirai encore un mot en route de Cologne ou de Bruxelles pour te dire le jour de mon arrivée, précise. Monthiers me renverra tes lettres à Nogent ou à Paris chez toi. Je ne sais où te dire de m'écrire de peur de ne pas rencontrer tes lettres. Envoie-moi un mot à Cologne.

Nous serons après-demain à Milan et d'après mon calcul (approximatif), vers le milieu de la seconde semaine de juin, à Paris.

Ma mère est dévorée de clous. Elle prétend que *mes manières* ont changé et que je suis devenu brutal, ce dont je ne m'aperçois pas, quoique je sente souvent que je me contiens beaucoup. Ici cependant je suis plein de douceur, tout me semble bon, jusqu'à l'hôtel qui est une infâme gargotte.

Aujourd'hui, je suis entré chez un marchand

⁽¹⁾ Il est difficile de ne pas croire que Flaubert se souvient ici d'A. de Musset : «Là [à Venise] mon pauvre cœur est resté.» (*A mon frère, revenant d'Italie.*)

d'orientalités (un Smyrniote), il m'a dit être un ancien associé de Ludovic. Nous avons causé de Constantinople...

Aucune fouterie. Il y a de belles filles à Venise. Comme ça devait être beau.

Je ne pense pas sans terreur à l'état où m'aurait mis Venise il y a douze ans, à l'époque Westebrock de mon existence⁽¹⁾.

Le Garçon⁽²⁾ croit que le fromage de Parmesan est l'auteur de tous les tableaux désignés sous le nom du Parmesan, et toutes les fois qu'il voit du Parmesan il lui fait des compliments et cause peinture avec lui.

Adieu, pauvre vieux chéri. Je t'embrasse. Dans quelques jours au moins nous nous reverrons et nous pourrons nous re-rembêter ensemble.

Tâche de t'arranger pour être libre dans un mois environ.

À toi.

66. À MAXIME DU CAMP.

[Croisset,] ce mardi, 21 octobre 1851.

Fais-moi le plaisir de prendre en note ceci : *s'informer de l'adresse de M. de Rambuteau à Paris*⁽³⁾. J'en aurais besoin le plus tôt possible.

J'ai vu ce matin Méreaux. La *Revue de Paris* aura une réclame dans le *Journal de Rouen*. Si ce

⁽¹⁾ Étant donné le sens du mot *broc*, cette phrase semble indiquer que, vers 1839, Flaubert avait fréquenté assidûment les lupanars.

⁽²⁾ Voir *supra*, p. 4, note 1.

⁽³⁾ M. de Rambuteau figure dans le *Bottin* au 19 de la rue de l'Arcade à Paris. Voir le début de la lettre suivante.

n'est pas Méreaux qui la fait ce sera quelque autre. Il tâchera que ce soit lui. J'ai proposé l'échange de la *Revue* contre l'envoi quotidien du *Journal*. Il pense que le Rédacteur acceptera avec plaisir. Si tu vois la Muse d'ici à peu tu peux lui dire que l'on fera l'éloge de son jeune homme⁽¹⁾. Quant au sieur Pottier⁽²⁾, il s'est déjà abonné à la *Revue de Paris* pour la Bibliothèque de la Ville. Il s'est chargé avec plaisir d'une réclame à faire dans la *Revue de Rouen* et je lui ai même proposé l'échange qui sera bien sûr accepté. Au reste que Lecou⁽³⁾ écrive pour cela à Perron, directeur de la *Revue de Rouen*. Pottier ne s'en mêle plus activement. Quoi qu'il en soit, la réclame passera prochainement. Pour ce qui est du *Journal de Rouen*, envoie un numéro à Méreaux, rue de la Chaîne, 1, afin de hâter les choses. Bouilhet de son côté s'occupe du *Mémorial* et de *l'Impartial*. Tu vois que nous ne nous endormons pas sur la grosse caisse. Si tout cela ne vous donne pas des abonnés, au moins ça vous fera des lecteurs, ce qui est le principal. Pottier avait lu le premier numéro et m'a

⁽¹⁾ Il s'agit probablement d'un jeune peintre, M. de Ville-vieille, ami de G. Sand, que Louise Colet avait recommandé dans une lettre à Du Camp (*Auriant, op. cit.*, p. 151-152). Cet artiste avait envoyé deux tableaux à l'exposition de Rouen. L. Colet adressait à Maxime une petite note sur ces tableaux : « Il faudrait, lui écrit-elle, envoyer la note à votre ami Bouillet [*sic*], qui ferait s'il le peut dire un mot sur les deux tableaux dans les journaux de Rouen... Pardon et merci à l'avance, Gustave avait promis de faire ce que je vous demande là; mais où est-il, et quand reviendra-t-il? je compte sur vous. » Voir *Corr.* II, p. 326, dernière phrase.

⁽²⁾ A.-A. Pottier (1799-1867), érudit et archéologue, conservateur de la Bibliothèque publique de Rouen.

⁽³⁾ Les bureaux de la *Revue de Paris* se trouvaient à la librairie de Victor Lecou, 10, rue du Bouloi.

parlé de *Tagabor*⁽¹⁾ en termes superbes. Il me tarde bien...

[*La suite de cette lettre se lit dans la Correspondance (II, n° 290), moins le post-scriptum que voici :*]

P.-S. Tu m'apporteras la mesure exacte de mes chinoiseries que j'ai oublié de prendre à Paris, et nos cannes qui seront sans doute prêtes.

Écris-moi, hein ?

67. À HENRIETTE COLLIER.

Croisset près Rouen, 23 novembre [1851].

CHÈRE HENRIETTE⁽²⁾,

J'ai fait chercher partout l'adresse de M. de Rambuteau. Il ne demeure plus depuis longtemps à Paris mais à Chalon-sur-Saône où il vit retiré à la campagne. Voilà tout ce que j'ai pu savoir.

En échange de ce renseignement pouvez-vous me rendre le petit service suivant : à savoir de retirer de chez le libraire *Sams* un album d'autographes et de me le renvoyer en France. Si vous trouviez à le placer, c'est-à-dire si quelque amateur de ce genre de choses parmi vos connaissances voulait l'acheter (et le plus cher possible), j'en serais fort aise. Il appartient à une dame de nos⁽³⁾ amies, sans fortune. Vous feriez là une

⁽¹⁾ *Tagabor*, conte indou, publié par M. Du Camp dans le volume d'octobre 1851 de la nouvelle *Revue de Paris* (p. 12-59).

⁽²⁾ Lorsque Flaubert la nomme dans ses lettres à d'autres personnes, il l'appelle volontiers miss Harriet, de son prénom anglais. De là, peut-être, le titre du récit de Maupassant.

⁽³⁾ Flaubert avait tout d'abord écrit «mes», qu'il a rayé. Il s'agit de Louise Colet. Voir *Corr.* II, p. 319.

bonne œuvre dont je vous serais particulièrement obligé. — En ce cas vous m'écririez les conditions que l'on propose et je vous répondrais.

Vous allez recevoir par ce même courrier qui vous apportera ma lettre un poème qui m'est dédié⁽¹⁾. Il a été fait par un de mes amis les plus intimes, obscur il y a un mois, célèbre maintenant ou qui va l'être — vous verrez comme c'est beau ! Henriette. Je voudrais bien vous le lire. Que n'êtes-vous encore au Rond-Point ! Comme j'irais vous voir ! et quel bon après-midi nous passerions ensemble, vous couchée sur votre petit lit de fer, près de la fenêtre, la tête posée sur votre oreiller rose, et moi sur une chaise à vos côtés. Si vous saviez, Henriette, combien ce temps-là me revient souvent en mémoire et avec quelle triste douceur ! Hier encore (il y a deux heures que j'arrive de Paris), j'ai passé en voiture devant vos fenêtres : le temps affreux qu'il faisait ! la pluie ruisselait sur vos carreaux. Je me suis penché en dehors de la portière pour regarder votre maison.

Cela m'a fait un étrange effet de vous revoir. Je me rappellerai longtemps notre promenade dans Hyde Park et ce dimanche où je vous ai quittée, ce long après-midi brumeux où j'avais plus de brouillard dans le cœur qu'il n'y en avait sur Londres. Comme je maudissais votre gros bon garçon de cousin⁽²⁾ qui nous gênait tant !

Est-ce que vous ne reviendrez pas habiter la France ? Oh ! nous reprendrions nos pauvres cau-

(1) Le *Melaenis* de L. Bouilhet, *Revue de Paris*, novembre 1851.

(2) Il pourrait s'agir de Hamilton Aidé, fils de Georgiana, sœur de monsieur Collier.

series d'autrefois. Je vous parlerais de l'Orient — du Nil — du soleil qui nous manque. Je vous conteraï Bédouins, derviches et caravanes. Peut-être que je vous ferais moins rire qu'autrefois. Je ne suis plus gai, mais je vous aimerais toujours autant, soyez-en sûre; six ans d'absence n'y avaient rien fait, vous le savez. Mon amitié à moi ressemble au chameau. Une fois en mouvement il n'y a plus moyen de l'arrêter.

Que faites-vous là-bas dans votre *upper Grosvenor street*⁽¹⁾? Ici il fait un froid de chien et une tristesse de loup. L'hiver sera rude. J'aurai le plaisir, au moins, d'entendre sous mes fenêtres craquer les glaçons de la rivière en regardant brûler mon feu, ce qui est une occupation mélancolique pleine de charmes. On rêve à un tas de choses en contemplant les étincelles.

Serez-vous fidèle à votre promesse, Henriette? aurai-je vos chers cadeaux si avidement attendus? — Adieu, donc; je prends vos mains dans les miennes et je les baise. J'ai là, vos yeux devant moi, et je vous regarde. Adieu, adieu — non; au revoir. À vous.

Mille amitiés à Clemy. Ne m'oubliez pas auprès de votre père. Je vais bien travailler l'anglais afin de pouvoir causer un peu avec lui quand je vous reverrai.

⁽¹⁾ Rue à Londres, tout près de Hyde Park. Le nom vient de ce que les constructions ont été faites sur les terres du comte de Grosvenor (*Guide-Chaix, Nouveau guide à Londres pour l'Exposition de 1851*, 1851, et le *Plan de Londres* pour ce guide, même date). — Les Collier habitaient au 25, au coin, ou presque, de cette rue et de Park Lane.

68. À HENRIETTE COLLIER.

[Paris,] lundi 8 décembre [1851].

J'étais bien sûr, chère et bonne Henriette, en m'adressant à vous pour en obtenir un service, que vous me le rendriez. Merci mille fois pour cette affaire de l'album, dont on vous abandonne complètement la direction. M^{me} Colet ne le céderait pas à moins de 2.000 francs. Au reste, vous m'écrieriez les offres que l'on vous ferait. Quant à vendre les autographes séparément, le prix d'un seul serait de 350⁽¹⁾ francs, quel qu'il soit. — Voilà. Tâchez maintenant, chère Henriette, de faire le commerce. Dans quelque temps d'ici, si vous ne trouviez pas à vous en débarrasser avantageusement, vous le renverriez. Je vous dirais l'adresse et les moyens de le faire parvenir en France.

Votre lettre adressée à Croisset m'est arrivée ici à Paris, où j'étais déjà depuis deux ou trois jours. J'y vais rester une partie de l'hiver probablement (*rue du Dauphin, 6*). J'allais me mettre à vous écrire jeudi dernier, quand le canon a commencé suivi des feux de peloton, feux de file, etc., etc.⁽²⁾ Nous allons en France entrer dans une bien triste époque. Et moi je deviens comme l'époque. — A mesure que je vieillis je m'assombris, je fais

(1) Le premier chiffre est très mal formé.

(2) Suites du coup d'État du 2 décembre; ce jeudi 4 fut le dernier jour de la résistance; le 5, c'était fini. — Voir *Corr.* II, p. 338 : «Je me suis trouvé... à Paris, lors du coup d'État», etc., et p. 355.

comme les arbres, chaque jour je perds de mon feuillage et je me creuse en dedans.

Depuis que j'ai lu les *Tableaux de la Nature* de Humboldt je rêve l'Amérique du Sud⁽¹⁾. Je voudrais m'en aller vivre dans les savanes, quitter mon affreux pays, n'en plus entendre parler jamais, ni de lui, ni de quoi que ce soit, ni de personne, tant je suis las de tout ce qui m'entoure, et de moi-même surtout. — Vous me dites que vous pleurez souvent, pauvre Henriette. — C'est un soulagement du moins, il y a des yeux qui sont privés de cette douceur.

L'ennui qui nous ronge en France, c'est un ennui aigre⁽²⁾, un ennui vinaigré qui vous prend aux mâchoires. — Nous vivons tous maintenant dans un état de rage contenue qui finit par nous rendre un peu fous. — Aux misères individuelles vient se joindre la misère publique; il faudrait être de bronze pour garder sa sérénité. Les hirondelles sont plus heureuses que nous; quand vient le temps du froid et des nuits longues, elles partent vers le soleil. Vendredi prochain j'aurai trente ans, voilà donc trente ans que le petit bonhomme tourne ici-bas sur ses talons. Il est presumable que je suis au milieu de ma *carrière*, comme on dit en haut style. — Quand je pense que j'ai encore trente ans à vivre, j'en suis effrayé⁽³⁾. Tan-

(1) *Tableaux de la Nature*, par Alexandre de Humboldt, dernière édition, publiée à Berlin en 1849, traduits par Ferd. Hœfer. Paris, Firmin-Didot frères, t. I, 1850; t. II, 1851, in-8°. Même titre, édition nouvelle avec changements et additions importantes, et accompagnée de cartes, trad. par Ch. Galusky, Paris, Gide et J. Baudry, 1851, 2 tomes in-18.

(2) « Plat » rayé.

(3) Flaubert ne se trompait guère : il mourut en effet dans sa cinquante-neuvième année.

dis qu'au contraire dans les bons jours on se plaint de la brièveté de la vie. — Il y aura vendredi prochain deux ans, je revenais des Pyramides au Caire par la route de Memphis. Dans un bois de palmiers, j'ai rencontré sous les pieds de mon cheval un gros scarabée qui marchait sur la poussière sèche de la route. Il y aura vendredi prochain un an, j'ai fait une course à cheval, au-delà de Scutari, — tout était couvert de neige. C'était très triste et très beau ⁽¹⁾.

Ah ! que ne peut-on se déraciner du sol où l'on vit, emporter avec soi tout ce qu'on aime, ... mais que nous sommes sots de toujours nous plaindre. Et puis d'ailleurs c'est si commun, que ceux qui se piquent de quelque distinction devraient s'en abstenir. Et c'est ce que je vais faire définitivement en closant là ma lettre. — C'est égal, vous voyez que le *spleen* n'est pas qu'à Londres. Je le crois comme les aiguilles de Birmingham généralement répandu par tout l'univers.

Adieu. Que Dieu vous tienne le cœur en joie et le corps en santé. Pensez à moi, aimez-moi un peu, moi qui vous aime beaucoup et qui embrasse vos deux mains avec tendresse.

Your faithful friend.

Écrivez-moi rue du Dauphin, 6, ou à Croisset. Mais je resterai à Paris jusqu'après le jour de l'an, ou la fin de janvier ? — Au reste peu importe. Comme vous voudrez.

(1) Flaubert égrène ici ses éphémérides. « Vendredi prochain », ce sera le 12 décembre, anniversaire de sa naissance. Le 12 décembre 1849, il revenait en effet des Pyramides au Caire. Voir la rencontre du scarabée (*Notes de Voyages*, éd. L. Conard, t. I, p. 120). — 12 décembre 1850, course sur la neige en Turquie (*ibid.*, t. II, p. 62-64).

69. À HENRIETTE COLLIER.

Croisset, 1^{er} février [1852].

Est-ce que vous m'oubliez, chère Henriette ? Je vous avais écrit, lors des derniers événements de décembre. Ma lettre, sans doute, se sera alors perdue. Il n'y avait point à cette époque grande sécurité pour les correspondances. Êtes-vous malade comme j'en ai peur ? Que Clemy soit donc assez bonne pour me donner de vos nouvelles.

Je vous avais parlé de l'album de M^{me} Colet. Je sais que vous avez été le retirer de chez le libraire et je vous en remercie bien. Si vous ne trouvez pas à le vendre avantageusement en totalité ou en partie, renvoyez-le-moi, par l'occasion que vous jugerez la plus sûre, ou par la poste tout simplement⁽¹⁾. Je vous recommande la chose bien précieusement. — Par suite de la suspension des journaux toute la pauvre gent de lettres se trouve maintenant dans la gêne. Si vous saviez quelle misère en France ! La propriétaire de cet album serait bien heureuse si vous pouviez en tirer quelque argent. Je vous en serais bien reconnaissant pour moi, ce serait une bonne action⁽²⁾.

Tout est triste ici. Le temps, les hommes, les choses, — beaucoup de brouillard et la haine

⁽¹⁾ Ici ces mots qui ont été raturés : « à l'adresse de mon frère Achille à l'Hôtel-Dieu ».

⁽²⁾ Voir sur cette affaire de l'album lettres à Louise Colet, *Corr.* II, p. 342, 358, et surtout celle de la page 360, écrite après celle-ci, le même jour.

dans tous les cœurs. Pourquoi rester dans sa patrie ? pourquoi ne peut-on pas aller vivre dans quelque beau pays aimé du soleil loin de toute politique avec ceux qu'on aime ? — Me voilà revenu à Croisset. J'y travaille tout seul, et beaucoup. Si je suis content du livre que je fais maintenant, je le publierai l'hiver prochain ⁽¹⁾ et vous l'enverrai. Vous le liriez en pensant à moi. — Y pensez-vous quelquefois ? Êtes-vous comme toutes mes vieilles affections qui me quittent une à une (comme mes cheveux) ? Les unes s'en vont par la mort, d'autres par l'indifférence. On ne revient pas plus de l'une que de l'autre. Hélas ! non, n'est-ce pas, chère Henriette, vous me restez, mon souvenir ne vous abandonne pas. Vous pensez quelquefois comme je le fais, à nos pauvres après-midi du Rond-Point déjà si loin... si loin.

Viendrez-vous en France cet été, comme vous me l'avez promis ? Je n'y crois guère, malheureusement, quoique je l'espère. Il ne faut douter de rien, cependant. C'est une maxime chrétienne qu'il est bon de suivre pour être heureux.

Adieu donc, chère et bonne Henriette. Aimez-moi un peu, pensez à moi, si vous le voulez ; mais écrivez-moi. Cela me fera bien plaisir. Adieu encore. Je baise vos mains.

À vous de cœur.

(1) *Madame Bovary*, roman commencé en 1851, et qui sera terminé seulement en 1856.

70. À HENRIETTE COLLIER.

Croisset, mardi gras [24 février 1852].

Merci de votre bonne petite et triste lettre, chère Henriette. Mais s'il m'a fait bien plaisir de recevoir de nouvelles assurances d'une affection sur laquelle je compte à vous dire vrai et dont je ne doute pas, j'ai été bien chagrin de voir que vous fussiez si triste. — Quelle mauvaise chose que la vie, n'est-ce pas? C'est un potage sur lequel il y a beaucoup de cheveux, et qu'il faut manger pourtant. Aussi, souvent, le cœur vous en lève-t-il de dégoût! Si nous vivions dans le même pays au moins, je pourrais comme autrefois au Rond-Point, quand vous souffriez trop, me mettre près de vous, vous prendre les mains, vous lire quelque chose qui vous fasse pleurer, ou vous dire quelque chose qui vous fasse rire, vous soulager un peu enfin.

Mais il en est toujours ainsi : ceux qui s'aiment sont séparés, et l'on vit avec qui vous trouble. Prenez patience pourtant, pauvre Henriette. Il n'y a rien de durable en ce monde, ni peine ni plaisir. Et si l'humidité de la tristesse vous pénètre l'âme, comme un brouillard d'hiver, quelque soleil peut-être viendra plus tard vous la réchauffer de bonheur. Lisez, faites de la musique, tâchez de ne pas penser. C'est là le mal : rêver, — mais c'est pourtant si doux n'est-ce pas?

J'ai bien compris tout le froissement que vous avez dû ressentir à propos de cette affaire dont vous me parlez. Moi aussi j'ai passé depuis quelque

temps par des désillusions peu gaies. À mesure qu'on vieillit, le cœur se dépouille, comme les arbres. Rien ne résiste à certains coups de vent; chaque jour qui vient nous arrache quelques feuilles, sans compter les orages qui d'un coup cassent plusieurs branches. Et toute cette verdure-là ne repousse pas, comme l'autre au printemps.

L'année prochaine, je prendrai définitivement un logement à Paris pour y passer les hivers, puisqu'il est probable que je me lancerai comme on dit. Et pourtant je n'en ai guère envie. N'importe, à Paris je serais plus près de vous si vous y veniez. Il ne faut désespérer de rien.

Gardez, s'il vous plaît, l'album d'autographes tant qu'il vous fera plaisir. Si après la saison vous ne l'aviez pas placé, vous me le renverriez. — Mais je compte avoir bientôt l'aquarelle⁽¹⁾. Un monsieur qui va à Londres doit un de ces jours venir la chercher chez vous. Emballez-moi la chose bien solidement, et qu'elle m'arrive intacte de vos mains. Si d'ici à quelque temps vous n'entendiez parler de rien, je vous enverrais l'adresse d'un courtier de commerce en correspondance avec Rouen, et qui me transmettrait votre cher envoi.

Ma petite nièce commence à parler anglais. Je crois qu'elle aura l'intelligence de sa mère; mais elle n'en aura point la beauté. Je lis beaucoup de Shakespeare de mon côté et commencerai bientôt à le comprendre à peu près couramment⁽²⁾. Ce

(1) Il sera question plus bas d'un portrait de miss Collier. Voir, *infra*, la lettre du [18 avril 1852] à la même.

(2) Voir la lettre à Louise Colet du 8 février 1852 (*Corr.* II, p. 366).

poète-là et vous feront que j'aimerai toujours l'Angleterre.

Adieu, chère et bonne Henriette, pensez à moi, comme je pense à vous. J'embrasse vos deux mains. Souvenir à Clemy et tout à vous.

71. À JULES DUPLAN.

[Paris, jeudi, 11 mars 1852.]
Hôtel et rue du Helder.

MON CHER DUPLAN,

Je suis à Paris depuis avant-hier; voulez-vous venir me voir demain soir vendredi après 10 heures ou samedi matin, d'aussi bonne heure qu'il vous fera plaisir?

Je vous serre les mains.

À vous.

72. À HENRIETTE COLLIER.

[Croisset,] samedi 3 avril [1852].

J'ai trouvé, chez moi, en revenant de Paris, il y a huit jours, un petit paquet sur lequel j'ai reconnu votre bonne écriture, chère Henriette. Il était déjà arrivé depuis quelque temps et était parvenu chez mon frère par le chemin de fer, sans autre avertissement. — Je baise d'ici ces mains qui ont travaillé pour moi; leur ouvrage

est sur une petite table qui me sert à poser mon livre quand je travaille sur mon divan ou au coin du feu dans un fauteuil. Votre joli tricot, chère Henriette, est donc là toujours sous mes yeux, qui tire mon regard et provoque mon souvenir⁽¹⁾. — Mais ce n'est que la moitié de vos cadeaux, j'attends encore le portrait. Le monsieur qui devait le prendre chez vous n'est pas encore revenu en France; je n'en ai aucune nouvelle.

Vous me recommandez dans une de vos dernières lettres de ne rien dire de ce que vous me contez, à Gertrude. N'ayez de cela aucun souci, je ne suis point en correspondance avec Gertrude, qui se soucie peu, je crois, de mes lettres, et de mes visites. J'ai du moins tout lieu de le penser⁽²⁾.

Comme je voudrais vous revoir! Comme je vous aime bien plus encore depuis mon voyage à Londres, qui a renoué pour moi (quelque courts qu'aient duré les instants passés auprès de vous) la douce habitude où j'étais naguère de votre société! Hein, pauvre Henriette, que de choses perdues depuis ce temps que je vous faisais des lectures, au chevet de votre lit où vous aviez la tête appuyée sur un oreiller rose. Les morts! les absents! les mariés! que de dispersions et de vides!

Plus je vais, plus il se fait autour de moi un grand cercle. Les cheveux s'en vont comme les affections. Mes amis me quittent pour courir

(1) Sur ce «carré de filet de coton», voir la lettre 312 à Louise Colet et la suivante (*Corr.* II, p. 374 et 381). Et penser à la broderie du porte-cigares, *Madame Bovary*, I, 9.

(2) Gertrude Collier avait épousé Charles Tennant le 11 septembre 1847.

après la fortune ou la réputation, et rougissant de leur jeunesse m'abandonnent avec des naïvetés d'égoïsme à faire rire de pitié, si elles ne serraient le cœur⁽¹⁾. Vous parlez de vos tristesses, et de vos longs après-midi pluvieux, et de toutes les saouleurs⁽²⁾ de l'existence. Moi aussi, allez, je sais ce que c'est que le découragement complet de l'âme, les heures mornes, et les larmes rentrées. — Joignez-y les lassitudes d'un art où je m'acharne, et dont je suis épuisé quelquefois comme on l'est après des excès de vin.

Quand je pense que dans quelques heures ce papier sur lequel court ma main sera touché par les vôtres, et qu'il se peut passer encore des mois, des années, sans que nous nous revoyions, je suis effrayé, la tête me tourne. Comprenez-vous ce que je veux dire? Comme c'est drôle que la pensée aille si vite, soit si libre, et que le corps soit si lent, que tant de chaînes le retiennent! Par une corde plus ou moins longue : sentiment, habitude, devoir, nous sommes tous plus ou moins comme des chiens à la niche. Nous avons beau tirer dessus, japper contre les passants, et aboyer à la lune les larmes aux yeux, nous ne dépassons pas une certaine étendue d'esclavage, et plus nous faisons d'efforts, plus le nœud se resserre, plus nous nous étranglons nous-mêmes. Adieu; conservez toujours un bon souvenir de moi, aimez-moi. À vous.

With all my heart.

(1) Il est difficile de croire que Flaubert ne pense pas à M. Du Camp.

(2) Flaubert écrit ce mot avec un accent circonflexe qui va de l'a à l'u.

Donnez-moi des nouvelles d'Herbert quand vous en aurez. Je serais bien heureux de savoir s'il se souvient de son ancien papa⁽¹⁾. Amitiés à Clémy.

73. À HENRIETTE COLLIER.

Croisset, dimanche [18 avril 1852].

Que je vous remercie donc, du fond du cœur ! que j'embrasse vos mains ! chère et bonne Henriette. J'ai reçu avant-hier votre portrait. Il y a longtemps que quelque chose ne m'avait fait autant de plaisir. Depuis que je l'ai, je le regarde à toute minute. Je m'en vais le mettre à côté de ma cheminée, au-dessus de la place où je m'asseyois pour fumer et pour penser. Il sera tout près d'une vue d'Égypte et non loin du buste de ma sœur. Vous allez, chère Henriette, devenir un des hôtes de ma vie silencieuse. Votre visage que j'ai-
mais tant va me regarder toute l'année⁽²⁾.

Quand M. Rossi vous a faite, je suis venu un jour chez vous ; et je vous lisais *Atala* pendant qu'il travaillait, vous en souvenez-vous ? Je vous vois toujours ainsi couchée sur votre lit, tournant le dos à la cheminée et regardant les voitures qui passaient sur le Rond-Point.

Que devenez-vous maintenant ? que faites-vous

⁽¹⁾ Herbert Collier appelait Flaubert *papa* (cf. *Corr.* II, p. 272).

⁽²⁾ Voir aussi, dans *Corr.* IV, p. 87, une allusion à ce portrait au moment du mariage de miss Henriette Collier (été 1855).

de la vie? avez-vous des projets? viendrez-vous en France cette année? prévoyez-vous un temps quelconque où vous y reviendrez vivre? le désirez-vous?

Ma petite nièce vous a reconnue, ou devinée, en tout cas elle vous a nommée. Je crois que cette enfant aura de l'esprit. — Elle égaie toute la maison par sa gentillesse; son institutrice l'élève bien et ne la gâte pas⁽¹⁾. Elle la bouscule même quelquefois, car elle déteste la France, tout ce qui est français, et au fond du cœur, je crois, méprise profondément les bons bourgeois chez lesquels elle vit. *She is very proud.*

Il est possible que cet été nous allions quelques jours à Trouville⁽²⁾. Mais on l'a bien changé, notre pauvre Trouville. La dernière fois que j'y suis allé, il y a cinq ans⁽³⁾, j'ai eu du mal à m'y reconnaître, tant les embellissements l'ont gâté, et tant *le beau monde* le salit. Il n'y a rien de plus triste que de revoir après longtemps les endroits où l'on a été joyeux. S'ils sont restés les mêmes, leur tranquillité vous semble une injure; s'ils ont changé au contraire, cela vous paraît un oubli. Je reverrai donc votre maison et la place sur la dune où vous étiez au soleil, avec ce manteau d'hermine blanche sur les pieds.

Savez-vous que ma mère aime tellement votre portrait qu'elle a eu *le toupet*, comme on dit en français, de me demander si je voulais le mettre

(1) Sur cette «institutrice dévote», miss Isabelle Hutton, qui était arrivée à Croisset au début de novembre 1851, voir *Corr.* II, p. 329, 338, 413.

(2) Ce projet (voir encore *infra*, p. 158) semble ne s'être réalisé que l'année suivante.

(3) En juillet 1847, en revenant de Bretagne.

dans son salon, pour l'embellir. Je me suis complètement refusé à cette complaisance.

Adieu, pensez à moi. Souvenez-vous toujours de votre vieil ami qui vous envoie mille choses tendres, de l'autre côté de l'eau.

Encore une fois à vous. Amitiés à Clemy.

P.-S. Lundi 19.

Je reçois ce matin même votre bonne lettre, comme la mienne allait partir, J'ai lu votre anglais couramment ou à peu près. Écrivez-moi donc en anglais ou en français, peu m'importe, pourvu que vous m'écriviez et le plus longuement possible.

Ne quittez pas votre père, puisqu'il a besoin de votre surveillance comme vous dites, mais êtes-vous bien sûre que cela serve à quelque chose ? et que vous puissiez toujours le retenir ? ⁽¹⁾ Avez-vous quelquefois des nouvelles de Gertrude ? Merci, bonne Henriette, des conseils que vous me donnez pour ma santé, mais elle est bonne à présent. L'Orient m'a remis les nerfs. Le travail du reste ne m'a jamais fatigué. *J'ai le coffre bon*, comme on dit. Il n'y a en moi que deux choses qui s'en vont, les cheveux et la gaîté. Tout le reste ne bouge.

Adieu, portez-vous bien. Tâchez de n'être point triste. Encore une longue poignée de main. A vous.

⁽¹⁾ M. Collier, qui s'était marié en 1816, avait perdu sa femme le 22 octobre 1850, et depuis il se sentait très seul.

74. À HENRIETTE COLLIER.

[Croisset,] 26 juin [1852].

Voilà longtemps que je n'ai entendu parler de vous, chère Henriette. Que devenez-vous par cet horrible été? la mauvaise saison influe-t-elle sur votre santé? Êtes-vous à la campagne ou à Londres?

Je n'ai rien à vous dire, si ce n'est que votre beau portrait fait ma joie et l'admiration des rares visites que je reçois. Il est encadré dans un petit cadre ovale doré, au coin de ma cheminée, entre une vue du Caire et la glace. Toutes les fois que je détourne la tête, je le vois. Vous ne sauriez croire combien je vous suis reconnaissant de ce cadeau.

Cet été, dans six semaines, au commencement du mois d'août, nous irons à Trouville. Je n'y ai pas été depuis vous, sauf il y a cinq ans en revenant de Bretagne, où j'y suis resté deux jours. Je suis arrivé à une heure du matin, à pied, de l'autre côté de la Touques. Je venais de Dives par le bord de la mer. Il faisait une lune superbe, et les flaques d'eau dans les criques étaient phosphorescentes sous mes pas, et semblaient de loin comme de petits lacs d'argent. J'ai trouvé tout bien changé⁽¹⁾. J'y retrouverai encore d'autres changements. Je verrai près de la corderie la

⁽¹⁾ Voir *Par les champs et par les grèves*, l'admirable récit des pages 335-337.

place où je vous ai vue pour la première fois, couchée sur votre lit, un manteau de fourrure blanche à vos pieds. Comme c'est vieux tout cela ! Il me semble que je porte sur moi une quantité innombrable d'années !

Voilà sept mois que je suis en train d'écrire un livre que je croyais devoir finir cet automne. Mais j'en ai encore pour quatorze à seize mois, après quoi j'irai *m'établir* à Paris. Comme je voudrais qu'il fût achevé, et bon et imprimé pour vous l'envoyer ! Si je peux, j'irai vous le porter moi-même. Mais que se passera-t-il d'ici là ? et vous viendrez peut-être avant, me rendre la visite que je vous ai faite au mois d'octobre dernier ?

Si vous ne pouvez, chère Henriette, placer avantageusement l'album de M^{me} Colet, renvoyez-le-moi par l'occasion que vous jugerez la plus sûre ; ou à elle-même à Paris, rue de Sèvres, 21.

Ma petite nièce grandit et commence à parler gentiment⁽¹⁾ l'anglais. Je lui donne tous les jours des leçons de géographie. Elle a dans ce moment-ci une rage de balançoire et blanchit au derrière toutes ses robes à force d'y rester assise dessus. — Juliette vient de faire sa première communion. J'y ai assisté. Le curé dans le sermon a trouvé le moyen de faire l'éloge de Napoléon. Cela vous donne un échantillon de la bassesse générale qui règne en France. L'avenir n'est pas gai. Tôt ou tard la banqueroute nous pend au nez, et nous crèverons tous sur la paille comme des gueux.

Que devient Gertrude ? la voyez-vous quelque-

(1) Flaubert a écrit : *gentillement*.

fois? son mari a-t-il réussi dans sa grande entreprise? Vous avez su sans doute la mort subite de ce pauvre Pradier⁽¹⁾. Combien je regrette qu'il n'ait pas fait votre buste. Cela eût été meilleur que votre infâme médaillon qui vous ressemble si peu. — Adieu, chère Henriette; souvenir à Clemy. Je vous baise bien tendrement les mains. À vous.

75. À LOUIS BOUILHET.

[Croisset, nuit du 17 au 18 juillet 1852.]

Pour éviter tout malentendu, je te renvoie ce mot.

Tout bien réfléchi, il faut vraiment que je voie un comice agricole. (Sens-tu la beauté de ma rage? — Cérès me poursuit. Quelle Proserpine!)

Donc je m'embarquerai par le bateau qui passe devant Croisset à 9 h. $\frac{3}{4}$ ⁽²⁾. Prends celui-là.

Si tu ne prends que celui de 11 heures, déjeune à Croisset, et viens-t'en me retrouver ensuite.

J'imagine qu'il doit y avoir de bonnes charges à voir.

⁽¹⁾ 5 juin 1852; cf. *Corr.* II, p. 429.

⁽²⁾ Le comice que Flaubert vit le dimanche 18 juillet 1852 est celui de Grand-Couronne, en aval de Croisset et sur l'autre rive de la Seine. Voir le chapitre des Comices d'Yonville dans *Madame Bovary*.

Il est 1 heure du matin. Je ne sais pas comment je n'ai pas la poitrine défoncée, depuis quatre heures que je hurle sans interruption. Il faut que j'aie décidément les poumons entourés d'un triple airain plus que le premier navigateur⁽¹⁾.

Addio carissimo (petit chic italien et bien porté).

76. À LOUIS BOUILHET.

[Paris,] mardi, minuit [10 août 1852].

MON CHER VIEUX,

J'arrive à la rue Verte⁽²⁾ jeudi à 3 h. 17 m. Il faut que tu t'y trouves afin que je te remette la pièce de la Muse *la Veille* que tu dois lui renvoyer de suite. Il y a urgence pour l'impression⁽³⁾.

Nous avons travaillé comme des enragés. Pour ma part quant à moi j'en ai assez.

L'histoire des 500 francs m'embête enfin!... J'espère que, comme pour le reste, on aura le bon esprit de ne pas m'en parler⁽⁴⁾.

(1) Locution et allusion très fréquentes alors : voir Horace (*Odes*, livre I^{er}, ode III, v. 9).

(2) Flaubert annonce son arrivée à la gare de Rouen.

(3) *La Veille*, devenue *Veillée*, fait partie du recueil de vers de Louise Colet, *Ce qui est dans le cœur des femmes* (*Bibl. de la Fr.*, 28 août 1852).

(4) D'après une lettre du 18 juillet (*Corr.* II, p. 467), on voit que Flaubert avait dû remettre 500 francs à Louise Colet. «On» semble désigner ici M^{me} Flaubert.

À toi, ton vieux solide.

Saulcy m'a promis ce matin que ce serait Ph. Chasles qui ferait ton article dans l'*Atbaeneum* [sic]. C'est bon comme signature. Ça va bien⁽¹⁾.

77. À JULES DUPLAN.

[Paris,] samedi matin [août 1852 ?].

MON CHER DUPLAN,

Voici les poésies en question.

Pas n'est besoin de vous recommander la plus stricte discrétion. Vous comprenez quel triomphe il y aurait de l'autre côté si la chose ratant, venait à être éventée⁽²⁾.

J'espère vous voir mercredi soir à huit heures et demie, mais d'ici là je vous écrirai un mot.

Adieu, je vous serre les mains.

À vous de cœur, avec toutes sortes de remerciements de nous deux.

Si la pièce du marchand de mouroon⁽³⁾ plaisait,

⁽¹⁾ Félix de Saulcy (1807-1880), un des fondateurs-directeurs de l'*Atbenæum français*, dont le premier numéro venait de sortir le 3 juillet précédent. — Le *Melaenis* de Bouilhet avait paru dans la *Revue de Paris* de novembre 1851. C'est de ce poème qu'il s'agissait d'obtenir un compte rendu dans l'*Atbenæum*. Voir *Bulletin du Bibliophile*, avril 1949, p. 168-169.

⁽²⁾ Sans doute Flaubert, alors à Paris, envoie-t-il à J. Duplan les poésies de Bouilhet que Duplan se charge de soumettre à Buloz, directeur de la *Revue des Deux Mondes* (voir la lettre suivante). «L'autre côté» serait celui de la *Revue de Paris*.

⁽³⁾ Il s'agit de la pièce de Bouilhet : *La Chanson du Marchand de Mouroon* (*Festons et Astragales*, p. 149-151). Dans son état actuel, la dernière strophe ne risque pas de déplaire.

et que la dernière strophe déplût, on pourrait la changer. Au reste nous en causerons. Bon courage. À mercredi donc.

78. À JULES DUPLAN.

[Croisset,] mardi [7 septembre 1852].

MON CHER DUPLAN,

Au moment où je recevais votre lettre ce matin, Bouilhet en recevait une autre de Maxime qui lui demande de suite, poste pour poste, *Tou-tsong* afin de la faire paraître dans le numéro d'octobre de la *Revue de Paris* ⁽¹⁾. Vous savez l'histoire de cette pièce. On ne devait *jamais* la publier parce qu'elle déplait à Gautier comme ressemblant (et égalant) une des siennes ⁽²⁾. C'était là une faiblesse du grand homme. D'où vient ce revirement de la *Revue de Paris* à l'encontre de *Tou-tsong*? Y a-t-il brouille entre les deux amis? est-ce une niche que Max

⁽¹⁾ *Tou-tsong* parut, non dans le numéro d'octobre 1852, mais seulement dans celui de mai 1853, en même temps que *La Louve*, *Kucbub-Hanem*, *Corydon*. Le poème prit place ensuite dans *Poésies*, *Festons et Astragales* (Paris, Librairie nouvelle, 1859, p. 121-123). En octobre, la *Revue de Paris* avait publié *L'Hallali* (voir *Festons et Astragales*, p. 57-58) et en janvier 1853, *Le Galet* (*ibid.*, p. 147-148). En ces mêmes années 1852-1853, Gautier faisait passer dans la *Revue de Paris* plusieurs pièces des *Emaux et Camées* (voir, de Spoelberch de Lovenjoul : *Histoire des Œuvres de Théophile Gautier*, Paris, G. Charpentier et C^{ie}, 1887. Tome II, p. 1 et suiv.).

⁽²⁾ S'agit-il de *Cbinoiserie* (*Hommage aux dames pour 1835*)? Voir *Poésies complètes* publiées par René Jasinski (Paris, Firmin-Didot, 1932), tome II, p. 193.

veut faire à Gautier ? je le crois. Vous savez que, dans un des articles du Salon de Max⁽¹⁾, il y a une citation de *Tou-tsong*⁽²⁾. L'autre à son retour⁽³⁾ aura fait des reproches ; joignez à cela les *Rois du monde*⁽⁴⁾ (= le cèdre), publié aussi en son absence, lequel cèdre flotte dans les eaux de *Qui sera roi ?*⁽⁵⁾ Cormenin a arrêté (et emporté dans sa poche) un article élogieux sur *Maelenis* [sic], déposé à la Presse ; cette affaire est tombée dans l'eau. Peut-être la proposition de Max est-elle une petite compensation ? Ce ne sont tout cela que des conjectures. Mais je crois qu'il y a brouille là-bas. Le numéro dernier n'était pas signé M. Du C.⁽⁶⁾, pourquoi ? etc.

Voici donc la complication fort embêtante qui a lieu. Buloz a dans les mains *Tou-tsong*. S'il le voit

(1) Voir *Beaux-Arts, Salon de 1852*, sous la signature de Maxime Du Camp (*Revue de Paris*, mai-juin-juillet 1852).

(2) Terminant sa présentation par les œuvres du sculpteur Henri-Joseph-Charles Cordier, Du Camp écrivait : « Ses *Époux chinois* sont aussi d'une merveilleuse exactitude, et nous pouvons dire, comme notre ami Louis Bouilhet, dont nos lecteurs ont admiré les vers magnifiques :

Le long du fleuve Jaune, on ferait bien des lieues,
Avant de rencontrer un mandarin pareil ! »

Ces deux vers commencent le poème de *Tou-tsong*.

(3) A son retour de Constantinople, où Gautier s'était rendu en 1852 et d'où il rapporta des souvenirs parus dans la *Presse* (oct. 1852-nov. 1853) sous le titre *De Paris à Constantinople. Promenades d'été*, réunis ensuite en un volume, *Constantinople* (Paris, Michel Lévy, 1853).

(4) *Les Rois du Monde* (ce sont les cèdres), poème de Bouilhet paru dans la *Revue de Paris* (août 1852), recueilli avec dédicace à Alfred Guérard, dans *Poésies, Festons et Astragales*, p. 16-18.

(5) *Qui sera roi ?* poésie de Gautier. Voir *Poésies complètes*, tome II, p. 185.

(6) Le numéro d'août 1852 ne portait pas la signature de Du Camp, mais celui de juillet n'était pas signé d'Arsène Housaye. A partir d'octobre, un seul des directeurs signera le numéro du mois.

publié dans la *Revue de Paris*, cela peut lui paraître drôle, car c'est lui offrir une chose et la donner à un autre. D'un autre côté la refuser là-bas est assez difficile, outre que nous ne serions pas fâchés de voir l'ami Gautier embêté dans son propre journal. Il faudrait donc, mon cher Duplan, le plus vite possible savoir ce que Buloz compte faire de *Tou-tsong* et lui redemander cette pièce, ou êtes-vous bien sûr qu'il ne trouvera pas le procédé singulier, et ne se fâchera pas, j'entends de voir publier ce qu'il a maintenant dans les mains, quoique ce soit plutôt un échantillon qu'on lui ait prêté, et que Bouilhet (d'après la position que vous lui avez faite) soit étranger à cette offre.

Si Buloz, ayant vu toutes les pièces de Bouilhet, trouve *Tou-tsong* la meilleure et veuille l'imprimer, laissez-la-lui. Sinon, dites-le-nous, et alors Bouilhet pourrait la donner à la *Revue de Paris*.

Vous comprenez, mon cher ami, la difficulté de la position de Bouilhet. Il s'agit tout à la fois de ne pas rester le cul entre deux selles et d'autre part de ne pas faire de *crasse*. Dépêchez-vous, je vous en prie. Bouilhet compte les minutes pour pouvoir répondre à Maxime.

Adieu, mon cher bon.

Tout à vous.

Répondez-nous directement à Rouen, Bouilhet rue Beauvoisine, 131. Car je suis obligé de m'absenter depuis jeudi au soir jusqu'à dimanche ⁽¹⁾.

(1) Voir la lettre suivante et la note 1.

79. À ERNEST CHEVALIER.

Croisset, mardi [7 septembre 1852].

MON CHER ERNEST,

Si je n'ai pas répondu poste pour poste à ta bonne lettre, c'est que nous voulions te dire le jour précis de notre arrivée chez toi⁽¹⁾. Nous attendons ici M^{me} Bonenfant et sa famille⁽²⁾, qui arrive lundi prochain pour passer toutes les vacances.

Donc jeudi nous prendrons le convoi de 2 h. 40 m. qui arrive à Gaillon à 4 h. 5 m. et serons je crois à temps aux Andelys pour l'heure de votre dîner. Cela me fera bien plaisir, mon vieux, de te voir un peu et de t'embrasser.

L'intention de ma mère est de m'accompagner avec sa petite-fille⁽³⁾; depuis hier au soir l'enfant a été pris de maux de tête assez violents et d'un peu de fièvre. Je pense que ce ne sera rien. En tout cas tu me verras toujours arriver par le convoi de 4 h. 5 m.

Adieu, cher bonhomme.

À toi.

⁽¹⁾ Sur ce voyage, voir la lettre à Louise Colet du 13 septembre 1852 (*Corr.* III, p. 19) : « Il a fallu à toute force aller aux Andelys voir un ancien camarade que je n'avais pas vu depuis plusieurs années et à qui, d'année en année, je promettais ma visite. »

⁽²⁾ Sans doute son mari, Louis, et ses deux filles : Caroline et Emilie.

⁽³⁾ La petite Caroline Hamard, qui était alors dans sa septième année.

80. À HENRIETTE COLLIER.

[Croisset,] lundi 13 septembre [1852].

Cette lettre vous sera remise, chère Henriette, par miss Isabelle Hutton, institutrice de ma petite nièce. Je l'ai priée d'aller vous voir pour savoir un peu de vos nouvelles et vous redemander l'album de M^{me} Colet que l'on me réclame à grands cris. Soyez donc assez bonne pour le lui donner⁽¹⁾.

Je n'entends plus parler de vous. Que devenez-vous? Avez-vous abandonné tout à fait cette pauvre France? ne prévoyez-vous pas revenir habiter Paris? Avez-vous reçu des nouvelles d'Herbert?

Voilà l'hiver qui revient. Les feuilles ici commencent à tomber. Les longs jours tristes vont revenir. Il y a un an j'allais aller vous voir! Dans dix-huit mois, au milieu de l'hiver 1854, j'irai probablement vous faire une petite visite⁽²⁾. Un travail que j'aurai sollicité de ma part un voyage à Londres. Ce sera une occasion. Je voudrais y être déjà. Mais que de jours d'ici là!

Adieu, mille amitiés à Clemy. Je vous baise les mains. Tout à vous.

(1) Voir, dans *Corr.* III, p. 20, la lettre du même jour à Louise Colet : « L'institutrice part demain pour Londres. Je lui ai donné une lettre pour miss Collier ; elle te rapportera ton album. »

(2) Il n'en a rien été, semble-t-il.

81. À SON ONCLE PARAIN.

[Croisset, début de 1853 ?]

MON BRAVE PÈRE PARAIN,

Ma mère va faire porter immédiatement une caisse aux Messageries, qui est à votre adresse et doit vous arriver, en même temps que cet avertissement.

Dites-moi donc, vieux solide, quand est-ce que l'on vous verra ? malgré les récriminations d'Olympe et de sa fille, qui m'ont déclaré, aux vacances, vouloir cette année vous garder plus longtemps que les autres, j'espère pourtant qu'elles vont bientôt vous lâcher et qu'on va vous ravoir.

Rien de nouveau ici, qu'un temps des plus doux. Le jardin a beaucoup de primevères, et les tulipes poussent. Je travaille toujours passablement, mais fort lentement. Le jeune Bouilhet a le cou garni de clous, ce qui l'empêche quelquefois de venir me voir. Nous causons de vous, bien souvent, mon bon vieux.

La mère Lormier, dit-on, *s'épaissit*, elle *se fatigue*, ce sont là ses expressions. Non contente d'avoir été bête toute sa vie, elle devient imbécile, ou approchant ; ses enfants même commencent à s'en inquiéter. Il est temps ! et quelle perspicacité ! Comme elle va devenir encore bien plus respectable ! Vous me retrouverez toujours le même, mon vieux, ma *baine du bourgeois* ne baisse pas. J'en suis arrivé à avoir une rage sereine contre mon espèce, et puisqu'on n'est entouré que de

canailles ou d'imbéciles dans ce bas monde (il y en a qui cumulent), que ceux qui ne se croient être ni des uns ni des autres, se rejoignent et s'embrassent. C'est ce que je fais en vous envoyant à tous mille amitiés et souhaits pour cette année et les subséquentes (selon la formule).

Adieu, mon vieux et cher brave oncle.

Tout à vous.

82. À LOUIS BOUILHET.

[Trouville,] jeudi matin 10 heures
[25 (?) août 1853].

Je reçois la fin du *Mammouth*⁽¹⁾. Voilà une demi-heure que j'y réfléchis. Elle m'a fait passer par des états différents. Mais rassure-toi, le mouvement est bon. Voici donc mon avis :

1° Je trouve mauvais ce vers

*Et comme dans un rêve où toute forme change,
de même que vision étrange et ô prodige, ô terreur.
Garde elle vient, elle vient*⁽²⁾ (comme mouvement)

⁽¹⁾ Il s'agit du morceau qu'on peut lire dans *Les Fossiles*, de Bouilhet (*Poésies*, 1859, p. 236 et suiv.). Flaubert avait reçu avant le 20 août le commencement de cette description (*Corr.* III, p. 303).

⁽²⁾ C'est le vers :

Elle vient ! elle vient ! la troupe des montagnes !...

Dans le texte définitif, ce vers est immédiatement suivi par :

Et dans les longs détours du sombre défilé,
Chaque cime est vivante ! et les monts ont beuglé !

Bouilhet aurait donc fait disparaître là ce que son ami avait critiqué. Le vers « Chaque cime », etc. était en effet de nature à plaire à Flaubert.

ou quelque chose d'analogue : *elle passe, elle court, etc.*, et refais, inclusivement depuis la *vision étrange* jusqu'au *noir défilé* qui est bon. *Vision* est trop naïf, et *rêve* où *toute forme, etc.*, foncièrement mauvais ;

2° *Mais voilà qu'ondulant* est peut-être bon, je n'en sais rien, tu as plus haut *Mais parmi les roseaux*. C'est peut-être le mot *puis* ou *bientôt*⁽¹⁾. Au reste laisse, cela est bien peu important.

À la première lecture j'ai trouvé que tu avais eu tort de ne pas indiquer nettement que ce sont les mastodontes qui marchent, mais je trouve que tu as eu raison. Il faut laisser dans le vague, c'est plus imposant. Seulement refais depuis la *vision* jusqu'au *noir défilé*, en tâchant de préciser le trot, l'accord de toutes ces bêtes, et conserve précieusement le dernier qui est excellent : *Cbaque cime, etc.* Voici de bien bons vers : *L'horizon montueux — Se suivent lentement*⁽²⁾, et tout, du reste, jusqu'à cette foutue *vision*.

Adieu, vieux. Je crois que la correction ne sera pas facile, et que présentement je t'e..... Mais il me semble que je n'ai pas tort. Adieu, je t'embrasse, vieux bon bougre.

À toi.

Je viens de relire encore le tout, ne t'inquiète pas. Ce sera *crâne*. C'est d'une tristesse atroce et ton bonhomme de mammoth fait peur.

P.-S. Si tu veux que je te dise quelque chose

⁽¹⁾ Pour éviter la répétition du *mais*, Flaubert suggère un de ses adverbes favoris *puis*. Il semble que Bouilhet ait corrigé en : « Voilà que s'éveillant ».

⁽²⁾ L'horizon montueux tremble par intervalles...
Se suivent lentement parmi les joncs penchés!... (p. 239).

qui va te flatter et qui est vrai, c'est que hier à minuit j'ai cru qu'il avait neigé sur la plage : ce n'était que le clair de lune. J'ai été obligé de prendre mon lorgnon pour m'en assurer. Et la chaleur qu'il faisait m'a seule convaincu que je me trompais. La comparaison est mathématique ⁽¹⁾.

83. À LOUISE COLET.

[Croisset,] nuit de lundi à mardi, 2 heures.
[10 janvier 1854].

Je suis bien content, bonne Muse, de ce qui t'arrive ⁽²⁾. Nous en reparlerons plus au long et tu me donneras des détails. (Mais je suis ce soir harassé, je viens de finir mes remarques sur la *Servante*, j'y travaille depuis 1 heure, et j'y ai passé toute la journée et presque toute la nuit de samedi.) Je te conjure seulement d'une seule chose, c'est, maintenant que tu vas avoir un journal, de *te bien tenir* quant à tes amitiés et à tes haines. Pour la satisfaction d'un moment ne te fais point d'ennemis.

Cela m'amène à te parler de la *Servante* ⁽³⁾. J'ai résumé en une page mes impressions générales

(1) Flaubert fait allusion ici à ces vers de Bouilhet, p. 237 :

Et la lune d'argent...
Faisant neiger au loin, comme des flocons blancs,
Sa lumière glacée aux reflets vacillants.

(2) Flaubert indique plus loin le fait qui motive son contentement : «... tu vas avoir un journal».

(3) *Le Poème de la Femme. Deuxième récit. La servante*. Paris, Perrotin, 1854 (*Bibl. de la France*, 26 août).

(et mon commentaire est fait de façon que tu peux le montrer pour demander conseil à quelque autre si je te semble injuste); mais ici, en tête à tête, j'ai à te dire des choses intimes. Tu *vas te révolter*. Mais je serais une canaille si je dissimulais ma pensée. La voici, ma pensée :

Cette œuvre n'est pas publiable *telle qu'elle est*, et je te *supplie* de ne pas la publier.

Pourquoi insulter Musset? que t'a-t-il fait? Qu'est-ce que ça te regarde? Qui donc nous a sacrés censeurs? Tu lui reproches ses *Fantômes*; mais rappelle-toi ta pièce des *Fantômes*⁽¹⁾ (première version!). Soyons indulgents, gardons nos fautes pour nous. Espères-tu le corriger? Ce pauvre garçon n'a jamais cherché à te nuire? pourquoi veux-tu lui rendre un mal plus grand que celui qu'il t'a fait?

Pense à la postérité et contemple la piètre mine qu'y font tous les insulteurs de grands hommes. Quand Musset sera mort, qui saura qu'il s'est saoulé, qu'il battait sa chambrière? La postérité est très indulgente pour ces crimes-là. Elle pardonne presque à Jean-Jacques d'avoir mis ses enfants à l'hôpital! Et puis en quoi cela nous regarde-t-il? De quel droit?

Ce poème est une mauvaise action, et tu en as été punie, car c'est une mauvaise œuvre. Tâche de lire mes notes froidement. Si elles t'indignent trop, garde ces pages et relis-les dans six mois, un

⁽¹⁾ *Les Fantômes*, poème de Louise Colet dans *Ce qu'on rêve en aimant*, poésies nouvelles, suivies de *l'Acropole d'Athènes*, poème (Paris, Librairie nouvelle, 1854, in-16 de 144 pages). Elle en avait envoyé le manuscrit à Flaubert, qui en accuse réception dans la lettre 302 (mal datée) de la *Correspondance* et qui lui envoie ses remarques critiques dans la lettre 340.

an (attends pour publier), et tu verras que je ne suis que juste.

L'élément particulier, relatif, le petit fait, qui t'avait frappée, a nui à la conception du caractère de Mariette elle-même. En acceptant les caractères *tels que tu les donnes*, ils sont faits sans art ! Tu as écrit tout cela avec une passion personnelle qui t'a troublé la vue sur les conditions fondamentales de toute œuvre imaginée. L'esthétique est absente. Je t'assure qu'à part des morceaux lyriques et quelques descriptions, ce poème est faible et *ennuyeux*, surtout.

Tu as fait de l'art un déversoir à passions, une espèce de pot de chambre où le trop-plein de je ne sais quoi a coulé. Cela ne sent pas bon ! Cela sent la haine !

Ainsi je trouve cette œuvre mauvaise d'intention, méchante et mal exécutée.

Quant au côté du public, il sera révolté, et bien plus que moi. Il y a là dedans une éternelle préoccupation de la chair, de l'amour, tant de fois « débauche, impur, courtisanes, orgies ! » que cela passera pour un mauvais livre, malgré la prétention à intentions vertueuses.

Tu auras des engueulades gratuites ; on te dira des grossièretés, des personnalités (si la *Servante* était un chef-d'œuvre, ah ! très bien ! mais tant s'en faut !), et tu auras le dessous, car tu t'attaques à plus fort que toi. Quand même il ne répondrait rien, il aura pour lui et avec lui toutes les femmes de théâtre que tu injurieras grossièrement, et les amants de ces dames, qui tiennent les journaux.

Et s'il répondait par hasard ? s'il se réveillait ? S'il faisait rien qu'une chanson qui te couvrît de

ridicule ? Rappelle-toi la malheureuse histoire du couteau ⁽¹⁾, et combien cela t'a nui ! Il faut bien te dire toutes ces choses, quoique à l'heure qu'il est je doive en être rouge ! Mais tu ne profites de rien ! Tu prends le monde à rebours ! et tu fais des confusions perpétuelles de la vie et de l'art, de tes passions et de ton imagination, qui nuisent à l'un et à l'autre.

Sois sûre que ce que je pense d'autres le pensent et n'osent te le dire.

Supplie Babinet ou Delisle ⁽²⁾, ou plutôt tous les deux, de lire *chez eux* ton poème (ne leur donne pas mon commentaire, si tu veux) et de te dire ensuite bien franchement et sur leur honneur ce qu'ils en pensent sous le rapport de la *convenance* et de l'*exécution*. Fais cela sincèrement et sans quêter d'éloges : tu verras ce qu'ils répondront, et qu'ils me remercieront ensuite de t'avoir donné ce conseil.

Voici ce que je ferais à ta place :

Comme il y a dans la *Servante* des choses très bonnes, excellentes même, des endroits de *génie*, qu'il ne faut pas jeter au néant, je reprendrais tout pas à pas. Je supprimerais les longueurs, je changerais le caractère de Lyonnelle de façon qu'il ne ressemblât pas à Musset, et pour cela j'en ferais un poète catholique. J'aurais soin de faire *progres-*

⁽¹⁾ Piquée par quelque propos du journaliste des *Guêpes*, Louise Colet le frappa dans le dos d'un coup de couteau. Cf. *Corr.* IV, p. 11, où Flaubert, après avoir reçu la réponse de Louise Colet à ses critiques, lui dit : « Comme tu as mal pris... ce que je te disais de Karr ! Me supposes-tu donc assez *goujat* pour te rappeler ces choses dans une intention blessante ? »

⁽²⁾ Jacques Babinet (1794-1872), physicien, ami de Louise Colet. — Leconte de Lisle.

ser les caractères de Lyonnel et de Mariette. Car c'est là un *défaut capital* et d'où vient la monotonie du livre, la situation y est toujours la même ! Et je raccourcirais, je raccourcirais ! Songe donc ce que c'est qu'un poème de deux mille vers !

Il faut *re-penser* cela d'un bout à l'autre.

J'ai maintenant rempli mon devoir. Comprends-tu qu'il m'ait été pénible ?

Rappelle-toi avec quelle joie j'ai salué la *Paysanne*⁽¹⁾ pour me pardonner et pour comprendre les quarante pages que je t'envoie.

Adieu, mille tristes tendresses.

À toi, ton

84. À JULES DUPLAN.

Croisset, vendredi soir [24 février 1854].

J'ai bien des excuses à vous faire, mon cher Duplan.

Voilà deux fois que je viens à Paris et que je ne vais pas vous voir. J'ai peur que vous ne croyiez que je vous oublie. Rien n'est moins vrai pourtant.

La première fois, au mois de novembre⁽²⁾, j'ai eu beaucoup d'affaires embêtantes, et la dernière il y

⁽¹⁾ *Le Poème de la Femme. Premier récit. La Paysanne*. Paris, Perrotin, 1853, in-8° de 32 pages (*Bibl. de la France*, 7 mai).

⁽²⁾ Au moment où Bouilhet s'installait à Paris (nov. 1853).

a huit jours, j'ai passé presque tout mon temps avec un tel rhume et un tel embêtement que je n'ai pas voulu vous voir, de peur de vous communiquer l'un et l'autre.

Je sors à peine d'un état moral des plus *piètres* qui m'a duré deux mois. Le citoyen Bouilhet a eu également un bon accès de spleen qui s'est ajouté aux embarras de son installation. Il n'a pas été chez vous, ne sachant où vous demeurez, et *ayant peur de se perdre dans les rues (sic)*, — enfin, par bêtise. Tel est le caractère du jeune homme. Allez le voir, vous lui ferez du bien. Il demeure rue de Grenelle-Saint-Germain, 71. Au reste vous recevrez probablement sa visite, d'ici à peu.

Dites-moi comment vous allez, ce que vous devenez. Ne devez-vous pas bientôt lâcher le métier ? et aller en Italie ???

Quant à moi, mon gueusard de roman commence à me peser. J'ai eu de grands renforcements intérieurs, et des désespoirs solitaires, féroces.

Vous savez bien que vous m'avez promis de venir me voir un dimanche quelconque ? sera-ce au printemps ?

Adieu, mon vieux, portez-vous et tenez-vous en joie si c'est possible, par ce bon temps où nous vivons.

Tout à vous. Je vous embrasse.

85. À LOUIS BOUILHET.

[Croisset,] vendredi soir.

[Timbre de la poste de Rouen, 11 mars 1854.]

MON BONHOMME,

Ma mère part demain soir pour Paris et t'attend à déjeuner dimanche vers 11 heures rue du Dauphin⁽¹⁾, hôtel Sully. Ainsi passe tes bottes (pour dire souliers) et va z'y. Si tu ne peux, à cause de tes nombreuses occupations de femmes (car le dimanche doit être ton jour de Sylphide), tu la trouveras lundi à la même heure. Elle ne repartira que mardi.

La besogne va assez rondement. J'ai fait cette semaine quatre pages dont deux depuis hier, ce qui est beaucoup pour un bradype⁽²⁾ comme moi. J'ai peur qu'il n'y ait des répétitions, mais ma foi, tu les enlèveras si tu en trouves.

Rien de neuf d'ailleurs.

Adieu, porte-toi bien; ne t'épuise pas trop et rappelle-toi « qu'une once de... » etc⁽³⁾.

Je t'embrasse, mon vieux. Ton vieux.

(1) La rue du Dauphin a changé de nom en 1879, et est devenue alors la rue Saint-Roch. — Deux lignes plus bas, Flaubert a écrit « femmes » au singulier.

(2) Nom de l'animal dit paresseux.

(3) Il s'agit du dicton : « Une once de f... vaut une pinte de sang ».

86. À LOUIS BOUILHET.

[Croisset,] dimanche [19 mars 1854 ?].

Peki! Taïeb⁽¹⁾! antiqua! mameluk! tu es dans
une *très bonne voie*⁽²⁾. Continue et ne te désespère
pas, vieux melon! Je suis enchanté de la correc-
tion

Sentent *courir la sève, en frém[issant] d'amour*⁽³⁾.
Voilà donc déjà une strophe irréprochable.

Bon :

Les troupeaux répandus dans les grands pâturages

.
.

Fait tomber les fruits mûrs aux gazons du chemin.

⁽¹⁾ Souvenirs du voyage en Orient. D'après une note de M. Gaston Wiet, *Pek-Eyi*, en turc, a le sens de *très bien*. Les Turcs adoucissent beaucoup et il est normal que Flaubert ait entendu *Pek-(Ey)i*. Voir ce mot et sa traduction dans Gérard de Nerval, *Voyage en Orient*, Imp. Nat., 1950, t. IV, p. 360. — *Taïeb*, en arabe, signifie « bon! ». Le mot avait été entendu et remarqué par Flaubert (cf. *Corr.* II, p. 193).

⁽²⁾ Il s'agit de la fin du poème de Bouilhet, *Les Fossiles*. Le même jour, Flaubert écrit à Louise Colet : « Bouilhet m'a l'air... assez embêté des corrections de son *Homme futur*. Le mal n'est pas si grand qu'il croit et ce qu'il m'a envoyé ce matin est très bon » (*Corr.* IV, p. 36). — Cette section VI des *Fossiles* (*Poésies*, p. 254 et suiv.) comprend trente-sept strophes, au lieu des trente-trois reçues par Flaubert.

⁽³⁾ On peut lire aussi : *en friss[onnant] d'amour*. Ce vers dont Flaubert est enchanté n'a pourtant pas subsisté. Bouilhet a récrit ainsi le début de sa strophe :

L'arbre frémit d'amour sous son écorce grise;

La sève a, comme un sang, des battements joyeux...

(p. 256).

Tu verras seulement si *gazon* n'est [pas] trop près plus haut, *ce que je ne crois pas* ⁽¹⁾.

Les strophes *L'escarboucle*, etc., *Le fleuve diaphane* : excellentes.

O splendide univers qu'ont rêvé les vieux âges !

.
.
.

Ah ! à la bonne heure ! maintenant on a pu rêver cela ! Garde aussi ton oiseau. Pourquoi seulement ne laisses-tu pas comme c'était précédemment *jette à l'écho des cieux ? en battant de l'aile* est un peu trop poussé de métaphore ? ⁽²⁾

Quant à :

Sur le monde enivré glisse une baleine chaude ;

La forêt qui s'agite au souffle matinal,

Faisant vibrer dans l'air ses feuilles d'émeraude,

Jette au soleil levant des notes de cristal ⁽³⁾.

⁽¹⁾ Cette strophe est la dernière de la page 259, et il y a en effet « les gazons verts » plus haut, dans la première strophe de la page 256, qui est précisément celle dont Flaubert va parler avec éloge : « L'escarboucle flamboie » etc. Cette strophe est immédiatement suivie par les deux autres, celle débutant par « Le fleuve diaphane », et celle débutant par « O splendide univers ».

⁽²⁾ Bouilhet avait donc commencé par écrire : « L'être, comme un oiseau . . . Jette à l'écho des cieux » etc. Le manuscrit que Flaubert a maintenant sous les yeux porte en correction : « Jette en battant de l'aile », possible en parlant d'un oiseau, mais non de l'être. On lit aujourd'hui à cet endroit : « Jette au soleil levant . . . », qui est bien meilleur.

⁽³⁾ Ceci représente une première version de cette strophe, dont les trois derniers vers se lisent maintenant ainsi (p. 255 au bas) :

On dirait qu'on entend, au réveil matinal,
Quand les bois font vibrer leurs feuilles d'émeraude,
Sonner joyeusement des notes de cristal.

Bouilhet a donc maintenu et même renforcé ses « notes de cristal » ; le « on dirait que » serait pour donner quelque satisfaction à Flaubert.

Le dernier vers est peut-être (???) un peu trop cassant de précision. Si tu pouvais mettre *fait* comme *un bruit de cristal, comme un murmure cristallin*, plutôt que de dire que ça fait positivement des notes de cristal, il y a là une nuance très délicate. Je me trompe peut-être ? me comprends-tu ? — Ceci est fort peu important.

Voilà tout. Tu vois donc que ce n'est rien, ne te désole pas, mon pauvre vieux.

Songe que ta pièce avait 33 strophes. Mes observations n'ont jamais porté sur plus de 6 ou 8 tout au plus. Tu as fait cela en six semaines ! et tu gueules comme un âne ! tu es un misérable ! et un enfant gâté du Pinde !

Remémore-toi mes infortunés Comices⁽¹⁾ qui m'ont demandé trois mois : vingt-cinq pages ! et que de corrections ! que de changements !

Si tu es pressé par ta promesse, envoie faire foutre ladite promesse. Je trouve ton tourment à cet égard pas roide.

Enfin si tu t'e. trop, donne congé à tes amours et au lieu de venir ici à Pasques, viens-y dès maintenant. Tu te piéteras comme tu l'entendras, coucheras dans ma chambre, et travailleras au coin du feu. Après quoi à Pasques tu irais voir les flancs qui t'ont porté⁽²⁾, et t'en retournerais à Paris. Cela vaudrait mieux que de se désespérer.

Ma mère te remercie beaucoup de t'être dérangé pour aller au Conseil de famille⁽³⁾. Cette affaire prend du reste une bonne tournure.

Je vais écrire à la Muse, ce soir.

⁽¹⁾ Le chapitre de *Madame Bovary*.

⁽²⁾ M^{me} Bouilhet mère habitait à Cany près d'Yvetot.

⁽³⁾ Toujours l'affaire Hamard, semble-t-il.

Continue toujours dans la donnée de cette correct[ion] : *Sentent courir la sève*, c'est-à-dire : anime ; sois sûr que ce sera plus amusant. Quant à la fin, avec la meilleure bonne volonté de blâmer je ne vois qu'à admirer.

Adieu vieux. Allons sacré nom de Dieu !
Je t'embrasse tendrement.

87. À LOUIS BOUILHET.

[Croisset,] dimanche soir [juin ou juillet 1854].

Mon cher Monsieur, j'arrive mercredi prochain par le convoi de midi 15 m. Nous déjeunerons, *longuement* ensemble, et passerons la soirée. Apporte le Kach-hieh ! (orthographe arabe). Je compte le voir au chemin de fer. Si tu n'as pas très faim nous pourrons même lire de suite, à mon hôtel, le premier acte ⁽¹⁾, si tu veux. Quoiqu'il vaudrait mieux réserver cela pour le dessert.

En conséquence, fais-moi le plaisir d'aller, dès aujourd'hui, rue du Helder (succursale) et de demander à Joseph *un appartement* pour moi. *Je ne veux pas* qu'il me loge au-dessus du second. Ainsi il peut me donner le rez-de-chaussée, le premier ou le second. Si ces appartements sont pris, il me logera en face dans le grand hôtel ou chez Perrichon (où nous avons été ensemble au mois de novembre). Adieu vieux, fais bien ma commission. J'aurais pu venir plus tard, mais cela

⁽¹⁾ Il s'agit du premier acte de *Madame de Montarcy*, la pièce de Bouilhet.

m'aurait remis trop loin pour mon travail, et je n'en serais pas venu du tout? Quand tu viendras ici au mois de septembre j'espère te lire une bonne tartine. Merci du pourtrait de la mère Jourdain. Quelle ignominie!

C'est la jeune Kaire qui va mettre ce mot à la poste à qui (pas à la poste ni au mot, mais à elle) je viens de relâcher le lacet de sa bottine. Toujours lubrique! *Elle va se marier* : événement!

Adieu, bon vieux. Nous allons en dégoiser, j'espère. *Pas un mot* de mon arrivée à personne, bien entendu, de peur des rapports et des relançades⁽¹⁾.

Je t'embrasse.

À toi.

88. À LOUIS BOUILHET.

[Croisset,] lundi matin [7 août 1854].

MON BON VIEUX,

Tu aurais dû recevoir une lettre de moi, samedi matin, il faut qu'elle ait été perdue. J'ai été malade assez vertement pendant huit jours. Salivation mercurielle des plus corsées, mon cher monsieur; il m'était impossible de parler et de manger, fièvre atroce, etc. Enfin, à *force de purgations*, de sangsues, de lavements (!!!) et grâce aussi

⁽¹⁾ Flaubert semble viser par ce dernier mot Louise Colet.

à *ma forte constitution*, m'en voilà quitte. Je ne serais même pas étonné quand mon tubercule foutrait le camp par suite de cette inflammation, car il a déjà diminué de moitié. Au reste, m. . . ., mon parti en est pris. Je suis las de passer tant de temps à soigner mon individu ou à y penser. Nous partons vers le 20 septembre⁽¹⁾. D'ici là, il faut que j'aie fini ma deuxième partie, je n'ai guère de temps. En conséquence je n'irai pas voir le grand homme Ricord⁽²⁾ avant six belles semaines d'ici, et je vais continuer à me bourrer d'iodure.

Tu penses bien qu'au milieu de tous ces maux, je n'ai rien fait.

M. Cloquet est venu hier voir ma mère, il est fortement d'avis qu'elle passe l'hiver dans le Midi, nous ne savons encore où, au juste. Ce sera probablement Perpignan.

Puisque tu dois venir à Rouen, en propriétaire, et en gentleman, je vous engage à prendre la route *d'en bas*, c'est-à-dire à venir par Saint-Germain, Mantes, Rolleboise, Vernon et le Pont-de-l'Arche. La route *d'en haut*, plus courte, est stupide. Une fois à Gaillon, vous ferez même bien de prendre par les Andelys, à cause du Château-Gaillard, que tu ne connais pas, et qui est une chose superbe. Quand vous serez à Saint-Germain, pour aller à Mantes, prenez par *la Route de Quarante Sols*⁽³⁾. Cela vous abrégera. J'ai

(1) S'agit-il du voyage dans le Midi avec M^{me} Flaubert (voir la suite de la lettre)? Ce projet ne paraît pas avoir eu de suite.

(2) Philippe Ricord (1800-1889), célèbre pour ses travaux sur la syphilis, qu'il fut le premier à étudier scientifiquement.

(3) *La route de quarante sols*, route menant de Saint-Germain à Mantes par Chambourcy et Ecquevilly, et qui conserve encore ce nom parce qu'on y percevait un péage de quarante sols.

fait autrefois ce voyage fort souvent et de cette manière, à petites journées.

J'ai lu dans mes sueurs et salives *le Pirate* de W. Scott. C'est fort joli, mais trop long. Cela néanmoins *m'a excité l'imagination*, et je pensais énormément au Conte oriental ⁽¹⁾ tout en bavachant.

Si tu n'as pas rendu à Gautier les *Poésies* de Piorry ⁽²⁾, apporte-les-moi; mets-les de côté, *de suite*, pour y penser.

Le drame de la rue Montyon paraît se calmer ⁽³⁾.

Enfin dans 15 jours, tu seras là. Cela me console de tout.

Adieu, pauvre vieux chéri, je t'embrasse. À toi.

Lilinne vient de prendre *deux* hérissons!

89. À LOUIS BOUILHET.

[Croisset,] lundi [16 octobre 1854].

PAUVRE VIEUX,

Tu es donc malade! ma mère *a des remords* de t'avoir fait lever hier, et elle te remercie beaucoup.

Elle arrivera à Paris de demain en huit, et moi,

⁽¹⁾ Voir *supra*, lettre à Du Camp, p. 61, note 2.

⁽²⁾ Pierre-Adolphe Piorry (1794-1879), médecin français, professeur à la Faculté de Médecine, titulaire d'une chaire de Clinique depuis 1851. Il venait de publier un volume de vers : *Dieu, l'âme, la nature* (Paris, 1854, in-8°).

⁽³⁾ Une crise s'était produite dans les rapports de Flaubert et de l'actrice Béatrix Person, 7, rue Montyon. Deux jours avant

une huitaine de jours après. J'ai retenu mon logement rue de Londres pour le 1^{er} novembre.

Mais si tu es réellement mal, que tu t'embêtes par trop, ou que tu n'aies personne pour te soigner, écris-moi, pauvre bougre, et j'accours.

Tu es un veau. Je savais l'histoire des non-lectures au Théâtre-Français. Loin d'être une mauvaise affaire pour toi, c'en est une bonne. Gautier qui m'a conté l'histoire le dernier jour que je l'ai vu, se passera de toute espèce de comité. Tu feras de même. J'ai plusieurs plans de conduite, l'un d'eux réussira. Et enfin, quand tu serais rejeté à l'année prochaine (pire hypothèse de toutes), cela vaudrait encore mieux que d'aller à l'Odéon ou à la Porte-Saint-Martin, où l'on écorcherait ta pièce.

Finis-la donc (je me charge des démarches), après quoi, *Melaenis* étant publié, occupe-toi de ton volume de poésies. Si Jacottet voulait même le publier de suite, cela n'en vaudrait que mieux comme balle.

Allons, Caraphon, relevez-vous, mon bon ami, qui que c'est que cet homme-là, c'est pas un homme.

Je suis dans *le feu* des déménagements. Je travaille malgré cela, et j'ai fait quatre pages depuis jeudi. C'est, je crois, un fier pathos, mais je vais de l'avant, quitte à enlever après.

Tâche, pour notre gouverne ultérieure, de savoir un peu comment Préault et Ferrat se sont conduits dans les affaires de la Muse, ou plutôt

cette lettre, Flaubert avait écrit au même Bouilhet : « Il m'est tombé une lettre éperdue de Paris. La Person perdait la tête. Tout était découvert, sa position compromise, etc. Il fallait que j'écrivisse, il fallait que je ... » etc. (*Corr.* IV, p. 64).

ce qu'ils ont dit. Quant à elle, la Muse, c'est fini. Nous pouvons dormir là-dessus.

Tu m'as l'air en train de couvrir ou d'avoir une jaunisse. Si tu ne souffrais actuellement, je te foudrais à ce propos un fier sermon. Car ce sont *les passions* qui t'ont amené là! je m'expliquerai plus au long quand nous nous verrons, et tu avoueras tes turpitudes, homme *curvus*⁽¹⁾.

Adieu, vieux. Écris-moi de suite pour me dire comment tu vas.

Je t'embrasse.

A toi.

J'ai remporté deux lettres de Durey⁽²⁾ que je te rapporterai.

90. À BOUILHET.

[Croisset,] mercredi soir [30 mai 1855].

Je suis trop l'homme des faiblesses et des découragements, pauvre cher vieux, pour ne pas comprendre les tiens (et les tiennes). Tu as donc tort de me faire des excuses à ce sujet. Dis-moi tout ce que tu voudras de tes peines, je me flatte d'avance d'y compatir. Oui! c'est un foutu siècle en somme et nous sommes dans une fière m. . . . !

⁽¹⁾ Ce dernier mot est l'adjectif latin *curvus*, tortu, pervers.

⁽²⁾ Nom plutôt deviné que lu.

Ce qui m'indigne c'est [le] *bourgeoisisme* [sic] de nos confrères! Quels marchands! quels plats crétins! Tous les jours je lis du G. Sand ⁽¹⁾ et je m'indigne régulièrement pendant un bon quart d'heure. Aujourd'hui, pour changer, j'ai eu (toujours dans *la Presse*) du Paulin Limayrac, autre guitare, ou plutôt autre guimbarde ⁽²⁾. C'était l'éloge de ladite mère St Sand ⁽³⁾. Mardi dernier j'ai admiré du même vidangeur (les expressions me manquent) un panégyrique de Péranger ⁽⁴⁾! nom de Dieu!

Console-toi du reste; ou plutôt afflige-toi. Sais-tu ce que j'ai appris, pas plus tard que dimanche? *On a fermé la rue Coupe-gorge* ⁽⁵⁾. « Ici nous renonçons à peindre » ⁽⁶⁾.

J'ai, vieux, quelque chose sur le cœur qu'il faut une dernière fois que je te dise, et bien, si je peux. Tu me prendras pour un donneur de sermons, un pédant, « un homme qui en parle à son aise », tant pis! J'aurai fait ce qui me semble être (ma foi, je lâche le mot) mon devoir.

Je ne veux seulement que paraphraser cette

⁽¹⁾ *L'Histoire de ma vie* de G. Sand paraissait alors dans *la Presse* (du 5 octobre 1854 au 17 août 1855).

⁽²⁾ Guimbarde : mauvaise guitare (*fam.*) — Autre guitare est, comme on sait, le titre d'une pièce du volume de Victor Hugo *Les rayons et les ombres* (1840).

⁽³⁾ Feuilleton de *la Presse* du mardi soir 29 mai 1855, sur *l'Histoire de ma vie*.

⁽⁴⁾ Même journal, feuilleton du lundi 21 mai 1855 : « Béranger est aujourd'hui le glorieux vieillard de notre littérature, comme Chateaubriand l'était avant lui, comme Voltaire l'était avant Chateaubriand », etc.

⁽⁵⁾ Rue mal famée de Rouen. Elle allait de la rue Beauvoisine à la rue des Arsins et à la rue de la Cigogne.

⁽⁶⁾ Citation empruntée à *Notre-Dame de Paris* (livre onzième, chap. 1; quand la recluse reconnaît sa fille), et que l'on rencontre encore ailleurs sous la plume de Flaubert : elle lui servait de *scie*.

ligne : « Rien ne me réussit, tout me rate au nez, m. . . . » ⁽¹⁾.

Question : quel mal t'es-tu donné pour que *la moindre chose* te réussisse? Proposition : si tu continues de ce train-là, et que tu réussisses, n'en remercie que le ciel.

J'entre dans les développements et je tourne la page.

Tu es arrivé à Paris, dans des conditions favorables, *exceptionnelles* et comme *pas un* homme de lettres n'y arrive. Tu avais déjà et avant seulement d'avoir montré ta boule, une œuvre considérable publiée dans une revue. C'était un passeport, tu n'étais pas un inconnu, tu pouvais enfin *te présenter*, comme on dit. Grâce à cela tu as eu, de suite et sans démarches, tes entrées aux Français.

Je te demande : si *depuis* tu as fait une visite, une démarche, un geste, pour t'acquérir je ne dis pas des protecteurs mais seulement des connaissances. Tu voulais travailler pour les Français et tu n'y as pas mis les pieds! Le bon sens le plus bourgeois exigeait qu'avant la présentation de ton ms., tu fusses lié déjà avec tous ces messieurs, et ayant couché avec ces dames. Te l'ai-je assez dit, sacré nom de Dieu! et cette bonne Durey aussi.

Je sais parfaitement que tu as été voir les gens quand tu en as eu un besoin *immédiat*. Crois-tu que c'était là la bonne façon?

Tu sais d'ailleurs, tout aussi bien que moi, ce que je l'[sic]entends. Mais tu te payes des grands mots « C'est plus fort que moi, ça m'embête, je

⁽¹⁾ Cette ligne appartient à la lettre de Bouilhet à Flaubert du 26 mai 1855 (*Bulletin du Bibliophile*, avril 1949, p. 174).

ne peux pas », et ensuite tu te plains de gens à qui tu es complètement étranger.

As-tu été par exemple chez ce bon Saint-Victor, qui sans te connaître t'avait fait un article ⁽¹⁾, chez ce brave Ulric ⁽²⁾ qui avait embouché une trompette respectable en ton honneur? (je t'en citerais bien d'autres). Crois-tu qu'ils soient disposés à te rendre service (si l'occasion se représente), et qu'ils ne te gardent pas rancune de ta grossièreté.

Enfin, je dis que tu as *une paresse musculaire* dont il faut te débarrasser à tout prix, voilà. Si tu avais des rentes, à la bonne heure! Tu as fait quelque chose qui me semble bien plus difficile que tout cela, mon pauvre vieux, oui, plus malin, et plus lourd. C'était de gagner de l'argent à Rouen ⁽³⁾, de te faire bien voir des parents, des instituteurs, des sheiks ⁽⁴⁾ de toute façon et de toute farine, et de travailler en même temps comme tu as fait. Tu ressembles à un homme qui a apprivoisé des ours blancs et qui tremble devant des caniches. Dé-

⁽¹⁾ Non pas un article proprement dit, mais deux paragraphes à la fin de la *Revue dramatique* du lundi 1^{er} décembre 1851 (veille du coup d'Etat!) dans le journal *le Pays*: «... Laissez-moi vous annoncer un poète qui vient de débiter par une éclatante soudaineté de talent et d'inspiration, etc.»

⁽²⁾ Ulric Guttinguer habitait 30, rue de Courcelles. Il écrivait dans le journal *le Corsaire* et il y avait salué le 25 novembre 1851 le poète de *Melaenis*: «Nous... nous permettons, perruque et burgrave de la poésie, de vous donner notre bénédiction». Après la publication de la *Bovary*, il écrira à Flaubert une lettre qui nous est restée.

⁽³⁾ Bouilhet avait en effet collaboré à des Cours de préparation au baccalauréat, fondés dans la pension Carel en avril 1849.

⁽⁴⁾ Le *scheich*, vieillard, chef d'une tribu arabe. Ce mot a tenu une grande place dans le langage écrit et parlé de Flaubert, de Du Camp, de Bouilhet.

pense seulement la moitié des talents diplomatiques que tu employais ici, et avant un an, tu seras le premier homme de lettres de la capitale. Il faut d'abord connaître le terrain, fais donc ce qu'il faut pour le connaître. Tâche de comprendre ce qui t'indigne et d'imiter ce qui te répugne (physiquement, tout cela, bien entendu).

Tu as le sort *commun*. Tous ont passé par là. Songe au père Hugo, qui a débuté au théâtre, ayant pour collaborateur M. Ancelot ! et qui fut sifflé ⁽¹⁾.

Quant à ta pièce, si on la refuse encore, fais-en une autre, une seconde, une troisième; *il faut embêter le monde*, ne lâche pas, ne démords pas. Obéis à *la vocation*. Tu vas me dire que tu n'es pas *né pour le théâtre* : ceci est un mot, rien de plus. D'ailleurs qu'en sais-tu ? Molière n'en était pas à son début quand il a fait sa première bonne pièce. Objection : « Mais vivre en attendant ? » En effet, c'est une petite nécessité. Tu sais parfaitement ma réponse, et je sais aussi ta réplique que je n'admets pas. Réserve-tu ton argent pour te faire construire un mausolée ? Ta mère « n'en mourrait pas de chagrin », comme tu le prétends. On ne meurt pas de chagrin, sois-en sûr. Avoue plutôt que *tu n'oses pas*. Tu te payes à toi-même, d'une bonne raison, ton couillonisme. Et d'ailleurs, quand même tu aurais raison, il faut mieux qu'elle meure *que toi*. L'assassinat est un moindre crime que le suicide. Tu es assez moral pour me concéder cet axiome.

⁽¹⁾ Ancelot venait de mourir l'année précédente (1794-1854). On croyait en effet que cet auteur dramatique avait travaillé à *Amy Robsart*, alors qu'en réalité le collaborateur de Hugo avait été Alexandre Soumet.

Enfin le problème est celui-ci : *vivre à Paris*. Car quant à le quitter (pardon de *Car quant* — *carcan*, un calembour), cela me paraît tout bonnement absurde. (Quand il n'y aurait que Grassot ⁽¹⁾, nom de Dieu!) Or tu as le moyen matériel de vivre à Paris plusieurs années. Lorsque tu en seras à ta dernière pièce de cent sous, et qu'ayant fait (*socialement* parlant) tout ce qu'il fallait faire pour réussir, tu n'auras pas réussi, alors gueule, avise, et retourne chez Leudet ⁽²⁾, si tu veux. D'ici là tu te manques à toi-même.

[*Ici deux alinéas déjà publiés par erreur dans une lettre datée du 30 septembre, dans Corr. IV, p. 93-94, depuis : voilà - jusqu'à : les pieds.*]

Fermons ce chapitre. J'y ajoute pourtant cette simple phrase : je te suspecte de devoir manquer encore ton voyage d'Italie, par *veulerie*. Tu t'en mordras les pouces, si tu le rates, mon vieux, quoi qu'il arrive plus tard, sois-en sûr ⁽³⁾.

[*Ici de nouveau un alinéa déjà publié dans cette même lettre, ibid., p. 96-97.*]

Adieu, mon pauvre vieux bougre. Aime-moi toujours. « Y a pus que nous », va; mais sois plus crâne, nom d'un nom, plus pompadour et françoys.

(1) Faut-il penser à l'acteur comique P.-L.-A. Grassot, né à Paris en 1800, et qui était venu à Rouen en 1835, avant de débiter au Palais-Royal en juillet 1838? Il allait mourir en 1860.

(2) Voir sur ce Leudet, *supra*, lettre n° 30, p. 55 et notes. Bouilhet avait commencé par suivre pendant plusieurs années les cours de l'Ecole de Médecine de Rouen.

(3) L'exécution de ce projet dépendait surtout d'Alfred Guérard, financier, qui aurait emmené son ami Bouilhet avec lui. Le voyage n'eut pas lieu.

Je t'embrasse moult. À toi ton

P.-S. — Ma lettre est des plus piètrement écrite qu'il soit possible de voir. Si je te jugeais *désespéré*, je la recommencerais et je ferais un *morceau*. Il y avait matière.

91. À LOUIS BOUILHET.

[Croisset,] mercredi [15 août 1855].

Je te prie, mon bon vieux, d'aller trouver, dès [que] tu passeras tes bottes (expression hyperbolique, car tu ne portes que des souliers), le sieur Fovart et de lui remettre la petite note ci-jointe ⁽¹⁾. J'attends après ces renseignements.

Tu lui diras, d'abord : que je suis fort bête, et ensuite que je lui aurais écrit moi-même (ce qui eût été plus convenable) si je m'étais rappelé son numéro. Je lui serais fort obligé s'il pouvait te faire cela, séance tenante, ou m'envoyer la réponse très prochainement. Tu sauras son logement à la *Revue*.

Quant aux Folies-Nouvelles ⁽²⁾, oui j'y tiens, et beaucoup !

Qu'est-ce que ça te fait d'y aller ?

Vas-y, — et *intelligemment*.

⁽¹⁾ Il s'agit probablement de consulter ce notaire au sujet des embarras financiers de la Bovary.

⁽²⁾ Théâtre des Folies-Nouvelles récemment ouvert au boulevard du Temple (pour opérettes, pantomimes, etc.) et qui deviendra en 1859 le Théâtre Déjazet. Voir *Corr.* IV, p. 86.

Et Rouvière ! etc. ! etc. !⁽¹⁾

Si j'avais seulement 50 francs, j'irais moi-même, d'autant plus (tournure élégante) que j'ai reçu une lettre de cette pauvre Person, laquelle m'invite, d'après la promesse que je lui en avais faite, à venir la voir dans son nouveau rôle. La pièce est atroce, mais elle y a réussi. On l'a rappelée, triomphe. Tableau⁽²⁾. Mais je n'ai pas un rouge liard pour faire ce voyage. Ma mère est d'une humeur de dogue, par suite des embêtements-Hamard (ce n'est pas le moment de s'adresser à son escarcelle). Elle a été malade, ces jours-ci. Elle s'en va demain passer quelques jours à Fécamp chez M^{me} Lepoittevin. Je vais être seul un peu, ce qui me remettra les nerfs. Je suis embêté de couillonner ainsi devant ma parole, et j'aurais été bien aise de voir cette pauvre fille applaudie. Enfin ! — Donc je me rejette sur la *Bovary* avec plus de frénésie. Aussi, voilà-t-il trois jours que je travaille férocement, j'entends, avec plaisir.

J'ai vu, l'autre semaine, Léonie qui me paraît guérie de ses névralgies (observe la gentillesse de ces *ies*). Penses-tu que Durey sera dimanche ou lundi prochain en Amérique ? quelle chose énorme qu'un atlas, comme ça fait rêver ! et que la terre est petite, cependant !

Tu m'as écrit une sacrée lettre qui ne dénote pas un homme gai, mon pauvre vieux. Que veux-

⁽¹⁾ Cette ligne en marge. Flaubert pense toujours aux démarches à faire pour la *Montarcy*. Il écrit *Rouvières*.

⁽²⁾ « En 1854, Beatrix Person créait à l'Ambigu le rôle d'Elvire dans *le Juif de Vérone*, de Ferdinand Dugué » (H. Frejlich, *Les Amants de Mantes*, Sfelt, p. 144).

tu que j'y réponde, sinon par deux aphorismes de l'Homme dont on célèbre aujourd'hui la fête ⁽¹⁾ : 1° « Les grandes entreprises réussissent rarement du premier coup », 2° « Le succès appartient aux apathiques ». Pas si apathique, pourtant ! Il faut un peu se débarrasser soi-même.

Quand viens-tu ? j'ai bien besoin de ta compagnie pour arrêter ma Fin, ou plutôt mon Avant-Fin. Je t'embrasse fort. À toi.

92. À LOUIS BOUILHET.

[Croisset,] jeudi soir [13 septembre 1855].

Je suis revenu hier au soir de Trouville éreinté. J'étais parti d'ici dimanche matin avec ma mère. C'était pour surveiller un peu le sieur Allais dont la conduite est pleine de *raisonnement* quant à ses intérêts personnels. Ce vénérable bourgeois frise le grinche ⁽²⁾, tout cela n'est pas fini. Je remercie la Providence de cette politesse à mon endroit.

Mon voyage en somme a été stupide, à peine si j'ai vu la mer. Mais je me suis vigoureusement empiffré de crevettes et de poisson. J'ai passé toute la nuit dernière et cet après-midi à dormir. J'ai la tête fort creuse. Il pleut. Je suis tout halluciné par mes anciens souvenirs de Trouville que la *vue des lieux* a réveillés.

J'ai été naïvement étonné dimanche matin, en lisant ta lettre, tout botté et prêt à partir.

⁽¹⁾ Napoléon I^{er}, né le 15 août 1769.

⁽²⁾ Grinche : *voleur* en argot.

Refuser un article dans un journal, c'est déclarer net que l'on regarde cet article comme inférieur au plus mauvais de tous ceux que l'on y a insérés. Or ces messieurs écrivant eux-mêmes dans la *Revue*, c'est d'une naïveté et d'un ridicule babyloniens. Mais si bêtes qu'ils soient, je ne puis croire à cette bêtise. Il y a là-dessous quelque chose, une vengeance, ou une revanche, sois-en sûr.

Ne te prive pas de conter cela partout et de dire qu'on te refuse à la *Revue de Paris*. Tu peux être sûr, quant à moi, que je leur ferai un compliment en face. Tâche de mettre le *Cœur à droite* dans la *Revue* (de Crépet⁽¹⁾) et le plus vite possible, quand même ce serait pour rien.

Il faut en finir avec eux, et n'avoir plus de relation littéraire avec cette boutique.

J'ai l'intime conviction qu'il y a eu une saleté, à nous inconnue, dans l'histoire de *Pierrot*⁽²⁾, que tu ne te tires pas à clair, je ne sais pourquoi, malgré mes prières réitérées. Tout cela se lie avec l'article *Melaenis* de la *Presse*, dont j'aurai la solution dès mon arrivée à Paris, car j'irai la demander à Cormenin, et je te réponds qu'il s'expli-

(1) *La Revue*, dont les bureaux étaient, à l'époque de sa fondation, 34, rue Saint-Marc. Premier numéro, 1^{er} avril 1855, sous la rubrique *Etudes antiques*, Bouilhet y avait inséré une poésie, *Les Flambeaux* (p. 44-46). Eugène Crépet avait signé, pour la rédaction, une déclaration (p. 113-114) sur l'esprit du nouveau recueil : devise, *Progrès, Liberté, Rationalisme*.

(2) *Pierrot au sérail*, pantomime écrite par Flaubert en collaboration avec Bouilhet (voir son scénario dans *Œuvres de jeunesse inédites*, III, p. 326). Le manuscrit, semble-t-il, en avait été remis à la *Revue de Paris* : «As-tu quelques nouvelles de *Pierrot*?» avait écrit Flaubert à Bouilhet le 10 mai 1855. Et le 20 septembre, il reviendra sur ce sujet : «Tu verras qu'on finira par nous voler *Pierrot*, il faudrait ravoïr le manuscrit».

quera. Je suis agacé de leurs façons. — Il faut qu'ils en prennent d'autres, se brouiller tout à fait, ou en arriver à se foutre des calottes. Voilà mon opinion.

Tu me dis que le style t'e..... Pas plus que moi, je t'assure.

Je ne sais ce que je vais faire avec les embarras financiers de la Bovary. J'ai un dialogue et des explications qui me paraissent insurmontables, depuis quinze jours je n'ai pas avancé d'une ligne. Quand tu verras Fovart, tu le remercieras de ma part.

Que risques-tu encore une fois d'aller voir Rouvière ?

Enfin, dans six semaines, je serai à Paris. Nous pourrons, au moins, écumer de compagnie. Il faut comme Thomas *se roidir* contre les difficultés. Le hasard finit par être pour vous. Je ne croyais jamais avoir l'occasion de malmener M. Allais; elle est venue, et je t'assure que je lui ai été désagréable pendant un moment, et que désormais il surveillera ses paroles et actions.

Adieu, pauvre cher vieux.

Spera, Spira.

Je t'embrasse.

Et des nouvelles.

93. À LOUIS BOUILHET.

[Paris,] lundi 4 heures [12 novembre 1855].

MON BON,

Tu as dû recevoir une lettre de La Rounat⁽¹⁾?Reyer⁽²⁾ t'appelle à grands cris. Tu devais, m'a-t-il dit, aller chez lui.Nous avons oublié dimanche de parler de M^{me} Stroehlin. Veux-tu que j'y aille *de suite*? Viens me trouver, le plus tôt que tu pourras. Et j'irais mercredi. Je serai demain chez moi jusqu'à 4 heures. Et puis le soir.

À toi.

94. À LOUIS BOUILHET.

[Paris,] mardi soir [8 janvier 1856].

Je ne sais si tu es revenu, nous t'avons attendu dimanche.

Ne viens pas jeudi mais vendredi à six heures, très juste. Tu dîneras avec un diplomate.

Adieu. À toi.

⁽¹⁾ Charles de la Rounat, né en 1819, critique habituel de la *Revue de Paris*. Il appartenait à la même génération que Flaubert et passait pour être «dévoué aux idées littéraires nouvelles» (*Figaro*, 10 juillet 1856).

⁽²⁾ Ernest Reyer (1828-1909), compositeur français né à Marseille. Il avait déjà mis en musique, en 1853, une pièce de Bouilhet. D'après une lettre de Flaubert, fin septembre 1855, il aurait demandé à Bouilhet un opéra-comique. Il fit la musique de *Salammbô*.

95. À LOUIS BOUILHET.

[Paris,] lundi matin [3 mars 1856].

Ne va pas chez Du Camp avant que je ne t'aie vu. J'ai beaucoup de choses à te dire. À jeudi.

Je suis complètement sans voix. Un mal de gorge atroce. Néanmoins gaillard !

À toi.

J'ai fait cette nuit un singulier rêve que je viens d'écrire.

Décidément la Sylphide m'a lancé du fluide.

Tu sais qu'on dit (?) que *la Bourse*⁽¹⁾ va aux Français.

96. À LOUIS BOUILHET.

[Paris,] mardi [11 mars 1856].

MON BON,

N'oublie pas de venir jeudi de *bonne heure* si tu veux venir déjeuner. Je t'attendrai jusqu'à midi ? Nous aurons une longue besogne.

Rien de neuf. À toi.

En cas de non-réponse, je t'attends à midi.

J'ai deux ou trois corrections dont je ne sais venir (Edmond) About.

Arrange-toi pour que nous puissions passer toute la journée de samedi ensemble ; re-séance ⁽²⁾ !

⁽¹⁾ Bouilhet et Flaubert étaient très attentifs au destin de cette pièce de Ponsard (*La Bourse*, comédie en cinq actes et en vers), qui concurrençait la *Madame de Montarcy* de Bouilhet.

⁽²⁾ Il s'agit de la revision finale, ou crue telle, de *Madame Bovary*, dont la copie pour l'impression porte la date : avril 1856.

97. À JULES DUPLAN.

[Paris,] vendredi soir [1856?].

MON BON,

Au lieu de venir dimanche à 1 heure, serez-vous assez gentil pour arriver à 11 ?

Vous déjeunerez avec le philosophe Baudry qui s'en ira, je pense, vers 2 ou 3 heures. Bouilhet arrive à 2 heures et demie, — et nous lirons le Coq-Héron⁽¹⁾.

À vous.

P.-S. — Qui ne dit mot, consent.
(Tournure Homais.)

98. À JULES DUPLAN.

[Paris,] samedi matin [avril 1856?].

Ne venez pas dimanche. Je suis obligé de sortir avec ma mère, mais je vous attends l'autre dimanche, cher ami.

Tout à vous.

Je sais maintenant le Coq-Héron par cœur.

(1) Ce nom du Coq-Héron semble être une *scie* de Flaubert et de ses amis vers cette date (voir le numéro suivant). — Rue Coq-Héron, se trouvaient, au n° 5, les bureaux du *Figaro*. Cette rue était aussi le point terminus de la diligence de Nogent (cf. *L'Éducation sentimentale*, Paris, L. Conard, 1923, p. 149).

99. À OLYMPE BONENFANT.

[Paris,] mercredi, 9 avril 1856.

(1) [Sur la vente de *Madame Bovary* à la *Revue de Paris*. Flaubert se félicite d'être un excellent homme d'affaires parce qu'il a vendu son livre deux mille francs. Cet ouvrage paraîtra dans la *Revue de Paris* pendant six numéros de suite « à partir de juillet ». Après quoi il sera vendu à un éditeur qui le mettra en volume; il aura ainsi l'honneur de lui offrir avant le jour de l'an un produit de sa muse. Il est « assommé » par ledit produit à force de le « relire, gratter et regratter ». Son copiste lui fait des fautes superbes, il écrit « garçon de glace » pour « garçon de classe », « légumes de l'Adriatique » pour « lagunes ». L'année 1857 pliera sous le poids de trois volumes qu'il a pris plaisir à « composer lui-même comme le lavement de Diafoirus ».]

100. À LOUIS BOUILHET.

[Paris,] lundi matin [28 avril 1856].

J'ai passé hier chez toi pour avoir l'honneur de te présenter mes respects. Mais j'ai trouvé visage de bois (jolie locution). Quelle sacrée nom de Dieu d'existence vagabonde mènes-tu?

J'ai lu hier dans *l'Entracte* et aujourd'hui dans

(1) L'analyse qu'on va lire a été publiée dans le Catalogue de la vente du 7 février 1933 (Libr. Cornuau).

le *Figaro* que la pièce de Ponsard allait passer d'ici à peu de jours.

Réponds-moi si tu peux venir encore une fois dîner chez moi (ce sera la dernière, hélas!) *mercredi prochain* après-demain. Tous mes autres soirs sont pris, tant je suis un homme occupé! connu! fêté par la population et recherché par le grand monde.

J'ai (et j'aurai) du neuf à te dire. Ma soirée d'hier a été folichonne.

Décidément les deux volumes du père Hugo m'embêtent. « C'est plus que du délire » ⁽¹⁾.

Arrive de bonne heure. Vers 4 heures?

À toi, monstre.

101. À MADAME ROGER DES GENETTES.

[Paris,] samedi soir [1856?].

MADAME ⁽²⁾,

Le Copiste dont je me suis servi est : M^{me} Du-bois ⁽³⁾, rue Saint-Marc, 30. Je conseille à Monsieur votre frère ⁽⁴⁾ de faire son prix d'avance et de choisir

⁽¹⁾ *Les Contemplations*, 2 vol., qui parurent à Paris, le 23 avril. Leur succès inquiétait Flaubert pour le lancement de son propre ouvrage, dont il croyait la publication plus proche qu'elle ne le fut. Le *Figaro* de la veille (27 avril) contenait cinq pages de citations de l'œuvre nouvelle. La critique était bien aise de n'avoir plus en face de soi « l'adversaire » politique : « il redevient poète »!

⁽²⁾ Il semble bien, par les formules encore distantes, que ce soit ici le premier des billets à M^{me} Roger des Genettes.

⁽³⁾ Le 19 mai 1862, à propos du manuscrit de *Salammbô*, Flaubert parle effectivement de sa copiste (*Corr.* V, p. 18).

⁽⁴⁾ Le futur général Letellier-Valazé.

l'écriture. Celle qui est préférable est l'écriture que l'on emploie pour les rôles de théâtre.

Je suis heureux, Madame, de vous *rendre ce petit service*, et vous prie d'agréer l'hommage de mes sentiments les plus respectueux et les plus dévoués.

102. À LOUIS BOUILHET.

[Croisset,] lundi [7 juillet 1856].

Tu m'as l'air présentement quelque peu sodomisé, mon pauvre vieux. Mais je crois que tu t'exagères le mal. S'il y a même du mal ? Tu as devant toi deux grands mois et demi pour les démarches, en cas qu'il y ait des démarches à faire. — Et puis je compte beaucoup sur Tisserant qui a *intérêt* à jouer ton rôle. Il faut le chauffer ferme. Et dès maintenant, tout de suite, aussitôt que tu sauras quel est le nouveau directeur de l'Odéon, tâcher de le voir, faire agir par Blanche et avoir un *renouvellement* de parole positif. C'est embêtant, mais je ne vois au fond (jusqu'à présent) rien de bien grave. C'est plutôt une inquiétude qu'autre chose.

J'irai demain à Rouen car je me débauche. Je dîne en ville, et j'irai par la même occasion voir Léonie à qui tu as dû écrire samedi une lettre désespérée ? je la remonterai, et ne la *monterai* pas.

J'aurai bien besoin moi-même de quelqu'un pour reguinder la manivelle. — Chapitre long

(celui de mes découragements et de mes ennuis) dont je te prive.

Je re-suis dans *Saint Antoine*, je lime et gratte des phrases avec acharnement, — et je vais bientôt me mettre à faire du neuf si j'en ai le cœur. Je crois qu'il y a peut-être moyen de rendre cela lisible; il me semble que j'entrevois, par moments, un plan fort net, et presque mathématique. Je me trompe sans doute; et en cas que je ne me trompe pas, l'y verra-t-on?

En tout cas, je veux amener la chose à un diapason de style le plus congru possible. J'ai bien à faire. Mais franchement, c'était piètrement écrit. Et quant à l'ensemble, je conçois que vous n'y ayez rien compris. Les intentions seules étaient bonnes. J'en ai pour tout l'été.

Je casse-pête d'envie de voir *l'Aveu*? est-ce fini? Je demande des détails relativement à la promesse que Blanche t'avait faite de le faire recevoir aux Français cet été? ⁽¹⁾

Aujourd'hui a eu lieu le baptême *de* l'enfant adultérin *de* notre cuisinière ⁽²⁾. Ce brave Anthime ⁽³⁾

⁽¹⁾ *L'Aveu*, sujet de drame en prose, «dont le scénario était écrit avec quelques scènes du premier acte» en mai 1856 [cf. L. Letellier, *Louis Bouilhet (1821-1869)*, Hachette, 1919, p. 263], Bouilhet songea à l'utiliser, pour satisfaire à la demande de son protecteur, le rouennais Alfred Blanche, qui lui avait commandé «une pièce à volonté, pour dans six semaines, aux Français» (*ibid.*, p. 262). Dans une lettre à Flaubert (*ibid.*, p. 263), Bouilhet, indécis sur la valeur de sa pièce, se fait fort, fin mai 1856, d'en avoir fini pour le 15 juillet et se déclare résolu à ne livrer «la chose que si c'est très bon». Sans doute ne mena-t-il pas son œuvre jusqu'à la fin.

⁽²⁾ Flaubert ne manquait guère de souligner la répétition du *de*, lorsque cette construction qu'il estimait vicieuse échappait à sa plume.

⁽³⁾ Dans l'été de 1857, Flaubert reparlera (voir sa *Correspon-*

est d'un grotesque transcendant, ou transcendental. Lilinne à ce propos délire d'accouchements et fait sur la génération des demandes les plus inconvenantes. Elle commence à soupçonner que l'on peut avoir des enfants hors de l'état conjugal. Tout cela est fort grave. J'ai des inquiétudes pour plus tard.

À propos de c. . . , tu me feras penser à te narrer une forte histoire de Rouen, dont on pourrait à peu de frais faire un drame ou plutôt un roman. — Raide d'immoralité.

Je lis maintenant quelque chose *qui n'a rien d'humain*, l'*Histoire du manichéisme* par Beausobre, 2 volumes in-quarto⁽¹⁾ de 500 pages, chacun, — toujours pour le *Saint Antoine*!! Dans les intermittences de mon idiotisme, je crois que je suis fou. Enfin il faut suivre sa pente. Pourquoi toujours se gêner?

Adieu, mon pauvre vieux. Ne t'endors pas et ne te désespère pas.

À toi.

dance, IV, p. 202) de cet Anthime, «ancien domestique de ma mère», dit-il, «et mari de la cuisinière que nous avons». Cet Anthime porte des boucles d'oreille, comme le père Rouault dans *Madame Bovary*.

⁽¹⁾ *Histoire critique de Manichée et du manichéisme*. Amsterdam, 2 vol. in-4°, 1734-1739; le 2^e volume rédigé par Formey sur les notes de Beausobre, décédé en 1738.

103. À LOUIS BOUILHET.

[Croisset,] samedi [12 juillet 1856].

Je viens d'apprendre, dans le *Journal de Rouen* ⁽¹⁾, une crâne nouvelle. La Rounat nommé Directeur de l'Odéon! est-ce bien vrai! je n'ose y croire, je m'en vais lui écrire un petit mot de félicitation.

Es-tu remonté, grand veau? cela va marcher, maintenant. Narcisse ⁽²⁾ a eu un mot superbe : « Enfin! voilà la chance qui commence. Il est temps! » Que Dieu l'entende.

Réponds-moi de suite et dis-moi longuement tout ce qui en est. J'enrage de n'être pas à Paris.

Adieu, cher vieux : il me semble que l'horizon politique s'éclaircit.

À toi.

104. À JULES DUPLAN.

[Paris,] samedi [été 1856.]

MON BON,

Je suis ici pour deux ou trois jours. Voulez-vous me venir voir demain dimanche, dans l'après-midi, vers 3 heures. J'ai, le matin, un rendez-vous avec le grand homme Pichat qui menace d'être long (le rendez-vous).

À demain.

(1) N° du samedi 12 juillet 1856.

(2) Le domestique de Flaubert.

105. À LOUIS BOUILHET.

[Paris,] mardi 7 heures du soir
[22 (?) juillet 1856].

Ne viens pas demain (mercredi) avant 6 heures.
(J'aurai une cocotte en mon domicile.)

J'éprouve le besoin d'être avec toi seul autour de ma modeste table à résumer un peu la semaine qui a été forte.

C'est fini. Pichat vient de me dire *oui*. Mais il y a eu du tirage et il a fallu comme on dit lui mettre l'épée dans les reins. Il est formellement convenu que je ne change *rien*. J'ai fait de bonnes études⁽¹⁾!

À toi.

106. À LOUIS BOUILHET.

[Croisset, 13 (?) octobre 1856.]

J'arriverai jeudi, à 4 heures et demie. Je ne t'attends pas au chemin de fer, parce que tu seras sans doute à ta répétition⁽²⁾. Mais sois chez moi entre 6 et 7 heures.

⁽¹⁾ Il s'agit des discussions relatives au texte du manuscrit de *Madame Bovary*. Les «études» dont parle Flaubert portaient sur le caractère et le comportement des personnages avec qui il discutait.

⁽²⁾ *Madame de Montarcy* (cinq actes en vers) était en répétition à l'Odéon depuis le 16 septembre précédent.

La réclame du *Figaro* ⁽¹⁾ n'était pas forte. As-tu remarqué « sobre et ennemi de l'emphase [sic] » ? Cela m'a fait bien rire.

About écrit dans *le Figaro* sous le pseudonyme de « Valentin de Quevilly » et l'on blague les jeunes gens de Quevilly qui viennent faire de la littérature à Paris. Allons ! ça commence ! taïeb ! taïeb ! L'article est intitulé « Lettre d'un bon jeune homme » ⁽²⁾.

Je t'assure, néanmoins, que si les choses allaient trop loin, et que si l'on m'embête, je suis disposé à casser la gueule au premier venu. Très bien ! *L'école de Rouen* ⁽³⁾ se signalerait alors par sa brutalité.

Nous allons donc nous voir ! sacré nom de Dieu, comme j'en ai envie depuis longtemps !

Adieu, vieux. À jeudi.

Je t'embrasse.

⁽¹⁾ Pour *Madame Bovary*, dont le début venait de paraître dans la *Revue de Paris* du 1^{er} octobre. Cf. *Figaro*, dimanche 12 octobre 1856, p. 5, où l'on reconnaît à Flaubert le mérite d'« une langue sobre, précise, ennemie de l'emphase ».

⁽²⁾ Chez un Rouennais, qui connaît les deux bourgs du Petit et du Grand-Quevilly, ce nom devait avoir une particulière résonance. Il s'agit des articles d'Ed. About : *Lettres d'un bon jeune homme à sa cousine Madeleine* (9, 12 octobre 1856).

⁽³⁾ On trouve cette expression dans une lettre de la même époque, de M. Du Camp à Flaubert : « Enfin voilà donc toute l'*École de Rouen* qui arrive ! »

107. À MADAME ROGER DES GENETTES.

[Paris, 4 novembre 1856.]

CHÈRE MADAME,

Voici, selon la promesse que je vous ai faite l'autre jour, deux places pour la *Montarcy*⁽¹⁾. Dans quarante-huit heures notre sort sera décidé! — Je compte les minutes. Ce sera, je crois, fort beau. Le succès est dans l'air.

Je vous baise les mains.

Votre tout dévoué.

Mes souvenirs affectueux à M. Roger, s'il vous plaît.

108. À MADAME ROGER DES GENETTES.

[Paris,] nuit de dimanche [9-10 novembre 1856].

Ayez la bonté, chère Madame, de me dire ce que vous désirez cette semaine, pour vous et vos amis. Nous serons trop heureux de vous envoyer les places que vous désirez⁽²⁾, — et surtout n'y mettez aucune discrétion.

Le succès grandit, grandit. La pièce sera imprimée dans deux jours⁽³⁾.

⁽¹⁾ La pièce de Bouilhet fut représentée pour la première fois à l'Odéon le 6 novembre 1856.

⁽²⁾ Pour la représentation de *Madame de Montarcy*.

⁽³⁾ Chez Michel Lévy frères. Le livre n'est annoncé dans la *Bibliographie de la France* que le 29 novembre 1856.

Je n'ai pu vous trouver à la première, mais faites-moi demander au Foyer, un de ces soirs.

On vous envoie mille remerciements. Nous sommes tous exténués, bien entendu, et je n'ai le temps que de vous baiser les mains.

Votre dévoué.

109. À JULES DUPLAN.

[Paris,] nuit de vendredi [novembre 1856].

Vous filez toujours après le spectacle *qu'on* n'a pas le temps de vous voir.

Votre reçu (= billet d'entrée) est chez M. Follin⁽¹⁾, président du banquet⁽²⁾, rue Bonaparte, 17.

En tout cas soyez demain au Café Tabourey vers 9 heures. Je tâcherai d'y être. Et demandez M. Lecoupeur, secrétaire.

B. se conduit stupidement et, grâce à lui, il y a eu ce soir une baisse de 200 francs sur la recette. Quant à moi je continue à me couvrir de ridicule, et je me fais détester par tout le monde.

Enfin !

À vous.

⁽¹⁾ François-Eugène Follin (Harfleur, 1823-Paris, 1867), chirurgien, membre de l'Académie de médecine. Ami de Bouilhet.

⁽²⁾ Banquet donné en l'honneur de Bouilhet. Georges-A. Le Roy, qui, dans son article du *Mercure de France* (16 août 1919), mentionne le banquet de 1866, est muet sur celui de 1856. L'abbé Léon Letellier cite (p. 267-268) un extrait du *Figaro* (20 novembre 1856) signalant le banquet, la remise de la couronne, la promenade faite, bannière en tête, sur le boulevard.

IIO. À LOUIS BOUILHET.

[Paris,] lundi soir [1^{er} décembre 1856].

N'oublie pas que tu dînes mercredi après-demain, chez moi avec Théo et Saint-Victor.

Je te préviens que *l'on* (tout le monde) trouve que tu es longtemps à donner des *Montarcy*.

Il me paraît (à ce que je vois) que c'est l'usage de faire une large distribution. Occupe-t'en vite.

J'irai demain à l'Odéon. J'y serai à 9 heures au plus tard. Assiste à quelques représentations, dans la salle, cela est bon pour les acteurs. Je te dirai de qui je tiens cette opinion.

Adieu vieux. À demain.

A toi.

III. À LOUIS BOUILHET.

[Paris, vendredi 12 décembre 1856.]

MON CHER VIEUX,

Il m'est impossible d'être demain samedi à Rouen (j'y serai lundi soir). J'ai eu de graves affaires avec la *Revue*. La menace du papier timbré et la crainte d'un procès qu'ils auraient perdu et où ils auraient été *bafoués*, les a engagés à accepter une note⁽¹⁾ de moi, dans laquelle je déclare dénier toute la responsabilité de mon œuvre mutilée. Ça paraît lundi. Jusque-là je reste, parce que, si la

⁽¹⁾ Cette note parut en effet dans le numéro de la *Revue de Paris* du 15 décembre avec la fin de *Madame Bovary*.

note n'est pas littéralement la mienne, je les poursuis à boulets rouges.

Je prépare au Pichat des agréments auxquels il ne s'attend guère.

Les *Cigognes et Turbots* ⁽¹⁾ sont probablement parus maintenant ce matin même.

Vendredi prochain paraît de moi dans *l'Artiste* *Nabuchodonosor et la Reine de Saba*. Gautier m'a l'air *enchanté* de *Saint Antoine*. Je donnerai aussi en fragments *Apollonius*, *les Animaux*, et *les Dieux* ⁽²⁾.

Ai-je besoin d'être seul avec toi pendant quelques jours!

Melaenis paraît jeudi prochain ⁽³⁾, j'ai fini les épreuves, arrangé la dédicace, etc.

Montarcy continue à se vendre bien.

Quant à l'Odéon, j'ignore ce qui s'y passe. Tu sais qu'on ne met pas facilement la main sur d'Os-moy. Et puis j'ai été bougrement occupé par mon affaire.

Adieu, vieux. Tu verras Narcisse dimanche dans l'après-midi, qui te dira juste l'heure de mon arrivée.

Embrasse Léonie pour moi et qu'elle te baise de ma part.

À toi ton vieux

Aujourd'hui, mon cher Monsieur, je prends
35 ans!

(1) Pièce de vers de Bouilhet, qui sera publiée dans *l'Artiste*, le dimanche 14 décembre 1856. On peut la lire dans *Poésies, Festons et Astragales*, p. 113-116.

(2) Il s'agit de fragments de *La Tentation de Saint Antoine*, qui parurent en effet, à l'exclusion des *Dieux*, les 21 et 28 décembre 1856, le 11 janvier et le 1^{er} février 1857.

(3) Le 18 décembre 1856 : *Melaenis, Conte romain*. Paris, Michel Lévy frères, 1857. Dédié à Gustave Flaubert.

112. À DUCESSOIS ⁽¹⁾.

[Paris,] jeudi 1 heure [décembre 1856].
42, boulevard du Temple.

MONSIEUR,

M. Gautier m'a dit qu'il y avait dans mes épreuves trois phrases incompréhensibles.

Veillez me renvoyer des épreuves. Mon *Apollonius* est plein de géographie ancienne et de noms propres. Je tiens à ne pas laisser passer de sottises.

Je vous renverrai les épreuves ce soir même. Je serai chez moi jusqu'à 8 heures.

J'ai l'honneur de vous saluer.

113. À DUCESSOIS.

[Paris,] jeudi 8 heures du soir [décembre 1856].

La faute que M. Gautier ne comprenait [pas] se trouve p. 5, première colonne au milieu.

Il y avait « Dames aux Demetrius », c'est « *Damis avec Demetrius* » ⁽²⁾.

Je n'ai pas trouvé les deux autres. — ? — M. Gautier s'est peut-être trompé.

⁽¹⁾ Imprimeur de *l'Artiste*. Théophile Gautier avait écrit à Flaubert : « Fais recopier le fragment d'*Apollonius de Thyane* et envoie-le vivement à Ducessois, afin qu'on ait le temps de le composer et d'avoir ton épreuve corrigée... » (Cf. Antoine Albalat, *Gustave Flaubert et ses amis*, p. 52.)

⁽²⁾ Voir *La Tentation de Saint Antoine* (1856), éd. Conard, p. 549-550. C'est l'épisode de la prison d'Apollonius à Rome sous Domitien : « Damis, avec Démétrius, s'était enfui par mon ordre. »

Quelquefois les mises en scène en petit texte se rapportent immédiatement à ce qui suit et alors il ne faudrait point mettre de parenthèses car j'ai voulu *lier* autant que possible. Ainsi au bas de la page 5 : « Silence. D[amis] considère Antoine. Mais tout à coup Apollonius, se rapprochant, etc. »

C'est le seul endroit où cette observation, du reste, soit importante.

J'ai rétabli *l'ordre des pages* par des chiffres, elles avaient été mal marquées, et elles me sont arrivées dans une disposition qui m'a donné des inquiétudes.

Je prie M. Ducessois d'agréer mes salutations.

Faire attention à mettre en petit texte les cinq premières lignes.

II4. À ÉMILE AUGIER.

[Paris,] mercredi, 10 heures du soir
[31 décembre 1856].

MON CHER AMI,

Vous vous êtes donné la peine de passer chez moi, tantôt. Je vous en remercie. Voici ce dont il s'agit. Je suis accusé par le procureur impérial d'avoir par mes œuvres (la *Bovary*) attenté aux bonnes mœurs et à la religion. Si je passe en police correctionnelle, je serai condamné, cela est sûr, car on ne cherche que l'occasion d'en finir avec la *Revue de Paris*.

Quant à moi, on ne m'en veut nullement ni à ma personne ni à mon livre. Mais je paierai pour

la *Revue*. Toute la question est celle-ci : la sauverai-je ou m'entraînera-t-elle dans sa ruine ? On est embarrassé.

Comprenez-vous l'embêtement d'être condamné pour *immoralité* ?

On me reproche surtout une description de l'extrême-onction qui est la paraphrase du Rituel. Tout cela est absurde et je m'y perds ⁽¹⁾.

J'ai remué pas mal de monde, mais je doute fort du succès. Si demain aux Tuileries votre père ⁽²⁾ trouvait l'occasion d'en parler, vous m'obligeriez infiniment.

J'ai besoin surtout d'avoir des gens considérables par leur fonction qui affirment que je n'ai pas pour industrie de faire des livres à l'usage des cuisinières hystériques.

Je viendrai demain à tout hasard dans la matinée. Mais comment se rencontrer par ce maudit temps de jour de l'an ?

Tout à vous.

[*En marge :*] C'est vendredi après-demain que je dois être mis en accusation. Si d'ici là l'affaire n'est pas arrêtée ⁽³⁾, je suis flambé.

⁽¹⁾ Voir, sur cette question, l'accusation de l'avocat impérial Pinard (*Madame Bovary*, éd. Conard, p. 572-573) et la réponse du défenseur (*ibid.*, p. 619-622).

⁽²⁾ Joseph-Victor Augier, né à Orange, le 26 juillet 1792, avait épousé le 24 novembre 1819, la fille de Pigault-Lebrun. En 1828, il vint s'établir avec sa famille à Paris, où il s'inscrivit parmi les avocats (*Almanach royal* de 1829 à 1836). Il fit paraître en 1833 une *Encyclopédie des Juges de paix*. Il vendit en 1844 sa charge d'avocat à la Cour de Cassation. Il était poète et romancier à ses heures. D'après le *Dictionnaire de Biographie française* il serait mort vraisemblablement en 1851. Mais en réalité il ne mourut que le 23 avril 1858. (Voir *Le Curieux*, t. II, p. 103-104.)

⁽³⁾ Elle ne le fut pas et Flaubert, Pichat et Pillet furent traduits en justice correctionnelle.

115. À JULES DUPLAN.

[Paris,] lundi soir,
1 heure du matin [janvier 1857].

MON CHER BON,

Je viens d'apprendre que le P.⁽¹⁾ commence à *entrer en rage*⁽²⁾, c'est ce qu'on m'écrit, — que M^{me} X. l'y incite et l'excite.

N'oubliez pas de me trouver le plus que vous pourrez de bons passages tirés des classiques pour mettre sur mes marges⁽³⁾. Vous qui êtes fort en Balzac⁽⁴⁾, apportez-m'en. Les plus connus (des auteurs) sont les meilleurs. Ça presse, mon pauvre vieux, et je n'ai guère le temps de m'occuper de ce travail. Pour me trouver venez (au hasard) chez ma mère de 7 à 8.

Tout à vous.

⁽¹⁾ P. pour *Prince*; probablement le Prince Napoléon qui avait affirmé que l'affaire Bovary était terminée (*Corr.* IV, p. 148).

⁽²⁾ Voir *Corr.* IV, p. 152 : «... un de mes protecteurs, qui est un très haut personnage, «entre en rage», à ce que l'on m'écrit, il va casser les vitres aux Tuileries».

⁽³⁾ Voir lettre 515 (*Corr.* IV, p. 153) : «... je fourrerai sur les marges, en regard des pages incriminées, des citations embêtantes, tirées des classiques, afin de démontrer par ce simple rapprochement que, depuis trois siècles, il n'est pas une ligne de la littérature française qui ne soit aussi attentatoire aux bonnes mœurs et à la religion».

⁽⁴⁾ Sénard, défenseur de Flaubert, au nombre «des livres dans lesquels les ecclésiastiques jouent un rôle déplorable», cite le *Chanoine* (*Le Curé de Tours*). (Voir *Madame Bovary*, Ed. Conard, p. 625.)

116. À MADAME ROGER DES GENETTES.

[Paris,] mardi matin [janvier 1857].

Je suis bien sensible, chère Madame, à votre bon souvenir, et je vous avouerai que j'y comptais, ce qui n'est pas une marque de fatuité mais une preuve que je crois à votre bonne affection.

Voici en deux mots (car les explications seraient longues) où j'en suis de mon affaire.

Les poursuites ont été arrêtées puis on les a reprises, malgré des protections *très* puissantes que j'avais. Pourquoi? Ici commence le mystère. C'est un *maelstrom* de platitudes, de mensonges et de bêtises!

Actuellement, je suis renvoyé en police correctionnelle. Mais je n'ai pas encore reçu d'assignation, peut-être hésite-t-on?

Il y a là-dessous *quelque chose*? quelque chose d'inexplicable, un acharnement occulte.

Je crois avoir par mon roman irrité beaucoup de gens, la franchise déplaît, il y a de l'immoralité à bien écrire. Vous voyez que je ne me donne pas de coups de pied, mais il faut bien que je m'applaudisse, puisque le gouvernement me siffle.

Ne trouvez-vous pas que je fais un joli pendant à Verger⁽¹⁾?

⁽¹⁾ Jean-Louis Verger, né à Neuilly-sur-Seine en 1826, prêtre interdit du diocèse de Meaux, avait, le 3 janvier 1857, poignardé mortellement l'archevêque de Paris, M^{gr} Sibour, dans l'église Saint-Etienne-du-Mont. Verger comparut dès le 17 janvier devant la Cour d'assises de la Seine. Il fut condamné à mort.

Quant au *Saint Antoine* je croyais pouvoir le publier vers Pâques. Mais j'avais compté sans la *Montarcy*, sans ma querelle avec la *Revue* et sans mon procès qui m'occupe depuis un mois, et qui n'est pas fini ! Ce sera donc pour l'hiver prochain.

[*Il n'y a pas de suite.*]

117. À ALFRED DUMESNIL [?].

[Paris, vers le 20] janvier 1857.
42, boulevard du Temple.

MONSIEUR,

Je suis venu chez M. de Lamartine pour avoir un éclaircissement personnel qui m'importe beaucoup.

J'ai lu dans *le Nord*, que M. de Lamartine avait en quelque sorte pris sous son patronage un roman de moi ⁽¹⁾ pour lequel je suis cité à comparaître en police correctionnelle samedi prochain ⁽²⁾. Ce cancan de journal coïncide avec une parole

⁽¹⁾ Cf. *le Nord*, journal quotidien (Bruxelles), 18 janvier 1857 (*Revue de Paris*, feuilleton daté du 16 et signé «Nemo») :

«Un homme illustre, qui fut à la fois le plus beau et le plus grand de nos poètes, vient d'écrire une lettre à propos d'un roman récemment publié dans la *Revue de Paris*, *Madame Bovary*... M. de Lamartine... s'est déclaré dans une épître inspirée par la lecture de *Madame Bovary* le premier et le plus chaud admirateur... de M. Gustave Flaubert... Avec des protections, je crois qu'on peut se faire montrer l'épître dans les bureaux de la *Revue de Paris*.» (Note due à MM. Decaudin et P. Reboul.)

⁽²⁾ Flaubert devait passer en police correctionnelle le samedi 24 janvier (*Corr.* IV, p. 154-155), mais il fut renvoyé à huitaine.

(vraie ou fausse?) de M. de Lamartine que l'on m'a rapportée ⁽¹⁾.

Quel est le fondement de tout cela?

Le Nord parle d'une lettre écrite à la *Revue de Paris* qui n'a rien reçu, que je sache.

Vous comprenez combien une telle approbation me serait utile — sans compter qu'elle m'honore, bien entendu, infiniment.

Permettez-moi, Monsieur, de vous serrer les mains et de vous offrir l'hommage de toute ma considération ⁽²⁾.

118. À CHAMPFLEURY.

[Paris,] mercredi matin [4 février? 1857].
42, boulevard du Temple.

J'ai bien tardé, Monsieur et cher confrère, à vous faire ma visite. Mais votre lettre ne m'a été remise qu'hier, chez M. Lévy. Indiquez-moi un jour et une heure où je puisse aller vous serrer la main et vous dire en face combien je suis sensible à votre marque d'intérêt ⁽³⁾.

⁽¹⁾ Parole que connaît Flaubert quand il écrit le mercredi 14 janvier à M^{me} Schlésinger : « On m'assure... que M. de Lamartine chante mon éloge très haut » (*Corr.* IV, p. 147).

⁽²⁾ La lettre 513 de la *Correspondance* fait difficulté pour les dates. Il y a lieu de supposer qu'il faut lire « dimanche 25 » et non « dimanche 20 janvier » pour la journée de la visite de Flaubert à Lamartine.

⁽³⁾ On a une lettre de Champfleury, qui semble bien être la réponse : « Mon cher confrère, si vous voulez bien vous donner la peine de passer lundi, je serai chez moi jusqu'à midi, et je serais très heureux, si vous m'annonciez un acquittement » (A. Albalat, *Gustave Flaubert et ses amis*, p. 73). L'acquittement fut prononcé le samedi 7 février.

Vous avez compris que ma Cause était celle de la littérature contemporaine tout entière⁽¹⁾. Ce n'est pas mon roman qu'on attaque, mais tous les romans, et avec eux le droit d'en faire.

J'ai rencontré dans cette circonstance beaucoup de sympathies qui m'ont honoré. Je compte la vôtre pour une des plus flatteuses et vous prie de me croire

Votre tout dévoué.

II9. À FRÉDÉRIC BAUDRY.

[Paris,] mardi, [nuit du 10 au] 11 février [1857].

Je vous attends dimanche à 11 heures, ô brave homme, et ne manquez pas de m'apporter le renseignement en question.

Il se pourrait que je m'en retourne avec vous, le soir, à Versailles, où je resterais jusqu'à mercredi à l'hôtel de La Fontaine, afin de fuir les cornes à bouquin qui me mettent les nerfs en morceaux. J'en ai horriblement souffert pendant le carnaval dernier.

Je suis d'ailleurs dans un état sombre. La *Bovary* m'assomme ! Comme je regrette maintenant de l'avoir publiée⁽²⁾ ! Tout le monde me conseille d'y faire quelques légères corrections, *par prudence*, *par bon goût*, etc. Or, cette action me paraît, à

(1) « Je me réjouis, avait écrit Champfleury le 30 janvier 1857, dans l'intérêt des lettres de l'issue plus que probable de votre acquittement. »

(2) Dans la *Revue de Paris*.

moi, une lâcheté insigne puisque, dans ma conscience, je ne vois dans mon livre rien de blâmable (au point de vue de la morale la plus stricte).

Voilà pourquoi j'ai dit à Lévy de tout arrêter. Je suis encore indécis⁽¹⁾.

Ah! je sais bien tout ce que vous allez me répondre! Avouez au fond que vous pensez comme moi, cependant.

Et puis? l'avenir! Quoi écrire qui soit moins inoffensif que ce roman⁽²⁾? On s'est révolté d'une peinture impartiale. Que faire? biaiser, blaguer? non! non! mille fois non!

J'ai donc fort envie de m'en retourner et pour toujours dans *ma campagne* et dans mon silence, et là, de continuer à écrire pour moi, pour moi seul. Je ferai des livres *vrais* et corsés, je vous en réponds. L'insouciance de la renommée me donnera une roideur salubre. J'ai beaucoup perdu cet hiver, je valais mieux il y a un an. Je me fais l'effet d'une prostituée.

En un mot, le tapage qui s'est fait autour de mon premier livre me semble tellement étranger à l'art, que je suis *dégoûté de moi*. De plus, comme je tiens infiniment à mon estime, je voudrais bien la garder et je suis en train de la perdre. Vous savez que je n'ai point le prurit de la typographie. Je vivrai très bien sans elle. Car il me paraît impossible d'écrire une ligne en pensant à autre

(1) Pour la publication en volume. Mais, le 19 février suivant, il écrit à M^{lle} de Chantepie qu'il ne pourra pas publier son roman en volume avant le commencement d'avril (*Corr.* IV, p. 163).

(2) Il faut entendre : *plus inoffensif*. Sur cette opinion de Flaubert, voir sa lettre du même jour à M^{me} Pradier (*Corr.* IV, p. 161).

chose qu'à mon œuvre. Mes contemporains se passeront de mes phrases, et moi je me passerai de leurs applaudissements, — et de leurs tribunaux.

L'hypocrisie sociale étant la plus forte, je fuis bravement la bataille, résigné à vivre désormais comme le plus humble des bourgeois.

Voilà où j'en suis, mon cher vieux, et il y a fort à parier que je vais me décider pour la négative⁽¹⁾. Il me semble que *je me dois cela*.

À dimanche.

Mille poignées de main.

120. À JULES DUPLAN.

[Paris,] vendredi, 3 heures [février 1857].

Mon brave, je suis le plus enrhumé de tous les mortels : voilà deux jours que je reste dans mon lit le matin jusqu'à 2 heures à tousser et à cracher, feu Du Cantal n'était pire⁽²⁾. Il résulte de tout cela que je perds un peu de temps. Venez donc dimanche (ce jour-là vous êtes libre d'habitude), d'aussi matin que vous voudrez, nous prendrons une côtelette ensemble, et resterons à causer au coin du feu tout l'après-midi.

Adieu, je compte sur vous (demain je dîne en ville, et ce soir j'ai différentes courses). À vous.

Ex imo.

⁽¹⁾ Il n'en fut rien (voir page précédente, note 1).

⁽²⁾ Voir (*Corr.* IV, p. 162) la lettre à M^{me} Pradier. Du Cantal, personnage de la parade de Dumersan et Varin : *Les Saltimbanques* (Théâtre des Variétés, 25 décembre 1831). Ce Du Cantal est un père enrhumé qui poursuit « en toussant et en avalant force pâte de jujube son coquin de fils », Sosthène.

121. À ERNEST FEYDEAU.

[Paris,] dimanche, 11 heures [5 avril 1857].

VIEUX NABOUKODOUROUSSOUR !

C'est tout bonnement superbe ! ce printemps⁽¹⁾. J'ai pâli dès la première colonne⁽²⁾ et *mouillé* deux ou trois fois ! comme ça se voit ! nom de Dieu ! et le plus étonnant, c'est que les deux héros sont extra-amusants, et nullement noyés dans cette grande nature. Le paragraphe XVIII sur le pied est quelque chose de délicieux⁽³⁾. Enfin je ne sais comment vous exprimer mon enthousiasme, — et dis *m . . .* Voilà ! c'est foutu ! et je m'y connais.

Donnez-vous une crâne poignée de main de ma part et croyez à l'attachement de Gustave Flaubert

dit « l'idiot des Salons »⁽⁴⁾ (Th. Gautier).

⁽¹⁾ *Le Printemps* dans *Les Quatre Saisons. Études d'après nature*, par Ernest Feydeau (Paris, Didier et C^{ie}, 1858), avec dédicace : « A Théophile Gautier mon maître. E. F. ».

⁽²⁾ Avant de paraître en livre, *Les Quatre Saisons* avaient paru dans *l'Artiste*, publication sur deux colonnes. C'est là que Flaubert lut *Le Printemps* (dans le numéro du 5 avril 1857, aux pages 10 à 15) : d'où cette lettre.

⁽³⁾ Paragraphe qui montre le héros troublé quand « son regard rencontra » le pied de sa compagne : « Alors, ce fut en lui comme une explosion de délires, comme un merveilleux enchantement, comme une séduction délectable. Ce fut une révélation. Ce fut une possession. » Se rappeler la scène finale de *L'Éducation sentimentale*, entre Frédéric et M^{me} Arnoux (éd. Conard, p. 605).

⁽⁴⁾ Les Goncourt ont raconté comment Flaubert faisait pour ses invités, boulevard du Temple, *l'idiot des salons* (voir Jean Pommier, Flaubert et la naissance de l'acteur, *Journal de Psychologie*, avril-juin 1947, p. 189).

122. À EUGÈNE CRÉPET.

Jeudi [mai 1857?].

MON CHER AMI,

J'ai acquis la conviction que tout ce qu'il reste de documents sur Carthage se trouve dans l'ouvrage de Munter⁽¹⁾. Tâchez de le lire, de par les Dieux, de par le Pinde et par Cythère ! Il en résultera quelque instruction pour vous et *surtout* un grand profit pour moi, considération qui ne m'est pas indifférente. Vous me rendriez par là un vrai service.

Adieu, à vendredi de la semaine prochaine.

Je vous serre les mains.

123. À X.

[Paris,] samedi [mai 1857?]⁽²⁾.

M. Rochas demeure autant qu'il m'en souvient rue Saint-Jacques, 305. Si ce n'était pas son adresse, Lambert vous la donnera, ce grand homme demeure rue de Tournon, 29.

Je n'ai que le temps de vous dire adieu. Je pars dans une demi-heure pour Croisset.

À vous.

⁽¹⁾ Frédéric - Chrétien - Charles - Henri Munter (1761-1830), évêque protestant et érudit allemand, élève de Niebuhr. Sa *Religion des Carthaginois* parut à Copenhague, de 1816 à 1821.

⁽²⁾ Dans une lettre à Charles Lambert, datée du 6 mars (et non 9 mai) 1857 (*Corr.* IV, p. 177), Flaubert demande l'adresse du sieur Rochas, lequel avait «pris des vues photographiques de Tunis et des environs».

124. À LOUIS BOUILHET.

[Croisset, 7 (?) mai 1857.]

MON VIEUX,

Je te prévien de ceci pour ta gouverne. Léonie que j'ai vue lundi dernier a profité d'un moment où son même n'était pas là pour me dire « que tu avais eu des relations avec Ramelli et avec Durey ». J'ai répondu que j'ignorais complètement ce détail, mais je suis sûr qu'elle me regarde au fond comme un farceur, et un hypocrite. Elle m'a répété plusieurs fois qu'elle en était convaincue, qu'on lui a dit. J'ai voulu savoir qui. Elle est restée impénétrable.

Je te prévien de même que tout le monde à Rouen sait que tu as loué un logement à Mantes pour y passer l'été, — renseignement qui ne tardera pas à parvenir dans la capitale, aux oreilles de la senora Durey.

Voilà tout ce que j'avais à te dire. Quant aux conseils, je m'en abstiens.

Je commence à retravailler, j'ai bien à lire encore avant de me mettre à écrire.

Je suis arrivé ici brisé de corps et d'esprit. Il fait un froid de chien et je me chauffe à outrance.

Léonie doit partir de Rouen samedi après-demain.

La *Bovary* se vend superbement. Le jeune Baudry va s'arranger pour que l'on joue *Montarcy* cet été⁽¹⁾. Il faut que la demande vienne naïvement,

⁽¹⁾ A Rouen. La première de la *Montarcy* à Rouen : 24 juin 1858; voir *Corr.* IV, p. 268.

comme de la part des jeunes gens de la ville. Il y aurait peut-être aussi quelques ouvertures à faire du côté de l'Odéon. Que les acteurs de l'Odéon s'informent auprès du directeur. Tu es sûr d'une fière soirée.

Il paraît que j'ai été éreinté dans *la Chronique*. As-tu vu cela ? Tâche de me l'envoyer⁽¹⁾.

Écris-moi, vieux. Me revoilà bien seul ! Donne-moi des nouvelles de tout et de tous, mais de toi, surtout, que j'embrasse.

125. À FRÉDÉRIC BAUDRY.

[Croisset,] mercredi [24 (?) juin 1857]⁽²⁾.

MON CHER VIEUX,

Votre frère (M. Baudry junior) m'a dit hier que vous arriviez à Rouen mardi prochain, en conséquence : je vous attends mercredi par le bateau

⁽¹⁾ C'est Jules Duplan qui eut cette attention. Flaubert trouva l'article innocent (*Corr.* IV, p. 176). Et en effet il l'est. Voir *la Chronique artistique et littéraire* du dimanche 3 mai 1857, article de Dumesnil. Critique du rôle de l'aveugle ; immoralité du livre, qui manque de personnage sympathique. Mais types « toujours distincts », tableaux qui, malgré du remplissage, ont leur saveur et leur accent. Et cette conclusion : « *Madame Bovary* n'en reste pas moins une des œuvres les plus curieuses et les plus personnelles de ces derniers temps. » Ulric Guttinguer collaborait à *la Chronique*.

⁽²⁾ Cette lettre est datée par une lettre d'Alfred Maury à Frédéric Baudry, Paris, 28 juin 1857, où Maury se hâte, dit-il, de répondre aux questions adressées « par l'ami Flaubert ». Cette réponse de Maury serait à citer tout entière. On en indiquera l'essentiel. On voit bien par des documents comme celui-là qu'il n'y aurait peut-être pas eu de *Salammbô* sans notre conquête de l'Algérie.

de 10 heures. Nous avons à causer de mille choses et entre autres de Carthage qui me tracasse énormément. Vous ne trouverez pas en moi un homme gai ! Je crois que je me suis embarqué dans une sale besogne ! Quelquefois cela me paraît superbe. Mais il est des jours où il me semble que je navigue en pleine m.... — si l'on peut s'exprimer ainsi.

Comme je suis déjà éreinté, mon ami ! comme je suis las ! Comme il y a longtemps que je trime dans cette galère de l'art ! En un mot voici où j'en suis — de Carthage.

Mon plan est fait — et je crois bien fait. J'en sais suffisamment quant à l'Histoire, à l'art militaire, à la politique, etc., le côté religieux se fera. Mais j'ai bien peur de patauger dans le côté topographique et local. J'ai d'ailleurs en ces choses un besoin naturel de précision qui me ronge.

En attendant que nous devisions de tout cela, faites-moi le plaisir de demander à notre ami Maury :

1° Quand paraît son autre et ses autres volumes que j'attends ardemment ? J'ai dévoré le premier⁽¹⁾. Est-il heureux cet homme-là de faire de pareils livres et d'être si savant !

2° Le colonel Pelissier, ancien colonel de Sous[se]⁽²⁾, a publié un tas de choses sur la régence

⁽¹⁾ Il s'agit de l'*Histoire des religions de la Grèce antique* : T. I, *La Religion hellénique... jusqu'au siècle d'Alexandre*, Paris, Ladrangé, Bibl. de la Fr., 16 mai 1857. « J'imprime à force, écrit Maury, mon tome II... J'espère être prêt en novembre, mais pas avant et les Phéniciens ne paraîtront qu'au tome III... » (T. II, *Les Institutions religieuses de la Grèce*, *ibid.*, 14 nov. 1857 ; t. III, *La Morale*, 23 avril 1859.)

⁽²⁾ Le colonel Pellissier avait été consul à Sousse.

de Tunis. J'ai lu de lui deux ou trois dissertations dans la *Revue archéologique* qui ne m'ont servi à rien. Mais il a, je crois, réuni tous ses travaux en un ouvrage et il a publié une carte de Tunis; peut-on l'avoir à part? (Tout ce que j'ai là-dessus ne me satisfait pas.) Dans ce cas-là, mon bon, vous l'achèteriez et me l'apporteriez⁽¹⁾.

3° M. Maury croit-il qu'il y aurait absurdité à dire que : la légende de Pasiphaë est phénicienne⁽²⁾? Cette idée m'a été fournie par la page 507-508 de son volume ou du moins semble en ressortir.

4° Où se procurer la dissertation de Rossignol sur l'orichalque (Paris, 1850)⁽³⁾?

⁽¹⁾ Maury indique dans sa lettre une *Description de la régence de Tunis*, insérée par son auteur E. Pellissier dans la collection *l'Exploration de l'Algérie*, «collection gr. in-8° imprimée à l'imprimerie royale, éditée par V. Masson, place de l'École-de-Médecine, et que la bibliothèque de Rouen doit posséder». (En réalité, Impr. impériale, 1853, t. XVI de la collection.) — «Quant à une carte il faut s'en tenir à celle de la régence de Tunis publiée par l'État-Major et que l'on trouve chez Andriveau-Goujon, rue du Bac. C'est la meilleure.»

⁽²⁾ «Quant à Pasiphaë, on la tenait jadis pour dûment phénicienne, j'ai quelque doute sur l'authenticité de son acte de naissance, mais, en la faisant phénicienne, on ne fera que copier le registre de l'état civil mythologique encore déposé dans nos académies. Les Crétois passent pour avoir pris cette légende aux Phéniciens.» D'ailleurs A. Maury semble craindre que le romancier n'introduise des scènes dignes de la légende du Minotaure : «Faites bien mes amitiés à l'heureux père de *Madame Bovary*; j'aimerais à lui voir donner le jour à une plus aimable fille; M^{me} Pasiphaë me fait peur...»

⁽³⁾ «Je possède la dissertation de Rossignol sur l'orichalque; que M. Flaubert m'indique une voie et je la lui ferai parvenir!» Cf. la lettre à J. Duplan (juin-juillet 1857, *Corr.* IV, p. 202), où Flaubert suggère que E. Crépet aille prendre la brochure à l'Institut ou chez Maury, et qu'il la lui envoie. — Cf. Jean-Pierre Rossignol, *Mémoire sur le métal que les anciens appelaient orichalque*, Paris, impr. de C. Lahure, 1852, in-8°, iv-92 p.

Enfin s'il connaissait quelque bonne description du susdit pays, cela me conviendrait fort ⁽¹⁾.

J'ai lu quantité de choses — et beaucoup d'inutiles! Je suis enfin trop avancé dans ce travail pour le lâcher. Car j'entrevois la possibilité d'arriver à des effets extrêmement originaux comme détails et à des mouvements de style folichons. Mais!... mais!...

Et tout cela, pourquoi? pour qui? pour le Bourgeois! pour amuser cet infâme Bourgeois!

« Ah! qué folie », comme dit Grassot!

Adieu, vieux — à mercredi. À vous.

126. À JULES DUPLAN.

[Croisset,] dimanche [28 juin 1857].

MON BON,

Pouvez-vous ou Crépet peut-il m'envoyer ce volume de l'*Encyclopédie catholique* ⁽²⁾?

L'adresser à Rouen chez M. Achille Flaubert à l'*Hôtel-Dieu*. Cela m'obligerait fort.

J'avance dans les notes, mais chaque jour il

⁽¹⁾ Maury indiquait encore d'autres relations également imprimées dans la collection mentionnée à la page précédente, note 1 (de Mohamed El Kaïrouani et de Berbrugger).

⁽²⁾ Toujours pour *Salammbô*. En réponse à une lettre de Jules Duplan, du 26 juin 1857, lui signalant l'article *Carthage* dans l'*Encyclopédie catholique*, 1843. Ce livre, que possédait E. Crépet, «est une compilation indigeste; pensez-vous qu'elle puisse vous servir? un mot, s'il vous plaît». Voir la lettre 548 à Eugène Crépet (*Corr.* IV, p. 209): «Vous recevrez à peu près en même temps que ma lettre, votre volume de l'*Encyclopédie catholique*, dans lequel je n'ai rien trouvé».

s'en présente de nouvelles. C'est un travail sans fin, et dont je commence à être las.

J'attends Bouilhet dans une huitaine, il a commencé un grand drame moderne en cinq actes et en vers ⁽¹⁾.

Je voudrais bien, moi, commencer au mois d'août.

Adieu, cher vieux, écrivez-moi. Quand vous viendrez ici je vous montrerai à Rouen, chez M. Clogenson ⁽²⁾, des Antiquités voltairiennes qui vous amuseront.

À vous.

127. À LOUIS BOUILHET.

[Croisset, 17 août 1857.]

MON VIEUX,

Deux mots seulement, parce que : le jeune Duplan est ici.

Je viens d'envoyer ton adresse à La Rounat, en *lui recommandant* de ne la communiquer à personne.

Tu le verras à Paris. *Je t'en supplie*, mon vieux, ne promets rien, ne conclus rien. Ta pièce, j'en suis convaincu, est faite, de soi, pour les Fran-

⁽¹⁾ Ce sera *Hélène Peyron*, représenté pour la première fois à l'Odéon, le 11 novembre 1858.

⁽²⁾ Voir, *Corr.* IV, p. 209, une lettre au même, de peu postérieure : «... je vous ferai voir, chez le père Clogenson, un portrait de votre ami Voltaire qui vous amusera». J. Clogenson publiera, quelques années après, une brochure *Voltaire jardinier* (lettre du 2 octobre 1860, *ibid.*, p. 402). Clogenson, membre de l'Académie de Rouen, était un ami de Flaubert et de Bouilhet.

çais. Si tu n'étais même pas un couillon, tu le dirais tout net à La Rounat, tout en lui promettant et en lui donnant pour cet hiver *le Cœur à droite* ⁽¹⁾. Je sais bien qu'il va remonter sa troupe splendidement. Mais *l'ensemble* y manquera. Or ta pièce a surtout besoin d'ensemble et de mise en scène.

Je regarde cet avis comme très grave : 1° sous le rapport de la réussite, 2° sous celui de l'argent. Penses-y sérieusement, et surtout ne promets rien, et ne t'effarouche pas des conseils qu'il pourra te donner, à moins qu'ils ne te semblent lumineux. Tu tiens ton affaire maintenant, marche.

À toi, mon vieux, écris-moi. Combien restes-tu de temps à Paris?

Je t'embrasse.

128. À MADAME ROGER DES GENETTES.

Croisset, 5 heures [août-septembre 1857].

CHÈRE MADAME,

Je reçois à *l'instant seulement* votre aimable billet daté d'hier au soir.

Pouvez-vous m'attendre demain jeudi jusqu'à 2 heures et demie? Par ce temps de pluie vous ne serez pas, tous les jours, en villégiature!

⁽¹⁾ *Le Cœur à droite*, comédie en trois actes et en prose, refusée par la *Revue de Paris*, en août 1855 — puis indéfiniment ajournée par la *Presse*, parut dans l'*Audience*, journal judiciaire et littéraire, du 26 janvier au 23 février 1859. — Le droit de publier avait été donné pour 400 francs. Sans doute, Bouilhet avait-il rêvé mieux. (L. Letellier, *op. cit.*, p. 278.)

Comme je suis un vieux Rouennais, « je prendrais plaisir » à vous montrer quelques coins de la *localité* que ne doivent pas connaître vos cicérones ?

S'il y avait encore des roses dans mon jardin je vous inviterais à venir en prendre un bouquet. Est-ce inconvenant ?

Vous devez faire « la partie de la Bouille », cela est aussi sacré que la visite à Bonsecours⁽¹⁾. Or ma porte se trouve sur ce chemin, et ma mère, Madame, serait très heureuse de vous recevoir.

Donc, à demain, si vous le permettez.

Je prends la liberté, Madame, de vous baiser la main, et vous prie de croire que je suis

Votre très respectueux et affectionné.

129. À LOUIS BOUILHET.

[Croisset,] jeudi soir [8 octobre 1857].

MON VIEUX,

Puisque tu as vu La Rounat, dimanche, n'oublie pas de me dire : 1° si la comédie d'Augier n'amènera pas quelque retard à ta Marceline⁽²⁾, 2° quand on doit reprendre *Montarcy*. Ne néglige

⁽¹⁾ L'ascension de la colline de Bonsecours « est le complément indispensable de la visite de Rouen, à cause du ... panorama qu'elle offre sur la Seine, sur la ville et ses monuments ». (*Guides*.) Mais pèlerinage aussi à la basilique récemment construite (1840-1842).

⁽²⁾ Est-ce *La Jeunesse*, comédie d'E. Augier en cinq actes et en vers, représentée à l'Odéon le 6 février 1858 ? Entendez par Marceline le drame d'Hélène Peyron, où l'un des personnages féminins s'appelle *Marceline*.

pas les répétitions de la reprise. C'est très important. On juge définitivement les pièces quand on les reprend. Je suis sûr qu'il y a moyen, par exemple, de faire avec la Maintenon ⁽¹⁾ des effets complètement neufs. Le meilleur rôle de la pièce a été horriblement gâché, par cette bonne Ramelli.

Tu t'étonnes des admirations de Limayrac pour S. M. Napoléon III. Mais dans un article sur moi, il avait dit mieux, à savoir : qu'il n'était pas permis d'écrire aussi mal (que moi) quand on avait sur le trône le plus grand écrivain du siècle (textuel) ⁽²⁾; aussi a-t-il été décoré au 15 août.

Je me suis repassé une diatribe de Pontmartin, fort longue, où il me reproche de « respirer la démocratie », je passe alternativement « de la platitude à l'emphase », etc., etc. ⁽³⁾ Tout cela est tellement bête que ça m'est fort indifférent. Je n'ai littérairement parlant de rancune personnelle que contre deux individus, le sieur Jacottet d'abord, et M. Allais ⁽⁴⁾ ensuite qui m'a demandé « si c'était fondé sur un raisonnement ». Je ne peux pas oublier ce mot-là. C'est plus fort que moi.

T'ai-je dit, à propos de succès, que le curé de

⁽¹⁾ Principal rôle féminin de *Madame de Montarcy*.

⁽²⁾ Paulin Limayrac dans *le Constitutionnel* du 10 mai 1857 : « Les espérances redoublent si l'on songe qu'il y a, sur le trône, un grand écrivain ». Flaubert, malgré son « textuel », a donc déformé quelque peu le texte du journaliste. Voir sa première réaction dans une lettre du mois de mai précédent (*Corr.* IV, p. 188) : « J'ai reçu l'article Limayrac. Quel crétin avec son grand écrivain sur le trône ! »

⁽³⁾ L'article de Pontmartin sur *Madame Bovary* était déjà ancien (*le Correspondant*, juin 1857) : « M. Flaubert, c'est la démocratie dans le roman », etc.

⁽⁴⁾ C'est vraisemblablement le cousin Allais, esprit pratique, dont Flaubert (*supra*, lettre n° 92, p. 194) avait censuré « la conduite... pleine de raisonnement quant à ses intérêts personnels »

Canteleu⁽¹⁾ tonne contre moi. Il arrache mon livre des mains de ses paroissiennes. J'avoue que cela m'a fait bien plaisir. Aucun éloge ne m'a chatouillé plus profondément. Ainsi, rien ne m'aura manqué : attaque du gouvernement, engueulades des journaux, et HAINE des prêtres ! Taïeb ! buono ! Antika ! Mameluk ! « Appelle-moi Mamelouk », « dis-moi que le turban me va bien ! » « appelle-moi vil incirconcis ! » « appelle-moi Giaour ! », etc.

Je commence, je crois, à voir clair dans mon sacré roman. Il n'y a pas un seul paragraphe de bon, peut-être, et nous aurons ensemble bien des changements à faire. Il faudra, j'en ai peur, disloquer quantité de pages. Mais enfin — enfin ! — il me semble que je commence à comprendre ce que je veux dire (suis-je bouché, nom de Dieu !). J'ai introduit ma petite femme au milieu des soldats. À force de lui fourrer sur le corps des pierres précieuses et de la pourpre, on ne la voit plus du tout. Je passe ainsi, tour à tour, d'un excès de détails à une sécheresse d'effets, déplorable. Il faudrait traiter ce sujet d'une manière simple, enlevée. Ce serait plus épique et plus noble. Mais comment *faire voir* les choses au bourgeois avec ce procédé ? L'important avant tout est d'avoir des images nettes, de donner une illusion, or, pour y arriver, il faut une abondance de plans secondaires dans lesquels je m'embourbe. Au reste, je n'aurai d'idée nette là-dessus qu'à la fin du premier chapitre qui est un ensemble complet. Il sera fini, j'espère, dans un mois. C'est de lui

(1) Paroisse dont dépend Croisset.

que tout dépend, comme ton général. Aussi quelle venette n'ai-je pas !

Préault a manqué à la parole qu'il m'avait donnée. Pas de Préault, peut-être aura-t-il eu peur de la Muse ? Ou bien est-ce un calcul ? Comment s'y prendre quand on est invité à déjeuner, pour faire de cela une réclame ? Je ne comprends pas ! Problème.

Je n'ai, non plus, joui de la présence du sieur Mulot. Pendant trois jours, chaque coup de sonnette m'a fait tressaillir d'un vain espoir.

M. Bonenfant, ici présent, m'a chargé de te présenter ses amitiés. Je le soupçonne secrètement d'admirer Casimir Delavigne. Je n'ai pas voulu vider la question, par crainte de dissentiment, mais j'en suis à peu près sûr. Quel beau mot que celui du père Royer-Collard : « Jeune homme, plus vous irez, plus vous saurez qu'il est impossible de causer de quoi que ce soit avec qui que ce soit ! »

Rogier qui m'a écrit un petit mot d'adieu m'a prié de te dire combien il était fâché de n'avoir pu faire la connaissance

.....

Théo doit partir pour la Russie à la fin du mois. Nous ne le verrons pas cet hiver, ce qui m'embête un peu.

Avances-tu ? *Quid ? Quid ?*

Ton vieux.

Je ne t'ai pas écrit hier au soir parce que nous avons eu une algarade terrible à propos de ma mère. Elle a été *empoisonnée* par des huîtres (ce mollusque est à ce qu'il paraît dangereux maintenant), elle va bien aujourd'hui.

130. À JULES DUPLAN.

[Paris,] samedi, 19 décembre [1857].

MON BON,

Je suis ici, la Capitale est derechef embellie par ma présence.

Venez demain dimanche, comme de coutume, embrasser

Votre vieux.

131. À EUGÈNE CRÉPET [?].

[Paris,] mardi matin [fin de 1857 (?)].

Je vous remercie bien, mon cher ami, de vous être dérangé pour moi. Mais ne vous tourmentez pas pour M. Baudelaire. Je l'ai vu hier au soir moi-même⁽¹⁾.

⁽¹⁾ L'article de Baudelaire sur *Madame Bovary* avait paru dans *l'Artiste* du 18 octobre 1857.

Michel Lévy doit aller trouver M. Dennery — et une autre histoire va peut-être s'engager à la Porte-Saint-Martin ⁽¹⁾.

À dimanche, n'est-ce pas ? En attendant, mille poignées de main, de votre

Néanmoins, informez-vous auprès de Boyer — dont je ne me rappelle plus l'adresse.

Apportez-moi le livre de Taine ⁽²⁾, je vous prie.

132. À JEANNE DE TOURBEY.

[Fin 1857?]

Il ne suffit pas que vous soyez *belle comme une étoile*, il faut que vous soyez *bonne comme un ange* ! Merci mille fois. On vous adore. Quelle indulgence vous avez.

À vous.

⁽¹⁾ « On voulait faire une pièce avec la *Bovary*. La Porte-Saint-Martin m'offrait des conditions extrêmement avantageuses... On eût fait bâcler la chose par un faiseur en renom, Dennery ou quelque autre » (lettre de Flaubert du 23 janvier 1858, *Corr.* IV, p. 245).

⁽²⁾ Les *Essais de critique et d'histoire* ne parurent qu'en février 1858. — Le livre *Les Philosophes français au XIX^e siècle* remontait à janvier 1857.

133. À JEANNE DE TOURBEY.

[Paris, fin 1857, début 1858?]

CHÈRE MADAME,

Je viens réclamer les deux places de balcon ⁽¹⁾ que vous m'avez fait espérer hier.

C'est pour demain ou tel jour de la semaine prochaine qu'il vous plaira. Mais je dois les porter demain matin.

Donnez-les-moi et gardez-moi dans votre cœur une loge grillée.

À vous en vous baisant les mains ⁽²⁾.

134. À LOUIS BOUILHET.

[Tunis,] samedi 8 [mai 1858].

Te fous-tu du monde?

Qu'est-ce que ça veut dire? Pas un traître mot de ta Seigneurie depuis que je suis parti. Pourquoi? Les lettres se sont-elles perdues? je t'avais pourtant donné tous les renseignements nécessaires.

⁽¹⁾ Au théâtre de la Porte-Saint-Martin, dont Marc-Fournier, l'ami qui lança Jeanne de Tourbey, était directeur.

⁽²⁾ Texte colligé des lettres expertisées par le libraire G. Andrieux (cf. *Catalogue de la vente du 28 juin 1937 à l'Hôtel Drouot*). Cette lettre est la seule, précise le *Catalogue*, à commencer par «Chère Madame».

Ne t'attends à rien d'intéressant. Je n'ai ni le temps ni la force de t'envoyer des descriptions. À peine si je peux (tant je suis éreinté, le soir) prendre quelques notes.

Je ne pense nullement à mon roman ⁽¹⁾. Je regarde le pays, voilà tout, et je m'amuse énormément.

Je ne me suis livré à aucune lubricité ! mais je connais Carthage à *fond* et à toutes les heures du jour et de la nuit. J'ai ramassé sur le bord de la mer des coquilles pour toi, je passe la journée à courir aux environs. Je suis souvent trois ou quatre jours absent.

La semaine dernière j'ai visité Utique et je suis resté trois grands jours seul à Carthage. Ce soir, je pars en caravane et à mulet pour Bizerte.

J'ai à mon service un nègre *bideux*. Le drogman que j'avais auparavant était tellement poltron qu'il aurait fini par me faire peur.

Je n'ai vu jusqu'à présent aucune bête féroce (je ne compte pas les chacals), mais j'ai tué à coups de fouet un serpent assez raisonnable qui courait en plein soleil, sur la poussière.

Je dîne tous les jours avec un ancien élève du père Carrel ⁽²⁾, M. Dubois, ingénieur. Il connaît les Roquigny ⁽³⁾ qui sont venus jusqu'à Tunis, ô ironie !

J'ai rencontré deux ou trois balles de bour-

⁽¹⁾ Le roman que Flaubert préparait sur Carthage et qui sera *Salammbo*. Voir *Notes de Voyages*, t. II, p. 303 et *circa* (L. Conard, édit.).

⁽²⁾ S'agit-il du directeur de la pension de Rouen ? (Voir *supra*, p. 189, note 3, à la lettre du 30 mai 1855.)

⁽³⁾ Famille où Juliette, fille d'Achille Flaubert, allait entrer par son mariage, en avril 1860.

geois, bien bonnes et dont je me servirai plus tard.

Voici la manière dont les Arabes de Tunis s'y prennent pour se guérir de la vérole : ils
un âne.

On se livre ici à une bestialité enragée. C'est l'effet du climat, dirait Montesquieu.

Feydeau m'a écrit pour savoir ton adresse, afin de t'envoyer un livre qu'il va publier⁽¹⁾.

Écris-moi à Philippeville. Où en est le drame⁽²⁾? adieu, vieux. Je compte sur toi, vers la seconde semaine de juin et t'embrasse bien tendrement.

Ton

135. À JEANNE DE TOURBEY.

Tunis, 15 mai 1858.

Ce n'est pas pour tenir ma promesse que je vous écris, chère et belle voisine⁽³⁾, mais parce que je songe à vous presque continuellement ! Et je n'ai que cela à vous dire. Je le jure par vos beaux yeux. Dans huit jours, je repars. Comme mon cœur battra en tirant votre sonnette !

Comment va l'humeur ? Si vous saviez comme je pense à votre appartement qui vous contient et jusqu'aux meubles qui vous entourent ! N'avez-vous pas depuis mon départ senti, quelquefois,

⁽¹⁾ Le roman de *Fanny*, sur lequel Sainte-Beuve allait écrire le *Lundi* du 14 juin 1858.

⁽²⁾ Toujours *Hélène Peyron* (voir *supra*, p. 229, note 1).

⁽³⁾ Jeanne de Tourbey habitait rue de Vendôme, l'actuelle rue Béranger, et Flaubert, tout près de là, boulevard du Temple.

comme un souffle qui passait sur vous? C'était quelque chose de moi qui, s'échappant de mon cœur, traversait l'espace, invisiblement, et arrivait jusque là-bas!

J'ai vécu depuis cinq semaines avec ce souvenir, qui est un désir aussi. Votre image m'a tenu compagnie dans la solitude, incessamment. J'ai entendu votre voix à travers le bruit des flots, et votre charmant visage voltige autour de moi, sur les haies de nopals, à l'ombre des palmiers et dans l'horizon des montagnes. Il me semble que j'ai emporté de votre chère personne une sorte d'émanation qui me pénètre... Quand je veux rêver à Carthage, c'est la rue de Vendôme qui se représente...

Et je me croyais pourtant revenu de tout cela! Quel orgueil! Le cœur est comme les palmiers, il repousse à mesure qu'il se dépouille...

Je n'ai eu aucune aventure ni tragique, ni amoureuse... J'ai vu ce matin, au palais du bey, tous les dignitaires de la Régence baiser la grosse patte de cet homme⁽¹⁾. J'en connais deux autres que je lui préfère... Laissez-moi les prendre et les couvrir de baisers... À vous! À vous...

Si vous étiez très bonne, vous m'écrieriez tout de suite. Une goutte d'eau dans le désert, par pitié.

⁽¹⁾ Voir notes du voyage à Carthage (*Notes...*, II, p. 328) sous la date du samedi 15.

136. À LOUIS BOUILHET.

[3 juin 1858.]

MON VIEUX,

Nous sommes aujourd'hui le 3 juin, jeudi, et je t'écris ce petit mot, en mer, accroupi sur le pont comme un singe et entouré de messieurs les officiers de l'armée d'Afrique qui se rendent dans leurs foyers.

Je compte être à Paris dimanche prochain 6, où je mettrai immédiatement ces quelques lignes à la poste. J'en repartirai mercredi. Je t'attends vers la fin de la semaine. Car je n'ai rien à faire et vais me trouver un peu désœuvré. Ce serait vers le 12 ou le 13. C'est l'époque que j'avais dit [*sic*].

Quel grand homme tu fais ! Merci de l'épopée, elle m'a réjoui démesurément. Comme c'est beau, nom de Dieu !

Je suis un peu gêné par le vent. Sinon, je t'en écrirais plus long. Adieu, cher vieux, à bientôt, je t'embrasse.

Je m'attends à recevoir vers jeudi ou vendredi une lettre de toi à Croisset qui me dise le jour et l'heure de ton arrivée. Amitiés à Léonie et à Mulot.

L'adresse de Feydeau est rue de Berlin, 14.

[*Sur la quatrième page, au crayon :*]

J'arrive un peu eschauffé. Voilà quinze jours que je ne me suis déshabillé que trois fois.

Samedi soir

J'ai reçu ta lettre hier à Marseille. Merci, mon vieux. Je t'attends le 15. Écris-moi à Croisset.
Je t'embrasse.

137. À THÉOPHILE GAUTIER.

Croisset, samedi [juin 1858].

CHER VIEUX MAÎTRE,

Je t'attends dans huit jours avec Feydeau et Saint-Victor. Tu laisseras ces deux jeunes bourgeois s'en retourner à leurs ignobles occupations et tu resteras avec moi, seul. Voilà ce que j'espère.

Arrive. Je t'attends. Je m'arrangerai pour procurer à mes hôtes un *De Sade* complet! Il y en aura *des* volumes sur les tables de nuit!

Adieu, ne manque pas à ta parole! Sacré nom de Dieu!

À toi.

Mille amitiés à Ernesta ⁽¹⁾.

⁽¹⁾ Ernesta Grisi, la compagne de Gautier.

138. À JULES DUPLAN.

[Croisset,] mercredi soir
[2^e quinzaine de septembre 1858].

Que deviens-tu, immonde Cardoville⁽¹⁾? tu es parti à Lyon, je suis sûr, à Lyon!...

Réponds-moi si j'aurai l'honneur de te voir bientôt; si tu ne peux me procurer la volupté de recevoir ta personne, dis-moi comment tu veux que je te fasse parvenir les 300 francs que tu m'as prêtés au mois de juin dernier. Comme je désespère de pouvoir te les remettre en mains propres, je te les envoie. — ? —

Je bâche mon Carthage comme un nègre! J'ai un mal de chien! N'importe, ça commence à m'amuser.

Me voilà au milieu de mon second chapitre qui sera peut-être le premier? Je l'aurai fini dans un mois, et j'espère avant de rentrer à Paris avoir écrit le troisième.

Le sieur Bouilhet est toujours à Mantes où il compose une comédie-farce en prose⁽²⁾.

Voilà, mon vieux, toutes les nouvelles, et puis je t'embrasse très fort.

Ton

⁽¹⁾ Personnage de la *Justine* du marquis de Sade. Cardoville est un robin de *Lyon*, ville natale de Jules Duplan.

⁽²⁾ En juillet 1858, Bouilhet s'était mis à une comédie en quatre actes en prose : *Sous peine de mort*. En octobre, il apprend que d'autres ont déjà traité le sujet, et il met sa pièce dans un carton. Le chanoine L. Letellier l'a exhumée, pour la publier comme thèse complémentaire (Rouen, 1919).

139. AU COMTE DE SAINT-FOIX.

Croisset, près Rouen, 26 décembre [1858].

MON CHER AMI,

Je pense souvent à Tunis et à vous, et vous seriez bien gentil, si vous m'envoyiez un peu de vos nouvelles. Ce voyage m'a laissé de charmants souvenirs, grâce surtout à votre compagnie ⁽¹⁾. Jamais je n'oublierai les bonnes heures que nous avons passées ensemble.

Or, que devenez-vous? L'étude de l'arabe avance-t-elle? La chasse aux pélicans, etc., etc.

Que devient le baron de Graf? Est-il enfin parti pour Tombouctou ou Timborctou? Et le père Cavalier? Et Dubois? Taverne? Bacquerie?

Avez-vous revu la splendide Rosemberg? ⁽²⁾

Je me suis enfin mis à mon livre sur Carthage, après beaucoup d'hésitations et d'angoisses. C'est une affaire de deux ans. Aussi, pour avancer, je reste seul à la campagne jusqu'au milieu du mois de février. Je vis comme un ours et je travaille comme un nègre.

⁽¹⁾ Le comte de Saint-Foix ne perdit pas le souvenir de ce compagnon dont il avait apprécié les «vastes connaissances historiques» et disait : «c'est un excellent homme ayant beaucoup d'esprit et d'instruction; mais artiste dans toute la force du terme, avec ses idées erronées et le physique de l'emploi...» [Cf. Antoine Albalat, *Gustave Flaubert et ses amis...*, Paris, Plon, 1927, p. 16; et Martino (Pierre), *Notes sur le voyage de Flaubert...*, dans *Mélanges... offerts à Joseph Vianey* (Les Presses françaises, 1934, p. 447 et suiv.), voir p. 449-450 sur M. de Graf.]

⁽²⁾ Nelly Rosemberg, dame de compagnie de lady Franklin, rencontrée en Tunisie. Sa beauté fit impression sur Flaubert. La présentant comme le «pur type zingaro», il détaillera à deux reprises les traits de son visage (*Notes de Voyages*, II, p. 313 et 329).

Rien de neuf à Paris. Cet immense village est toujours embelli par des filles de joie funèbres, par des coquins honorables et par des idiots triomphants. On replante les arbres du boulevard et on porte des chapeaux pointus. On s'est arraché cet été un livre de mon ami Feydeau intitulé *Fanny*. On se pousse maintenant à l'*Hélène Peyron* de Bouilhet et au *Roman d'un jeune homme pauvre* de Feuillet; la première est un chef-d'œuvre et le second une platitude. Voilà.

Il fait une pluie atroce, incessante, lugubre. Le soleil devient un mythe. Seul, au coin de mon feu, j'écoute le bruit du vent et, tout en fumant et en crachant sur mes cendres, pendant que ma lampe brûle, je rêve à la fille d'Hamilcar et aux paysages où vous vivez.

J'ai à vous apprendre que votre ami Grassot n'est plus qu'une ombre et sa voix à peine un soupir. Votre autre ami, Philoxène Boyer, va devenir le père d'un re-enfant.

M. Rousseau s'en va-t-il à Djeddah, comme je l'ai lu dans les journaux? Présentez mes respects, mes souvenirs et mes amitiés à tout ce monde-là.

Gardez pour vous la meilleure part. Songez à moi quelquefois. Mille poignées de main très fortes.

Si vous pouviez m'envoyer quelque chose de spécial comme couleur sur les mœurs des Psylles, vous seriez bien aimable. J'aurais besoin de savoir comment ces bonshommes-là s'y prennent pour prendre et éduquer les serpents, et surtout quels remèdes ils leur donnent, lorsque ceux-ci sont

malades. Si vous savez d'autres particularités cocasses, je vous en serais très reconnaissant. Dans vos excursions, avez-vous trouvé un endroit pouvant être le défilé de la Hache, à savoir un endroit complètement fermé, au milieu des montagnes et ayant plus ou moins la forme d'une hache? Voilà surtout ce que je voudrais savoir. Ça doit être aux environs de Tunis, peut-être dans les montagnes de l'Ariana ⁽¹⁾.

Maynier ⁽²⁾ est-il encore à Tunis?

140. À JULES DUPLAN.

[Paris,] lundi au soir [1858?].

Voici le Berbiguier ⁽³⁾. Mais prends-en soin car Saint-Victor a l'air d'y tenir beaucoup.

⁽¹⁾ Flaubert, le dimanche 25 avril 1858, était «retourné à l'Ariana : charmante, délicieuse, enivrante chose...» (*Notes de Voyages*, II, p. 303). Voir, pour la réponse de M. de Saint-Foix, l'édition de *Salammbô*, par R. Dumesnil, t. I, p. XXXIII (Les Belles-Lettres, 1944).

⁽²⁾ Ou Moynier.

⁽³⁾ Alexis-Vincent-Charles Berbiguier de Terre-Neuve-du-Thym, né vers 1776, mort en 1851. Le livre dont il s'agit est *Les Farfadets ou Tous les démons ne sont pas de l'autre monde* (Paris, l'auteur, 1821, 3 vol. in-8°, pl.). On dit que l'auteur, qu'un séjour dans l'établissement du docteur Pinel, à Paris, n'avait pu guérir, dépensa tout ce qu'il possédait pour faire imprimer ce livre. Il croyait être la proie des démons appartenant à la classe des Farfadets. Il mourut à l'hôpital de Carpentras, sa ville natale. Ses *Farfadets* figurent parmi les ouvrages de sorcellerie lus par l'Onuphrius de Th. Gautier (*Onuphrius*, 1832). (Cité par P.-G. Castex : *Le Conte fantastique en France*. Paris, José Corti, 1951, p. 222.)

Baudry qui viendra dimanche chez moi désire y voir Lanfrey ⁽¹⁾. Fais en sorte qu'il vienne.
À toi, vieux, et rapporte-moi Berbiguiet.

141. À ERNEST FEYDEAU.

[Croisset,] mercredi soir
[16 février (?) 1859].

Tu m'as l'air bien embêté, mon pauvre vieux ?
Si ma présence peut te distraire, viens me voir dimanche, dans l'après-midi. Je serai à Paris ⁽²⁾, samedi, vers 6 heures.

Tu serais même bien gentil au sortir de la Bourse de venir te précipiter dans les bras de ton oncle

Qui t'embrasse.

J'ai eu aujourd'hui *a great disappointment*, pas de Daniel ! Je n'ai point reçu la *Revue* ⁽³⁾.

⁽¹⁾ Pierre Lanfrey, né en 1828, polémiste et historien, venait de publier un *Essai sur la Révolution française* (Paris, F. Chamerot, 1858). Le 18 février 1859, Flaubert recommande à M^{lle} Leroyer de Chantepie (*Corr.* IV, p. 314) la lecture de cet ouvrage qu'il reprendra lui-même en 1878 (*Corr.* VIII, p. 140, lettre à M^{me} Roger des Genettes).

⁽²⁾ Il s'agit probablement du séjour que Flaubert fait à Paris, à partir du 19 février (cf. *Corr.* IV, p. 312, lettre à M^{lle} Leroyer de Chantepie).

⁽³⁾ La *Revue contemporaine* où les six parties de *Daniel, étude*, parurent sans interruption du 15 janvier au 15 avril 1859. En tête de la première partie, dédicace de Feydeau à Flaubert. Ce serait le numéro du 15 février (3^e partie du roman) que Flaubert n'aurait pas encore reçu le lendemain.

142. À JULES DUPLAN.

[Paris, du 19 février au 11 mai 1859.]

Ne crois pas, ô Saint-Florent⁽¹⁾, que tu sois à perpétuité propriétaire de la *Philosophie*⁽²⁾.

J'ai besoin de ces deux petits volumes pour un *savant* qui désire les lire. Donc apporte-les dimanche, avec ton infâme personne.

À toi.

Et si ton frère qui est un avocat peut te dire où se trouve un traité sur le droit commercial des Juifs au moyen âge, il m'obligera.

143. À JULES DUPLAN.

[Paris, 10 ou 12 mai 1859.]

VIEUX CAPITALISTE,

J'ai passé à ton établissement avant-hier, et je t'attendais aujourd'hui!

⁽¹⁾ Personnage du marquis de Sade.

⁽²⁾ La *Philosophie dans le Boudoir*, ouvrage posthume de l'auteur de *Justine*. Londres, aux dépens de la C^{ie}, 1795, 2 vol. in-16, pl. Ce livre du marquis de Sade était l'une des lectures favorites de Flaubert. « Je me suis retrempé hier... en relisant le deuxième volume de la *Philosophie*, et toujours avec un nouveau plaisir... » (Corr. V, p. 150).

Bonsoir, mon vieux ! Je m'en retourne *sous ma chaumine*.

Oui. Mais ce n'est pas ça, tes richesses acquises sur la sueur du peuple sont-elles suffisantes pour me prêter 100 francs ? Je n'ai *pas le moyen* de m'en retourner chez moi, suivant ma coutume.

Adieu, vieux, merci. Viendras-tu me voir cet été ?

Ton

144. À JULES DUPLAN.

[Croisset, 16 ou 17 octobre 1859.]

HOMME AIMABLE !

Je t'attends aux fêtes de la Toussaint. Tu es spécialement convié par ma nièce à embellir de ta présence notre modeste asile. Nous ferons des *borreurs* à la Fête des morts. Quelle excitation ne puise-t-on pas dans les pompes du catholicisme ! « Ô mes amis, c'est à l'abri des autels, etc. » Je te ferai lire *un autre* ouvrage, et dans lequel il n'y a que des *principes*, puisque tu les aimes.

J'aurai fini cette semaine mon sixième chapitre, il m'en reste encore huit ⁽¹⁾ ! agréable perspective ! Sais-tu ce que je cherche par-dessus tout ? — des supplices. Le bourgeois aura le tempérament

⁽¹⁾ Nouvelles analogues dans la lettre du 8 octobre à M^{lle} Leroyer de Chantepie, mais relativement au nombre des chapitres, Flaubert dit : « il m'en reste encore sept » (Corr. IV, p. 338).

robuste s'il avale tout ce que tu lui verses [*sic*] de sang, de tripes, de lèpre, de bêtes féroces — et de religion. « C'est un livre d'un dessin farouche et extravagant. »

J'ai vu aujourd'hui le jeune Crépet. Toujours le même! excellent même. Mais quel incroyable bonhomme! quel crâne!

L'engueulade du *Figaro* sur About⁽¹⁾ et Suttières ne m'a pas plus satisfait que la réponse dudit About à M. d'Orléans. *Ce n'était pas cela qu'il fallait dire*. Sont-ils bons, les évêques! à ce qu'il paraît que le père Gide⁽²⁾ devient colossal d'impiété. Tout cela est bien farce.

Je vois avec plaisir, mon cher Monsieur, que tu fais des progrès dans les arts; tu es pénétré des bons auteurs. Tu as tout à fait le style du maître, mêmes coupes, mêmes épithètes, par-ci par-là une pensée forte, de la philosophie, *du coloris*, de l'élégance, et de la délicatesse. Très bien, jeune homme!

Ah! tu viens dans quinze jours, mon pauvre vieux, ça me fera du bien! Nous taillerons une soignée bavette! Écris-moi l'heure de ton arrivée pour que j'aille te chercher à la gare.

⁽¹⁾ Voir *Figaro* du 16 octobre 1859 (*Échos de Paris*), à propos d'une lettre d'E. About à l'évêque d'Orléans. About ayant publié à Bruxelles *La Question romaine*, M^{sr} Dupanloup éleva, le 30 septembre 1859, une *Protestation... contre les attentats dont notre Saint-Père le Pape et le Siège apostolique sont menacés et frappés en ce moment*. Sans être nommé, About avait été nettement visé dans ces lignes : « Puis-je ... rappeler, sans rougir, les lâches calomnies, vomies... contre le Saint-Père... par une plume française? » etc. About répondit par une lettre très spirituelle datée du 8 octobre 1859, et qui fut publiée dans *l'Opinion nationale* du 12.

⁽²⁾ Est-ce le libraire, éditeur d'Eugène Crépet, établi à Paris, 5, rue Bonaparte?

Adieu, je t'embrasse, et ne manque pas, sacré
bougre!
À toi.

La petite farce sur les fils de Berquin est charmante. Ce Pollet⁽¹⁾, n'est-ce pas le graveur?

145. À JULES DUPLAN.

[Croisset,] mercredi soir [26 octobre 1859].

ILLUSTRE SAINT-FLORENT,

Je t'attends samedi soir. Il y a un train qui doit partir vers 6 heures et arriver vers 8 h. 40 m. ? à moins qu'on ne l'ait récemment supprimé.

J'espère que tu seras chez moi pour la *Fête des Morts* ! À bon entendeur, salut!!!

Voudras-tu te charger de deux commissions ?

1° Me rapporter ma pelisse de fourrure. Envoie, je te prie, un de tes garçons à l'adresse ci-jointe, il aura à payer 6, 8 ou 12 francs, je ne me rappelle plus.

2° Feydeau fera remettre chez toi un bouquin⁽²⁾.

(1) Victor-Florence Pollet (Paris, 1811-Mayence, 1883), graveur et aquarelliste.

(2) S'agit-il de l'Athénée dont il est parlé dans *Corr.* IV, p. 343 et 345 ? Dans son édition de *Salammbô* (Les Belles-Lettres, t. II, p. 188), R. Dumesnil cite parmi les sources de ce roman : Athénée, *Banquet des Sophistes*, XII, 58 (description du Zaïmph).

Voilà, mon bon, c'est tout. Mais surtout apporte ta personne, au plus vite, et dis-moi le jour et l'heure où il faut que j'aille à la gare me précipiter dans tes bras infâmes.

À toi.

146. À ERNEST FEYDEAU.

[Croisset,] mardi soir [novembre 1859].

Je commençais à trouver que tu étais longtemps à me répondre, mon bon ! et après toutes les bourrasques effroyables que tu as subies, j'avais peur que tu ne fusses malade.

Je vois au contraire que tu travailles. Continue ! tu en seras récompensé probablement, par un beau livre.

Bien que je n'admire pas immensément le sieur Musset, il n'en restera pas moins comme un charmant jeune homme ; il a eu de beaux *jets*. Quant à faire *une œuvre*, ce gentilhomme avait la poitrine trop étroite (tu as vu dans *Lui*⁽¹⁾ qu'il était essoufflé pour monter chez la Muse). Mais il ne faut pas oublier qu'il a été très original (à son heure), et qu'il a écrit de petites choses ravissantes. Quant à avoir la mine d'un *Maître*, comme tu le dis fort bien, jamais !

Il me *déplaît* pour avoir mis en axiomes et pra-

⁽¹⁾ Il s'agit du livre où Louise Colet met en scène Alfred de Musset sous les traits d'Alfred de Lincel. Gustave Flaubert est Léonce. *Lui*, roman contemporain, avait paru tout d'abord dans le *Messager de Paris* (23 août-16 septembre 1859), puis en librairie (*Bibl. de la Fr.*, 15 octobre 1859).

tiqué « la Poésie du Cœur » (double farce à l'usage des impuissants et des charlatans). En voilà un qui a été peu critique ! Il me paraît avoir eu sur l'humanité le coup d'œil d'un coiffeur sentimental ! toujours « son pauvre cœur », toujours les larmes ! Je crois du reste que la mère Colet l'a reproduit assez fidèlement ? et il est facile maintenant de le bien connaître. As-tu remarqué ses affectations de noblesse, ses éternels bals aux Ambassades. Comme c'est beau cet homme qui porte sa douleur *dans le monde* ! — telle qu'un bijou rare — pour l'ébahissement de ces Messieurs et ces Dames !

Quant à moi, ne crois pas que ce livre m'ait irrité (il y a longtemps que je sais à quoi m'en tenir sur l'auteur !), je t'avouerai même que je suis assez corrompu, assez orgueilleux, ou assez vertueux pour m'en être *démesurément* amusé. Et puis, en définitive, j'y fais bonne figure. Ai-je l'air suffisamment rébarbatif ? invulnérable, *piété*⁽¹⁾...

.....

À propos de Carthage, j'entre maintenant à la séance de nuit des *Cent* dans le temple de Moloch⁽²⁾, où on engueule M. Hamilcar Barca lequel doit répondre avec une éloquence digne d'Odilon Barrot, ou plutôt du général Foy ? Ça me mènera jusqu'à Noël — époque où je me précipiterai dans tes bras — et il y a longtemps que j'en ai envie, mon pauvre garçon !

(1) *Se piéter*, se roidir. Verbe familier à Flaubert, et qui signifierait ici quelque chose comme : retranché dans mon égoïsme.

(2) Voir le chapitre VII de *Salammbô*, intitulé *Hamilcar Barca*.

Ma mère part demain matin pour Paris. Elle me charge de te dire que tu la trouveras toujours le matin et le soir. Une fois passé cinq heures.

Adieu, vieux, je t'embrasse⁽¹⁾.

.....

147. À APOLLONIE SABATIER⁽²⁾.

[Paris,] mercredi au soir [mars 1860].

ADORABLE PRÉSIDENTE,

« Je mets la main à la plume pour vous écrire » (*entre nous* ce n'est pas à la plume que je voudrais mettre ma main); je vous écris, dis-je, ce petit mot, afin de savoir :

Comment va cette chère santé, — qui fait la nôtre ?

Avez-vous toujours la fièvre ?

Ce coup d'air enfin est-il parti ?

Est-on tout à fait rétablie ?

Voilà.

Je me serais moi-même précipité rue Frochot pour avoir de vos nouvelles si je n'étais éreinté.

⁽¹⁾ Cette lettre a passé dans la vente dirigée par l'expert G. Andrieux (30 mai-2 juin 1928), n° 169. — Les points de suspension remplacent une troisième page manquante.

⁽²⁾ M^{me} Sabatier, dite « la Présidente », maîtresse de Mosselman, amie de Baudelaire. Le 12 janvier 1860, les Goncourt notent : « Flaubert nous dit sa vie retirée, sauvage même, à Paris, enfermée et cadennassée. Il n'a point d'autre distraction que le dîner du dimanche de M^{me} Sabatier... » (Cité par R. Duménil, *op. cit.*, p. 196.) A Baudelaire, Flaubert écrit : « Tous les dimanches, chez [la Présidente], je rivalise de stupidité avec Henri Monnier » (*Corr.* IV, p. 366).

Éreintement qui ne résulte pas de la masturbation, comme vous pourriez le croire.

Mais de réveils trop matinaux ou matinaux, auxquels je me livre depuis que je suis plongé dans les recherches savantes, si bien que je dors assez ordinairement de 3 à 6, qui est la seule heure où il soit convenable d'aller chez les personnes.

Faites-moi donc savoir comment ça va et croyez à l'affection bien sincère de celui

Qui ne vous baise, hélas ! que les mains.

148. À ALBERT GLATIGNY⁽¹⁾.

Croisset, 30 juin 1860.

MON CHER AMI,

D'Osmoy a pour domicile Évreux, Versailles, et divers endroits dans Paris. La meilleure chance pour que votre volume lui parvienne est de l'adresser à Évreux, ou à la Chambre des Députés.

Je ne vous ai pas remercié de vos rimes non folles mais exquis, et qui m'ont extrêmement amusé. Vous aimez l'art, vous ! et vous lui restez fidèle. C'est pour cela que je vous aime

Et suis

Votre

⁽¹⁾ Albert Glatigny, né en 1839 à Lillebonne (Seine-Inférieure), mort à Sèvres en 1873. *Les Vignes folles, poésies*, parurent à la Librairie nouvelle en 1860 (septembre ; annoncées le 17 novembre 1860 seulement dans la *Bibliographie de la France*). Le prologue, intitulé *les Vignes folles*, avait paru dans la *Revue européenne* de mai-juin 1860.

149. À JULES DUPLAN.

Mercrèdi matin [8 août 1860].

Arrange-toi de façon à venir déjeuner dimanche prochain chez ton ami.

Et à avoir dans la semaine suivante deux ou trois soirs libres. Nous irons au spectacle ensemble, j'éprouve le besoin de prendre l'air. J'ai bien travaillé cet hiver, mon pauvre vieux (bien veut dire beaucoup), et je suis profondément éreinté.

Adieu, à bientôt.

Je t'embrasse, ô Cardoville.

À toi.

150. À JULES DUPLAN.

[Paris,] mercredi matin [15 ou 22 août 1860].

Comme je verrai demain le Charles-Edmond et qu'il *faut* que j'aille à sa pièce ⁽¹⁾, cela te répugne-t-il d'y venir avec ton ami?

Veux-tu que je lui demande *deux* stalles au lieu d'une?

Ce serait pour vendredi ou pour samedi? dis-moi ton jour, vieux Cardoville.

À toi.

(1) Charles-Edmond Chojecki, *l'Africain*, comédie en quatre actes, en prose, créée au Théâtre-Français, le 9 août 1860. — Voir la lettre de Flaubert à Charles-Edmond lui-même, du 11 août 1860 (*Corr.* IV, p. 389).

151. À ALFRED DARCEL⁽¹⁾.

[Paris (?), 1860.]

MON CHER DARCEL,

Vous m'avez tellement gâté par vos complaisances que je ne crains pas d'en abuser en vous recommandant un compatriote, M. L. Heuzey⁽²⁾, auteur du *Mont Olympe et de l'Acarmanie*⁽³⁾. Pouvez-vous lui faire, dans la feuille rouennaise que vous embellissez des charmes de votre style, une *forte réclame*⁽⁴⁾. Elle ne vous compromettra en rien, puisque vous vanterez un excellent travail.

Mille poignées de main.

À vous.

⁽¹⁾ Ce billet a été adressé sans timbre au destinataire, rue de la Chaussée-d'Antin, 27 bis. Alfred Darcel tenait la chronique littéraire et artistique dans le *Journal de Rouen*.

⁽²⁾ Léon Heuzey (1831-1922), né à Rouen, d'un magistrat de cette ville qui fut conseiller à la Cour d'appel. Léon Heuzey, après des études au lycée de Rouen et au lycée Charlemagne, entra à l'École Normale supérieure, et fut, le 1^{er} décembre 1854, nommé membre de l'École française d'Athènes où il resta quatre ans.

⁽³⁾ *Le Mont Olympe et l'Acarmanie*, Firmin Didot, 1860 (*Bibl. de la France* du 21 avril).

⁽⁴⁾ On peut lire dans le *Journal de Rouen* du mercredi 4 juillet 1860 un long et élogieux feuilleton d'A. Darcel sur le livre de L. Heuzey. Celui-ci l'en remercia le 22 septembre 1860, n'ayant, dit-il, pu faire, par suite d'une absence, «cette agréable lecture que fort tard et tout dernièrement».

152. À LÉON HEUZEY.

Croisset, 8 septembre [1860].

En rentrant hier chez moi, j'ai trouvé un exemplaire de votre ouvrage⁽¹⁾. Et immédiatement j'ai envoyé à Rouen pour savoir votre adresse, afin de vous faire toutes mes excuses. Car je suis bien coupable envers vous.

Mais j'attendais votre visite aux vacances pour en causer tout à l'aise longuement. Le hasard a voulu que je fusse alors à Paris. Telle est l'histoire de ma négligence apparente.

J'ai lu votre beau volume qui m'a instruit extrêmement comme vous pourrez vous en convaincre en regardant les marges de mon exemplaire. Cela est plein de faits et écrit d'un style historique très élevé.

L'Olympe et l'Acarnanie vous appartiennent maintenant. On ne pourra plus que marcher dans vos traces. Vous êtes bien heureux d'attacher votre nom à de si grandes choses.

La vue générale du mont Olympe et celle de l'Acarnanie me semblent des morceaux hors ligne. On y voyage. C'est tout dire.

Peut-être pourrait-on regretter (comme harmonie de composition) que la partie ethnographique ne soit pas aussi développée que l'archéologique.

⁽¹⁾ Léon Heuzey avait envoyé à Flaubert deux exemplaires dédiés de son ouvrage (cf. Jacques Heuzey : *Lettres de Grèce de Flaubert*, Paris, Edit. du Péplos, 1948, p. 145). — C'est sans doute du second exemplaire que Flaubert accuse ici réception.

Mais le sujet fournissait moins, j'en suis sûr, — et cela eût peut-être détruit la sévérité de votre livre.

C'est un simple doute que je vous sou mets, afin de vous montrer que je l'ai bien lu.

Continuez à en faire de pareils. Voilà tout ce que je vous souhaite.

Je vous serre les mains très cordialement, en vous priant de présenter mes respects à M^{me} Heuzey.

Mille félicitations encore une fois.

Tout à vous.

153. À EUGÈNE CRÉPET.

[Croisset, septembre 1860.]

Voici une re-lettre pour le Taschereau⁽¹⁾, cette fois est-ce la dernière ?

Si j'avais su vous donner tant de mal, mon cher ami, je me serais passé du Hendrich⁽²⁾. Tout cela m'assomme ! est-ce bête !

Écrivez-moi à Croisset directement pour me

⁽¹⁾ Jules-Antoine Taschereau (Tours, 1801 — Paris, 1874), littérateur et homme politique, administrateur en chef de la Bibliothèque impériale depuis 1858. Flaubert lui avait déjà adressé une première lettre (cf. *Corr.* IV, p. 400) pour obtenir le prêt du livre mentionné plus loin, et que E. Crépet devait envoyer dans une petite boîte à l'adresse d'Achille Flaubert, à l'Hôtel-Dieu de Rouen.

⁽²⁾ Il s'agit de Hendreich (Christoph), *Carthago sive Carthaginensium Respublica*. — Francofurti ad Oderam, exc. A. Beckmanus, 1664.

prévenir de l'envoi de la boîte. Car vos deux lettres ont eu un jour de retard!

Remerciements encore une fois.

Tout à vous.

P.-S. — Vous remarquerez, sans doute, que ma lettre n'est pas bourrée de formules de politesse.

Ah! m....!

154. À ALFRED MAURY.

Croisset, mercredi [24 octobre 1860.]

Je viens d'apprendre, mon cher ami, que vous êtes nommé Bibliothécaire aux Tuileries⁽¹⁾!

Personne plus que moi ne se réjouit de cette nouvelle, soyez-en bien sûr!

Il me semble que depuis six mois on commence (enfin!) à reconnaître un peu ce que vous valez!

Cette place, sans doute, vous laissera tout votre temps pour vos travaux? et n'aura que des agréments. C'est pourquoi je vous en félicite. Quant à l'honneur, vous êtes de ceux que rien n'honore.

Mais c'est surtout à S. M. l'Empereur Napoléon III que j'ai envie d'exprimer mon approbation.

⁽¹⁾ Nomination en date du 23 octobre 1860 (traitement : 6.000 francs). Maury cessa ces fonctions le 24 décembre 1868, étant devenu directeur général des Archives de l'Empire. Et le 30 avril 1869, il fut nommé bibliothécaire honoraire au Palais des Tuileries (sans traitement).

Oui! — je trouve cela très intelligent de sa part. Si j'étais dans sa position il y a longtemps que je me serais payé le luxe d'un homme comme vous.

Je compte dans une quinzaine aller à Paris — et vous dire encore une fois combien je suis content.

Recevez d'ici là, une très cordiale poignée de main de celui qui est — (sans aucune formule), tout à vous.

155. À PAUL DE SAINT-VICTOR.

[Paris,] vendredi soir [30 novembre 1860].

CHER AMI,

J'aurais été vous voir si vous n'étiez pas un homme insaisissable, etc.

Je suis chargé de vous annoncer que la première de la pièce de Bouilhet aura lieu jeudi prochain et que la répétition générale se fera mercredi prochain vers *1 heure de l'après-midi*. (L'Odéon se prive de faire relâche, jugeant cette solennité inutile.)

Autre histoire : les de Goncourt m'ont parlé d'un dîner où [vous] êtes convié pour jeudi prochain.

Pouvez-vous faire en sorte qu'il soit remis? Cela obligerait :

- 1° Les susdits de Goncourt,
- 2° Bouilhet et
- 3° Votre serviteur.

Avant de nous rencontrer soit mercredi, soit jeudi, j'espère vous faire une petite visite un de ces matins, avant midi.

Mille poignées de main.

Tout à vous.

Ex imo.

156. À AGÉNOR BARDOUX.

[Paris, 1^{er} décembre 1860.]

La première de l'*Oncle Million* aura lieu jeudi prochain⁽¹⁾. La répétition générale se fait mercredi prochain à 1 heure. Nous t'attendons. D'ici là je t'embrasse.

Bouilhet n'en peut plus. Ça ira *très bien*, je crois.

157. À JULES DUPLAN.

[Croisset,] nuit de mercredi [décembre 1860].
(Heure indue.)

Non ! rien du tout, mon brave, rien à te dire, si ce n'est que tu es bien gentil, mais tu le savais, étant décidément pour homme.

J'ai la poitrine éreintée de fumer et de gueuler.
Tel est mon état.

⁽¹⁾ Cette comédie de L. Bouilhet, en cinq actes et en vers, fut représentée pour la première fois à l'Odéon le 6 décembre 1860.

Salammbô *m'épuise*. Je ne sais plus qu'en faire.
Ah ! comme c'est lourd de vouloir faire beau !

Si au moins j'avais le Vieux ⁽¹⁾ dans ma solitude !

Engage le Bouilhet à faire de sa pièce une large distribution, et remonte-lui la manivelle, tant que tu pourras.

Adieu, vieux. Écris-moi quand tu n'auras rien de mieux à faire.

Quatre fois *faire* répété dans mon épître. Ah ! m... ! bonsoir, je vais me coucher.

À toi.

Ton

158. À JULES DUPLAN.

Croisset, mardi soir [1860 ?].

Je compte sur toi, à la fin de la semaine.
Accompagne Maisiat.

Tu t'en retourneras lundi si tu veux. Arrive-nous vendredi ou samedi soir. Je te ferai lire *Aline et Valcour* ! ⁽²⁾...

C'est convenu.

À bientôt.

Ton vieux.

(1) Le marquis de Sade.

(2) *Aline et Valcour ou le Roman philosophique*. Écrit à la Bastille un an avant la Révolution de France par le citoyen S... (Sade). Paris, V^{re} Girouard, 1795, 4 tomes en 7 vol.

159. À MADAME ROGER DES GENETTES⁽¹⁾.

[1860.]

[.....] Je ne crois guère à ce qu'on appelle la gloire et pourtant je me tue pour elle. L'art me donne quelquefois des désespoirs à hurler, des fatigues à en mourir et je me sens las comme si je portais des montagnes sur mon dos. Je crèverai entre deux périodes.

Vous vous étonnez de ma rage antireligieuse, en voici la raison immédiate : c'est qu'à chaque moment dans mes études, je touche à la Bible, et dans la Bible, au Dieu actuel, à celui des catholiques, qui m'exaspère de plus en plus par son côté restreint, borné, oriental, monarchique. C'est un Louis XIV, un sultan, je ne sais quoi d'humain, qui me semble, en définitive, très piètre et dont la conception me paraît très impie... La vérité n'est pas faite pour consoler comme une tartine de confitures qu'on donne aux enfants qui pleurent. Il faut la rechercher, voilà tout, et écarter de soi ce qui n'est pas *elle*. Je suis indigné au plus fort de mon intelligence et de mon cœur, quand je vois dans le monde et même parmi les savants tant de lâches complaisances et de sourires pour des idées auxquelles on ne croit pas. Quand le concile de Trente a eu décidé qu'il ne fallait plus s'occuper de la question de la *Grâce*, de ce jour-là le christianisme a commencé son suicide, il s'est jugé lui-même : il a reculé devant la philosophie. [.....]

⁽¹⁾ C'est tout ce qui reste de cette lettre, dont on n'a que la copie.

160. À CHARLES-ERNEST BEULÉ.

[Paris,] mardi soir [1860].

Je suis bien en retard avec vous, cher Monsieur! et j'ai, tantôt, été fortement contrarié, en apprenant que vous êtes venu chez moi, — vainement.

D'abord je voulais vous remercier pour la petite note de Zonare⁽¹⁾ que vous m'avez envoyée et ensuite vous dire combien votre article sur le [...] ⁽²⁾ m'a intéressé.

Excusez-moi de ne pas vous avoir fait encore mes félicitations. Mais je ne lis aucun journal et je vois peu de monde, si bien qu'avant-hier seulement, j'ai appris votre nomination à l'Institut⁽³⁾.

Je vous assure que ç'a été pour moi une bonne nouvelle. J'espère un de ces jours (le jeudi, n'est-ce pas?) aller vous le redire encore, et causer un peu *de rebus punicis* ⁽⁴⁾.

En attendant ce plaisir recevez, je vous prie,
Mille poignées de main de votre tout dévoué.

(1) Jean Zonaras ou Zonare, chroniqueur byzantin du XII^e siècle.

(2) Ce mot n'a pu être lu dans cette lettre que possédait la librairie Andrieux.

(3) Beulé avait été nommé membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en février 1860.

(4) Beulé publia en 1859 dans le *Journal des Savants* des études sur les *Fouilles de Byrsa* (année 1859, p. 498-515, 561-579, 674-694, et année 1860, p. 51-66); et dans la *Revue Archéologique*, année 1859, Première partie, dix pages (170-180) sur l'*Exploration des ruines de Carthage*. En 1860, après de nouvelles fouilles à Carthage, il publia dans le *Journal des Savants* deux nouvelles études sur *Les Ports de Carthage* (année 1860, p. 299-309 et 352-370) et sur la *Nécropole de Carthage* (même année, p. 554-573).

161. À EUGÈNE CRÉPET.

Croisset, vendredi [1860].

MON CHER AMI,

Je n'ai réellement rien à vous donner, rien de présentable⁽¹⁾.

Mon voyage en Bretagne *sent le vieux*.

Quant au *Saint Antoine*, divers fragments en ont paru dans l'*Artiste* en 1857⁽²⁾. Je me propose (dès que j'aurai fini ce que je fais maintenant) de reprendre cette œuvre pour en faire quelque chose de plus compréhensible et de plus *vivant*. Mais je suis tout entier à un lourd roman. Il faut que je m'en débarrasse ! Donc excusez-moi, et recevez une bonne poignée de main de votre

162. À SA NIÈCE CAROLINE.

[Croisset,] vendredi soir [25 janvier 1861].

MON BON CAROLO,

C'est afin d'avoir des lettres de toi que je t'envoie ce petit billet, car je n'ai rien du tout à te dire, si ce n'est que je voudrais bien embrasser ta gentille frimousse.

Es-tu venue à bout des raccommodages de ta

⁽¹⁾ Sans doute pour la *Revue* d'E. Crépet. Cf. *supra*, lettre n° 92, p. 195, note 1.

⁽²⁾ Cf. *supra*, lettre n° 111, p. 211, note 2.

robe? Voilà ce que c'est que d'entreprendre *une œuvre*! Tes dents te font-elles souffrir toujours? t'es-tu résignée à aller chez le dentiste? Parle-moi du bal des Robinets⁽¹⁾.

Penses-tu un peu à nos pauvres cahiers d'histoire? Je t'arriverai avec un programme féroce, et mon intention est de te donner dès mon retour de longues leçons pour réparer le temps perdu.

Engage ta bonne maman à ne pas aller à Nogent aux jours gras. Il fera encore trop froid, et surtout trop humide. Tu sais qu'il faut que dans l'hiver elle reste au coin de son feu, et comme elle a toujours envie de faire des courses et des visites, *empêche-la de sortir*.

Rouen est maintenant plein de grippez et de rhumes, et je crois que mon serviteur Narcisse en tient un ou une soigné ou soignée, car il a été pris ce matin d'une grande fièvre. Je l'ai fait se coucher dans l'après-midi.

J'ai reçu tantôt la visite de Grimaux qui est venu m'inviter à déjeuner pour dimanche prochain afin d'aller ensuite voir des lutteurs au cirque Saint-Sever, de sorte qu'après-demain ma journée sera entièrement perdue.

Le travail va un peu mieux, et si je ne rate pas le chapitre que je fais maintenant, mon livre sera sauvé.

Adieu, mon pauvre Loulou, je te bécote sur tes deux bonnes joues.

Ton vieil oncle.

⁽¹⁾ Faut-il comprendre «du bal de la famille Robinet»? (Voir *infra*, p. 332 et note 1.)

163. À MICHELET.

Croisset, jeudi soir [février 1861].

Ci-inclus, mon cher Maître, une lettre d'un de mes amis que j'ai reçue ce matin, et qui vous prouvera que je me suis occupé de M. Noël⁽¹⁾.

Je serai avec vous, par la pensée, jeudi prochain, dans la soirée⁽²⁾. Mais j'y suis souvent, croyez-le bien.

Ne mesurez pas mon affection à la longueur de ce papier et permettez-moi de vous serrer les deux mains bien tendrement.

164. À JULES DUPLAN.

[Croisset,] jeudi, 1^{er} août [1861].

Je ne trouve pas ça gentil, sacré nom de Dieu ! il me semble que tu pourrais bien de temps à autre me donner de tes nouvelles, toi qui n'es pas

⁽¹⁾ Eugène Noël, né à Rouen en 1816, mort à Bois-Guillaume en 1899, compatriote et ami d'enfance d'Alfred Dumesnil, gendre de Michelet, et très lié avec les Pouchet ; il exploitait au Tôt, dans une jolie vallée normande, un moulin à bois de teinture. Il avait dû abandonner son affaire qui périclitait, et Michelet travaillait à le caser. Il parvint à le faire entrer comme rédacteur au *Journal de Rouen*. Voir la lettre du 26 janvier 1861 à Michelet, où Flaubert écrit : « Je me suis occupé de M. Noël. Un de mes amis doit parler pour lui à un directeur d'assurances ».

⁽²⁾ C'est le jeudi soir que Michelet recevait.

fatigué par le poids des plumes! Quand tu as quitté ton établissement et que tu es rentré « dans ton délicieux nid de la rue Saint-Georges ⁽¹⁾ » (style putain), tu devrais quelquefois... de cette main qui... etc., prendre un léger calame et m'éjaculer un souvenir.

Que deviens-tu? Comment vont la santé et l'humeur par cette haute température? on doit présentement beaucoup suer dans l'entrefesson, sur le boulevard? Je vois d'ici la sueur des cochers et j'entends l'eau bouillir, sous le soleil, dans les *fontaines* des lupanars.

J'arrête le mouvement.

Et la Vente? ⁽²⁾ dis-moi enfin comment tu vas.

Depuis que tu ne m'as vu, j'ai fini mon chapitre XII, et je suis maintenant dans le XIII^e qui peut être terminé au milieu d'octobre. Le XIV^e me demandera deux bons mois et le XV^e quinze jours. Bref, je puis être enfin débarrassé du tout au jour de l'an ou à la fin de janvier. À mesure que j'avance, mes inquiétudes *sur l'ensemble* redoublent. J'ai peur qu'il n'y ait trop de troupiers et que ces perpétuelles scènes militaires n'e..... le lecteur françois, toujours des gens furieux! toujours des charogneries! On aura besoin de laitages et de rubans roses après cette lecture.

N'importe! On ne me reverra dans Paris qu'après la complète terminaison d'iceluy bouquin. Donc tu serais bien aimable si tu venais dans ma cabane vers la fin du chapitre XIII. Tu

(1) Jules Duplan habitait depuis juillet 1857 rue Saint-Georges, n° 52.

(2) Est-ce une allusion à la maison de commerce dont il s'agit au début de la lettre n° 165 ci-dessous (p. 271 et note 1)?

as d'ici là le temps de faire tes malles, tu m'as, d'ailleurs, promis de venir, mon bonhomme.

L'archevêque Bouilhet aura terminé ses corrections la semaine prochaine, il viendra me les lire, un soir, puis décampera vers les Français⁽¹⁾. Elles ont été pénibles, me dit-il. Plus nous allons et moins nous avons de vvvvvverve ! Nous ne ressemblerons pas à Bérat⁽²⁾ ! J'ai reçu le recueil de Crépet⁽³⁾. Garde cette opinion pour toi : mais je le trouve piètre, les notices m'horripilent, et *les plus beaux morceaux* sont oubliés. En somme c'est un travail très peu sérieux.

As-tu des nouvelles de Maisiat ?

Et le *Tartuffe* qu'on empêche de jouer à Lyon, dans ta Patrie ! est-ce beau !

Rappelle-moi au souvenir de l'angélique Gleyre, et de M^{me} Cornu⁽⁴⁾.

Adieu, vieux bougre. Fais fortune afin de m'en-

(1) Il s'agit de *Dolorès*, le drame que Bouilhet fera représenter aux Français le 22 septembre 1862 et qui avait été reçu à corrections dans ce théâtre le 24 mai 1861.

(2) Flaubert pense-t-il à Frédéric Bérat, qui venait de mourir à Paris en 1855 ? Né à Rouen en 1801, Bérat était l'auteur de chansons dont il écrivait les paroles et la musique. La plus connue est *Ma Normandie*.

(3) Il s'agit des tomes I à III, publiés en 1861, de l'ouvrage intitulé *les Poètes français, Recueil des chefs-d'œuvre de la poésie française depuis les origines jusqu'à nos jours, avec une notice littéraire sur chaque poète par Charles Asselineau, précédé d'une introduction par M. Sainte-Beuve*... Paris, Gide libraire. Le tome IV parut en 1863 chez L. Hachette. Nous pouvons rapprocher ce jugement de Flaubert, de la lettre de remerciement qu'il avait envoyée quinze jours auparavant à Eugène Crépet : « Ce que j'ai feuilleté, ce soir, des notices m'a plu » (*Corr.* IV, p. 443); déjà le ton était contraint.

(4) Gleyre et M^{me} Cornu, noms liés sous la plume de Flaubert. Originaire de Lyon, comme Duplan lui-même, Sébastien Cornu avait été l'ami d'enfance de Gleyre, qui, orphelin de père et de mère, avait été élevé chez son oncle à Lyon.

tretenir sur mes vieux jours et ne t'embête pas trop.

Je t'embrasse.

Ton

P.-S. — Le notaire Fovart a à moi 300 francs. Il est averti que tu dois envoyer un de tes commis les chercher. *Veuille* « m'en accuser réception » mais n'envoie pas chez lui le samedi.

Re *P.-S.* — Cette somme est destinée, dans ma pensée, à t'acheter une natte.

165. À JULES DUPLAN.

Nuit de mercredi [7 août 1861].

Qu'est-ce que tu m'apprends, mon pauvre vieux ? ta lettre de ce matin m'a désolé⁽¹⁾. Est-ce que ça va si mal que tu dis ? Donne-moi de tes nouvelles dans quelques jours. Je crois que tu te désoles, peut-être, en vain. Il faut se remonter le bourrichon. Tu as déjà passé par de mauvaises phases.

Du nerf ! Faoutre... Docteur !

Ceci est donc pour te prier de me dire, avant une quinzaine, si ça va mieux.

Si tu as besoin de prendre l'air, viens dans le

⁽¹⁾ Dans cette lettre (du 6 août), Duplan écrivait : « Nous subissons une crise terrible, ... je sens le plancher qui me porte trembler et craquer sous mes pieds, j'ai la fièvre, je ne dors plus... » (Il s'agit de difficultés commerciales.)

sein de ton ami, oublier un peu tes registres (un dimanche, je suppose), tu n'as même pas besoin de m'avertir. Tu seras toujours le bien reçu.

Il est 3 heures du matin et *je tombe sur les bottes*. Adieu. Tâche d'avoir le portefeuille de Saint-Florent, spéculer sur les grains, cause la misère publique. Je t'embrasse.

166. À JULES DUPLAN.

Mardi matin [août 1861].

Je comptais la semaine dernière sur des nouvelles de ta seigneurie.

Es-tu un peu plus content? Voilà tout ce que je veux savoir.

J'ai vu, il y a huit jours, pendant quarante-huit heures, l'archevêque ⁽¹⁾, ses corrections sont finies. Mais le comité des Français étant en vacances jusqu'au mois d'octobre, il lui faut présentement rester le bec dans l'eau.

J'ai fait dix pages de mon chapitre XIII^e qui sera fini vers la fin d'octobre. Je l'espère. Voilà. Nulle autre nouvelle.

Adieu, vieux, bonne chance.

Je t'embrasse tendrement.

(1) L. Bouilhet. Voir *supra*, lettre 164, page 270, note 1.

167. À JULES DUPLAN.

[Croisset,] mercredi, 25 septembre [1861].

Eh bien, mon bon cher vieux, ta sacrée boutique
 un
 peu moins? (Voilà ce qui s'appelle un début de
 lettre à la Sévigné.) Bref, c'est pour te dire que
 je pense à tes ennuis tous les jours et plusieurs
 fois par jour, et que j'aurai un poids de moins
 sur l'estomac quand tu m'auras dit *sérieusement* :
 « La bourrasque est passée ». Enfin ça va-t-il
 mieux? as-tu bon espoir? Écris-moi donc un peu
 de temps à autre pour me tirer d'inquiétude, car
 tu sais, mon pauvre vieux, si je t'aime et si je
 voudrais te voir tranquille, c'est-à-dire heureux.
 Tu sais bien que tu m'as promis de venir me faire
 une visite entre deux chapitres. Or, je te préviens
 que, dans un bon mois d'ici, mon XIII^e sera (espé-
 rons-le) terminé. Tu as du temps pour faire ta
 malle, comme tu vois.

Je finis maintenant le siège de Carthage et je
 vais arriver à la Grillade des Moutards⁽¹⁾. Ô Ban-
 dolle, toi qui les noyais dans l'étang, inspire-moi!
 Après quoi j'aurai encore *un* chapitre car je ne
 compte pas le dernier, qui aura dix pages tout au
 plus et ne fera qu'un tableau. Tu vois que je n'ai
 pas fini!

Je compte cependant être quitte du tout dans
 le courant de janvier. Ce qui met la publication
 en avril.

⁽¹⁾ Les enfants sacrifiés à Moloch (fin du chapitre XIII actuel),
 dans *Salammbô*.

Je suis physiquement fatigué. J'en ai des douleurs dans les muscles. L'empoisonnement de la Bovary m'avait fait dégueuler dans mon pot de chambre. L'assaut de Carthage me procure des courbatures dans les bras, — et c'est pourtant ce que le métier offre de plus agréable! — et puis l'idée de toutes les inepties que je vais faire dire sur mon livre m'accable d'avance. Cette perspective quand j'étais au milieu m'égayait, à présent elle m'écœure.

Je n'ai pas bougé de tout l'été, sauf deux jours que j'ai été passer chez ma nièce ⁽¹⁾, où je me suis peu divertie, n'étant pas un homme champêtre. Je continue à vivre d'une façon farouche en rêvant des choses extravagantes.

Adieu vieux, je t'embrasse tendrement. Bonne chance.

Ton

Amitiés et souvenirs à Gleyre, Maisiat, et M^{me} Cornu.

168. À JULES DUPLAN.

[Croisset,] mercredi [2 octobre 1861].

Ton petit billet de ce matin m'a retiré un grand poids de dessus l'estomach; allons, tant mieux! nom d'une balle!

J'ai une foule de questions à t'adresser. Mais je

⁽¹⁾ A Ouvre, chez la fille de son frère Achille, Juliette, qui était devenue le 17 avril 1860 M^{me} Adolphe Roquigny.

te les ferai de vive voix, d'ici à peu. Car je compte lundi prochain entamer le dernier mouvement de mon chapitre. Ainsi, dans le courant de novembre, tiens-toi prêt à venir dans le château de Bandolle.

Adieu, je t'embrasse tendrement.

Ton

Voilà longtemps que j'oublie ceci :

Par M^{me} Cornu, peux-tu savoir les numéros du *Moniteur* où sont les rapports de Renan sur sa mission ?⁽¹⁾ et pousser la magnanimité jusqu'à les acheter (puisque tu as un portefeuille bourré de billets de banque) et me les apporter quand tu viendras ici.

C'est une chose toute simple que tu te sois bien tiré de tes affaires, le ciel protège les Scélérats. Si ton argent eût été destiné à faire de bonnes œuvres, tu allais au *Bagne*. Mais comme tu es un misérable, tu deviens Riche, en vertu du principe : « Si vous étiez pauvre, je vous volerais » etc.

Je suis bien content, mon pauvre vieux, et je t'embrasse encore une fois.

⁽¹⁾ *Le Moniteur* avait publié en deux fois le « Rapport à l'Empereur » sur la « mission scientifique de M. Ernest Renan en Orient » (25 et 27 février, 8 et 11 juillet 1861).

169. À EUGÈNE NOËL.

[Croisset,] samedi, 8 novembre 1861.

MON CHER CONFRÈRE ⁽¹⁾,

Merci et pardon pour le mal que je vous ai donné, ne vous préoccupez plus de la chose. Je m'en suis tiré par des tournures de rhétorique et mon « siège de Malte » est fait. Un de ces jours, j'irai vous voir. D'ici là, comme toujours, tout à vous.

170. À JULES DUPLAN.

[Croisset,] mardi, 11 heures du soir
[12 novembre 1861].

Je viens, il y a un quart d'heure, de finir mon XIV^e chapitre!

Donc, ô Cardoville, je réclame l'exécution de ta promesse, c'est-à-dire que je t'attends samedi pour dîner. Voyons! sacré nom de Dieu! ne couillonne pas, un peu de lyrisme, docteur! Si tu ne peux rester trois ou quatre jours, je ne te demande que dimanche, une seule journée. Nous aurons deux bonnes soirées et un jour exclu-

(1) Sur Eugène Noël, voir *supra*, lettre 163, p. 268, n. 1. Ce polygraphe avait écrit sur Rabelais, Molière, Voltaire, aussi bien que sur la pisciculture et la vie des fleurs. — L'expression « siège de Malte » fait allusion à la phrase de l'abbé de Vertot, auteur de *l'Histoire de l'Ordre de Malte* (1719) : « J'en suis fâché, mais mon siège est fait ». Il répondait ainsi au correspondant qui lui envoyait des renseignements sur le siège dont il avait achevé la narration. — Faut-il penser ici au siège de Carthage?

sivement à nous deux, nous serons seuls. Car ma mère part après-demain (mercredi)⁽¹⁾ pour Paris.

J'attends l'archevêque pour une huitaine dans les premiers jours de décembre, après quoi je commencerai mon chapitre xv et dernier. Car je ne compte pas le tableau final qui fera un petit chapitre. Le tout ne sera pas fini avant le commencement de février.

Tu peux prendre le train qui part à 6 heures du soir (si tu étais trop occupé samedi), tu serais à Croisset à 9 heures, tu me trouverais à Rouen au chemin de fer, et je t'aurais attendu pour dîner.

En attendant, je t'embrasse bien fort, vieux bougre chéri.

171. À JULES DUPLAN.

[Croisset,] lundi [25 novembre 1861].

Tu te trompes, depuis le 1^{er} novembre il n'y a pas d'express dans l'après-midi.

12 — 4 h. 20 m.

4 — 7 h. 55 m.

6 — 8 h. 40 m.

Voilà, à moins que *le Fanal*⁽²⁾ ne m'abuse étrangement?

Donc je vais t'attendre tout le temps de la journée demain ?...

⁽¹⁾ Cette précision de Flaubert : *après-demain (mercredi)*, le met en contradiction avec lui-même, pour ce qui est de la date portée en tête de sa lettre : *Mardi, 11 heures du soir*.

⁽²⁾ Nom que, dans *Madame Bovary*, Flaubert avait substitué à *Journal*, pour ménager, à la demande de Fr. Baudry, les susceptibilités du *Journal de Rouen*.

Je t'attendrai pour dîner jusqu'à 9 heures et quart, car je ne te suppose pas assez héroïque pour prendre le train de midi ? et tu n'auras personne au débarcadère. Ô Bandolle, ton étourderie me prive de cette jouissance.

À demain, quand même la terre croulerait.

Ton

172. À GEORGES POUCHET.

[Croisset,] mercredi [1861 ?].

Vous êtes le plus aimable des mortels. Merci mille fois.

Le passage de Plutarque dont je vous ai parlé ne concerne point l'âge de fer. Il y est dit seulement que les premiers temps étaient de foutus temps, et que la terre se trouvait laide, et désordonnée, *s'il est loisible de manger chair* (chap. 11)⁽¹⁾.

Tâchez donc de me venir voir un de ces jours !

Mille poignées de main de votre

Quand vous aurez le temps, envoyez-moi votre traduction de Gesenius⁽²⁾.

⁽¹⁾ En relation probable avec les horreurs du défilé de la Hache dans *Salammbô*. — « *S'il est loisible de manger chair* », titre du Traité I^{er} au tome V des *Œuvres morales de Plutarque*, ... Paris, Impr. Cussac, an XI (1802). Au chap. 11, que signale Flaubert, Plutarque y justifie ceux qui les premiers mangèrent chair, par la disette et la nécessité qui les éprouvaient au temps de « la récente création du monde » où « la vie humaine n'était que douleur, mesaise et tristesse » (p. 4-6).

⁽²⁾ Flaubert a écrit : *Gevesius*. Il s'agit probablement de la traduction des *Scripturae linguaeque phoeniciae monumenta* que Flaubert cite dans sa lettre à Frœhner (*Corr.* V, p. 77) ; et où il avait puisé des notes que nous retrouvons sous le numéro 117 au catalogue de la vente Fr. Grout.

173. À JULES DUPLAN.

[Croisset,] samedi [18 janvier 1862].

Tu as été bien aimable de m'envoyer les feuilles relatives au jeune About⁽¹⁾.

Eh bien, moi, monsieur, je suis indigné de cette chose-là ! *Le Parti prêtre* triomphe et les Libéraux plus imbéciles que jamais se laissent mener. On a sifflé About comme impérialiste et voltairien, voilà tout.

Sais-tu que la jeunesse des Écoles se propose de faire un égal bousin au cours de Renan, parce qu'il a eu une mission de l'empereur ?⁽²⁾

On ne peut faire un pas sans marcher sur de la m. . . . , mon pauvre vieux ! C'est embêtant pour ceux qui ont la semelle de l'escarpin un peu fine.

J'ai commencé ce soir à esquisser le plan de mon avant-dernier mouvement. Je compte partir au milieu du mois prochain, et avoir encore à Paris quinze jours de travail pour parachever le tout.

Mais je suis presque décidé à ne publier qu'en

⁽¹⁾ Il s'agit de *Gaëtana*, drame en cinq actes, en prose, représenté pour la première fois à l'Odéon le 3 janvier 1862. La pièce n'eut que quatre représentations.

⁽²⁾ Renan avait été nommé professeur au Collège de France le 11 janvier 1862. L'ouverture de son cours eut lieu le 22 février, mais les libéraux, cette fois, ne voulurent pas faire le jeu des cléricaux et applaudirent ; on vint acclamer Renan chez lui, rue Madame, n° 55. — Quatre jours plus tard, le Ministre de l'Instruction publique suspendait le cours du professeur.

octobre à cause du père Hugo. C'est plus décent⁽¹⁾.

Au reste je m'en fous complètement. Je ne demande qu'à *avoir fini*. Voilà maintenant ma seule idée et mon seul but. Je suis abruti, ahuri d'impatience.

Comment vont tes affaires? Gleyre va-t-il tout à fait bien?

Adieu, mon bon vieux.

Je t'embrasse tendrement.

174. À MAURICE SCHLÉSINGER.

Croisset, mardi [28 janvier 1862].

MON CHER,

Ma mère m'écrit de Paris avoir vu votre fils qui est maintenant à ce qu'il paraît un monsieur à barbe⁽²⁾. Il lui a dit que M^{me} Maurice était malade d'une *affection nerveuse*⁽³⁾. Qu'est-ce donc, mon Dieu! donnez-moi je vous prie de ses nouvelles, promptes et détaillées.

Je suis encore ici pour douze jours, après quoi je m'en retourne dans la Capitale⁽⁴⁾ avec mon livre

⁽¹⁾ Flaubert avait déjà écrit à Duplan, au début du mois : «... je suis presque résolu à attendre que la première flambée des *Misérables* se soit éteinte» (*Corr.* V, p. 4). *Les Misérables* furent publiés en 10 volumes, à Bruxelles et à Paris, du 2 avril au 30 juin 1862.

⁽²⁾ Il s'agit d'Adolphe Schlésinger, né le 1^{er} janvier 1842.

⁽³⁾ Voir J. Pommier et Cl. Digeon, «Du nouveau sur Flaubert et son œuvre», *Mercur de France*, 1^{er} mai 1952, p. 55.

⁽⁴⁾ Flaubert partit pour Paris le mercredi 12 février.

achevé. Mais je ne sais encore si je le ferai paraître maintenant et si je n'attendrai pas le mois d'octobre, à cause des *Misérables* d'Hugo.

Je suis si *accablé* et si pressé de besogne que je ne vous en ai pas souhaité la bonne année, — ces jours-ci. Acceptez donc, cher ami, pour vous *deux* tous mes souhaits de bonheur.

Adieu — écrivez-moi (*lisiblement*) et excusez mon laconisme. Mes sentiments sont plus longs que mes phrases.

Je vous embrasse.

175. À JULES DUPLAN.

[Croisset,] dimanche soir [9 février 1862].

Je t'attends, ô d'Holbourg, dimanche prochain à 11 heures pour déjeuner suivant les vieux us.

À moins que tu ne fasses partie *de ces individus* dont parle Dumolard⁽¹⁾ et que la maréchaussée

⁽¹⁾ Il s'agit sans doute de *Dumollard*, dit l'assassin des servantes, arrêté le 26 mai 1861, et sur le compte duquel le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle* offre au lecteur plus de cinq colonnes. Le 20 janvier 1862, Martin Dumollard et sa femme comparurent devant la Cour d'assises de l'Ain. Il fut condamné à mort et exécuté. *La Gazette des Tribunaux* rendit compte des débats en janvier-mars 1862. Dans sa défense, il s'était dit l'instrument d'«hommes barbus» : peut-être les *individus* dont parle Flaubert. *Dumolard* a été le premier nom de *Bouvard*, l'ami de Pécuchet (M.-J. Durry, *Flaubert et ses projets inédits*, Nizet, p. 206). Il se transforma en *Dubolard*, *Bolard* avant de devenir *Bouvard*. (Cf. Bibliothèque de Rouen, ms. gg 10.)

n'arrête le cours de tes crimes d'ici à la semaine prochaine.

Ton vieux.

Mardi matin.

Le bougre du *rural* n'ayant pas pris ma lettre hier, il se fait qu'elle sera en retard de vingt-quatre heures. Je reçois ton portrait. Merci, cher vieux, tu seras suspendu près de ma glace dans mon cabinet. Je pars demain pour Mantes. J'arriverai à Paris samedi soir.

176. À JULES DUPLAN.

[Paris,] samedi, 2 heures [15 février 1862].

MON PAUVRE VIEUX,

Me voilà revenu. Je t'attends demain à 11 heures pour déjeuner, selon les vieux us.

Je t'embrasse.

177. À MICHEL LÉVY.

[Paris,] mercredi, 8 heures du soir
[février ou mars 1862].

MON CHER MICHEL,

Il paraît que le nom de M. Senart s'écrit avec un *D* et non un *T*. Dans les exemplaires qui

restent à tirer y a-t-il moyen de corriger cette erreur? ⁽¹⁾

Je vous enverrai les exemplaires dont je ne sais pas les adresses, aurez-vous l'obligeance de les mettre, — et de faire distribuer les susdits volumes.

Auriez-vous, à vous, encore une douzaine d'exemplaires de l'édition en 1 vol.? ⁽²⁾ Je suis à court, comme une bête.

Tout à vous.

178. À THÉOPHILE GAUTIER.

[Paris,] jeudi [avril ou mai 1862].

MON BON THÉO,

Je suis chargé par M. Cornu ⁽³⁾ de te faire des excuses. Tels sont ses mots que je te transmets.

Il y a eu, relativement aux articles à écrire sur le Musée Campana, beaucoup de malentendus. Un tas de farceurs se sont jetés là-dessus avec emportement croyant se faire bien voir du Sou-

⁽¹⁾ C'est pour la nouvelle édition de *Madame Bovary* en un volume (in-18 jésus, 420 pages) que fut rectifiée l'orthographe du nom de Senard. Cette nouvelle édition, imprimée chez Claye, est annoncée dans la *Bibliographie de la France* du 8 mars 1862.

⁽²⁾ Cette seconde édition. L'édition originale, de 1857, était en 2 volumes.

⁽³⁾ Sébastien-Melchior Cornu (1804-1870), peintre, avait, avec Léon Rénier, joué un grand rôle dans l'acquisition par la France (1861) de la collection formée par le marquis italien Campana. La collection fut provisoirement placée au Palais de l'Industrie et Cornu chargé de l'administration du Musée Campana ainsi constitué et qui n'eut pas longtemps une existence distincte. Voir *infra*, la lettre n° 183, p. 292.

verain, etc., etc. Je t'épargne les nombreux détails de ces *potins*.

Bref, je suis chargé de te demander *officiellement* si tu veux écrire dans *le Moniteur* des articles sur les peintures, les vases et les terres cuites.

La sculpture et les bijoux sont donnés à je ne sais plus qui? — ce que l'on regrette amèrement.

Voilà! réponds-moi tout de suite.

J'ai vu le sieur Toto⁽¹⁾ hier, l'ayant mandé près de ma personne pour avoir ton adresse.

Adieu, vieux cher Maître. Je t'embrasse tendrement.

179. À THÉOPHILE GAUTIER.

[Paris,] boul. du Temple, 42.
Mardi [avril-mai 1862].

· MON VIEUX THÉO,

Je t'ai adressé, il y a cinq ou six jours, une lettre à l'hôtel Sablonnière. Amuse ton fils de cette bêtise. Saint-Victor, heureusement, m'a averti, et j'ai, ce matin, été prendre ton adresse au *Moniteur*.

Dans cette lettre, qui a été perdue, sans doute, je te disais que : M. Cornu *me chargeait de te faire des excuses*. Ce sont ses propres paroles. Il y a eu (quant aux articles à faire dans *le Moniteur* sur le Musée Campana) des malentendus déplorables, un tas de farceurs se sont jetés là-dessus. Bref, je

⁽¹⁾ Fils d'Eugénie Fort, et l'aîné des enfants du poète. Voir sur lui Jean Tild, *Théophile Gautier et ses amis*, Albin Michel, p. 186 et suivantes.

suis chargé de te demander *officiellement* si tu veux te charger de la peinture, des vases et des terres cuites. Réponds-moi tout de suite⁽¹⁾.

L'objection que tu resteras encore à Londres pendant un mois n'en est pas une. On attendra ton retour.

Je crois, cher vieux Maître, avoir bien emmanché cette affaire. Tu soigneras tes articles, tu deviendras l'ami de M^{me} Cornu, etc. « J'ai mon plan », comme le général Cavaignac⁽²⁾.

Adieu, ne t'embête pas trop, embrasse Ernesta et tes filles⁽³⁾ de ma part. Ton

Le sieur Bouilhet ci-présent me charge de le déposer à tes pieds.

180. À JULES DUPLAN.

[Croisset,] vendredi soir [30 mai 1862].

Je viens d'écrire à Lévy pour lui donner l'adresse de ton frère et l'avertir que c'est lui que j'ai chargé de traiter pour moi. Je l'engage à lui demander un rendez-vous⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ Gautier écrit, de Londres, que les deux lettres lui sont bien parvenues ; son retard à répondre vient, dit-il, de la fatigue de ses visites à l'Exposition : « Présente mes compliments respectueux à M. et à M^{me} Cornu, je ferai avec bonheur les articles sur les Etrusques, les tableaux et ce qui reste libre si l'on veut bien avoir la patience d'attendre mon retour... »

⁽²⁾ Mais, revenu à Croisset, Flaubert demande à Jules Duplan le 30 juin 1862 : « Peux-tu me dire si Théo est revenu d'Angleterre, et s'il a fait un ou des articles au *Moniteur* ? » (*Corr.* V, p. 29). Il n'en avait fait aucun sur la collection Campana.

⁽³⁾ Judith, née en 1845 ; et Estelle, en 1848.

⁽⁴⁾ Cette dernière phrase écrite par Flaubert en addition.

Je ne fais à M. le Président de Blamont⁽¹⁾ aucune recommandation, le sachant plus intelligent que son serviteur. Mais Minski dépose à ses pieds son champignon en le priant de s'arranger de telle sorte qu'il (Minski) puisse avoir de belles soupières pour ses glaces.

Je suis éreinté, mon pauvre vieux, et les dernières corrections de *Salammbô* m'achèvent, elles sont plus longues et plus difficiles que je ne croyais. J'ai un mal de tête qui ne me quitte pas. Je me couche à 10 heures et je me lève à midi. Bref, le petit bonhomme n'en peut plus. J'attends l'archevêque dans une quinzaine, à moins que dans une quinzaine je ne parte avec ma mère pour Vichy ? cela sera décidé dans quelques jours.

Tu as vu comment mes futurs collaborateurs de la fameuse Féerie m'ont lâché⁽²⁾. J'en ai été plus peiné que surpris, moi qui connois les hommes. N'importe ! moi je ne me lâche pas. Mais il y a une chose qui me manque et dont je n'ai pas eu le temps de m'occuper à Paris dans ces derniers temps, à savoir la collection des Féeries que l'on a jouées depuis une trentaine d'années. Tâche de me la faire faire dans *le Magasin théâtral*, et dans *le Monde dramatique*⁽³⁾. Ce sera une trentaine de

(1) Surnom d'Ernest Duplan, frère de Jules, notaire. Il s'agit de la vente de *Salammbô*.

(2) La Féerie qui sera *Le Château des cœurs*, et qui tint dès lors une grande place dans les entretiens de Flaubert avec Charles d'Osmoy et L. Bouilhet, ou dans les lettres à leur adresse. — Voir M.-J. Durry, *Flaubert et ses projets inédits*, p. 53 et suiv.

(3) Flaubert avait déjà demandé à Alfred Baudry de lui prêter « les volumes de la Bibliothèque du *Cabinet des Fées* » (Croisset, 7 février 1862. *Corr.* V, p. 14). Il en tira deux pages de notes (n° 116, Catalogue de la succession de M^{me} Franklin-Grout-Flaubert, vente à Paris, 18-19 nov. 1931).

francs que je devrai de plus à ta seigneurie ? Tu serais bien gentil de t'occuper de cela. Je ne connais personne à Paris qui puisse me rendre ce service, les de Goncourt étant absents. Si au mois d'octobre je n'ai rien trouvé, je passerai à d'autres exercices, mais au moins j'en aurai le cœur net.

Tu m'enverrais cela par le chemin de fer avec les deux derniers volumes des *Misérables* à l'adresse de mon frère.

Adieu, cher vieux, je t'embrasse bien tendrement. Ton

181. À JULES DUPLAN.

[Croisset,] mardi [10 juin 1862].

J'ai reçu ton *paquet*, cher vieux, et t'en remercie.

J'ai déjà avalé quatre féeries, c'est une lourde lecture ⁽¹⁾, mais je persiste à soutenir plus que jamais qu'il y a là dedans quelque chose à faire ! Le d'Osmoy (que j'avais calomnié) ne m'a pas point [*sic*] lâché. Il viendra dans une quinzaine, brûlant de zèle. Ainsi dans trois semaines notre parti sera pris d'une façon ou d'une autre.

Les dernières corrections de *Salammbô* m'ont fortement embêté, et j'éprouve un vieil éreinte-

(1) Un peu plus tard, le 13 juin, Flaubert récrit à Duplan : « J'ai lu, grâce à toi, quatorze féeries ; jamais plus lourd *penum* ne m'a pesé. » Puis, aux Goncourt : « J'ai lu, d'un seul coup, 33 féeries modernes... Je lis aussi... la Bibliothèque des Fées. » (*Corr.* V, p. 21 et p. 30.) — Sous le numéro 116 du catalogue de la vente Fr.-Grout, on retrouve vingt-deux pages d'*Analyse de Féeries*, avec le titre de vingt-sept pièces représentées au XIX^e siècle.

ment qui ne se passe point. Je dors beaucoup sans en avoir la tête plus légère.

Je rêvasse des sujets de livres *noirs et terribles*.

J'attends Monseigneur samedi. Nous allons avoir quelques jours de pioche furieuse pour en finir avec *Salammbô*, après quoi à la grâce de Dieu ! La vue seule de ma copie me pèse sur les bras.

Gleyre a eu tort de ne pas demander à Hetzel⁽¹⁾ quels étaient ces conseils qu'il voulait me donner. Il faut tout entendre.

J'admire le toupet du Président de Blamont. Calme-le. Au reste je m'en rapporte complètement à sa sagacité.

Oh ! merci ! merci ! pour le Fanjat. Je me suis foutu une bosse hier dans mon lit avec l'élucubration de ce pauvre vieux. Mets de côté tous les numéros où paraît sa *Vengeance*⁽²⁾. Je les lirai tous d'un seul coup. Ce bougre-là a des personnages à lui !

Tu aimes Albéric, ça me plaît plaisir [*sic*], mais il faut le voir *avec moi*. Je l'excite et il devient très beau. Nous sommes intimes bien qu'il me démolisse en cachette.

Adieu, mon pauvre vieux.

Je t'embrasse tendrement.

Ton

⁽¹⁾ Pierre-Jules Hetzel (Chartres, 1814 — Monte-Carlo, 1886), éditeur et littérateur sous le pseudonyme de P.-J. Stahl. Il était rentré de Belgique depuis l'amnistie de 1859.

⁽²⁾ *Une Vengeance*, Paris, impr. Dubuisson, 1862. Duplan avait relevé à l'intention de Flaubert une citation destinée à figurer dans la copie de *Bouvard et Pécuchet*, et empruntée à l'*Hérodias* de Fanjat, publiée dans la *Revue de Paris* du 15 août 1855 (le début d'*Hérodias* avait paru dans le numéro du 1^{er} août).

Puisque ton frère *s'est chargé* de mon affaire il serait peut-être bon de savoir ce que Hetzel voulait dire ?

Si Lévy refuse on verrait ce que Hachette propose. Mais la Maison Hachette me déplaît avec ses locomotives ⁽¹⁾; espérons que l'Israélite aboulera ses piastres.

182. À JULES DUPLAN.

[Croisset,] samedi [5 juillet 1862].

MON CHER VIEUX,

Je me résigne à regarder comme fini un travail interminable. Je viens de relire pour la huitième fois ma copie en y trouvant des taches nouvelles que je corrigerai sur les épreuves. Donc maintenant je n'ai plus rien à faire.

Par condescendance, douceur, moutonnerie, pour n'avoir point l'air d'un poseur et d'un homme entêté, j'enverrai à ton frère dans les premiers jours de la semaine prochaine le fort colis intitulé *Salammbô*. Qu'il en fasse ce qu'il en voudra, bonsoir. Je demande 125 exemplaires, *pas d'illustrations* ⁽²⁾ et le plus d'argent possible, bien entendu. (Que Lévy le lise chez lui ou dans l'étude de ton frère, je ne saisis pas bien la différence.)

(1) Sur la couverture des volumes de la Bibliothèque des chemins de fer.

(2) L'idée d'une édition illustrée suffisait à faire entrer Flaubert « en frénésie » (voir sa lettre au même, *Corr.* V, p. 23).

Mais je vous prédis ceci : après la lecture Lévy n'en voudra pas, et ma copie est menacée de se promener successivement chez tous les éditeurs de Paris pour revenir avec sa honte chez ledit Michel.

Je trouve qu'il faudrait au préalable savoir :

1° Ce que Lévy offre du livre *sans le lire*. Vous ne m'avez pas répondu à ce sujet.

2° Voir d'autres éditeurs et leur faire la même question.

3° Faire peur à Lévy d'une concurrence possible.

Claye m'a écrit hier pour m'aboucher avec Lacroix⁽¹⁾ de Bruxelles*.

4° Je pourrais aussi publier à mes frais, en donnant sur chaque exemplaire une bonne remise à l'éditeur qui se chargerait des réclames, des affiches, etc⁽²⁾.

Voilà, je crois, ce qu'il faut faire maintenant et d'abord.

Tâche de me répondre clairement sur toutes ces questions et sans y mêler de farces.

Je t'embrasse tendrement.

Ton vieux
embêté, irrité.

* Lacroix n'était à Paris que pour un jour. Mais j'ai prié Claye d'avertir ton frère du séjour de Lacroix à Paris, s'il y revient d'ici à une quinzaine.

⁽¹⁾ L'un des éditeurs des *Misérables*. — J. Claye allait imprimer *Salammbô*.

⁽²⁾ Flaubert a écrit les deux fois *les* au lieu de *des*.

183. À JULES DUPLAN.

[Croisset,] mardi [8 juillet 1862.]

Très bien, jeune homme! ⁽¹⁾

« Soldats je suis content de vous!!! »

Ci-inclus une lettre de Claye (garde-la) ⁽²⁾. Je pense qu'il est bon d'attendre ce que Lacroix proposera avant de rien conclure avec Michel?

En cas qu'il faille en passer par la lecture, nous suivrons l'avis de ton frère, elle se fera dans son étude. Quant à en faire une lecture moi-même, je *redoute ma fureur* devant la tronche de Lévy m'écoutant et faisant des observations.

On pourrait voir aussi, en attendant la fin du mois, les idées de Hetzel (si Hetzel a des idées). Quels étaient ces *conseils* qu'il voulait me donner? Lacroix ou Lévy; je crois qu'il faut s'en tenir à cette alternative.

La Maison Hachette me pue au nez avec ses couronnes de prix et ses locomotives??

Je suis en ce moment dans la confection d'un travail *secret* et farce pour Monseigneur. Il faut que ce soit fait à jour fixe et je me hâte comme un cerf et je bâche comme un nègre ⁽³⁾.

⁽¹⁾ Jules Duplan avait répondu à Flaubert en traitant point par point. Il lui avait proposé de l'aboucher avec la maison Hachette par l'intermédiaire d'Eugène Crépet.

⁽²⁾ Cette parenthèse en addition.

⁽³⁾ Flaubert préparait un éloge de Bouilhet que l'avocat rouennais Alfred Nion devait prononcer en son propre nom à la séance du 7 août 1862 de l'Académie de Rouen (voir Claude Digeon, *Un discours inconnu de Flaubert*, dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* de 1950, p. 420 et suiv.).

Est-ce que le Musée Campana ⁽¹⁾ est définitivement fondu dans le Louvre? M. Cornu a-t-il donné sa démission? *quid?*

Adieu, cher vieux.

Je t'embrasse tendrement.

Ton

184. À JULES DUPLAN.

[Croisset,] samedi, 4 heures [12 juillet 1862].

Mon pauvre vieux! mon pauvre vieux! ta lettre de ce matin m'a *désolé!* j'en suis resté et j'en reste encore tout abruti. Je ne fais que regarder ton portrait sur la cheminée et marcher de long en large dans mon cabinet. Est-ce que tout est perdu?

N'y a-t-il plus d'arrangement possible? ne me réponds pas, j'écris à ton frère pour avoir de tes nouvelles ⁽²⁾.

Ne t'occupe pas de mes affaires, tu as bien assez des tiennes. Ah! sacré nom de Dieu! que ça m'embête et que je suis triste!

(1) Voir *supra*, p. 283, note 3.

(2) Lettre d'Ernest Duplan à Flaubert, 19 juillet 1862. «La position commerciale de la maison de Jules est des plus lamentables et me paraît complètement désespérée... La marchandise encombre les magasins... [L']actif tel qu'il est est suffisant pour payer les créanciers, si ceux-ci veulent entendre raison et veulent se prêter à une liquidation amiable et faite dans des conditions raisonnables de temps et d'argent.» La faillite serait une «chute déshonorante même pour ceux qui comme Jules et son associé peuvent rendre compte de toutes leurs actions sans en dissimuler aucune». En la personne de son ami, Flaubert côtoyait ainsi un destin balzacien.

Que veux-tu que je dise si ce n'est que je t'embrasse tendrement.

Tu me verras au commencement du mois prochain car ma mère paraît décidée à faire le voyage de Vichy.

Du courage, pauvre vieux, va-t'en voir Monseigneur qui ne me paraît pas de son côté bien hilare, mais ses embêtements sont des facéties à côté des tiens.

Tâche d'avoir « de la Philosophie » ⁽¹⁾.

Adieu, ou mieux à bientôt.

Je te bécote.

Ton

185. À JULES CLAYE ⁽²⁾.

Croisset, 23 juillet 1862.

MONSIEUR,

Je n'ai souscrit à aucun ouvrage de M. Henry Monnier.

J'ignore même qui a pu m'inscrire sur cette liste ? et vous pouvez, Monsieur, disposer complètement d'un exemplaire qui ne m'appartient pas.

Agréez, je vous prie, mes civilités empressées.

⁽¹⁾ Pointe d'allusion probable à de Sade. Voir *supra*, lettre 142, p. 248, note 2, et *infra*, lettre 205, p. 309.

⁽²⁾ La lettre ne porte pas le nom du destinataire. Louis Poinssot, qui l'a publiée, pense qu'elle dut être envoyée à Jules Claye qui venait d'imprimer, à deux cents exemplaires, *Les Bas-Fonds de la Société*, d'Henry Monnier.

186. À JULES DUPLAN.

[Croisset,] samedi [26 juillet 1862].

Si jamais j'avais douté de toi, cher vieux, je serais forcé de reconnaître aujourd'hui que tu es *un homme*; ton aplomb au milieu de cette tempête m'édifie. Je ne t'en estime pas davantage, mais je crois, Dieu me pardonne! que je t'en aime un peu mieux si c'est possible. Pauvre vieux! comme tu as dû souffrir! que d'e.....!

Si tu en as le temps lundi soir, écris-moi un simple mot pour me dire l'issue de votre conférence avec les créanciers, quelle est leur décision. Il me paraît impossible, vu l'état des choses, qu'ils se déclarent pour une faillite.

Je compte te voir au milieu *de l'autre* semaine, du 6 au 8 août. Quand même je ne resterais à Paris qu'un soir, je t'écirai pour que nous puissions nous embrasser, chose qu'il me tarde de faire.

Rien de neuf. Je ne fous rien du tout, et ne m'amuse guère.

As-tu quelque idée sur ce que tu feras ensuite? Mais nous causerons de tout cela bientôt.

Adieu, mon pauvre vieux.

Bon courage, je t'embrasse tendrement.

Ah! que Saint-Florent eût agi différemment!

187. À JULES DUPLAN.

[Croisset,] jeudi matin [31 juillet 1862].

Eh bien? est-ce une liquidation ou une faillite? ⁽¹⁾

Ton silence m'inquiète et cependant je te le pardonne, pauvre vieux!

Je serai à Paris jeudi prochain et j'en repartirai pour Vichy samedi ⁽²⁾. Tu recevras un mot pour te dire l'heure.

Adieu, je t'embrasse tendrement.

Ton

188. À AGÉNOR BARDOUX.

Vichy, Hôtel britannique, mardi [12 août 1862].

MON CHER AMI,

Me voici à Vichy depuis avant-hier, et je dois y passer une saison, c'est-à-dire une vingtaine de jours. Comme je suis ici avec ma mère et pour elle, je ne puis guère m'absenter. Cependant je ne quitterai pas l'Auvergne sans t'avoir fait une visite. Mon intention est d'aller (avant notre départ) te serrer la main à Clermont.

⁽¹⁾ Les affaires de Jules Duplan n'avaient pu se rétablir. Cf. lettre 728 de la *Correspondance* (t. V, p. 34) du [26] juillet à Ernest Duplan : « J'ai reçu ce matin une lettre de Jules... J'attends avec impatience ce que décideront ses créanciers lundi. »

⁽²⁾ Donc le 9 août 1862.

Es-tu très occupé ? Et peux-tu, d'ici à mon apparition, en faire une toi-même ? Faut-il compter sur toi un de ces dimanches ? Bouilhet m'a chargé de t'embrasser. C'est ce que je fais avec grand plaisir. À toi, ton

189. À JULES DUPLAN.

[Vichy,] samedi, 2 heures [23 août 1862].

D'après les explications nouvelles que Monseigneur me donne, j'accepte.

Ton frère doit avoir maintenant une lettre où je l'avertis de cela ⁽¹⁾. Elle est adressée à son étude.

Adieu, vieux, je t'embrasse.

Ton

190. À AGÉNOR BARDOUX.

Vichy, Hôtel britannique,
vendredi, 28 ⁽²⁾ août [1862].

MON CHER AMI,

J'ai enfin vendu *Salammbô* à Lévy et *il faut* que je sois à Paris le lundi 8 septembre, pour revoir une dernière fois *mon manuscrit* et donner le bon à tirer de la première épreuve du 15 au 20.

⁽¹⁾ C'est celle qu'on peut lire dans la *Corr.* V, p. 38, datée du même jour, de la même heure. Flaubert y précise les « explications nouvelles » et rassurantes données par Bouilhet.

⁽²⁾ En réalité, le vendredi était un 29.

Ma mère part d'ici jeudi prochain et a l'intention de rester à Clermont jusqu'au lundi matin 8. Ses bains l'ont fatiguée et elle ne pourra certainement faire l'ascension du mont Dore. Elle se bornera à voir le Puy. Quant à moi, je voudrais ne pas quitter l'Auvergne sans avoir vu ce que ta patrie (après toi) possède de plus intéressant.

[*La lettre se continuait vraisemblablement sur un second feuillet qui a été perdu.*]

191. À JULES CLOQUET.

[Paris,] mercredi matin [septembre 1862].

Voici la thèse que vous avez eu la bonté de prendre pour moi, à l'Institut, et dont je vous remercie infiniment, car elle est fort instructive et intéressante.

Je suis sur les planches toute la journée⁽¹⁾, et le soir je corrige des épreuves. Cette existence va durer encore un bon mois... Après quoi, j'aurai le temps de voir mes amis, Dieu merci!

Je vous embrasse, cher Monsieur Cloquet, et suis votre vieux dévoué.

Mes respects à M^{me} Cloquet.

⁽¹⁾ Pour les répétitions de la *Dolorès* de Bouilhet. Voir *supra*, lettre 164, p. 270, note 1.

192. À GEORGES POUCHET.

Samedi [septembre 1862].
Paris, boulevard du Temple, 42.

MON CHER AMI,

Il faut que vous me rendiez le petit service suivant : je donne le premier bon à tirer de *Salammbô* dans huit jours et je suis présentement dans tout *le feu* des ultimes corrections.

Or je découvre dans mon œuvre des sottises sans nombre. Quant à celles qui sont de votre compétence spéciale ⁽¹⁾, éclairez-moi sur les points suivants :

1° Peut-on dire *la corne* en parlant du pied des cerfs ? Je crois que non. Le mot *corne* ne devant pas s'appliquer aux animaux qui ont le pied fendu.

Quel est le mot propre ?

2° « Mandibules de sauterelles » ; c'est *cigales*, n'est-ce pas ? Ce sont les cigales qui font avec leur bec un bruit aigre et strident.

3° Peut-on dire que l'on entend le bruit des tarentules nichées aux parties sèches de la voûte ? L'action desdites tarentules se passe dans les citernes de Carthage. Un ami m'a fait l'objection que les tarentules sont des araignées. Mais c'étaient bien des tarentules que j'entendais la nuit dans le temple de Karnac.

⁽¹⁾ De naturaliste. Georges Pouchet se fera recevoir en 1869 docteur ès sciences naturelles. (*De l'encéphale des édentés*, Paris, G. Baillièrre, 90 p., pl.)

Répondez-moi sur tout cela avec la netteté qui vous caractérise.

Que devenez-vous ? où êtes-vous, et la thèse ?⁽¹⁾ etc., etc. ? Amitiés à votre père.

Je vous serre la dextre tendrement.

193. À MICHEL LÉVY.

[Paris,] nuit de lundi [octobre 1862].

J'ai donné depuis hier trois bons à tirer. Le correcteur peut commencer son travail. J'irai vite si on va vite.

Il faut maintenant interrompre le tirage et aller de l'avant dans la composition.

N. B. — L'enveloppe que j'ai reçue ce soir était décachetée.

J'y ai trouvé quatre feuilles tirées et la feuille que je renvoie, était-ce tout ?

À vous, mon cher Michel.

194. À MICHEL LÉVY.

[Paris, 20 octobre 1862.]

Qu'il soit fait selon votre volonté, ô Michel ! Je ne tenais, quant à moi, nullement à la date mise au faux-titre. C'était par complaisance pour le

⁽¹⁾ La thèse de doctorat en médecine, que Pouchet allait soutenir en 1864 sur ce sujet : *Des colorations de l'épiderme*, Paris, A. Delahaye, 1864, 52 p.

bourgeois et pour lui dire l'époque précise où l'histoire se passait.

L'accent circonflexe sur l'*ô* est bien ⁽¹⁾. Je ne vois rien à redire au titre.

Mais quant à me contenter de deux épreuves, ah ! non ! Cela est impossible. J'ai découvert pas mal de fautes dans les feuilles livrées et je crois qu'il serait imprudent à moi de donner le bon à tirer sur la deuxième épreuve.

Vous voyez que j'y mets toute la diligence possible. Votre gamin m'apporte les épreuves à 11 heures du soir, ce qui me fait travailler jusqu'à 3 heures du matin. J'ai commencé tout à l'heure à midi. Poussez la composition tant que vous pourrez. Si je pouvais sortir, j'irais corriger à l'imprimerie ; mais c'est à peine si je peux me tenir assis ⁽²⁾.

À vous.

195. À SA NIÈCE CAROLINE.

[Paris,] lundi matin [3 novembre 1862].

MA CHÈRE CARO,

Je suis bien content de penser que je vous verrai après-demain.

Je tâcherai d'être à la gare. Vous ne me dites pas si Julie ⁽³⁾ vient avec vous. Si elle reste, dis-lui

⁽¹⁾ Sur l'*o* de *Salammbô*, bien entendu.

⁽²⁾ Flaubert souffrait alors de rhumatismes et de furonculose (voir lettre à sa nièce du 26 octobre 1862, *Corr.* V, p. 52).

⁽³⁾ La vieille servante de M^{me} Flaubert.

de nous envoyer *du cidre*, dans quelques jours nous n'en aurions plus. Adieu, pauvre bibi, je vais donc pouvoir bécoter ta gentille mine.

Prends garde que ta bonne maman n'ait froid en route.

Ton vieux ganachon.

196. À JULES CLAYE.

[Paris,] lundi soir [10 novembre 1862].

MONSIEUR,

Si le tirage de la feuille II n'est pas trop avancé, y a-t-il moyen de retrancher un *s* : « Ils avaient l'air fatigués par de... ». C'est fatigué, fatigué se rapportant à l'air. Les épreuves ne portaient pas d'*s*, ce qui était bien ⁽¹⁾.

Peut-on intercaler une barre entre *Carthaginois* et *nouveaux* ? Les Carthaginois-nouveaux. C'est un seul mot. Il se trouve plusieurs fois.

J'ai l'honneur de vous saluer.

⁽¹⁾ L'avis n'arriva pas à temps, car on lit, p. 171 de la première édition : « ils avaient l'air fatigués [avec un *s*] par de longs soucis » (il s'agit des Anciens). Même graphie dans les rééditions qui furent faites du vivant de Flaubert (en 1863, 1874, 1879). *Idem* pour *Carthaginois nouveaux*, où le trait d'union ne fut pas introduit, car « dans la suite, Flaubert devait oublier lui-même d'effectuer ces deux corrections ». (Cf. *Mercure de France*, 15 septembre 1938, p. 720, sous la signature de Francis Ambrière.)

197. À PAUL DE SAINT-VICTOR.

[Paris,] mercredi matin.
[12 novembre 1862 (date de la poste).]

MON CHER AMI,

Pouvez-vous me renvoyer les feuilles de *Salammbô* ? J'en aurais besoin pour éviter les répétitions de mots dans les feuilles suivantes.

Mille poignées de main.

Et tout à vous.

198. À ERNEST RENAN.

[Paris, novembre 1862 ?]

CHER MONSIEUR RENAN,

Je suis si impatient ou pour mieux dire si anxieux d'avoir votre avis sur ma Carthaginoise, que je vous l'envoie dans sa demi-toilette⁽¹⁾.

Excusez les bévues qui s'y trouvent et croyez-moi, je vous prie,

Tout à vous.

Vous me permettrez, n'est-ce pas, de vous offrir un exemplaire plus convenable ?

⁽¹⁾ Envoi d'un exemplaire en bonnes feuilles (?). *Salammbô* fut mis en vente dès le 24 novembre 1862, bien que le titre portât la date de 1863.

199. À MADAME HORTENSE CORNU.

Dimanche soir [novembre-décembre 1862].

CHÈRE MADAME,

J'espère aller vous faire une petite visite un des jours de cette semaine. Mais en attendant ce plaisir je prends la liberté de vous communiquer un soupçon relativement à mon ami Th. Gautier, dont vous m'avez promis, avec tant de bienveillance, de vous occuper.

Alph. Royer⁽¹⁾ sort de l'Opéra, il va falloir le placer bien entendu. On le casera dans les Beaux-Arts ou dans les Théâtres, cela va sans dire*.

Votre *ennemi*⁽²⁾ va sortir du Louvre, dit-on; tout cela ne va faire qu'une seule affaire. Oubliera-t-on encore une fois le critique du *Moniteur* qui a le malheur d'être un grand poète? est-ce le moment de songer à lui? Je le crois.

Voilà tout ce que j'avais à vous dire, et puis que je vous remercie d'avance.

Et que je vous baise les mains en vous priant

(1) Alphonse Royer (1803-1875) fut en effet remplacé à la direction de l'Opéra par Émile Perrin, dont la nomination fut annoncée dans le *Moniteur* du 24 décembre 1862, p. 1746. C'est Royer qui avait traduit, en collaboration avec G. Vætz, le livret original (fait par Cammarano) de *Lucie de Lammermoor*, musique de Donizetti.

(2) Le Directeur général, le comte de Nieuwerkerke, n'était pas favorable à M. Cornu (voir *Corr.* V, p. 54-55); non plus, semble-t-il, que Longpérier (cf. lettres 208 et 209 ci-dessous). Mais en 1862 le départ d'un des conservateurs, le comte H. de Viel-Castel est, semble-t-il, le seul à signaler.

de me croire, Madame, votre tout dévoué et affectionné.

* La place en question pourrait bien être prise par lui? ⁽¹⁾

200. À THÉOPHILE GAUTIER.

[Paris,] mardi, 4 heures
[novembre-décembre 1862].

Pas n'est besoin, n'est-ce pas, de te dire que je t'attends jeudi à 6 heures.

J'espère pouvoir te donner un exemplaire ⁽²⁾.

Je me suis occupé de la grosse affaire qui sera, je crois, bien menée.

À toi, cher Théo. Ton

201. À LOUIS BOUILHET (?).

[Paris, décembre 1862.]

Merci, mon cher vieux, j'ai passé trois heures cet après-midi à mes corrections, il restera peu de fautes.

⁽¹⁾ Alphonse Royer fut nommé inspecteur général des Beaux-Arts.

⁽²⁾ *Salammbô* (si la lettre est bien datée).

Quant à *piétiner*, c'est toi qui te trompes, mon bon, *piétiner* étant un verbe neutre. (Voy. le *Dictionnaire de l'Académie*⁽¹⁾).

Cuvillier-Fleury est beau⁽²⁾ ! Je t'embrasse !

202. À JULES DUPLAN.

[Paris,] samedi matin [6 (?) décembre 1862].

MON BON VIEUX,

Je t'engage à ne pas venir dimanche chez moi parce que Du Camp s'y trouvera, probablement.

Comme Monseigneur est ici pour deux ou trois jours encore, veux-tu venir dîner avec nous, lundi ?

On m'a dit qu'il y avait un éreintement de *Salammbô* dans le *Monde*⁽³⁾, journal religieux. Je suis poursuivi par la *Haine* des Prêtres.

Adieu, vieux, à lundi.

Ton

⁽¹⁾ Il s'agit sans doute des corrections pour la deuxième édition de *Salammbô* (voir *infra*, lettre du 12 janvier 1863, p. 312, n. 4). Au chapitre XI, « Sous la tente » (p. 264, édit. Conard; t. II, p. 44, édit. des Belles-Lettres), on trouve cette phrase : « Ecrase-moi, pourvu que je sente tes pieds... » Bouilhet proposa-t-il à Flaubert de remplacer le mot « écraser » par « piétiner » — suggestion à laquelle le romancier répondit en invoquant l'autorité du *Dictionnaire de l'Académie* ? L'hypothèse est plausible.

⁽²⁾ Allusion probable à un article de Cuvillier-Fleury : la critique de celui-ci sur *Salammbô* parut précisément dans le *Journal des Débats* du 9 et du 13 décembre 1862.

⁽³⁾ Le *Monde*, vendredi 5 décembre 1862, article de Léon Gautier contre ce livre où le réalisme et la couleur locale s'em-

203. À FÉLICIEN DE SAULCY.

[Paris, 18 (?) décembre 1862.]
42, boulevard du Temple.

(1) Vous ne sauriez croire, mon cher ami, le plaisir profond que m'a causé votre bonne lettre. J'avais fait ce livre pour un petit nombre d'hommes seulement dont je redoutais la critique. Vous êtes au premier rang de ceux-là et le juge le plus compétent en pareille matière. Vous m'applaudissez. Que me faut-il de plus ? Je suis payé.

Je ferai mon profit de votre observation sur

brassent. « Il est impossible de se donner plus de peine pour être si prodigieusement ennuyeux. » L'auteur a le défaut commun : « On n'étudie pas les caractères, mais les costumes. » Il y a cependant quelques « fortes pages », « quelques caractères puissamment ébauchés ». Le vrai roman historique, ce n'est pas *Salammbô*, mais la *Fabiola* du cardinal Wiseman (*Fabiola* avait paru à Londres, en 1854).

(1) F. de Saulcy, 17, rue du Cirque, avait écrit à Flaubert une lettre d'éloge, avec les observations suivantes : Il faut corriger, dans la nouvelle édition qui ne tardera guère, « la locution *la Rabbatna*, c'est un barbarisme, comme celui que vous commettriez en disant : la notre dame. C'est là la traduction rigoureuse du mot punique... L'Empereur m'a parlé des boucliers d'airain appendus devant les créneaux et m'a demandé où vous pouviez avoir trouvé mention de ce fait : je lui ai répondu *la Bible*, où certainement vous l'avez pris, et vous avez eu raison. On a beau avoir passé une partie de sa vie à piocher la Phénicie, on ne sait jamais tout. Ainsi vous avez sans doute trouvé quelque part mention du zaïmph. Je voudrais savoir où vous avez puisé ce renseignement... Ma femme aussi vous a lu et avec un intérêt immense. Venez donc nous voir qu'on vous complimente. »

Rabatna qu'il faut écrire avec deux *B*, n'est-ce pas ? ⁽¹⁾

Quant aux boucliers appendus en dehors des tours, c'est effectivement dans la Bible que j'ai trouvé ce détail.

Le *Zaïmph* est mentionné dans Athénée, XII, 58, qui en donne même la description. Ce devait être une chose très importante, puisqu'il fut pris par Scipion Émilien, reporté à Carthage par Caius Gracchus, qu'il revint à Rome sous Héliogabale, puis fut rendu à Carthage. Le nom d'Héliogabale m'a fait conjecturer que ce *péplos* d'Astarté devait avoir un sens religieux profond ; et j'en ai fait une sorte de palladium.

Au reste, je ne distingue plus maintenant dans mon livre les conjectures des sources authentiques.

Vous avez vu que mes intentions étaient bonnes et mes recherches sincères ; vous m'en avez tenu compte. Voilà ce qui m'a attendri.

Je suis bien fier de votre opinion, cher ami, et bien heureux en même temps d'avoir amusé M^{me} de Saulcy, à qui je vous prie de présenter mes très humbles hommages et respects.

N'est-ce pas le jeudi que l'on vous trouve ? Car je veux aller vous voir, non pour « recevoir des compliments » (ce qui n'est pas désagréable pourtant) mais pour vous dire que je vous aime et suis tout à vous.

P.-S. — Je connais très bien votre inscription

⁽¹⁾ Voir, sur les différences de graphie de ce mot dans les textes successifs de *Salammbô*, R. Dumesnil et D.-L. Demorest, *Bibliographie de Gustave Flaubert*, L. Giraud-Badin, 1939, p. 102-103.

de Marseille⁽¹⁾, mais je n'ai pu la faire entrer dans mon livre, ainsi que deux ou trois choses que je regrette, les peaux de gorille, entre autres, rapportées par Hannon⁽²⁾ (Hérodote).

204. À PAUL DE SAINT-VICTOR.

[Paris, 1862 ?]

Voulez-vous remettre à mon serviteur *l'Antijustine*, afin de charmer mes loisirs?⁽³⁾

À vous.

⁽¹⁾ De Saulcy, *Mémoire sur une inscription phénicienne déterrée à Marseille en juin 1845* (Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1847, p. 310).

⁽²⁾ A la fin du *Périple d'Hannon*, il est parlé d'une île, rencontrée au fond d'un golfe qui doit être celui de Guinée, et habitée par des femmes au corps velu, que les interprètes appelaient gorilles. Les Carthaginois de l'expédition tuèrent trois de ces femmes et enlevèrent leur peau qu'ils apportèrent à Carthage.

⁽³⁾ Billet de Saint-Victor à Flaubert : « Voici, cher ami, ce précieux bouquin, hystérie de gâteaux, orgie à Bicêtre. Vous m'obligerez de me le renvoyer bien et dûment cacheté, mercredi matin. Il faut que je le rende à [illisible] pour quelques jours. Tout à vous. » — *L'Antijustine ou les délices de l'amour*, par Restif de la Bretonne. Nombreuses éditions depuis 1798.

205. À PAUL DE SAINT-VICTOR.

[Paris,] mardi soir [1862 ?].

Voici *l'objet*⁽¹⁾, que je vous renvoie sous double capote.

C'est gentil. Mais quelle absence *de philosophie*, quelle différence avec le Vieux !

Merci, cher ami.

Et à vous.

206. À PAUL DE SAINT-VICTOR.

Paris, lundi soir [1862 ?].
42, boulevard du Temple.

Êtes-vous assez brave pour venir, après-demain mercredi, dîner chez votre serviteur ?

Nous serons quatre, vous, Théo, Bouilhet et moi, — qui vous serre les mains.

(1) *L'Antijustine*. — Flaubert a écrit : *capotte*.

207. À JULES DUPLAN.

[Paris,] lundi soir [22 décembre 1862].

Il est bien entendu que c'est jeudi jour de Noël (et non pas mercredi) que tu dînes chez ton ami, nous serons seuls avec ma mère et ma nièce.

Lis l'article de Théo paru ce matin ⁽¹⁾.

Présentement je m'amuse beaucoup, étant en train d'éreinter mon petit ami Sainte-Beuve dans le silence du Cabinet et entre quatre z'yeux ⁽²⁾. Je te montrerai cette élucubration, qu'il gardera pour lui, sois-en sûr ⁽³⁾.

Ton vieux

⁽¹⁾ *Moniteur universel*, 22 décembre 1862, sur *Salammbô*. Cf. la lettre à Gautier (*Corr.* V, p. 71) : « Quel bel article, mon cher Théo, et comment t'en remercier ? »

⁽²⁾ Sainte-Beuve avait écrit trois articles sur *Salammbô* dans le *Constitutionnel* (8, 15, 22 décembre 1862). Après le second, Jules Duplan écrivait à Flaubert : « Je suis révolté de son abjection. Lui, dénoncer la *pointe sadique* du géant ! — quelle impudence et quelle perfidie ! On n'est pas plus méchant, on n'est pas plus canaille que ce vieux domestique. » La réponse de Flaubert a été publiée dans la *Correspondance* (V, p. 55 et suiv.). Sainte-Beuve en accusa réception le 25 décembre : « Mon cher ami, j'attendais avec impatience cette lettre promise. Je l'ai lue hier soir, et je la relis ce matin. Je ne regrette plus d'avoir fait ces articles, puisque je vous ai amené à *sortir* ainsi toutes vos raisons. »

⁽³⁾ Sainte-Beuve, en réalité, promet dans cette lettre du 25 décembre d'imprimer la réponse de Flaubert dans le recueil de ses propres articles et il tint parole. On trouve en effet cette réponse de Flaubert au tome IV des *Nouveaux Lundis*, 1865, en appendice (p. 435-447), et sans plus de réplique de la part de Sainte-Beuve.

208. À JULES DUPLAN⁽¹⁾.

[Paris,] lundi, 3 heures [12 janvier 1863].

Tous les arts s'en mêlent.

J'ai, avec le *Journal pour rire*⁽²⁾, la *Vie Parisienne*⁽³⁾ qui m'éreinte, l'*Union*⁽⁴⁾, la *Patrie* (d'hier)⁽⁵⁾, la *Revue Française*⁽⁶⁾, etc., ça va bien.

Tâche de me procurer les autres revues dont tu m'as parlé, je ne sais plus lesquelles ni où on les trouve. Je tiens à la collection.

⁽¹⁾ Réponse à Jules Duplan qui avait écrit le 10 janvier 1863 : « Je t'envoie Salammbo illustrée par le *Journal pour rire*. L'article de Frener [sic] paru dans la *Revue contemporaine* a été fait avec la collaboration et sous l'inspiration du sieur de Longperrier, l'illustre archéologue. Le Frener est un drôle chassé de plusieurs universités d'Allemagne. »

⁽²⁾ Le *Journal pour rire*, créé par Ch. Philipon et dont le titre avait changé : depuis le 29 mars 1862, il ne portait plus en première ligne *Journal pour rire*, au-dessus de le *Journal amusant*. Cf. le *Journal amusant*, numéro du 10 janvier 1863 : 12 dessins et légendes satiriques sous le titre : *Salammbo, traduit du Carthaginois*, par Stop (p. 4, 5, 6).

⁽³⁾ Article de D. Dupuis dans le numéro du 10 janvier 1863.

⁽⁴⁾ L'*Union* du 8 janvier, article de G. de Cadoudal : « *Salammbo* ressemble au nouveau Louvre, où les détails accessoires l'emportent sur le dessein général et l'ensemble du plan. » Sa lecture comble d'ennui, comme une représentation du *Tannhäuser*. Ces deux œuvres sont de décadence. *Salammbo* « servira la cause du goût, comme les Ilotes [ivres] servaient la cause de la morale ».

⁽⁵⁾ La *Patrie*, lundi 12 et lundi 19 janvier 1863, deux articles d'Édouard Fournier, fort hostiles à ce roman « où l'on empêche de voir à force de vouloir montrer », où l'auteur a pour lorgnon une « lentille grossissante et couleur de sang ». « Comme roman, *Salammbo* est un livre mort-né » ; au point de vue archéologique, « si une annotation substantielle vient l'embaumer à point, c'est une œuvre durable » (Flaubert ferait bien de donner des notes à l'exemple de Chateaubriand pour ses *Martyrs*).

⁽⁶⁾ Article d'Alcide Dusolier dans le numéro du 1^{er} janvier 1863.

On ne m'ôtera pas de l'idée, si Longperrier⁽¹⁾ est là-dessous, que le Musée Campana n'y soit pour quelque chose⁽²⁾. Lévy a refusé à Sylvestre⁽³⁾ de lui imprimer une brochure contre Ingres, il y a de cela et du *Prêtre!!!*

Enfin Cormenin m'a apporté hier soir des caricatures inédites faites par un *troupier* d'Orléans! C'est le commencement d'une série.

La troisième édition sera in-8° comme les deux autres⁽⁴⁾. Lévy médite *des coups* pour me venger.

Ton vieux qui t'embrasse.

J'aurais, *j'ai besoin*, de savoir pourquoi on a mis le gars Freber [*sic*] à la porte des universités. S'informerrrr.

⁽¹⁾ Henri-Adrien Prévost de Longpérier, né et mort à Paris (1816-1882), numismate et archéologue, qui préparait alors son ouvrage, *le Musée Napoléon III*, 1864 et années suivantes.

⁽²⁾ Dans son article de *la Revue contemporaine*, Froehner avait mêlé Flaubert à la collection Campana, affirmant qu'elle avait été sa ressource, son inspiration permanente. Or, dans sa réponse, Flaubert assurera qu'il avait fini *Salammbô* au mois de mars (1861), six semaines avant l'ouverture de ce Musée.

⁽³⁾ Théophile Silvestre avait écrit dans le *Figaro* du 8 janvier 1863 un article hostile, dont Flaubert parle dans la lettre suivante.

⁽⁴⁾ 2° édition annoncée dans la *Bibliographie de la France*, le 10 janvier 1863; 3° édition annoncée, *ibid.*, le 7 février 1863. La première édition in-18 ne paraîtra qu'en 1864, chez Michel Lévy, comme «cinquième édition». Flaubert était attentif à cette question. Voir sa lettre (*Corr.* V, p. 42) du 29 août 1862 où il avait dit : «Je désire que Lévy *indique* les éditions qu'il fera, qu'il mette (comme c'est la coutume), sur le titre, le chiffre de l'édition, 2°, 3°, etc... Un auteur aime à savoir où il en est avec le public... je ne demande aucune blague, mais la déclaration de la vérité pure et simple.»

209. À JULES DUPLAN.

[Paris,] mardi soir [13 janvier 1863].

J'ai, ce soir, appris de source certaine que *La Muse*⁽¹⁾ est là-dessous. Il y a aussi du Musée Campana et de la haine contre M^{me} Cornu.

Je t'assure que je suis si excédé de tout cela que je regrette amèrement de n'avoir pas suivi mon premier mouvement, c'est-à-dire de n'avoir pas flanqué mon pied au c. . . de ces Messieurs.

Enfin pour comble de gentilleses, des amis que tu connais me disent que j'ai *calé*. Voilà le plus beau.

J'avais pris toutes les précautions imaginables pour que ma mère ne sût rien de l'article du *Figaro*⁽²⁾, deux amies à elle (toujours les amis) n'ont eu rien de plus pressé que de lui réciter l'article par cœur. Elle en a eu un mouvement nerveux assez vif dimanche soir et elle s'imagine, dès qu'elle me voit sortir, que je vais aller sur le terrain. Ainsi mon intérieur est troublé par ces drôles. Voilà les bénéfices de la Littérature. Lévy se frotte les mains et imprime la troisième édition *in-8°*.

Ah ! j'en ai assez ! j'en ai assez !

Je t'embrasse.

Ton

(1) Louise Colet.

(2) Voir la lettre précédente, p. 312, n. 3. L'article de Th. Silvestre est en effet un « éreintement » féroce : « On compare M. Théophile Gautier à un vase étrusque décoré de caprices et de chimères ; ... M. Charles Baudelaire, à une urne sicilienne dont les rouges figures tranchent sur un fond noir. M. Gustave Flaubert, le pot colossal de ce musée Campana littéraire, n'a pour ornements que des cannibales affreuses. »

209 bis. À HIPPOLYTE TAINÉ.

[Paris, janvier 1863 ?] ⁽¹⁾

Vous devez me trouver bien grossier ? Vous êtes venu chez moi plusieurs fois et je ne vais pas chez vous. Tous les jours je veux me mettre en route pour l'île Louviers ⁽²⁾ et il me survient des empêchements stupides.

Puisque ma porte vous a jusqu'à présent été fermée, dites-moi le jour et l'heure dans la semaine prochaine où j'aurais le plaisir de vous l'ouvrir à deux battants — j'en excepte l'après-midi de mardi et la soirée de mercredi —. Nous serions pour causer tranquillement bien plus à notre aise les coudes sur la table ? Voulez-vous venir dîner avec moi en tête à tête lundi, mardi, vendredi ou samedi de la semaine prochaine.

Il m'est resté de notre première causerie un grand désir de la reprendre.

Je compte sur vous et vous serre les mains.

Très cordialement.

(1) Si Taine n'avait pas encore vu Flaubert boulevard du Temple quand cette lettre a été écrite, elle est antérieure à la visite que Taine a racontée (H. Taine, *Sa vie et sa Correspondance*, t. II, p. 234-236), visite qui peut se situer, semble-t-il, en janvier 1863.

(2) Le quai Henri-IV occupe aujourd'hui l'emplacement de l'ancienne berge méridionale de l'île Louviers qui, en 1843, fut réunie à la rive droite de la Seine par le comblement du petit bras, formant aujourd'hui le boulevard Morland.

210. À MADAME JULES SANDEAU.

[Paris,] samedi matin [24 janvier 1863].

Quelle conduite! voilà plusieurs mardis que je reste chez moi, espérant toujours (d'après votre parole) que vous viendrez faire une visite à ma mère et que je vous verrai, mais non!

Voyons! sera-ce pour mardi prochain? Faut-il encore vous attendre?

Je vous baise les deux mains très longuement.
À vous.

Demandez *l'Opinion nationale* d'hier au soir, il y a un article de moi ⁽¹⁾.

211. À FÉLICIEN DE SAULCY.

[Paris,] samedi matin [24 janvier 1863].

MON CHER AMI,

Vous recevrez ce soir ma réponse au gars Fr. ⁽²⁾, mais voici pourquoi je vous écris.

Vous rappelez-vous m'avoir montré, il y a deux ou trois ans, une plaquette d'or repoussé qui avait

⁽¹⁾ En réponse à G. Froehner (voir *supra*, lettre 208, p. 312, note 2). Cette lettre de Flaubert à Froehner parut dans *l'Opinion nationale* du 24 janvier 1863. (*Corr.*, V, p. 75.)

⁽²⁾ Froehner.

été rapportée de Kamiros par Salzmann⁽¹⁾? Cette plaquette représentait une femme qui m'a servi pour un des costumes de Salammbô. J'aurais besoin de la revoir. Où est-elle? En avez-vous un dessin ou une description minutieuse?

On m'a demandé, en très haut lieu, pour une grande dame de votre connaissance, les costumes de Salammbô⁽²⁾ (il y en a quatre dans mon livre, celui de la plaquette en est un). Je suis en train de les faire dessiner par Bida⁽³⁾, et j'y joindrai une note explicative, la plus claire possible. Telles sont à présent mes occupations.

Dans votre petit mot de réponse, soyez assez bon pour me donner des nouvelles de M^{me} de Saulcy à qui vous présenterez, je vous prie, mes respects.

Quant à vous, mon cher ami, je vous envoie la plus chaude poignée de main qui ait jamais été donnée.

Tout à vous,

⁽¹⁾ Kamiros, dans l'île de Rhodes. — August Salzmann, qui publia *Nécropole de Kamiros, journal des fouilles exécutées dans cette nécropole pendant les années 1858 à 1865, ...*, Paris, A. Detaille, 1875, planches.

⁽²⁾ Le lendemain de cette lettre, 25 janvier 1863, Sainte-Beuve écrit à Matthew Arnold : « *Salammbô* est notre grand événement! L'impératrice en est tellement frappée qu'elle veut s'habiller en Salammbô à quelque mascarade de cour et qu'elle a désiré connaître l'auteur. » Voir aussi *Corr.* V, p. 94, une lettre de Flaubert au chambellan d'honneur de la Princesse Mathilde qui lui avait demandé des dessins de costumes tirés de *Salammbô*.

⁽³⁾ Alexandre Bida, 1823-1895, illustrateur de la Bible, et de Musset.

212. À JULES DUPLAN.

[Paris,] lundi [hiver 1863].

Tâche de t'arranger pour être libre lundi prochain, nous irons à *Giboyer*⁽¹⁾. C'est la seule soirée (d'ici à mon départ) dont je n'aie pas disposé d'avance, je fous mon camp d'après-demain en huit. Je suis exténué, et ennuyé, et j'éprouve le besoin de me recueillir dans le silence du Cabinet. Je ne bouge demain de toute la journée. Tâche de venir le soir que nous causions tranquillement.

À toi.

213. À TOURGUENEFF.

Croisset, près Rouen, 16 mars [1863].

CHER MONSIEUR TOURGUENEFF,

Comme je suis reconnaissant du cadeau que vous m'avez fait ! Je viens de lire vos deux volumes⁽²⁾, et je ne puis résister au besoin de vous dire que j'en suis ravi.

⁽¹⁾ *Le Fils de Giboyer*, comédie en cinq actes d'Émile Augier, en prose, représentée pour la première fois au Théâtre Français, le 1^{er} décembre 1862.

⁽²⁾ *Scènes de la vie russe* (L. Hachette et C^{ie}, 1858) [Gérard Gailly indique l'édition : Deuxième série, traduite avec la collaboration de l'auteur par Louis Viardot. Mais *Jacques Passynbof* (*Passinbof*) ne s'y trouve pas, et il figure (c'est le second récit) dans la traduction de X. Marmier parue la même année que la précédente chez le même éditeur]. — Et *Dimitri Roudine*, suivi du *Journal d'un homme de trop* et de *Trois rencontres*, traduction anonyme, parue en 1862, chez Hetzel. (Voir Gustave Flaubert, *Lettres inédites à Tourgueneff*, présentation et notes par Gérard Gailly, Éditions du Rocher, Monaco, 1946, p. 1.)

Depuis longtemps, vous êtes pour moi un maître. Mais plus je vous étudie, et plus votre talent me tient en ébahissement. J'admire cette manière à la fois véhémence et contenue, cette sympathie qui descend jusqu'aux êtres les plus infimes et donne une pensée aux paysages. On voit et on rêve.

De même que quand je lis *Don Quichotte* je voudrais aller à cheval sur une route blanche de poussière et manger des olives et des oignons crus à l'ombre d'un rocher, vos *Scènes de la vie russe* me donnent envie d'être secoué en télégue⁽¹⁾ au milieu de champs couverts de neige, en entendant des loups aboyer. Il s'exhale de vos œuvres un parfum âcre et doux, une tristesse charmante, qui me pénètre jusqu'au fond de l'âme.

Quel art vous avez ! Quel mélange d'attendrissement, d'ironie, d'observation et de couleur ! Et comme tout cela est combiné ! Comme vous amenez vos effets ! Quelle sûreté de main !

Tout en étant *particulier*, vous êtes *général*. Que de choses senties par moi, éprouvées, n'ai-je pas retrouvées chez vous ! Dans les *Trois rencontres* entre autres, dans *Jacques Passynbof*, dans le *Journal d'un homme de trop*, etc., partout.

Mais ce qu'on n'a pas assez loué en vous, c'est le cœur, c'est-à-dire une émotion permanente, je ne sais quelle sensibilité profonde et cachée.

J'ai été bien heureux, il y a quinze jours, de faire votre connaissance et de vous serrer les mains⁽²⁾.

(1) Carriole de paysan.

(2) Les deux hommes avaient été présentés l'un à l'autre le 23 février 1863 au dîner Magny, dont la fondation était alors toute récente (22 novembre 1862).

C'est ce que je fais de nouveau, plus fortement que jamais, en vous priant de me croire, cher confrère, tout à vous.

214. À JULES DUPLAN.

[Croisset,] jeudi soir [fin mars] 1863.

Merci de tes journaux, cher vieux. J'ai bien ri de *l'abominable attentat* dont le Patriarche de l'Honneur a été victime. L'histoire me paraît trouble ? Si tu rencontres des détails envoie-les-moi.

Je n'ai pas été très hilare depuis notre séparation : 1^o mes clous à la gueule n'ont fait que redoubler, 2^o j'ai eu des peintres qui, barbouillant tout le rez-de-chaussée de mon logis, m'ont empoisonné, et 3^o peu d'imaginative en fait de littérature !

Je m'acharne à mon roman parisien⁽¹⁾, qui ne vient pas du tout. Ce sont des usées, rien d'âpre ni de neuf ! Aucune scène capitale ne surgit, ça ne m'empoigne pas.

Je suis attiré par l'histoire de mes cloportes, dont j'ai aussi travaillé le plan. Celui-là, il est bon, j'en suis sûr ! malgré des difficultés effroyables pour

(1) C'est l'époque d'hésitation entre les deux plans : ce qui deviendra *l'Education sentimentale* (voir déjà ce titre dans la lettre 184), et ce qui deviendra *Bouvard et Pécuchet*. M^{me} Durry a publié (*op. cit.*, p. 206) le scénario de *l'Histoire de deux cloportes, Les deux commis*. Voir d'ailleurs le livre de D.-L. Demorest : *A travers les plans, manuscrits et dossiers de Bouvard et Pécuchet*, Paris, L. Conard, 1931.

varier la monotonie de l'effet. Mais je me ferai chasser de France et de l'Europe si j'écris ce bouquin-là !

Cela vaudrait mieux, pourtant, que d'en rater un autre, et c'est ce qui me pend au bout du nez, *les récits du cœur* n'étant pas mon fait, je crois ?

J'ai lu du Dickens et deux volumes de Tourgueneff, avec *les Miettes de l'histoire* !⁽¹⁾ je me suis remis à lire de l'anglais et du grec⁽²⁾, et puis je m'embête, ou plutôt je m'e.

Tâche de ne pas faire comme moi et donne-moi de tes nouvelles, complètes.

Adieu, vieux, je t'embrasse.

215. À JULES DUPLAN.

Croisset, mardi soir [7 avril 1863].

MON CHER JULES,

Voici deux papiers que je te prie de communiquer à M^{me} Cornu. (Ne pas les perdre)⁽³⁾. J'aime mieux te les envoyer que de te donner des explications, la compréhension de la chose sera plus facile.

On m'a demandé de Munich une autorisation,

⁽¹⁾ *Les Miettes de l'histoire* par Auguste Vacquerie (1863, in-8°); une sorte de chronique de l'île de Jersey.

⁽²⁾ « Il m'a pris une rage de Théocrite », précise peu après Flaubert (*Corr.* V, p. 90).

⁽³⁾ Cette parenthèse en addition marginale.

j'ai dit de s'adresser à Lévy et qu'il y en avait déjà une de donnée⁽¹⁾.

Comme il n'y a point de traité international avec la Prusse, je crois M^{me} Ritsch parfaitement libre⁽²⁾.

Ton frère fera peut-être bien de s'entendre là-dessus avec l'enfant d'Israël. Comme je ne dois rien toucher des traductions, je me moque de tout cela parfaitement, bien entendu. Mais j'aimerais bien à ce que les choses fussent claires et propres.

Lévy n'ayant rien à voir sur le travail de M^{me} Ritsch, celle-ci me donnera ce qu'elle jugera convenable, ou rien du tout (ce qui arrivera, je m'y attends).

J'ai reçu ce matin le volume envoyé par M^{me} Cornu, remercie-la bien pour moi.

J'irai peut-être à Paris, deux ou trois jours, dans le commencement de mai.

Je travaille sans relâche au plan de mon *Éducation sentimentale*, ça commence à prendre forme? Mais le dessin général en est mauvais! ça ne fait pas la pyramide! Je doute que j'arrive jamais à m'enthousiasmer pour cette idée. Je ne suis pas gai.

Adieu, pauvre cher vieux, débarrasse-toi de tes affaires. J'attends Monseigneur dans huit jours.

Je t'embrasse.

⁽¹⁾ *Salambo*. Autorisierte Uebersetzung. Frankfurt a. M. 1863. — Sauerlander, VI, 360 p. C'est M^{me} Cornu qui avait écrit à Flaubert (26 décembre 1862) : « L'éditeur allemand de Leipzig demande une attestation de vous que vous choisissiez pour *seul* traducteur de *Salammbô*... M^{me} Ritsch. »

⁽²⁾ Mêmes termes à peu près dans la lettre 754 de *Corr. V*, p. 90, adressée également à Jules Duplan.

J'admire la nomination de *Sylvestre*⁽¹⁾, bravo ! voilà comme on encourage les lettres ; « curieux symbolisme ⁽²⁾ », du reste. Ça montre le cas qu'on fait de la presse.

216. À JULES DUPLAN.

[Croisset,] mercredi soir [15 avril 1863].

Je suis *tanné* de M^{me} Ritsch et du sieur Lévy, qu'ils s'arrangent ! m . . . !

Ledit Lévy n'a pas jugé convenable de me répondre. Théo à qui j'ai demandé deux fois par écrit ce que devenait l'opéra⁽³⁾ (que j'ai vu re-annoncé deux fois dans le *Journal de Rouen*), se conduit comme un éditeur et ne me répond pas.

Quand tu passeras devant la rue de Beaune, n° 1, monte chez Toto pour lui dire que c'est un polisson : il fait l'homme occupé et ne me répond pas plus que son père. Au reste je me fous de

⁽¹⁾ Théophile Silvestre (voir *supra*, lettres 208 et 209 et notes sur ce personnage). Il avait demandé à l'Empereur (1^{er} avril 1862) que l'on créât pour lui une chaire d'histoire de l'Art moderne au Collège de France. Il « ouvrirait son cours dès le commencement du second semestre de l'année prochaine ». Le bruit courut-il qu'il avait obtenu satisfaction ?

⁽²⁾ Cette expression est une *scie* que s'étaient montée dès leur jeunesse Flaubert et Bouilhet, d'après « le père Michelet ».

⁽³⁾ Opéra tiré de *Salammbô*. L'année précédente, Flaubert avait pris « une espèce d'engagement avec Reyer » (voir *Corr.* V, p. 26). Maintenant il songeait à Verdi. (Voir *infra*, lettre 218). Mais il lui fallait un livret pour lequel il avait demandé à Gautier sa collaboration. Il venait de « relancer » son « cher vieux maître » (lettre 755 de *Corr.* V, p. 91).

l'opéra, comme de toutes les traductions, n'ayant pas un sou à récolter ni de l'un ni des autres.

Je ne sais pas davantage ce que devient *Folembo* [sic]⁽¹⁾ ni même si la 4^e édition⁽²⁾ est parue. Le citoyen Jean-Jacques aurait vu là un des traits de la conjuration d'holbachique, car Suzanne (elle-même!)⁽³⁾ n'a pas répondu à une lettre où je lui faisais des questions touchant la Porte-Saint-Martin⁽⁴⁾. Plonplon⁽⁵⁾ seul ne m'oublie pas, et m'envoie ses discours polonais.

Je suis dans un état déplorable, mes clous reprennent de plus belle, je me suis encore purgé aujourd'hui et je ne fais rien qui vaille. Je n'ai point « la Grâce », comme disent les dévots, je ne pas comme disent les cochons. *L'Éducation sentimentale* en reste là. Les faits me manquent. Je n'y vois point de scènes principales, ça ne fait pas la pyramide. Bref, ça me dégoûte, il est fort probable que je vais me rabattre sur *les Deux cloportes*. C'est une vieille idée que j'ai depuis des années⁽⁶⁾ et dont il faut peut-être que je me débar-

(1) Il s'agit de *Folammbo*, ou *les Cocasseries cartbaginoises*, pièce en 4 tableaux de Laurencin et Clairville, que le théâtre du Palais-Royal allait donner le 1^{er} mai 1863. Mais il semble que Flaubert désigne ici son propre roman sous le titre de cette charge.

(2) Du roman, toujours in-8°. Cette 4^e édition fut annoncée dans la *Bibliographie de la France* le 11 avril 1863.

(3) Suzanne Lagier, l'actrice.

(4) Sans doute pour la *Faustine* de Bouilhet ou pour le *Cbâteau des Cœurs*.

(5) Sobriquet du prince Jérôme-Napoléon. Voir une lettre de Mérimée à Tourgueneff dans M. Parturier, *Une amitié littéraire*, Hachette, 1952, p. 87.

(6) Peut-être même depuis ses années de jeunesse à Paris (dès 1843, selon Du Camp, *Souv. litt.*, t. I, p. 252-253). «Vieille idée de jeunesse à laquelle il croyait», dit de son côté Zola (*le Figaro*, 11 décembre 1880).

rasse ? J'aimerais mieux écrire un livre de passion. Mais on ne choisit pas ses sujets ! on les subit.

J'attends demain Monseigneur. Nous allons causer de tout cela et je me déciderai, mais je me sens très vide et très fatigué, et je ne suis pas gai.

Ni toi non plus, il me semble, mon pauvre vieux ? Je compte aller à Paris vers la fin de mai. Seras-tu débarrassé à ce moment-là ? Si ma mère ne va pas à Vichy, ce sera le mois de juin que j'emploierai à mon voyage de découvertes dans la Capitale et aux environs⁽¹⁾. Sinon ce sera au mois d'août.

Adieu, mon pauvre vieux, tâche de ne pas trop t'e, et pense à moi.

Je t'embrasse tendrement.

Ton

217. À TOURGUENEFF.

Croisset, près Rouen, 20 mars [*sic*, pour avril] [1863].

Bourrez-moi donc⁽²⁾, cher confrère ! J'attends votre livre avec impatience, et je le lirai avec délectation, j'en suis sûr.

Moi aussi, j'ai eu des embêtements tous ces temps derniers. Vous voyez que la sympathie est complète.

⁽¹⁾ Sans doute en vue de ses romans. Voir ci-dessous, lettre 219.

⁽²⁾ Dans sa lettre du 18 avril, Tourgueneff annonçait à Flaubert l'envoi prochain d'un nouveau livre de lui (*Pères et enfants*, qui parut en mai chez Charpentier), et il lui disait : « Je vous bourre, mais il y a de votre faute ».

Je ne crois point pouvoir aller à Bade⁽¹⁾, parce que j'aurai cet été plusieurs dérangements forcés. Quand serez-vous de retour? Et envoyez-moi votre adresse.

Je passerai à Paris tout le mois de juin ou tout le mois d'août. En tout cas, à l'hiver prochain.

Mille poignées de main très longues et très fortes de votre

218. À DALLOZ.

[Paris,] 42, boulevard du Temple. [Avril 1863?]

CHER MONSIEUR,

Perrin me paraît avoir envie de *Salammbô* sur son théâtre⁽²⁾. Ce qui l'inquiète c'est la pièce en elle-même, c'est de trouver là dedans un drame suivi et serré; il va relire mon livre dans ce seul but, et dans quinze jours il nous donnera un rendez-vous pour en causer.

Quant au musicien il a nommé d'emblée *Verdi*. L'affaire m'a l'air de bien commencer.

Mille cordialités.

(1) Où Tourgueneff avait invité Flaubert à venir le voir, étant sur le point de quitter la France pour s'installer là-bas auprès de ses amis les Viardot.

(2) L'Opéra (voir *supra*, lettre 199, p. 303, n. 1). Émile Perrin était né à Rouen en 1815. Il avait dirigé l'Opéra-Comique de 1843 à 1857.

219. À JULES DUPLAN.

[Croisset,] mercredi soir
[fin mai ou début de juin 1863].

J'arriverai à Paris lundi soir probablement.

Arrange-toi pour être libre l'après-midi pendant une dizaine de jours, afin que nous puissions faire des promenades pittoresques dans les faubourgs et aux environs.

Tu sais que tu m'as promis de m'accompagner dans ces flâneries.

Je suis toujours dans la même hésitation ? trouverai-je quelque chose là-bas ?

Je t'embrasse.

Ton

Tiens-toi chez toi, lundi vers 6 heures du soir si tu n'as pas d'engagement.

220. À AGÉNOR BARDOUX.

Paris [juin 1863].

J'arrive à Paris et je trouve sur ma table ta brochure⁽¹⁾. Je compte t'en remercier de vive voix d'ici à peu de temps. Car dans une quinzaine de jours,

⁽¹⁾ S'agit-il de *Les grands Baillis au quinzième siècle. Jean de Doyat*, in-8°, 40 pages; extrait de la *Revue historique de droit français et étranger*, numéro de janvier-février 1863 ?

je serai à Vichy avec ma mère et ma nièce. Viendras-tu m'y faire une petite visite ? Je te prévenirai dès mon arrivée.

Fais-moi le plaisir de présenter à M^{me} Bardoux tous mes respects. Quant à toi, mon cher ami, je t'embrasse très tendrement.

221. À AGÉNOR BARDOUX.

Vichy, Hôtel britannique [juin 1863].

MON CHER AMI,

Nous sommes arrivés hier à Vichy. Quand aurons-nous le plaisir de te voir ? Écris-moi un petit mot la veille pour me prévenir. Arrange-toi pour nous donner une bonne séance.

Mille respects et amitiés à ta mère.

222. À AGÉNOR BARDOUX.

Vichy, Hôtel britannique [juillet 1863].

Tu sais bien, mon brave, que je ne te tiens pas quitte. Je t'attends au milieu de cette semaine avec ton *Cabier*. Nous partons dimanche matin, « sans aucune remise ». Arrive donc ! Tu serais bien gentil de coucher à Vichy. Nous aurions une bonne soirée bien entière pour causer.

223. À JULES DUPLAN.

Paris [août 1863 ?].

Peux-tu me prêter jusqu'à la fin de la semaine deux louis. Je n'ai plus le sol pour m'en aller à Croisset.

Je viendrai les chercher ce soir, chez toi, en sortant de chez Magny, c'est-à-dire de 10 heures et demie à minuit.

À tantôt, vieux.

1 heure. Je sortirai de chez moi tantôt à 5 heures.

224. À JULES DUPLAN.

[Croisset,] vendredi matin [août 1863].

Pas de lettre de Blamont, je lui écris un mot pour qu'il se dépêche ! Nion étant à se promener, je n'ai personne à Rouen à qui demander ce renseignement, et je reste à me morfondre devant mon papier blanc. J'ai commencé hier au soir mon troisième tableau, j'ai trente pages de dialogue d'écrites, mes associés vont bien de leur côté. J'espère que ça marchera⁽¹⁾.

Quant à toi, vieux, ce n'est peut-être pas un mal d'avoir rencontré un obstacle du côté de

⁽¹⁾ Il s'agit toujours du *Château des Cœurs*.

Doucet⁽¹⁾. J'aimerais mieux pour ta seigneurie autre chose qui ait plus d'issue et d'avenir, une place de rédacteur dans un ministère. Ça mène au Conseil d'État, etc. L'autre te fait rester dans un trou. Nous en recauserons.

Adieu, fais en sorte que j'aie ma note le plus tôt possible.

Voilà le bateau qui vient, je n'ai que le temps de t'embrasser.

Ton

225. À JULES DUPLAN.

Croisset, nuit de dimanche
[août-septembre 1863].

MON CHER VIEUX,

Fais-nous le plaisir de nous envoyer *illico*, poste pour poste, *la Reine Crinoline*⁽²⁾.

Nous bâchons comme des ours mais nous sommes un peu embêtés dans le milieu. J'ai écrit quatre tableaux, Monseigneur en a préparé neuf⁽³⁾.

⁽¹⁾ Charles-Camille Doucet, né et mort à Paris (1812-1895). On devine de quelle place il avait pu s'agir pour Duplan, quand on sait que Doucet fut nommé en 1863 directeur de l'administration des théâtres au ministère de la Maison de l'Empereur.

⁽²⁾ *La Reine Crinoline ou le Royaume des femmes*, pièce fantastique en 5 actes et 6 tableaux par Hippolyte Cogniard et E. Blum, musique nouvelle de A.-D. Duvivier (représentée le 11 octobre 1862). Mais Flaubert parle ici du texte en librairie (Paris, Michel Lévy, *Bibliographie de la France*, 18 avril 1863, 16 pages, fig.)

⁽³⁾ Voir la note 1 de la page précédente et la lettre du 20 septembre 1863 aux Goncourt (*Corr.* V, p. 107).

J'espère que dans une dizaine de jours nous apporterons à Fournier⁽¹⁾ cent vingt pages d'écriture. À toi, nous t'embrassons.

Ton

226. À JULES DUPLAN.

Croisset, vendredi, 4 heures [septembre 1863].

CHER VIEUX,

Comme Claudin⁽²⁾ est un homme léger, et insaisissable, tu feras bien de lui porter la lettre suivante pour notre ami Maisiat. Tu auras ainsi immédiatement la réponse et tu pourras l'écrire audit Maisiat.

Le Claudin demeure rue Lepelletier, 27. En y allant vers les 11 heures du matin, tu auras chance de le trouver, ou bien va au *Moniteur*. S'il est absent de Paris, ce ne sera pas pour longtemps.

Tu sais que Fournier nous a rendu le *manuscrit* du *Cbâteau des cœurs*. Ce qui me prouve une fois de plus que Monseigneur a l'habitude de se fourrer sa crosse dans l'œil.

Je viens de finir le premier tableau qui est maintenant plus écrit et plus rapide. Dans quatre

(1) Directeur de la Porte-Saint-Martin.

(2) Gustave Claudin, né en 1823 à la Ferté-sous-Jouarre, rédacteur au *Moniteur universel* depuis 1858, y écrivit le feuilleton des théâtres pendant les absences de Gautier. Il avait été, de 1850 à 1855, rédacteur en chef du *Nouvelliste de Rouen*, et y avait eu des polémiques avec des membres de l'Académie de cette ville.

ou cinq jours j'aborde le cinquième. Nous pouvons avoir tout terminé au jour de l'an et si alors aucun Directeur n'en veut, j'écris une forte Préface (une Préface à *idées*⁽¹⁾) et nous publions la chose en volume vers avril ou mai.

L'explication d'affaires que m'a donnée Nion est un peu longue. Si De Blamont n'est pas complètement abruti par l'hyménée, dis-lui de m'en envoyer une. Je vous ai expliqué la situation, il me faut quelque chose de clair et de court. Blamont finit comme d'Holbourg.

Dis-moi un peu ce que tu deviens.

Mille tendresses de ton vieux qui t'embrasse.

227. À SA NIÈCE CAROLINE.

[Paris,] mardi matin [17 novembre 1863].

CHÈRE CARO,

Ta bonne petite lettre que j'ai reçue hier au soir était bien triste et je commence à être inquiet de ta bonne maman, qu'en pense ton oncle Achille? va-t-elle un peu mieux?⁽²⁾ n'oublie pas de me donner de ses nouvelles tous les jours, et dis-lui bien

⁽¹⁾ Cf. lettre du 23 octobre 1863 : «...j'ai été depuis deux mois et demi absorbé par un travail dont j'ai vu la fin hier seulement. C'est une féerie que l'on ne jouera pas, j'en ai peur. Je la ferai précéder d'une préface, plus importante pour moi que la pièce. Je veux seulement attirer l'attention publique sur une forme dramatique splendide et large, et qui ne sert jusqu'à présent que de cadre à des choses fort médiocres» (*Corr.* V, p. 110).

⁽²⁾ M^{me} Flaubert souffrait d'un anthrax (*Corr.* V, p. 116, note à la lettre du 19-20 novembre 1863).

que, si elle s'ennuie trop et désire que je revienne, je suis tout prêt à faire mon paquet et à m'en retourner à Croisset.

Il y a entre les collaborateurs de la Féeerie de grandes dissensions trop longues à vous expliquer. Bref, je trouve que ça ne va pas du tout, et eux prétendent que ça ira. Nous nous chamaillons très fort, et ça va recommencer cet après-midi.

J'ai été hier chez M^{me} Cloquet et j'y dîne demain mercredi. J'avais déjeuné chez Du Camp qui va mieux.

J'ai rencontré le père Robinet ⁽¹⁾ sur le boulevard mais je ne lui ai pas parlé.

Soigne bien ta grand'mère, mon pauvre Bibi, et embrasse-la pour moi.

Ton vieux ganachon d'oncle qui t'aime.

Tout le monde me trouve engraisé et forci.

Je n'ai pas de nappe pour manger. Elles sont dans vos armoires. Il faudrait d'ailleurs m'envoyer les clefs pour tout arranger chez vous.

228. À JULES DUPLAN.

Croisset, mercredi, 3 heures
[23 décembre 1863 ?].

MON BON VIEUX,

J'aurais BESOIN de te parler dès mon arrivée à Paris pour une chose assez délicate.

(1) Dans une lettre de [1868], également à Caroline, Flaubert parle d'une certaine Jane Robinet qui lui « a envoyé deux billets pour son concert, avec une lettre *très bien* troussée... » (Corr. V, p. 372). Et voir *supra*, lettre n° 162, p. 267.

Donc arrange-toi pour dîner avec ton ami vendredi (après-demain), j'arriverai à Paris à 4 h. 20 m. Si tu ne pouvais venir dîner vendredi, viens samedi matin à 11 heures, nous avons à causer. Tu es bien gentil. Je t'embrasse.

Envoie un mot de réponse chez moi.

229. À JULES DUPLAN.

Croisset, mardi [29 décembre 1863].

MON BON VIEUX,

Dès mon arrivée ici samedi soir j'ai rompu la glace, franchement. Je ne crois pas que besoin soit de recourir aux grands moyens.

Tout s'arrangera bourgeoisement, je l'espère. Mais il y a quelques larmes. Je compte être à Paris samedi soir. Viens dimanche de bonne heure afin que nous puissions causer seuls.

Pagnerre⁽¹⁾ m'écrit qu'Hostein « ne jouera pas le *Château des cœurs* à cause de son originalité et il doute qu'aucun directeur ait l'audace de la jouer ».

À bientôt. Je t'embrasse.

Ton

⁽¹⁾ Charles-Antoine Pagnerre (1834-1867), fils de l'éditeur, condisciple de Flaubert. — Hostein était le directeur du Châtelet.

230. À JULES DUPLAN.

[Paris,] jeudi, 7 heures du matin [1863?].

J'ai vu l'homme ⁽¹⁾ hier au soir.

Il a pris ton adresse.

Je t'embrasse.

À dimanche.

231. À SA NIÈCE CAROLINE.

[Paris,] mardi, 1 heure
[fin 1863 ou début 1864?].

MON LOULOU,

J'ai hier soir à 10 heures envoyé une dépêche à Adolphe pour lui demander *des explications*. Il m'a répondu immédiatement en me faisant allusion à une histoire que je dois connaître et que je ne connais pas du tout? tout ce que j'y comprends, c'est qu'Achille Dupont a fait une scène à notre pauvre vieille? M'avez-vous écrit? y a-t-il eu une lettre de perdue? Mais il ne peut y en avoir deux? et depuis le temps que j'expédie à Rouen et à Croisset lettres et dépêches, vous auriez pu me répondre! Non, ma parole d'honneur, on ne met pas à pareille épreuve les nerfs d'un pauvre homme! Sans ce bon Adolphe que je te charge d'embrasser très fort, je ne sais s'il n'aurait pas fallu aujourd'hui me mener à Charenton. J'allais

(1) Le Prince Napoléon?

partir ce matin quand heureusement j'ai reçu sa lettre. Mais qu'est-ce qu'il y a, sacré nom de Dieu ! expliquez-vous donc ! écrivez-moi ! ⁽¹⁾

La première dépêche m'a produit un tel effet que j'ai été sur le point de m'évanouir et que tous mes amis en étaient troublés. Voilà quarante-huit heures que la fièvre ne me quitte pas, etc., etc., je vous épargne le détail de mes maux. Bref, j'étais dans un tel état avant la deuxième dépêche d'Adolphe que je me suis perdu pour aller de chez moi chez Bonvalet ⁽²⁾ dimanche soir (littéral). Hier toute la journée (et quelle journée d'affaires !), mon portier et mon domestique n'ont été occupés qu'à guetter le facteur et à aller à la poste, et au milieu de mes courses, je suis revenu deux fois chez moi pour avoir de vos lettres. Pas de lettres !

Je me suis imaginé un tas de choses que je vous dirai et qui me bouleversaient. On ne change pas sa malheureuse nature, la mienne est ainsi.

J'attends avec bien de l'impatience des détails.

Je ne sais trop si je dois vous embrasser ; oui, tout de même, n'est-ce pas ?

La *Féerie est reçue* ⁽³⁾. Les répétitions commenceront en juillet, on doit faire agrandir la scène, etc., etc. Lundi prochain nous devons régler un tas de choses dans la pièce.

⁽¹⁾ Ne s'agit-il pas de Commanville, de sa demande en mariage de la nièce de Flaubert, et des désagréables surprises de son état civil ? (Voir Gérard Gailly, *L'unique passion de Flaubert*, p. 112 et suiv.)

⁽²⁾ Le restaurant Bonvalet, boulevard du Temple, en face de l'appartement de Flaubert.

⁽³⁾ Au Châtelet. Flaubert ici prend son désir pour la réalité. Les faits lui donnèrent un démenti.

231 bis. À HIPPOLYTE TAINE.

[Paris, fin 1863 ou début 1864.]

Vous avez eu tort de ne pas venir hier chez Magny, mon cher Taine. Nous vous attendions tous, — on y a beaucoup parlé de vous et les oreilles ont dû vous corner, au fond de l'île Saint-Louis.

Je commence votre second volume⁽¹⁾. Quel bouquin vous avez fait! quel esprit, quel talent, quelle puissance de vision! Je m'amuse énormément en vous lisant, il me semble que je me promène dans une forêt et que je hume à pleins poumons un air pur, exquis, fortifiant. Je me désole...⁽²⁾... gaillards que vous faites si bien comprendre. Comme vous traduisez! bref, je me *fous une bosse*.

Voilà tout ce que j'ai à vous dire, et de plus, que je vous aime et admire.

Oh! les Saxons! comme c'est réussi!

P.-S. Voulez-vous venir dimanche matin à 11 heures manger une côtelette?

⁽¹⁾ Il s'agit dans cette lettre des deux premiers tomes de l'*Histoire de la Littérature anglaise* (L. Hachette et C^{ie}, 1863, 3 vol. annoncés à la *Bibl. de la France* du 2 janvier 1864). Comme Flaubert commence seulement le second volume (où il est question de Shakespeare et de Milton) son jugement porte sur le premier; «Les Saxons», dont il parle dans la ligne qui précède son P.-S., font l'objet du chapitre 1 du livre I de ce premier tome. Cf. *Corr.* V, p. 160, une lettre dans laquelle Flaubert dit à M^{me} Roger des Genettes ce qu'il pense de cette *Littérature anglaise* de Taine.

⁽²⁾ L'autographe, déchiré, présente ici une lacune.

TABLE DES MATIÈRES.

1830.

	Pages
1. A sa grand'mère	1
2. A la même.....	2

1837-1838 [?].

3. A Alfred Le Poittevin	2
--------------------------------	---

1840.

4. A sa sœur	3
--------------------	---

1842.

5. A sa mère.....	5
6. A sa sœur	7
7. A la même.....	9
8. A la même.....	11
9. A Emmanuel Vasse de Saint-Ouen	14
10. A son père.....	15

1843.

11. A sa sœur	17
12. A la même.....	18
13. A la même.....	19
14. A la même.....	22
15. A la même.....	23
16. A Emmanuel Vasse de Saint-Ouen.....	25
17. A sa sœur	25
18. A la même.....	28
19. A la même.....	30
20. A la même.....	33
21. A la même.....	34
22. A la même.....	36

1845.

23. A sa sœur	40
24. A la même	42
25. A Alfred Le Poittevin	44
26. A sa sœur	45
27. A Alfred Le Poittevin	50

1846.

28. A Alfred Le Poittevin.....	52
29. Au même	53
30. A Ernest Chevalier.....	54
31. A Emmanuel Vasse de Saint-Ouen	56
32. A Alfred Le Poittevin.....	57
33. Au même	58
34. Au même	59
35. A Maxime Du Camp.....	60

1848.

36. A Maxime Du Camp.....	62
37. A sa mère	66
38. A Ernest Chevalier.....	67
39. Au même	70

1849.

40. A sa mère	72
41. A la même.....	73
42. A la même.....	74

1850.

43. A sa mère	75
44. A son oncle Parain.....	80
45. A sa mère	81
46. A la même.....	87
47. A la même.....	89
48. A la même.....	94
49. A la même.....	96
50. A la même.....	97
51. A Louis Bouilhet.....	99
52. Au docteur Jules Cloquet	101
53. A sa mère	106

54. A sa mère.....	107
55. A la même.....	108
56. A la même.....	113
57. A la même.....	118
58. <i>Note sans destinataire</i>	119

1851.

59. A sa mère.....	120
60. A la même.....	124
61. A la même.....	125
62. A la même.....	127
63. A la même.....	133
64. A la même.....	136
65. A Maxime Du Camp.....	138
66. Au même.....	140
67. A Henriette Collier.....	142
68. A la même.....	145

1852.

69. A Henriette Collier.....	148
70. A la même.....	150
71. A Jules Duplan.....	152
72. A Henriette Collier.....	152
73. A la même.....	155
74. A la même.....	158
75. A Louis Bouilhet.....	160
76. Au même.....	161
77. A Jules Duplan.....	162
78. Au même.....	163
79. A Ernest Chevalier.....	166
80. A Henriette Collier.....	167
81. A son oncle Parain.....	168
82. A Louis Bouilhet.....	169

1854.

83. A Louise Colet.....	171
84. A Jules Duplan.....	175
85. A Louis Bouilhet.....	177
86. Au même.....	178
87. Au même.....	181
88. Au même.....	182
89. Au même.....	184

1855.

90. A Louis Bouilhet	186
91. Au même.....	192
92. Au même.....	194
93. Au même.....	197

1856.

94. A Louis Bouilhet.....	197
95. Au même.....	198
96. Au même.....	198
97. A Jules Duplan.....	199
98. Au même.....	199
99. A Olympe Bonenfant.....	200
100. A Louis Bouilhet.....	200
101. A Madame Roger des Genettes.....	201
102. A Louis Bouilhet.....	202
103. Au même.....	205
104. A Jules Duplan.....	205
105. A Louis Bouilhet.....	206
106. Au même.....	206
107. A Madame Roger des Genettes.....	208
108. A la même.....	208
109. A Jules Duplan.....	209
110. A Louis Bouilhet.....	210
111. Au même.....	210
112. A Ducessois.....	212
113. Au même.....	212
114. A Emile Augier.....	213
115. A Jules Duplan.....	215

1857.

116. A Madame Roger des Genettes.....	216
117. A Alfred Dumesnil [?].....	217
118. A Champfleury.....	218
119. A Frédéric Baudry.....	219
120. A Jules Duplan.....	221
121. A Ernest Feydeau.....	222
122. A Eugène Crépet.....	223
123. A X.....	223
124. A Louis Bouilhet.....	224
125. A Frédéric Baudry.....	225
126. A Jules Duplan.....	228

127. A Louis Bouilhet.	229
128. A Madame Roger des Genettes.	230
129. A Louis Bouilhet.	231
130. A Jules Duplan.	235
131. A Eugène Crépet [?].	235
132. A Jeanne de Tourbey.	236
133. A la même.	237

1858.

134. A Louis Bouilhet.	237
135. A Jeanne de Tourbey.	239
136. A Louis Bouilhet.	241
137. A Théophile Gautier.	242
138. A Jules Duplan.	243
139. Au Comte de Saint-Foix.	244
140. A Jules Duplan.	246

1859.

141. A Ernest Feydeau.	247
142. A Jules Duplan.	248
143. Au même.	248
144. Au même.	249
145. Au même.	251
146. A Ernest Feydeau.	252

1860.

147. A Apollonie Sabatier.	254
148. A Albert Glatigny.	255
149. A Jules Duplan.	256
150. Au même.	256
151. A Alfred Darcel.	257
152. A Léon Heuzey.	258
153. A Eugène Crépet.	259
154. A Alfred Maury.	260
155. A Paul de Saint-Victor.	261
156. A Agénor Bardoux.	262
157. A Jules Duplan.	262
158. Au même.	263
159. A Madame Roger des Genettes.	264
160. A Charles-Ernest Beulé.	265
161. A Eugène Crépet.	266

1861.

162. A sa nièce Caroline.	266
163. A Michelet.	268
164. A Jules Duplan	268
165. Au même.	271
166. Au même.	272
167. Au même.	273
168. Au même.	274
169. A Eugène Noël	276
170. A Jules Duplan.	276
171. Au même.	277
172. A Georges Pouchet.	278

1862.

173. A Jules Duplan.	279
174. A Maurice Schlésinger.	280
175. A Jules Duplan	281
176. Au même.	282
177. A Michel Lévy.	282
178. A Théophile Gautier.	283
179. Au même.	284
180. A Jules Duplan.	285
181. Au même.	287
182. Au même.	289
183. Au même.	291
184. Au même.	292
185. A Jules Claye	293
186. A Jules Duplan.	294
187. Au même.	295
188. A Agénor Bardoux.	295
189. A Jules Duplan.	296
190. A Agénor Bardoux.	296
191. A Jules Cloquet.	297
192. A Georges Pouchet.	298
193. A Michel Lévy.	299
194. Au même.	299
195. A sa nièce Caroline.	300
196. A Jules Claye	301
197. A Paul de Saint-Victor.	302
198. A Ernest Renan.	302
199. A Madame Hortense Cornu	303
200. A Théophile Gautier.	304

201. A Louis Bouilhet [?]	304
202. A Jules Duplan.	305
203. A Félicien de Saulcy.	306
204. A Paul de Saint-Victor.	308
205. Au même.	309
206. Au même.	309
207. A Jules Duplan.	310

1863.

208. A Jules Duplan.	311
209. Au même.	313
209 bis. A Hippolyte Taine.	314
210. A Madame Jules Sandeau.	315
211. A Félicien de Saulcy.	315
212. A Jules Duplan.	317
213. A Tourgueneff.	317
214. A Jules Duplan.	319
215. Au même.	320
216. Au même.	322
217. A Tourgueneff.	324
218. A Dalloz.	325
219. A Jules Duplan.	326
220. A Agénor Bardoux.	326
221. Au même.	327
222. Au même.	327
223. A Jules Duplan.	328
224. Au même.	328
225. Au même.	329
226. Au même.	330
227. A sa nièce Caroline.	331
228. A Jules Duplan.	332
229. Au même.	333
230. Au même.	334
231. A sa nièce Caroline.	334
231 bis. A Hippolyte Taine.	336
